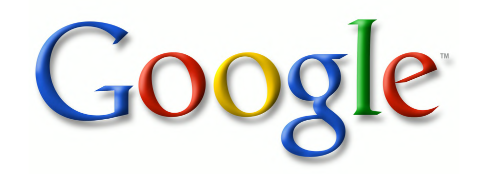
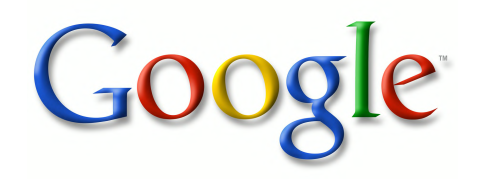
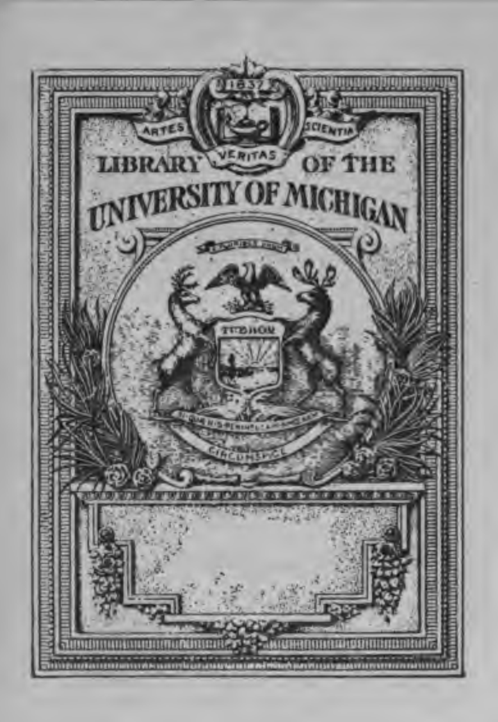







1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



NOUVELLES

CAUSERIES

LITTÉRAIRES

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

CONTES ET NOUVELLES

AURÉLIE — ALBERT — LE CAPITAINE GARBAS — LA MARQUISE D'AUREBONNE
L'ENSEIGNEMENT MUTUEL

Un volume

LE FOND DE LA COUPE

LE CŒUR ET L'AFFICHE — LE CHERCHEUR DE PERLES — L'ENVERS DE LA COMÉDIE

Un volume

CAUSERIES LITTÉRAIRES

Un volume

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH 1.

NOUVELLES

CAUSERIES

LITTÉRAIRES

PAR

ARMAND DE PONTMARTIN 1811-1890.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1855

I

HISTORIENS ET CRITIQUES

L'HISTORIEN DES RÉVOLUTIONS D'ANGLETERRE

M. GUIZOT [1]

Il y a deux conditions excellentes pour rendre compte d'un pareil livre : arriver le premier ou le dernier.

Le premier, on a l'honneur et le plaisir de couper pour le public ces pages toutes fraîches qu'anime et fait tressaillir encore le souffle d'un grand esprit : on sert d'introducteur à la foule sous cet imposant péristyle d'où le regard avide aperçoit de majestueuses profondeurs ; et si, dans ce premier contact, on sent jaillir en soi quelques-unes de ces idées que les œuvres supérieures jettent sur leur passage comme des traînées d'étincelles, on en fait, pour ainsi dire, les commentaires anticipés, les mots d'ordre préventifs des curiosités ferventes, des empressements sympathiques que le livre va soulever.

Le dernier, — on a un rôle plus modeste, mais plus

[1] *Histoire de la République d'Angleterre et de Cromwell.*

doux peut-être : on ne prédit plus, mais on raconte; on ne prépare plus, mais on résume : au lieu d'être le prophète d'un succès certain, on est historiographe d'un succès accompli ; au lieu d'être la voix prête à se multiplier en d'innombrables échos, on est l'écho où viennent aboutir des voix innombrables. On recueille sur son chemin chacune des feuilles qui vont servir à tresser cette sérieuse couronne de penseur et d'écrivain : on profite de ce qui s'est dit ou écrit à propos de l'œuvre glorieuse ; et si, parmi les juges qui ont voulu concourir à cet unanime triomphe [1], il en est qui marchent presque de pair avec l'auteur lui-même, et dont les pages méritent de vivre et de durer comme les siennes, on apprend d'eux, non pas à admirer davantage, mais à se rendre mieux compte de tout ce qui légitime l'admiration et désarme la critique.

Un homme illustre qui a eu longtemps, et à plusieurs reprises, une part presque souveraine dans le gouvernement et les destinées de son pays ; qui a mis au service d'une monarchie constitutionnelle l'activité de son esprit et les merveilles de son éloquence ; qui a vu tomber, dans un jour d'effroyable tourmente, cette monarchie qu'il aimait ; qui, jeté à l'écart par cet orage, a suivi d'un œil triste et avec une anxiété douloureuse les emportements, les vicissitudes et les naufrages de la liberté ; cet homme se repose de son inaction et se console de ses mécomptes en écrivant l'histoire des vicissitudes presque analogues par où a passé un pays voisin. Dans les souvenirs où il fouille, dans les événements qu'il retrace, il rencontre, à chaque pas, des similitudes, des faits symétriques, une sorte de parallélisme lointain, qui donne à cette histoire

[1] Voir, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 avril 1854, les belles pages de M. Vitet sur ce livre de M. Guizot.

un air de famille et de parenté avec la nôtre; sauf cette différence, que ce qui, chez nos voisins, a réussi et duré, n'a eu chez nous qu'une existence éphémère et fragile; que ce qui, chez eux, paraît définitivement constitué et sanctionné par le temps et la raison publique, semble chez nous indéfiniment ajourné et peut-être rendu impossible par le caractère national. On aurait pu croire que l'histoire écrite par cet homme, et dans de telles conditions, se ressentirait de ces impressions, qu'elle porterait la trace de cette personnalité inaliénable, sans cesse ravivée et accentuée par ses comparaisons et ses regrets. Il n'en est rien : du maniement des affaires, l'historien de la révolution d'Angleterre n'a gardé qu'une connaissance plus pratique des hommes et des choses, une vue plus pénétrante des gouvernements et des chancelleries, et ce je ne sais quoi de net et d'assuré où se reconnaît quiconque a mis la main et tenu l'enjeu dans les luttes politiques de son temps. Des déceptions qui l'ont frappé, il n'a gardé que cette sérénité grave et douce qui, dans les hautes intelligences, survit aux illusions publiques, comme elle survit, dans les nobles cœurs, aux illusions personnelles.

Vingt-huit années — et quelles années! — se sont écoulées entre la publication des deux premiers volumes de cette histoire et les deux nouveaux volumes qui nous occupent aujourd'hui. En 1826, M. Guizot nous racontait l'avénement, le règne, la chute, la mort sanglante de Charles Ier, et le premier triomphe d'une révolution qui n'a pas expié aussi cruellement que la nôtre le crime d'avoir jeté une tête royale sur le seuil de ses conquêtes et de ses réformes. Aujourd'hui il nous raconte l'établissement orageux et pénible de la république d'Angleterre, les humiliantes vicissitudes du Parlement, à demi rachetées par des succès extérieurs, l'inévitable dénoûment du combat

inégal entre la liberté anglaise et le génie de Cromwell, la vie laborieuse et la mort paisible de cet homme étrange qui eut tous les pouvoirs de la royauté, excepté celui de se nommer, de se fonder et de se léguer. Ainsi, par une sorte d'affinité et de marche parallèle entre son sujet et son siècle, M. Guizot eut à retracer la phase croissante et victorieuse de la révolution d'Angleterre, au moment le plus vif peut-être des malentendus et des méfiances entre la Restauration et la liberté, au moment où une génération jeune et passionnée comme son temps allait chercher, de l'autre côté du détroit, le programme de sa politique, et où chaque épisode de 1649 et de 1688 ressemblait, pour nous, à une leçon, un pressentiment ou un exemple : et voici qu'en 1854 l'illustre écrivain arrive à cette période d'éclipse parlementaire où éclatent les lassitudes de la liberté, les défaillances des caractères, les conditions d'impuissance qu'apporte avec soi la forme républicaine, les faiblesses ou les fautes des assemblées souveraines, et l'ascendant d'un homme de génie formant de tous ces éléments divers qui se combattent, se neutralisent et s'annulent, l'élément de sa propre puissance. Evidemment, s'il y eut jamais explication et excuse valable pour un changement de ton, d'aperçus et d'allures, pour d'essentielles disparates dans la façon de voir et de juger les événements et les hommes, elle se trouvait d'avance dans ces deux dates, dans ce chemin immense que nous avons parcouru et qui, en vingt-cinq ans, résume, pour ainsi dire, tout ce que le monde intellectuel et politique peut renfermer d'espérances, de rêves, de mécomptes, d'humiliations et de châtiments. Eh bien ! là comme ici, M. Guizot a su échapper à ce qui semblait la condition même de son sujet, de sa personne et de son siècle. De même qu'en 1826, malgré le courant de l'opinion d'alors, l'attrait des rapprochements, le succès

facile des allusions et le penchant des esprits à écrire en marge de cette histoire les chapitres de la nôtre, il avait fait, en somme, une œuvre impartiale où les devoirs de l'historien ne faiblissaient jamais devant les préoccupations du *libéral*, de même, en 1854, malgré les mélancoliques retours du présent sur le passé, il a fait, en définitive, une œuvre plus impartiale encore, où rien ne trahit l'homme politique vaincu et découragé : si bien qu'entre ces deux parties de son livre écrites et publiées sous des influences si contraires, l'accord a existé tout naturellement, sans effort ni retouche, sans que l'auteur ait eu rien à effacer, à modifier ou à démentir, sans que rien, dans le détail ni dans l'ensemble, trouble cette magnifique unité, et par le seul effet d'une de ces grandes vocations d'historien, supérieures aux illusions comme aux amertumes, et bâtissant leur monument à des hauteurs où ne saurait atteindre le souffle mobile des passions et des partis.

En suivant la marche naturelle de son sujet, il semble que M. Guizot ait trouvé, pour sa première et pour sa dernière page, deux événements, deux figures, deux tableaux caractéristiques, qui personnifient de la façon la plus frappante cette phase, si courte et si pleine, de 1649 à 1658. Ces neuf années s'encadrent entre la mort de lord Capell et la mort de Cromwell. Nous ne connaissons rien dans l'histoire de plus émouvant et de plus pathétique que les derniers moments de lord Capell racontés par M. Guizot. « C'est un devoir pour l'histoire, nous dit-il, de rendre pleine justice à ces morts vertueuses et fortes qui agissent puissamment sur les sentiments des peuples, et qui relèvent au fond des cœurs les causes perdues sur les champs de bataille. » Ce devoir, il l'accomplit avec tant d'énergie et de grandeur, que cette noble image du lord royaliste nous poursuit longtemps encore à travers

le récit, et que, plus tard, assistant à l'agonie de Cromwell, initiés par l'historien aux perplexités de cette conscience se débattant contre les souvenirs de cette vie, nous nous demandons si l'échafaud de Westminster n'a pas été une meilleure couche pour mourir que ce lit quasi-royal de Whitehall, où s'étendait le favori de la fortune, à quelques pas du lieu sinistre, rouge du sang de Charles Ier. Car, dit en finissant M. Guizot dans ce style qui n'est qu'à lui, « Dieu n'accorde pas aux grands hommes qui ont posé dans le désordre les fondements de leur grandeur, le pouvoir de régler à leur gré et pour des siècles, même selon leurs meilleurs désirs, le gouvernement des nations. »

Ce livre a-t-il un héros? On le sait, il en est un peu des livres d'histoire que l'on écrit pour nous comme de notre histoire même, telle qu'elle sort chaque matin des événements de la veille. En dépit de notre chimérique amour pour l'égalité, de notre secrète propension à amoindrir ou à fronder ce qui s'élève au-dessus du niveau commun, il nous faut, dans la vie écrite comme dans la vie réelle, quelque chose ou quelqu'un sur qui puisse se concentrer notre intérêt, notre curiosité, notre culte ou notre frayeur du moment, et qui satisfasse à la fois ce besoin d'unité qui est au fond de nos variations apparentes, ce besoin d'obéir et d'être gouverné qui est au fond de notre goût d'indépendance. Il nous faut un personnage dont nous fassions notre idole, notre épouvantail ou notre refuge. Même dans ces instants où nous semblons pris d'une fièvre de nivellement universel et où notre étourderie destructive brise ou déplace tous les échelons de l'échelle sociale, il y a constamment, dans notre essai de table rase, une restriction, un sous-entendu d'après lequel nous nous ménageons un homme à admirer, à invoquer, à saluer comme une exception glorieuse ou protectrice, sauf, plus

tard, à le démolir de nos mains impatientes et à le traîner dans la boue. De même, dans les ouvrages historiques qui nous ont tour à tour émus, attirés et passionnés, on dirait que l'auteur, soit par instinct personnel, soit pour répondre au nôtre, a choisi d'avance un homme, un nom, une idée, un système, dont il a fait le point culminant de son œuvre, auquel il ramène et subordonne, bon gré mal gré, toutes les parties de sa narration, et qui lui sert de fil conducteur à travers les péripéties et les catastrophes. Il en est même, et des plus célèbres, qui, pour être plus sûrs de ne jamais manquer de ces fragiles objets de leurs enthousiastes sympathies, en ont de rechange à mesure qu'ils avancent, et se passionnent successivement, au courant de leur récit, pour tous ceux que le jeu des événements, le flot populaire ou leur propre audace jette sur le premier plan et entoure d'une fugitive auréole, en attendant qu'un nouveau tour de roue les renverse et que la page suivante les renie.

Il n'y a pas de héros dans l'histoire de M. Guizot; c'était là une des difficultés de son livre, et c'est aussi un de ses mérites : il n'y a ni idole historique, ni idole métaphysique, ou, en d'autres termes, ni système fait homme, ni homme élevé à l'état de système. Sous la plume d'un écrivain ordinaire, c'eût été une condition de froideur, et remarquons en passant que c'est pour échapper aux conséquences de leur médiocrité et trouver ailleurs que dans leur talent ou dans leur conscience des éléments de succès et de vie, que tant d'historiens vaniteux ont travaillé à extraire violemment de l'histoire la déification d'un homme ou d'une idée. M. Guizot n'a pas besoin, Dieu merci! de ces moyens qui sentent tous plus ou moins la déclamation ou l'enluminure, le sophisme ou la rhétorique, le procédé du roman ou l'effet d'optique théâtrale. Il raconte à grands traits et à la manière antique, tantôt

ces morts héroïques de royalistes qui jettent un éclat sombre et triste sur les débuts de son récit, tantôt les efforts du parlement républicain pour calmer, sans trop de cruautés apparentes, les agitations intérieures; ici les agressions et les luttes, les aventures et les pamphlets des Niveleurs et des utopistes tels que Lilburne, qui font penser à nos communistes modernes et nous prouvent, une fois de plus, que rien n'est nouveau sous le soleil; là, les expéditions malheureuses, mais non sans gloire, du roi Charles II, sa situation intolérable en Écosse, auprès de défenseurs presque aussi rebelles que des ennemis; ses défaites, ses fuites romanesques à travers les côtes, sous la sauvegarde de fidélités incorruptibles et d'inébranlables dévouements; ce mélange d'hésitation et de bravoure, de galanterie cavalière et d'inexpérience juvénile qui laisse à son malheur, sinon toute sa dignité, au moins toute sa poésie; plus loin, les belles campagnes maritimes de Blake; la fortune de l'Angleterre s'abritant au sein des mers, sous le pavillon d'un amiral républicain, contre les déchirements de la guerre civile, les fureurs des sectes, les misères de la révolution et les fautes du Parlement, comme la fortune de la France devait, cent cinquante ans plus tard, trouver dans les camps et sous les drapeaux un refuge contre les crimes de la Convention, les angoisses de la famine, les ignominies de la rue et les convulsions de la Terreur; partout enfin, non pas comme un héros de parade, mais comme l'âme d'une époque et d'un pays, Cromwell: Cromwell, avec son double caractère d'organisateur et de guerrier, avec son génie compliqué et shakspearien; Cromwell, travaillant à la pacification du dedans et à l'agrandissement du dehors; jetant à bas, comme des obstacles, les parlements qu'il a créés comme des instru-

ments; remportant sur les royalistes et les factieux de faciles victoires qu'il souille par des atrocités; tourmenté dans le passé par son régicide, dans l'avenir par le pressentiment invincible du génie même de l'Angleterre qui demande et finira par obtenir cette forme de gouvernement antipathique à ses ardeurs de despote; se livrant vis-à-vis de la France et de l'Espagne, de Mazarin et de don Luiz de Haro, à cette merveilleuse bascule diplomatique, peu honorable pour la dignité humaine, peu flatteuse pour notre vanité nationale, mais qu'on est tenté de lui pardonner en faveur du tableau admirable qu'elle a fourni à M. Guizot; se consumant en efforts stériles pour concilier et fixer en sa personne ces deux forces qui le contrariaient en se contrariant, le parlementarisme anglais et la prépondérance de l'armée; condamné à se contenter d'un succès *à vie* comme politique et comme général; mourant enfin sans avoir atteint ce titre de roi auquel touchait sa persévérance et qui gardait jusqu'au bout d'irrésistibles amorces pour son orgueil de parvenu; forcé, pour ne pas désespérer de son salut, de se cramponner à un dogme de la religion protestante, et, pour croire à la validité de son héritage, de chercher à se donner le change sur la nullité de son héritier. Tous les épisodes, tous les détails que je viens d'indiquer en courant, sont devenus, entre les mains de M. Guizot, autant de peintures magistrales, de morceaux achevés. Il ne méconnaît ni grandeur, ni vertu; il ne passe sous silence rien de ce qui peut, dans le choc des partis ou le jeu des caractères, former, pour ainsi dire, le contingent de nobles actions et de sentiments magnanimes qui relève l'humanité; mais il n'a pas de héros, et il ne pouvait pas en avoir. Il n'amoindrit aucune gloire, mais il n'en surfait aucune; il ne surcharge pas les fautes, mais il ne les déguise pas. Charles II, Mont-

rose, Vane, Blake, Witelocke, Ireton, Harrison, Bradshaw, Cavaliers et Têtes-Rondes, généraux et sectaires, pamphlétaires et orateurs, tous sont à leur plan et à leur place; rien de moins, rien de plus. Cromwell lui-même, qui les domine de toute la tête, n'est ni rapetissé, ni grandi : point de ces portraits d'apparat, où se joue complaisamment une plume brillante, et dont bien peu de nos contemporains ont su repousser les tentations faciles. Dans le livre de M. Guizot, Cromwell se dessine et se peint en agissant; ce n'est pas la préméditation de l'écrivain, c'est la force des choses et le mouvement même du récit qui le font peu à peu sortir de cette ombre lumineuse et vague où nous aimons à laisser les hommes célèbres, pour l'éclairer de ce rayon définitif, pour l'animer de cette vie posthume dont les grands historiens ont seul le secret. Chaque événement, chaque acteur, chaque discours, ajoute en passant un trait à la figure, jusqu'à ce qu'elle se dresse vivante et complète dans notre souvenir, à jamais fixée par un art d'autant plus puissant qu'il est plus caché, et qu'il se fait oublier en s'oubliant lui-même.

Je me trompe pourtant; il y a, dans le livre de M. Guizot, sinon un héros, une idole ou un système, au moins une pensée dominante, et comme un point de ralliement intellectuel et moral où viennent se rattacher tous ces éléments si divers. C'est le sentiment de l'immortelle équité, la conscience du genre humain, l'imprescriptible droit de la vérité, dégagé sans faiblesse et sans trouble de cet amas de pièces contradictoires qui fait de tout épisode historique un procès attendant son juge. C'est, en un mot, l'arrêt, l'arrêt suprême, remplaçant le renseignement et la recherche, l'instruction et le plaidoyer. Lorsqu'un homme est à la fois digne et capable d'élever jusqu'à ce point le travail historique auquel il s'est consacré, d'inter-

préter cette grande voix de l'humanité qui, de tous les cris, de tous les idiomes des partis, ne forme qu'un son et qu'une langue, il réalise alors, dans son acception la plus haute, le type de l'historien, tel qu'on se le figure d'après les physionomies impérissables que nous a léguées l'antiquité. Ce n'est plus le *mémorialiste* passionné, demandant à ce qu'il raconte le commentaire, l'apologie ou la glorification de ce qu'il a fait; ce n'est plus l'aventureux chercheur de drames et d'images, de contrastes et de couleurs, imposant à tout ce qu'il retrace sa personnalité brillante; ce n'est plus le métaphysicien froid et hautain, exclusif et absolu, se taillant un échiquier dans l'histoire, pour y jouer la partie gagnée d'avance de ses systèmes et de ses formules: c'est Thucydide, mais un Thucydide chrétien, enrichissant la mâle simplicité de son génie de tous les trésors de grandeur morale que le christianisme a apportés au monde; c'est Tacite, moins cette sourde colère qui donne au sublime auteur des *Annales* l'air d'un vengeur plutôt que d'un juge; Tacite adouci et rasséréné, ayant en face de soi Cromwell au lieu de Néron.

On a reproché à M. Guizot d'avoir écrit que, par ses horribles cruautés en Irlande, Cromwell avait terni *sa belle gloire;* ces mots ont éveillé dans les imaginations un souvenir plus éclatant et plus épique; l'on a trouvé qu'ils s'appliquaient mieux au prestigieux vainqueur de l'Italie et de l'Égypte prêt à faire lever sur la France la radieuse aurore du Consulat, qu'au rude batailleur de Worcester, au dur régicide de Whitehall. Il y aurait là matière à un parallèle trop facile, souvent répété, passé à l'état de lieu commun historique, et où notre orgueil national peut trouver une large indemnité. Sans nous laisser prendre à ce piége que l'histoire tend à la rhétorique, sans insister sur les différences profondes des deux pays, des deux na-

tions et des deux époques personnifiées et résumées dans les deux grands hommes, sans nous demander surtout, — question délicate! — si cette plus-value de gloire militaire compense le passif de liberté politique, restons dans nos attributions littéraires en constatant un dédommagement nouveau désormais assuré à notre amour-propre. La révolution d'Angleterre a mieux réussi, plus persévéré que la nôtre; pour réparer ses crimes, pour combler ses lacunes, pour affermir ses conquêtes, nos voisins ont eu une sagesse, une modération, un bon sens qui nous a manqué; mais cet œuvre de leur raison et de leur patience, voici que la France le raconte; elle se l'assimile, pour ainsi dire, par le génie d'un de ses plus illustres enfants; elle élève à leur gloire un monument mitoyen dont profitera la sienne; et si nous n'avons pu fonder, à leur exemple, une constitution durable, nous aurons pu du moins écrire, à leur sujet, un livre immortel.

LES HISTORIENS DE CHARLES-QUINT

M. MIGNET [1] — M. AMÉDÉE PICHOT [2]

Si l'on me demandait quel est, parmi les ouvrages de l'esprit, celui que je préfère à tous les autres, je répondrais hardiment : Un bon livre écrit en l'honneur d'un grand roi. Une pareille lecture donne en effet à ma pensée tous les genres de jouissances : d'abord une étude historique d'un intérêt puissant, et, pour me la rendre plus facile et plus complète, un guide intelligent et sûr, préparé par un consciencieux travail à m'en faire découvrir tous les aspects, pénétrer tous les détours, comme ces guides alpestres qui choisissent d'avance pour vous les sites et les points de vue ; ensuite le noble et encourageant spectacle

[1] *Charles-Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste.*

[2] *Charles-Quint. Chronique de sa vie intérieure et de sa vie politique, de son abdication et de sa retraite dans le cloître de Yuste.*

d'un beau talent aux prises avec un beau sujet, s'affermissant et s'élevant avec son modèle ; puis un hommage rendu à la royauté dans une de ces personnifications éclatantes qui la dédommagent de ses interrègnes et la vengent de ses détracteurs ; puis encore une revanche pacifique mais péremptoire contre ces écrivains, trop nombreux depuis un siècle, qui se sont attachés à médire des souverains et des princes, à rapetisser ou à flétrir la majesté royale, sous prétexte de grandir les peuples, et sans s'apercevoir que le peuple n'est jamais plus grand que sous les lois d'un homme capable de faire de l'obéissance de chacun la gloire de tous ; enfin, un moyen tardif, mais efficace, de dissiper et d'anéantir ces préventions, ces lieux communs, ces idées toutes faites, qui, favorisées par les esprits médiocres, les demi-savants, les légendaires de salon et de théâtre, s'attachent à des mémoires illustres et à des pages d'histoires comme ces plantes parasites qui, se cramponnant à d'antiques murailles, en ébranlent peu à peu les fortes assises et changent les monuments en décombres.

Ce vif et sérieux plaisir, je l'ai dû à MM. Mignet et Amédée Pichot, qui, d'après des documents nouveaux ou d'anciens documents interrogés avec une attention plus pénétrante, viennent, sous des formes diverses et avec certaines différences de composition, d'exécution et de style, d'arracher l'imposante figure de Charles-Quint aux interprétations dénigrantes de l'école philosophique, aux fictions paradoxales ou vulgaires du roman et du drame, pour la rétablir, en pleine lumière, dans toute sa vérité historique et humaine, résumée en quelques mots : grand monarque, grand politique, grand chrétien.

Pour n'être, à mon tour, ni trop injuste, ni trop incomplet, je ne devrais pas me borner aux deux auteurs français ; car il semble qu'un même mouvement intellectuel,

secondé par des circonstances favorables, ait, dans ces derniers temps, ramené vers l'hôte royal du monastère de Yuste les regards de toute l'Europe savante. Le point de départ de ces curieuses études a été, on le sait, un volume manuscrit de don Tomas Gonzalès, chanoine de Plasencia, dans le voisinage de Yuste, chargé par Ferdinand VII de remettre en ordre les archives historiques et politiques de l'Espagne, transportées à Paris à la suite de l'invasion de 1808, et rétablies à Simancas après 1815. Gonzalès, en fouillant dans ce trésor, reconnut vite combien les grands actes du règne de Charles-Quint, et surtout les motifs de son abdication et de sa retraite, avaient été dénaturés par Robertson et ses émules, et il conçut l'idée de refaire son histoire d'après ces témoins authentiques dont il avait sous ses yeux les irrécusables écrits : Philippe II, la princesse dona Juana, le majordome Luis Quijada, Martin de Gaztelès, Jean de Poupet seigneur de Lachaulx, Henri Mathys le médecin, le grand commandeur d'Alcantara don Luis de Avila, l'archevêque de Tolède Bartolomé de Carranza, et enfin Juan Vasquez de Molina, principal secrétaire d'État espagnol. La correspondance de ces divers personnages, tous attachés à Charles-Quint par les liens du sang ou par les devoirs de leurs charges, pouvait devenir, entre des mains habiles, la meilleure et la plus véridique de ses histoires. Mais bientôt Gonzalès, effrayé de l'immensité même des matériaux, réduisit sa tâche et la concentra sur les dernières années de cette glorieuse vie. Son manuscrit, acheté en 1844 par le gouvernement français, et rendant ainsi à la France en paix une partie de ce que lui avait repris le sort des armes, a donné aux recherches ultérieures sur Charles-Quint cette impulsion que Gonzalès avait reçue en vérifiant les archives de Simancas. Ainsi, nous avons vu, en 1852, un spirituel *reviewer* anglais,

M. Stirling, publier un livre très-intéressant, intitulé : *The cloister life of the emperor Charles the fifth : Vie cloîtrée de l'empereur Charles-Quint.* En regard du manuscrit de Gonzalès, il sied de placer, comme puisés aux mêmes sources et concourant au même but, les beaux travaux de M. Gachard, archiviste général du royaume de Belgique, qui, sous le titre de *Retraite et mort de Charles-Quint au monastère de Yuste*, a réuni et prépare encore des documents inédits, plus nombreux et plus complets, également empruntés aux riches dépôts de Simancas. Ajoutez-y la *Correspondance de l'empereur Charles-Quint*, publiée à Leipsick, en 1846, d'après les archives allemandes; la vaste *Collection des documents inédits sur l'histoire d'Espagne*, publiée à Madrid, de 1842 à 1853; les *Relations des ambassadeurs vénitiens*, publiées à Florence, de 1839 à 1844, et quelques autres ouvrages étrangers qui se rattachent indirectement à la même époque et au même sujet : vous comprendrez que la France, justement fière de ses récents et immenses progrès dans les méthodes et les informations historiques, n'ait pas voulu rester en arrière, et apporte aujourd'hui sa pierre à ce monument. En lisant avec une attention facile l'*avant-propos* de notre aimable *reviewer* français, M. Amédée Pichot, j'ai cru y démêler quelques nuances, sinon d'aigreur, au moins d'inquiétude, touchant la question d'initiative et de priorité. Il s'est donné là, selon moi, un souci et une contrariété fort inutiles. Qu'il ait été le premier, qu'il eût espéré ou désiré être le seul en France à peindre ce nouveau et vrai Charles-Quint, qu'importe? Ces rencontres fréquentes et heureuses d'esprits de famille et de trempes diverses, se portant, à la même époque, sur un même point, n'ont presque jamais nui au succès des ouvrages qu'elles produisent, et qui, sous un titre et dans un cadre presque semblables, gardent, comme

les auteurs eux-mêmes, leur physionomie bien distincte. Non-seulement il ne viendra à l'idée de personne de soupçonner de plagiat M. Pichot ou M. Mignet, mais nul ne songera à les comparer, ou, si on les compare, ce sera pour mieux s'assurer qu'ils ne se ressemblent pas. Le directeur de la *Revue britannique* conserve, dans ses procédés littéraires, dans ses développements historiques, dans ses curiosités biographiques et anecdotières, ces habitudes expansives, familières, un peu diffuses, qui ne manquent pas de grâce, et que donne une longue intimité avec des lecteurs changés tour à tour en abonnés et en amis. Par la date de ses premières études, de ses premiers succès, de cet avénement intellectuel qui décide souvent de toute une carrière, il se rattache à Walter Scott, à l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, à l'école du moyen âge, pris surtout par le côté pittoresque, extérieur, frivole parfois, tendant une main à l'histoire, l'autre au roman, et ressuscitant ce mot de *chronique*, que M. Pichot, guidé par ses souvenirs ou ses préférences, vient de donner pour titre à son livre. Oui, *chronique*, c'est-à-dire quelque chose de très-vrai au fond, avec un léger vernis de fiction ou de légende, une grande richesse de détails curieux, amusants, bien choisis, caractéristiques, mais faisant parfois perdre un peu de vue l'unité et la portée sérieuse du livre ; beaucoup d'esprit, mais d'un esprit qui, parfaitement à sa place dans les pages d'un *magazine* ou d'un recueil périodique, fait, dans un grand volume historique, l'effet d'un agréable causeur interrompant le narrateur principal, ou, si vous aimez mieux, d'un couplet de vaudeville chanté dans une pièce du Théâtre-Français ; une personnalité gracieuse, intervenant çà et là dans le récit, passant volontiers, de Yuste ou de l'Escurial dans sa petite maison d'Arles, et mêlant des souvenirs de famille aux

grandes ombres des cloîtres espagnols; un historien encore, mais un historien en robe de chambre et pouvant du moins alléguer pour excuse que cette fois son héros lui a donné l'exemple : tel est ce livre de M. Pichot, et sa part est assez bonne pour que ni lui, ni son critique, ni son lecteur, ne soient tentés de se plaindre. M. Mignet a ses habitudes aussi, moins familières et plus graves. Membre de deux académies, secrétaire perpétuel de celle des sciences morales et politiques, écrivain supérieur, sobre et éloquent metteur en œuvre des documents historiques que ses missions ou ses études ont tour à tour placés entre ses mains, il excelle, nous le savons, dans ces résumés qui prennent d'un sujet toute sa substance, le renferment dans de justes limites, en élèvent à la fois l'horizon et en fixent la mesure, et, par la justesse des aperçus, la sage ordonnance de l'ensemble, l'ampleur du ton, la beauté du style, le caractère des renseignements et des déductions, offrent quelque chose d'achevé et de définitif, à peu près comme ces résumés de présidents, qui, venant après les plaidoyers et les réquisitoires, terminent le débat et indiquent d'avance la solution du procès. Si M. Mignet a été autrefois l'historiographe partial ou systématique de la révolution ou plutôt de la métaphysique révolutionnaire; s'il a appliqué ses éminentes facultés de concentration philosophique et historique à l'apologie d'événements et de personnages que l'on n'excuse pas en les traduisant en idées; si, plus tard, il s'est fait le panégyriste un peu obstiné des vétérans et des invalides de ces époques sinistres, son dernier ouvrage, il faut en convenir, ne garde aucune trace de ces impénitences qui nous forçaient de le contredire tout en l'admirant. Il n'y a pas, dans ce beau volume, une seule ligne que voulût effacer un ami de l'unité monarchique et de l'unité religieuse, ces deux grandes inspirations de

Charles-Quint. Il semble qu'en approchant ce représentant couronné du seizième siècle catholique, en se familiarisant avec lui par une étude attentive, cet esprit éminent se soit à son tour transformé, assaini, fortifié, et n'ait gardé de ses procédés antérieurs que cette sûreté d'induction et d'analyse qui, mise au service de la vérité, devient inattaquable et infaillible. Les quelques qualités qui manquaient encore à M. Mignet pour réaliser le type de l'historien accompli, il les réunit toutes et les révèle avec éclat dans ce *Charles-Quint;* et, pour me résumer, en me répétant, le *Charles-Quint* de M. Amédée Pichot est l'œuvre d'un chroniqueur; celui de M. Mignet est l'œuvre d'un historien. Ainsi, tous deux ont maintenu la nuance le mieux appropriée à leurs antécédents littéraires et à la nature de leur talent; tous deux ont atteint le but qu'ils se proposaient. Parus presque en même temps, les deux livres de doivent pas se porter ombrage : loin de s'embarrasser ou de se nuire, chacun des deux concourra au succès de l'autre, et le résultat le plus clair de cette concurrence sera de les faire lire tous les deux.

Il y a, en outre, des différences matérielles et importantes qui laissent, des deux parts, la tâche et le mérite parfaitement intacts. M. Pichot ne s'est pas contenté de retracer l'abdication et la retraite quasi-monastique de son héros; il a embrassé tout son règne; il nous a raconté sa naissance et les filiations illustres qui faisaient couler dans ses veines le sang des quatre plus grandes maisons royales de l'Europe; il nous a rappelé ce touchant épisode de Jeanne d'Aragon, mère de Charles-Quint, devenue folle en devenant veuve. Ce désespoir, cette folie conjugale, d'un si édifiant et si rare exemple, ont amené l'aimable écrivain à grouper dans un très-intéressant chapitre les nobles femmes de cette race ou de cette époque qui, par leur vertu,

leur chasteté, leur héroïsme, leur dévouement intrépide, leur haute et ferme intelligence, méritèrent, non pas d'être comparées à des hommes, — ce qui serait un assez mince honneur, — mais de compter parmi les gloires les plus pures de leur sexe et de leur siècle. Dans ce nombre, M. Pichot ne pouvait oublier doña Maria Pacheco, la veuve de ce Padilla qui, au départ de Charles-Quint pour l'Allémagne, où il allait ceindre la couronne d'empereur, se fit le chef des Espagnols révoltés contre le despotisme flamand, se battit en héros, périt en martyr, et trouva en Maria Pacheco, sa femme, une héroïne digne de lui. Puisque j'ai accusé M. Pichot d'échanger parfois son rôle d'historien contre celui de causeur, j'ai bien envie de faire un moment comme lui, et de commettre une indiscrétion littéraire. L'épisode des *comuneros* castillans, les luttes et la mort des Padillas, l'héroïsme de doña Maria, toutes ces vertus, toutes ces grandeurs presque inconnues, auxquelles, suivant la sage réflexion de M. Pichot, il n'a manqué que le succès pour avoir place au Panthéon de l'histoire, viennent d'inspirer un de nos plus éminents poëtes, l'auteur de la *Fille d'Eschyle* et de *Laboureurs et Soldats*. Un souffle vraiment cornélien circule dans ce drame inédit de M. Joseph Autran, qui, nous l'espérons, paraîtra bientôt au grand jour de la rampe, et relèvera le Théâtre-Français de ses petits proverbes en un acte. Qu'on me pardonne cette digression, moins étrangère à mon sujet qu'elle n'en a l'air. Un siècle après Charles-Quint, le chaste et mâle génie de Corneille dédommagea la France, la France de Brantôme et de Rabelais, en transportant l'idéal d'Isabelle-la-Catholique, de Jeanne d'Aragon et de Maria Pacheco dans la patrie de Diane de Poitiers et de Marguerite de Navarre. Les pures et nobles Muses peuvent consoler de leurs décadences les siècles

qui n'ont plus de Chimène et les pays qui n'ont plus de Cid.

N'importe! L'attention du lecteur n'aime pas à s'éparpiller sur trop de points, et l'intérêt véritable de ces nouvelles recherches historiques qui, du manuscrit de Gonzalès et des archives de Simancas, viennent d'entrer si brillamment dans notre littérature, repose presque en entier, on le comprend, sur la dernière phase du règne et de la vie de Charles-Quint. Par sa puissance et son génie, sa politique et ses conquêtes, il est grand sans doute, et même original dans sa grandeur; mais enfin, au point de vue purement terrestre, Charles-Quint, roi et empereur, législateur et conquérant, peut subir bien des parallèles; sa taille n'atteint pas celle de Charlemagne, et dépasse à peine celle de Louis XIV; il le cède à Cromwell pour le mérite de la difficulté vaincue, de la distance parcourue, et, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, il reste bien loin de Napoléon. Mais son abdication et sa retraite, cette résolution longtemps préméditée de se dépouiller volontairement de tous ses titres et de passer par le cloître pour arriver du trône au tombeau, voilà son originalité principale : rechercher les causes de cette détermination singulière, en étudier les premiers germes, les indices épars dans la vie du monarque et les retards prolongés jusqu'au seuil de l'avant-dernière année de cette vie; en éclaircir le vrai caractère, les accessoires et les suites; peindre dans tous ses détails cette existence de solitaire dirigeant encore du fond de son cloître les affaires de ses États et la politique de son héritier; raviver et remettre sous son jour ce tableau d'intérieur où Rembrandt coudoie Murillo et Ostade Titien, c'était rendre un éminent service à l'histoire et aux lettres.

Le seizième siècle, qui commença avec Charles-Quint, né en 1500, le 24 février, — date monarchique, cette fois! — le seizième siècle allait déchirer le monde et l'Église, rompre cette unité religieuse, élément de toute conservation et de toute force, débiliter et amoindrir l'idee de puissance humaine ou sacrée, relâcher les liens des rois et des peuples, préparer les révolutions futures, rejeter, en un mot, dans la nuit du passé le moyen âge expirant, pour inaugurer le monde moderne avec ses dissolvants et ses orages, ses grandeurs troublées, ses libertés périlleuses et ses perpétuelles alternatives d'agitation et de langueur, de fougue et de lassitude. C'est chose remarquable que l'heure même où ce siècle naquit vit naître aussi un de ces hommes qui semblent créés par la Providence pour réunir, pour resserrer dans leurs mains puissantes le faisceau dispersé ou ébranlé des pouvoirs et des croyances. De pareilles rencontres ne sont pas rares : il arrive souvent que, lorsqu'une idée succombe ou est près de succomber, elle trouve, dans son majestueux déclin, un homme illustre qui se fait son représentant et son mandataire, qui repousse ou contient ses vainqueurs, qui retarde ou console son agonie, et à qui l'on peut appliquer le mot du poëte : *Si Pergama!...* Charles-Quint fut un de ces hommes prédestinés; Dieu le marqua au front pour le gouvernement, l'autorité, l'unité, ces synonymes d'une même chose. Son génie, son caractère, sa royauté multiple et presque sans bornes, pesèrent d'un grand poids dans la lutte qui s'apprêtait entre ces deux idées, ces deux forces dont l'antagonisme est l'histoire même des sociétés humaines, et qui, suivant qu'elles triomphent, sont vaincues ou se réconcilient, donnent au monde la guerre, la paix ou la trêve. Mais, s'il eut tous les instincts, toutes les magnificences de sa mission, Charles-Quint en eut aussi les pressentiments et

les tristesses. Souverain, il rêva, sinon la monarchie universelle, au moins l'unité allemande sous un sceptre qui serait le sien. Catholique, il désira ardemment l'extinction de l'hérésie naissante; politique, il fut ou se crut forcé de transiger un moment avec elle. De 1548 à 1552, lorsqu'il vit la pensée de son règne menacer ruine, les princes protestants se coaliser contre lui et lui faire connaître pour la première fois les humiliations de la défaite et de la fuite, une grande partie de l'Allemagne accepter le funeste héritage de Luther, son œuvre chanceler ou crouler par son immensité même, et, pour surcroît, un vieux pape, ennemi de sa maison et de sa gloire, frapper du même coup son ambition et sa conscience, Charles-Quint, déjà malade, vieux avant l'âge, veuf inconsolé d'une de ces admirables femmes dont M. Pichot nous a si bien parlé, frémissant sous les anathèmes et les violences de Paul IV, éprouvant de ses premières faiblesses pour l'hérésie un remords d'autant plus amer que sa politique en profitait moins, dut tout naturellement se retrouver en présence d'un projet qui l'avait souvent occupé depuis qu'un deuil irréparable s'était emparé de son cœur. Ne pas s'obstiner contre les infidélités de la fortune, mais en atténuer l'effet par une retraite volontaire; retremper sa gloire, son influence, l'autorité de sa famille, de son souvenir et de son nom dans une de ces résolutions éclatantes, exceptionnelles, qui saisissent vivement l'imagination des peuples; et cela non pour distraire sa vanité ou cicatriser son orgueil, mais pour sauver de son œuvre ce qui pouvait encore être sauvé; se continuer, de son vivant, dans son successeur; s'en faire, pour ainsi parler, le collaborateur anonyme, séparé de lui par le mur d'un cloître, rapproché de lui par la tendresse, la prévoyance et le génie; substituer une gradation lente et insensible à ces

brusques secousses, à ce *heurt* redoutable que la mort des grands conquérants ou des grands monarques amène dans la destinée des empires; commencer en deçà du tombeau, pour l'étendre au delà, cette prise de possession de l'avenir, désir invincible, inévitable tourment de ceux qui, ayant fait de grandes choses, craignent qu'elles ne périssent avec eux : voilà pour le côté humain de l'abdication de Charles-Quint; et l'on conviendra qu'il ne manque ni d'élévation ni de sagesse. Quant au côté religieux, félicitons M. Mignet de lui avoir rendu toute son austère et imposante majesté. Charles-Quint n'a pas cherché dans le monastère de Yuste la satisfaction puérile d'une dévotion étroite, comme l'ont dit Robertson et les écrivains de l'école philosophique; il n'y a pas été poussé, comme vers une sorte de suicide chrétien, dans les accès d'un sombre délire, légué par sa malheureuse mère; il n'y a pas même apporté ces minutieux scrupules, ces raffinements ascétiques d'une âme qui, en se retirant du monde, s'enveloppe dans la pensée de son salut comme dans un premier suaire. Catholique fervent, témoin des tressaillements et des angoisses de l'Église menacée, s'étant cru un moment assez fort pour conjurer ses périls, ayant reconnu son impuissance, se la reprochant peut-être, il demanda à la douce solitude de Yuste l'apaisement de sa conscience, ce recueillement de l'esprit et du cœur incompatible avec les soucis de l'ambition et de la puissance, et ces années intermédiaires, si précieuses au chrétien qui veut se préparer à bien mourir. C'est ce qui ressort des nouveaux documents inédits ou publiés, du récit de nos historiens, et ce qui, chez M. Mignet, revêt un caractère de grandeur presque pathétique que je ne me lasse pas d'admirer. Seulement, je vous avertis d'avance que vous n'y trouverez ni Charles-Quint habillé en moine et se mêlant aux intrigues d'une élec-

tion de couvent, ni le monarque *dont la course du soleil ne pouvait mesurer les États* transformé en horloger et montant des pendules, ni le vainqueur de Pavie faisant célébrer ses obsèques et se donnant le lugubre plaisir d'assister lui-même à son enterrement préventif ; — par la bonne raison que ce sont là autant de sornettes inventées pour le bon plaisir de cette moyenne de beaux esprits qui cherche ses renseignements historiques dans les comédies de Casimir Delavigne et dans les vaudevilles de M. Scribe. En revanche, vous y trouverez peut-être un peu trop de jambons, de pâtés, de saucisses de Perejon, de truites de l'Estramadure, de perdrix de Gama, de gros poisson, de thon mariné, d'olives et autres victuailles qui parfois font ressembler l'histoire de ce grand monarque à une carte de restaurateur : non pas que je blâme ses biographes de nous avoir donné ces détails ; Dieu merci ! nous sommes délivrés des pruderies académiques de ce qu'on appelait jadis le *genre noble* : mais ce qui est positif, c'est que Charles-Quint était gourmand et gros mangeur comme Louis XIV, que ce fut là son péché mignon, le perpétuel obstacle au rétablissement de sa santé, le texte des reproches de ses confesseurs et le désespoir de ce bon et fidèle Quijada, toujours prêt à lui rappeler le vieux proverbe espagnol : « *La gota se cura tapando la boca;* on guérit la goutte en fermant la bouche. »

Je viens de nommer Louis XIV : M. Pichot, en plusieurs passages de son livre, cherche des points de ressemblance entre son héros et Napoléon. Il y a d'ordinaire quelque chose de plus spécieux que solide dans les parallèles ; pourtant il est impossible de ne pas être frappé de certaines analogies et de certains contrastes entre ces trois hommes, les plus grands de l'Europe moderne. Charles-Quint, né en 1500, mort en 1558, est séparé des belles années du grand

roi par un temps à peu près égal à celui qui s'écoule de l'apogée de Louis XIV aux incomparables splendeurs de Napoléon. Tous trois possèdent au plus haut degré le goût et le génie de l'unité; tous trois sont tourmentés du désir de prolonger après leur mort l'ouvrage de leur vie, de multiplier dans leur maison les sceptres et les couronnes, et, après s'être faits le centre de leur famille, de faire à leur tour de cette famille le centre de toutes les dominations et de toutes les royautés. Pour tous trois il arrive un moment où leur étoile pâlit, où leur fortune chancelle, où le fardeau s'appesantit entre leurs mains frémissantes, où une coalition formidable d'intérêts menacés, d'orgueils froissés, de nationalités hostiles, déchire ces plans, dissipe ces rêves, et place ces grandes âmes en face du néant des grandeurs humaines. C'est alors que se révèle surtout la différence des temps et des caractères. Fils du moyen âge, héritier presque immédiat des chevaleresques ennemis du Sarrasin et du Maure, contemporain et compatriote d'Ignace et de François Borja, Charles-Quint, frappé dans son ambition et dans sa gloire, dans les plus intimes et les plus chères pensées de son règne, dans les projets et les prévoyances de sa tendresse paternelle, descend du trône, entre dans un cloître, et s'y repose des désenchantements terrestres dans la douce quiétude de la vie religieuse. Cette idée d'abdication et de retraite n'eût jamais germé dans l'esprit de Louis XIV, quels que fussent les malheurs de sa vieillesse. Type magnifique et complet de la royauté absolue, il y persiste jusqu'au dernier jour. Catholique aussi sincère que Charles-Quint, beaucoup plus coupable dans sa vie privée, plus cruellement frappé dans ses affections de famille, il n'a cependant pas ces mystérieux dégoûts de la cour et du monde, ces soudaines aspirations vers la solitude et le monastère qui ont saisi son glorieux devan-

cier. Il est d'une époque et d'une nature où tout se résume dans un mot : le roi. Le roi, c'est lui ; il le sait, il le veut, et à travers les lassitudes de sa fortune, les défaites de ses généraux, l'assombrissement continu de son siècle et de son règne, il garde ce caractère indélébile que lui maintiendront d'un commun accord ses contemporains et la postérité. Napoléon Bonaparte a mille fois plus d'éclat, d'imprévu, d'éblouissant génie, de poétique grandeur : mais il s'y mêle quelque chose d'inquiet et de fébrile, ce je ne sais quoi que les révolutions donnent à qui les touche même pour les dompter, que les siècles sans foi impriment à qui les approche même pour les maîtriser. Son temps est, hélas ! de ceux où l'on ne se fait plus moine, même quand on est malheureux, même quand on se débat contre les désertions de la victoire, même quand l'aigle de César devient le vautour de Prométhée. Yuste, Saint-Cyr, Sainte-Hélène, résument, selon nous, et expliquent les similitudes et les différences de ces trois génies, de ces trois destinées, de ces trois déclins. Chez Charles-Quint, c'est le chrétien qui domine ; chez Louis XIV, c'est le monarque ; chez Napoléon, c'est le conquérant.

Arrivé à l'extrême limite de cette causerie déjà trop longue, je m'aperçois que je n'ai pas dit la centième partie de ce que devaient me suggérer les historiens et l'histoire, les peintres et le modèle ; je m'aperçois, par exemple, que je n'ai rien dit des Turcs, de ces Turcs de 1550, bien différents de ceux de 1854, puisque la chrétienté ne comptait pas alors de plus dangereux ennemis. C'est là l'inconvénient et le privilége des trop beaux sujets, des trop bons ouvrages, de ceux qui éveillent trop d'idées, rappellent trop de souvenirs. Leur critique succombe, comme Charles-Quint, sous l'immensité de sa tâche ; mais il lui reste une ressource, c'est de renvoyer aux ouvrages mêmes dont

il n'a su ni détailler ni indiquer tous les mérites. Engager mes lecteurs à lire l'agréable livre de M. Pichot, à relire le livre admirable de M. Mignet, c'est mériter d'avance et obtenir grâce entière pour mes insuffisances et mes faiblesses.

LES HISTORIENS DES DERNIERS VALOIS ET DE HENRI IV

I

LE MARQUIS DE SAINTE-AULAIRE[1]

Lorsqu'on a envie de penser un peu trop de mal de son temps, il sied de lui appliquer le procédé que le cardinal Maury s'appliquait à lui-même, et de se réhabiliter en se comparant. Sans remonter jusqu'à la Saint-Barthélemy, que M. de Sainte-Aulaire, dans son livre si spirituel, n'a garde de justifier, et que nous ne justifierons pas davantage, notons, en commençant, deux époques, deux moments de date plus récente, où ce sanglant épisode, ses véritable auteurs, les causes qui l'amenèrent et les événements qui le suivirent étaient jugés et défigurés de façon à prouver que l'esprit de parti est presque toujours le contraire du parti de l'esprit.

En 1791, Marie-Joseph Chénier, le frère d'un grand poëte, fit jouer, aux applaudissements de la France révo-

[1] *Les derniers Valois, les Guise et Henri IV.*

lutionnaire, une tragédie de *Charles IX*, où les Guise, le cardinal de Lorraine et le roi de France, ou, en d'autres termes, la Royauté, la Noblesse et la Religion, étaient représentées comme seules solidaires et complices dans ce grand crime. Le peuple, on le sait, n'était pas même admis comme figurant dans les tragédies classiques, et Chénier profitait de cette pruderie traditionnelle pour le supprimer complétement, sinon comme martyr de l'oppression des grands, des rois et des prêtres, au moins comme ressort et instrument du massacre. Le public de 1791, ce public qui avait pris la Bastille et qui allait fournir des recrues au 10 août et aux septembriseurs, pouvait croire et croyait en effet que le peuple, à la Saint-Barthélemy, n'avait eu d'autre rôle que celui du chœur antique, gémissant sur des forfaits qu'il voit commettre, qu'il subit et qu'il ne peut empêcher.

Sous la Restauration, la même idée, avec des formes plus douces et plus parlementaires, avait passé à l'état d'articles de foi parmi les moutons de Panurge du libéralisme. Il n'y avait pas un lecteur de Béranger, un abonné du *Constitutionnel*, un souscripteur du Voltaire-Touquet qui ne fût profondément convaincu que la Saint-Barthélemy s'était faite uniquement par les rois, les grands, les prêtres et les moines, et qui ne crût la liberté et la démocratie intéressées à réveiller sans cesse ce lugubre souvenir, à s'en faire une arme défensive et offensive contre l'esprit royaliste ; à peu près comme ces descendants d'une illustre victime qui écrivent au bas de son portrait le nom de ses persécuteurs et la date de son sacrifice. Même, l'on affirmait que Charles X, continuateur de Charles IX par la cruauté non moins que par le chiffre, s'était ligué avec ses courtisans et ses prélats pour réinstaller en plein dix-neuvième siècle cette persécution monarchique, nobiliaire

et sacerdotale contre la bourgeoisie, le peuple, la tolérance religieuse et la liberté de conscience.

Aujourd'hui il est prouvé, — et s'il manquait quelque chose à la preuve, l'ouvrage de M. de Sainte-Aulaire la compléterait, — que le mouvement d'idées et de faits qui amena la Saint-Barthélemy fut, avant tout, un mouvement démocratique et révolutionnaire; que le premier rôle dans ce drame exécrable appartient à la souveraineté du peuple, et que les égorgeurs nocturnes du 24 août sont les aïeux directs des septembriseurs, comme les Ligueurs de la journée *des Barricades* sont les ancêtres avérés des factieux et des émeutiers de notre époque.

J'ai pris un peu au hasard, dans cette triste période que M. de Sainte-Aulaire nous raconte, et qui va de la mort de Henri II à l'avénement de Henri IV, cette grosse tache rouge de la Saint-Barthélemy, parce que c'est celle qui saute aux yeux tout d'abord, parce que nulle n'a été plus corrosive dans les souvenirs populaires, n'a fourni de texte plus abondant aux déclamations démagogiques, et aussi parce que ce chapitre des *Derniers Valois* donne une idée juste de la manière de l'auteur et de son livre; livre qu'on peut appeler une analyse historique plutôt qu'une histoire; une recherche piquante des analogies plutôt qu'une étude profonde des événements et des hommes; une ingénieuse revanche du présent plutôt qu'un monument du passé.

Le travers des esprits communs est de croire trop aisément que ce qui se passe de leur temps est d'invention toute fraîche, qu'on l'a imaginé tout exprès pour leur salut ou pour leur perte, qu'ils ont l'honneur, le péril ou le malheur d'être les premiers à assister à tel abus, à souffrir de tel excès, à s'inquiéter de telle doctrine, à redouter telle catastrophe, à voir se développer sous leurs yeux tel effet

sans cause ou telle cause sans effet. Voilà pourquoi, aux heures de révolution, la *moyenne* est si vite démoralisée, abattue, terrifiée. Il lui semble que, contre des maux sans antécédents, contre des dangers sans exemple, il ne saurait y avoir ni remède ni refuge, qu'on aurait vainement recours à une expérience acquise ou apprise pour conjurer des faits qui ne ressemblent à rien et se défendre contre des gens qui ne ressemblent à personne. Le penchant des esprits très-fins, — et je reviens ici à mon auteur et à mon sujet, — est, au contraire, de chercher à tout ce qu'ils voient des similitudes avec tout ce qu'ils savent, de n'accepter aucune nouveauté comme nouvelle, de représenter l'histoire comme plagiaire d'elle-même, l'homme comme son propre copiste, les découvertes dont s'enorgueillit ou s'effraye une génération comme des legs déguisés, interceptés ou pseudonymes de générations antérieures, et de trouver dans ces ressemblances un motif spécieux, non pas de se réjouir ou de se rassurer tout à fait, mais d'éviter le découragement absolu et de se consoler des sottises dont ils sont témoins. Cette méthode, lorsqu'elle s'exerce sur un morceau d'histoire, a l'avantage d'y répandre le souffle même de la vie actuelle, de fertiliser ces décombres et d'y récolter toute une végétation printanière d'idées, de parallèles et d'aperçus; d'animer, sous les doigts de l'historien et sous les yeux du lecteur, ce livre endormi dans la poussière des siècles, et d'en faire le contemporain de nos passions, de nos fautes, de nos espérances et de nos craintes, le commentateur anticipé de tous nos sujets de surprise ou d'alarme. Elle a l'inconvénient, si on la pousse à l'extrême, de toucher parfois au paradoxe ou au parti pris, d'ouvrir un champ trop vaste à l'allusion, à la conjecture, à l'interprétation personnelle; de donner çà et là au travail de l'écrivain l'air d'un ingénieux tour de force, d'a-

mener sous sa plume des rapprochements trop spirituels pour être tout à fait justes, de contraindre quelque peu la taille et l'allure des événements et des personnages pour qu'ils puissent, à deux ou trois siècles de distance, entrer les uns chez les autres. Dire que M. de Sainte-Aulaire n'a pas toujours évité cet écueil, serait bien injuste, si je n'a-joutais que ce léger défaut rend la lecture de son livre plus attrayante que la perfection, et si je n'expliquais dans quelle circonstance il était ainsi entraîné à demander à un autre temps des explications, des comparaisons et des le-çons pour le sien.

« C'est en 1849, nous dit-il, sous l'impression de la récente catastrophe de Février que notre ouvrage a été composé. S'il eût été publié à cette époque, l'à-propos en eût peut-être été mieux apprécié... Quoi qu'il en soit de l'avenir que la Providence nous réserve, il ne sera jamais sans intérêt d'étudier l'origine et le développement des crises politiques qui plusieurs fois ont bouleversé notre pays... »

Non assurément, et cet intérêt est presque aussi vif en-core que si rien n'était changé dans le point de vue pri-mitif où M. de Sainte-Aulaire s'est placé. La Révolution de février, — il faut le dire et le redire bien haut, au risque de passer pour cruel envers la défaite et le malheur, — ne saurait en aucun cas être amnistiée par l'oubli, être rayée de la liste de ces catastrophes fatales que l'on doit souvent rappeler, moins pour les maudire que pour les compren-dre; moins parce qu'elles emportèrent ou compromirent une partie de la fortune publique, que parce qu'elles trou-blèrent profondément les intelligences et déplacèrent pour un certain temps toutes les notions de vérité politique et sociale. Que le calme extérieur soit rétabli, les périls écar-tés ou ajournés, que même, par une pente naturelle et pré-

vue, la société se soit portée vers un extrême contraire à celui qui l'agitait et l'effrayait, il n'en est pas moins vrai que cette grande crise compte dans notre histoire, qu'il est essentiel d'y songer et d'y revenir, comme à ces maladies aiguës dont on s'est tiré, mais qui n'en indiquent pas moins le côté faible d'un tempérament et l'utilité d'un régime. M. de Sainte-Aulaire ne s'est donc pas trompé en supposant que les vicissitudes publiques, survenues depuis 1849, n'ôtent pas beaucoup à l'opportunité de son livre. Ce manque d'à-propos immédiat ne pourrait d'ailleurs que faire apprécier encore mieux le talent de l'auteur, puisque, même sans cet élément de succès, il a réussi à instruire presque toujours et à intéresser constamment.

Le seizième siècle a voulu conquérir la liberté religieuse, comme le nôtre, — je le date de 89 pour plus d'unité, — a voulu conquérir la liberté politique. Différentes dans leur application et proportionnées toutes deux aux progrès du temps, à la marche des sociétés, ces deux libertés sont au fond les mêmes par leurs principes humains, c'est-à-dire par les idées qu'elles invoquent et les passions qu'elles soulèvent. Quand elles veulent, — et c'est là leur folie et leur impuissance, — arriver par en bas, par la force aveugle et brutale des masses, par le dogme de la souveraineté populaire, chacun de leurs pas est marqué par des convulsions sanglantes, chacune de leurs conquêtes est disputée, compromise, souillée, obscurcie, déchirée par des excès, des désordres et des crimes qui retardent leur avénement et déshonorent leur cause : il faut ensuite de longues années pour dégager de l'étreinte furieuse du passé le lot définitif de l'avenir, pour cicatriser les plaies, pour développer et assurer les lentes et légitimes conquêtes. Sous quels auspices s'accomplit alors cette œuvre de réparation, de réconciliation et de

paix? Sous les auspices de cette Royauté qui a été méconnue, paralysée, calomniée, outragée dans la lutte; de cette Royauté qui, si on l'avait laissé faire, agir librement d'après les conditions mêmes de son principe et de son essence, eût donné au pays, graduellement, régulièrement, sans angoisse et sans secousse, tout ce qu'il obtient après coup de la force tardive des choses, tout ce qu'il a acheté au prix de tant de misères, de déchirements et de sacrifices. Voilà ce que M. de Sainte-Aulaire, en 1849, a puisé dans une étude attentive du seizième siècle, et ce qu'il a présenté aux méditations du dix-neuvième.

La Réforme, la Ligue, la Restauration de 1594, ou, pour monnayer les événements, en noms propres, — les Valois, les Guises, Henri IV, — telles sont les trois grandes phases du récit, les trois divisions principales du livre.

Des airs de fanatisme ou d'intolérance m'iraient fort mal, et M. de Sainte-Aulaire, bien que sincère catholique, serait le dernier, j'en suis sûr, à les approuver. Il ne peut être question, en ces délicates matières, de nos opinions actuelles, de l'idée qu'on attache aujourd'hui aux dissidences religieuses, de toutes ces aspérités de la conscience humaine que l'expérience a émoussées ou amoindries, mais de ce que l'on pouvait penser, prévoir et craindre lorsque la Réforme fit explosion en France, au milieu de circonstances qui ne favorisaient que trop ses progrès et son essor. C'était, à vrai dire, un fait à la fois révolutionnaire et *aristocratique*, deux choses qui, par malheur, ne s'excluent pas toujours. Les restes de suzeraineté seigneuriale, échappés aux mains habiles de Louis XI, promis aux mains puissantes de Richelieu et de Louis XIV, étaient le premier terrain où devaient germer et croître ces doctrines qui prêchaient la révolte; révolte de l'esprit, si l'on veut, maintenue dans les régions intellectuelles et dogma

tiques, mais enfin révolte, prête, ainsi qu'on ne tarda pas à le voir, à se traduire en actes, et ne se détournant vers les idées religieuses que parce qu'elles occupaient alors la première place dans la société et dans les âmes. En d'autres termes, la Réforme était la révolution d'un siècle religieux, comme la Révolution fut plus tard la réforme d'un siècle politique. Brisant le faisceau des croyances communes, elle relâchait, par cela même, les liens du patriotisme, affaiblissait le respect de l'autorité royale qui, aux grandes et heureuses époques, ne fait qu'un avec l'amour de la patrie, inaugurait le sectaire à la place du citoyen et du sujet, le préparait à regarder comme possible l'appel aux nationalités étrangères auxquelles l'unissaient déjà les solidarités de l'hérésie, et, par tous ces caractères, devait être profondément antipathique au vieil esprit de la constitution française, personnifié dans le roi et dans le peuple. Les masses, qui ne pouvaient entrer dans les subtilités théologiques des Calvin et des de Bèze, comprirent instinctivement cette perturbation immense que les doctrines nouvelles allaient apporter au cœur du pays : elles s'émurent, elles s'irritèrent, et, comme l'irritation des multitudes, même pour une cause conservatrice, est toujours destructive, comme le pouvoir royal, en ces instants critiques, était entre des mains débiles, indignes, incapables de modérer, de part et d'autre, l'agression et la réaction, il arriva fatalement que des voies de fait populaires amenèrent des représailles, et ce fut là le vrai signal, le vrai début de la guerre civile. M. de Sainte-Aulaire analyse admirablement toute cette époque préparatoire qui aboutit à la Saint-Barthélemy. Il prouve, d'une façon décisive, que la guerre civile, finalement déclarée par les chefs, ne fut que le dérivatif suprême, la traduction inévitable, la proclamation armée de toutes ces que-

relles intestines, de tous ces déchirements partiels qui avaient déjà la cruauté de la guerre sans en avoir la franchise et la dignité. Le malheur du pays, pendant cette phase sinistre, ce fut de ne pas posséder, à sa tête et sur le trône, le *virum quem* de Virgile; le malheur de la royauté, ce fut de n'avoir que le vague instinct et non pas le courage et la persévérance de son rôle, de tâtonner sans suite, sans fermeté, sans bonne foi, en des essais de modération conciliante qui se brisaient contre l'animosité des chefs ou la fureur des partis, et de descendre souvent à ces excès de faiblesse, qui, chez les grands comme chez les petits, ressemblent de très-près à la méchanceté ou à l'astuce. Et cependant ni Charles IX ni Henri III n'échappèrent tout à fait aux influences salutaires et réparatrices que portent avec soi l'origine, l'essence et l'exercice de l'autorité royale. Charles IX aurait voulu servir de trait d'union entre les protestants et les catholiques. Il s'engagea dans ce sombre drame de la Saint-Barthélemy sans savoir où il le conduirait, convaincu qu'il ne s'agissait que de se défaire de quelques grands rebelles qui menaçaient réellement son pouvoir, ne prévoyant pas que le massacre, une fois commencé, ne s'arrêterait plus sur cette pente sanglante et deviendrait une boucherie populaire. La Saint-Barthélemy, ce fut, à vrai dire, la souveraineté du peuple prenant son mot d'ordre dans un palais, au lieu de le prendre dans un club; le tigre démagogique démuselé par un roi au lieu de l'être par un tribun. Henri III, monté sur le trône, parut bien plus désireux encore de faire oublier la fatale nuit du 24 août : évidemment il pressentit l'avantage qu'un roi spirituel, aimable, beau diseur, pourrait retirer d'un système d'équilibre et de bascule dont sa couronne serait le contre-poids. Il faut voir toutes les allusions piquantes, tous les rapprochements instruc-

tifs que ce malheureux règne fournit à M. de Sainte-Aulaire. On dirait, contrairement aux habitudes du théâtre, une répétition, en pourpoint et en justaucorps, de nos drames récents en habit noir et en blouse. Tout y est, le roi essayant de faire prévaloir un système de *juste-milieu*, et alternativement débordé par les deux extrêmes; l'homme d'esprit, arrivé trop tôt ou trop tard, rêvant le gouvernement des *majorités*, et ne comprenant pas que les assemblées *représentatives*, excellentes en temps de prospérité et de calme, sont stériles et dissolvantes en temps de révolution; l'orateur *dynastique* espérant faire de sa popularité un rempart et une digue, et la voyant s'écrouler en quelques heures sous le souffle de ces tempêtes populaires qu'il a caressées et qui l'absorbent; le *garde national*, tel que nous l'avons tous connu, pactisant avec l'émeute jusqu'au moment où elle menace sa vie et pille sa boutique. Le noble écrivain a pris sur le fait toutes ces physionomies qui se continuent de génération en génération et pour lesquelles le daguerréotype semble avoir été inventé trois cents ans d'avance. Seulement, en le lisant avec charme et en souriant avec lui, on éprouve un peu de cette vague inquiétude que ressentirait un plaideur naïf en entendant son avocat démolir, à force d'esprit, sa cause, après avoir pulvérisé celle de ses adversaires. Je n'ai pas à défendre M. de Sainte-Aulaire de tendances contre lesquelles il proteste, et que son nom d'ailleurs suffirait à rendre invraisemblables et impossibles : mais il est un point où je le trouve décidément trop entraîné par son goût d'analogies; qu'il relise sa page 220 : n'a-t-il pas été un peu injuste en comparant les ligueurs de 1585, dans leur croisade contre la monarchie de Henri III, aux légitimistes d'après 1830, dans leur fidélité au descendant de Henri IV? Si je me permets cette chicane, c'est d'abord afin de lui prouver

avec quelle attention j'ai lu son livre; c'est ensuite parce que la plaie à laquelle je touche est assez bien fermée pour qu'on puisse l'effleurer sans inconvénient; c'est enfin parce que je suis sûr que cette légère injustice n'est pas, chez M. de Sainte-Aulaire, un reste de dissentiment ou de rancune, mais une petite intempérance de rapprochements, l'abus très-momentané d'un système ingénieux, dans un excellent esprit.

On comprend en effet que ce système, en réitérant ses preuves, en multipliant ses aperçus, en s'imposant pour but et pour gageure d'insister et de triompher sur tous les points, doive à la longue s'embrouiller un peu dans toutes ses combinaisons savantes, pousser un peu trop loin sa stratégie du parallèle. voir des similitudes là où il y a eu des différences, et des différences là où il y a eu des similitudes. Que faire, par exemple, des Guises, ces géants du seizième siècle, ces énergiques supports du catholicisme menacé? En ferons-nous des révolutionnaires, des démagogues, des républicains, précurseurs ou ancêtres de Danton ou de M. Ledru-Rollin? Sans doute ils ont créé, dans l'État, une puissance, une force, un gouvernement étrangers ou hostiles à la royauté; ils ont prêté leur nom, leur crédit et leur influence à des complots qui n'allaient à rien moins qu'à découronner le roi légitime, à des *Journées* qui, baptisées par l'histoire et surtout racontées par M. de Sainte-Aulaire, ont un singulier air de famille avec les barricades de juillet, de février et de juin; ils ont porté à l'autorité souveraine, au principe monarchique, des coups terribles, meurtriers, dont l'effet s'est prolongé, à travers Richelieu et Louis XIV, jusqu'à la révolution de 89. Tout cela est vrai, et pourtant les Guises, placés en regard de ces pitoyables Valois, du relâchement de tous les pouvoirs publics, de l'esprit démocratique réveillé et propagé

par le protestantisme, et même de ces réactions passionnées des masses catholiques qu'ils ne purent toujours maîtriser, nous apparaissent, à distance, non pas comme des tribuns ou des rebelles, mais comme les représentants suprêmes de la féodalité mourante, étreignant une dernière fois la royauté et l'étouffant dans l'étreinte de sa robuste agonie, pareille au lion blessé qui tue son adversaire avant d'expirer. Voilà ce que M. de Sainte-Aulaire n'a pas dit, et ce qui méritait d'être indiqué.

Il y a donc des lacunes dans son livre, et il y a aussi des paradoxes, comme dans tout ce qui s'écrit à un point de vue trop exclusif. Cette façon de nous montrer le salut des peuples dans l'abdication volontaire ou forcée de leurs droits, de leurs espérances, de tout ce que peuvent conquérir ou rêver la civilisation, la liberté et l'intelligence, a, contre les intentions de l'auteur, le tort de tourner au profit du despotisme, de répondre trop bien aux lassitudes du moment, de disposer les âmes au découragement et les esprits au scepticisme. Pour notre part, si nous étions aussi absolutistes qu'on l'assure, nous nous réjouirions de voir un homme si spirituel, si distingué, héritier d'un nom qui rappelle mille souvenirs de grâce, d'élégance, de libéralisme poli, mitigé et lettré, signer, d'une main si fine et d'une plume si bien taillée, l'acte d'interdiction de la liberté politique pour cause d'incapacité notoire, de profusions ruineuses et de désordres incorrigibles. Nous aimons mieux rester dans nos humbles attributions en signalant les mérites d'un livre dont quelques passages peuvent étonner, mais qui plaît, qui attache, qui entraîne, et qu'on lit avec plus d'avidité qu'un livre d'imagination, peut-être parce que l'imagination y joue son rôle et s'y fait sa part ; nous aimons mieux reconnaître tout ce qu'il y a de piquant et de vivant dans ces récits des *États de Blois*,

de la *Journée des barricades*, dans ces analyses des débats parlementaires, des pamphlets du temps, des discours et des satires, dans ces silhouettes de magistrats, de bourgeois, d'émeutiers, de meneurs, dans cet ensemble dont M. de Sainte-Aulaire a si bien saisi le côté épigrammatique, comme M. Vitet, dans ses belles *Scènes historiques*, en avait saisi de main de maître le côté dramatique et pittoresque. Nous aimons mieux surtout dégager la pensée du noble écrivain de quelques détails plus spécieux que solides, plus brillants que sérieux, et n'y voir en définitive que ce qu'il a voulu y mettre : une revanche d'homme d'esprit contre la souveraineté du peuple; une pénitence de libéral converti aux dépens des fictions représentatives; un résumé de juge intègre revisant le procès de la triste dynastie des Valois et leur accordant, faute de mieux, les circonstances atténuantes; et enfin, un hommage de bon Français, de fidèle gentilhomme en l'honneur de la Royauté et de Henri IV, de cette maison de Bourbon dont la destinée fut alors, comme depuis, de guérir les blessures qu'elle n'avait pas faites, et d'apporter à la France les bienfaits du pouvoir avec ceux de la liberté.

II

M. V. DE CHALAMBERT [1]

Que s'est proposé M. de Chalambert en écrivant cette *Histoire de la Ligue*, dont j'avoue ne pas bien comprendre l'opportunité? De prouver que la Réforme avait fait beaucoup de mal à la France du seizième siècle? Je suis de son avis; mais peut-être n'était-il pas très-nécessaire d'y revenir dans un moment où les querelles religieuses s'apaisent, où le protestantisme s'affaisse sur lui-même et où la civilisation occidentale a d'ailleurs besoin de tous ses champions: de réhabiliter, que dis-je? de glorifier la Ligue? ici je commencerai à le chicaner: d'amoindrir et de rabaisser Henri IV? ici nous nous séparerons tout à fait.

Le plus grand malheur qui pût atteindre notre époque déjà si éprouvée, ce serait que la génération aujourd'hui parvenue à sa maturité se sentît encouragée et autorisée à un certain scepticisme pour lequel elle n'a que trop de penchant et de secrète complaisance. Je suppose un homme dont l'éducation intellectuelle s'est faite aux alentours de la révolution de 1830 : il a vu à cette époque le vieux roi Charles X (c'est du mien que je parle, et non de celui de M. de Chalambert), dénoncé comme dévot par l'opposition libérale, et le titre de défenseur du trône et de l'autel in-

[1] *Histoire de la Ligue sous les règnes de Henri III et de Henri IV*, ou *Quinze années de l'histoire de France*.

fligé comme un double sarcasme aux rares et fidèles tenants de la monarchie menacée; il a compris que l'irréligion avait eu tout autant de part que la politique dans cette révolution fatale, et s'est depuis lors habitué à ne pas séparer dans ses affections, ses respects et ses souvenirs, deux idées qui peuvent s'associer sans se confondre, et rester unies sans être jamais solidaires. Vingt ans s'écoulent; d'incroyables vicissitudes déplacent ou morcellent ces notions primitives, sans lesquelles il n'est pas de principe stable ni de conviction ferme, et substituent, dans la conscience humaine, les leçons de l'imprévu à celles de la morale et de la logique. Comme ces débordements ou ces orages qui arrachent des terrains entiers à leurs légitimes propriétaires pour les transporter sur l'autre rive ou en grossir des îles flottantes, les révolutions et les catastrophes altèrent et fractionnent, à chaque nouveau tour de roue, ces points de vue d'ensemble que la pensée embrassait autrefois d'un seul regard : si bien qu'un beau jour, ouvrant un livre signé d'un nom honorable, écrit par un chrétien fervent, et recommandé à ses sympathies par mille affinités religieuses, l'homme dont je parle y trouve l'abaissement systématique du chef de la maison de Bourbon, l'apothéose de ces factieux qui faillirent livrer la France à l'Espagne, retardèrent de plusieurs années le triomphe de la cause nationale, et rendirent la population de Paris complice et victime de leurs fureurs : il y apprend, en un mot, à honorer la Ligue et à mépriser Henri IV. Au lieu d'un individu isolé, enseignez cette belle théorie à un public, à une génération, à une société; savez-vous ce que vous ferez? des dévots? Non, des sceptiques, et des sceptiques de la pire espèce, de ceux qui profitent de la confusion des principes pour n'adorer que les faits.

Il faut rendre justice à M. de Chalambert; s'il a eu le

goût de son paradoxe, il en a eu aussi le courage : quand il n'écrase pas Henri IV, il le taquine ; son mauvais vouloir triomphe à tout instant de sa bonne foi. Tout ce que nous savions, tout ce que nous aimions de cette figure si française, si royale, si sympathique, est effacé ou rapetissé ; le *combat* d'Arques devient invisible à l'œil nu ; ce n'est plus qu'une chétive escarmouche, dont le résultat est fort douteux et où le roi de Navarre ne s'attribue la victoire que parce que le champ de bataille lui est resté. Henri IV a-t-il gagné la bataille d'Ivry ? Ce n'est pas bien sûr ; dans tous les cas, s'il a été vainqueur, c'est uniquement grâce à la manière de voir du sire de Tavannes : le sire de Tavannes, direz-vous, était donc royaliste ? — Non, il était myope ; il calcula mal les distances, il plaça la cavalerie trop près de l'infanterie, et c'est de là qu'est venu ce grand malheur, la défaite du duc de Mayenne. Quant à l'affaire de Fontaine-Française, les partisans du Béarnais feront bien de ne pas en parler. Outre qu'il y fut à peu près battu, s'arrêter à de si minces détails est vraiment indigne de la gravité de l'histoire. Une fois à l'aise avec ces trois souvenirs qui importunaient sa mémoire et le gênaient dans sa marche, l'historien promène avec amour, sur ce terrain déblayé, les prouesses de ses héros. Que de beaux siéges soutenus par les ligueurs, et dont nous n'avions jamais entendu parler ! Que de grands capitaines dont les noms n'étaient pas parvenus jusqu'à nos oreilles ! Et quelle joie, quel succès pour la grandeur nationale, quand on pille un convoi destiné au roi de Navarre ! quel chant d'allégresse, quand celui-ci est forcé de lever le siége de Paris, après que ces bons Parisiens ont poussé la ferveur catholique (ils en ont bien rappelé depuis) jusqu'à manger des chats, des chiens, des chevaux et des enfants ! De vils flatteurs ont raconté (en d'autres temps) que

Henri IV avait, par humanité, laissé entrer deux ou trois fois des vivres dans cette ville affamée : il n'en est rien ; quand les vivres entrèrent, c'est qu'il ne put l'empêcher, et il ne faut pas chercher une inspiration de son cœur dans ce qui ne fut qu'une humiliation de ses armes. Le véritable héros de cette époque et de cette guerre, c'est le duc de Mayenne, à moins toutefois que ce ne soit le duc de Parme ; deux tacticiens consommés dont la vaillance consistait à ne pas se battre, à déjouer par leurs retraites savantes la puérile bravoure de leur adversaire, et à prolonger indéfiniment une guerre ruineuse pour le pays, alarmante pour la civilisation et surtout dangereuse à l'intégrité du territoire. On convient, en effet, que les armées étrangères intervenaient bien par ci par-là; le sombre visage de Philippe II apparaît, de temps à autre, derrière ces négociateurs et ces capitaines, ces prédicateurs et ces émeutiers, réclamant pour sa fille l'héritage de cet excellent cardinal de Bourbon que M. de Chalambert appelle gravement le vieux roi Charles X, et dont la face auguste se trouve, nous dit-il, sur une foule de monnaies de ce temps-là : mais le roi de Navarre, de son côté, n'implore-t-il pas le secours des puissances hérétiques, et surtout de la reine Élisabeth, qui lui fait acheter son alliance par de nombreuses avanies? M. de Chalambert les énumère avec complaisance ; il emploie mille variantes, mille ingénieux détours, dans le cours de son récit, pour ne jamais donner à Henri IV son titre de roi de France. En revanche, il ne lui ménage pas les épithètes de relaps, d'excommunié et d'apostat : il s'arrange de façon que sa conversion décisive, lorsqu'elle arrive à son moment et clôt cette désastreuse période, ne puisse plus paraître sérieuse et sincère. Tout cela est évident, tout cela ressort du plan et du système historique de l'auteur de ce livre ; et pourtant, au lieu de lui en vouloir, je

suis tenté de le remercier; car jamais Henri IV ne m'a paru plus grand ni meilleur qu'après la lecture de ces pages où tout semble dirigé contre lui. Pour que ce prince, avec d'aussi petits moyens, des alliances si fâcheuses, des victoires si contestées, des partisans aussi odieux, des lieutenants aussi médiocres, une bravoure si stérile, une cause si antinationale, des ennemis si redoutables, des embarras si inextricables, une armée toujours si prête à se débander et à se dissoudre, n'ayant le choix qu'entre les périls, les écueils et les fautes, bien attaqué, mal servi, obligé de payer ceux dont il veut être sûr, et forcé de s'y fier d'autant moins qu'il les a payés plus cher, repoussé par les populations, ne pouvant régner que sur des villes prises d'assaut, assez détesté pour qu'on supportât toutes les horreurs de la famine et de la guerre civile plutôt que de lui céder un pouce de terrain ou un point de doctrine, pour que ce prince soit parvenu à être, en définitive, Henri IV, roi de France et de Navarre, et à ouvrir d'une main souveraine ce dix-septième siècle qui appartient à sa race et qui, sans lui, n'était pas possible, il faut que son habileté ait été bien grande, sa conduite bien sage, son génie bien puissant; il faut que l'idée qu'il personnifiait fût enracinée d'une façon bien profonde dens le cœur et les entrailles du pays. Voilà ce que l'on est logiquement amené à conclure du récit de M. de Chalambert, et il eût racheté toutes ses injustices, toutes ses chicanes, s'il avait pris soin de faire ressortir lui-même cette conclusion réparatrice : il ne l'a pas fait; il a mieux aimé s'extasier, jusqu'à sa dernière ligne, sur les mérites de la Ligue, les services qu'elle a rendus, les malheurs qu'elle a conjurés. Qu'il me permette donc, puisqu'il l'a racontée, exaltée et déifiée à sa manière, de la lui raconter à mon tour, telle que je la comprends, l'explique et la condamne.

La Réforme a été un grand malheur, mais elle a été aussi un grand fait, et l'on peut ajouter, sans être suspect d'hérésie, que ce fait était inévitable. Autant les douzième et treizième siècles avaient été féconds, magnifiques, régénérateurs pour la chrétienté et la civilisation, autant les siècles suivants avaient été troublés, dissolvants et mauvais. Deux points culminants nous suffiront à grouper nos souvenirs. En Italie, les invasions étrangères, les guerres civiles, la renaissance à demi païenne des lettres et des arts sous les auspices de la Papauté et le règne des Médicis, avaient préparé les consciences au doute, les âmes au désordre, les esprits à la révolte. En France, le règne sanguinaire et hypocrite de Louis XI, ce Domitien dévot, abattant des têtes et priant la madone, avait amassé de sourdes rancunes, jeté des ferments de rébellion et de haine parmi ces races féodales qu'il décimait, et qui devaient, en s'écroulant, remuer tout l'édifice. Il en résulta que les prédications de Luther, quand elles commencèrent à se propager, répondirent à un sentiment général, non pas de dissidence théologique, mais de crise sociale, d'inquiétude morale, et surtout de mécontentement révolutionnaire, Seulement, comme l'initiative, à cette époque, appartenait aux grands et non aux petits, aux châteaux et non aux chaumières, cette révolution, au moins en France, fut — on ne saurait trop le répéter — beaucoup plus aristocratique et féodale que populaire. Qu'en arriva-t-il? C'est le funeste privilége de l'esprit révolutionnaire, que, même en lui résistant, en agissant contre lui, on se laisse gagner par ses influences et ses exemples, qu'il s'infiltre jusque chez ses plus ardents antagonistes, et imprime à la défense les allures violentes et désordonnées de l'attaque. Ajoutez à cela les mœurs du temps, les commencements de corruption mêlés, dans cette phase transitoire, à des

restes de barbarie, une cour dissolue scandalisant la bourgeoisie et le peuple, l'absence complète de contre-poids au milieu de tous ces éléments de discorde, et vous comprendrez qu'au seizième siècle le protestantisme ait été avant tout une arène où se déchaînaient toutes les ambitions, toutes les passions, toutes les colères ; bien différentes, à coup sûr, dans leurs principes, leurs physionomies et leurs mots d'ordre, mais se ressemblant toutes par un point : l'esprit révolutionnaire qui s'abritait derrière elles.

Si maintenant nous agrandissons encore le cadre, et si nous passons de la France à l'Europe, qu'y verrons-nous? La Réforme triomphant dans le Nord et échouant dans le Midi ; la lutte, religieuse en apparence, politique au fond, s'établissant entre ces deux zones, et se résumant dans les deux pays, les deux puissances où elle devait trouver le plus de force et d'éclat : d'une part, l'Angleterre, gouvernée par une femme d'un esprit supérieur, Élisabeth ; de l'autre, l'Espagne, très-inquiétante, depuis Charles-Quint, pour l'équilibre européen, et gouvernée par Philippe II, en qui s'incarnait le génie de la religion, j'allais dire de la dévotion méridionale.

La doctrine de Luther et de Calvin fut donc, pour l'Europe, un champ de bataille où le Nord et le Midi apportèrent leurs prétentions à la prépondérance ; elle fut pour la France une forme que prirent les passions révolutionnaires ; passions également visibles dans l'attaque et dans la défense.

Eh bien ! l'honneur, l'incomparable honneur de la France, à cette époque, est d'avoir été, malgré ses fautes, malgré ses malheurs, la barrière, la médiatrice entre deux puissances, deux forces, deux esprits qui se disputaient l'empire, et de s'être interposée dans cette rivalité terrible sans y laisser ni son génie ni sa foi : l'honneur, l'im-

mortel honneur de la Royauté, malgré ses désordres et ses faiblesses, est d'avoir été pour la France ce que la France elle-même était pour l'Europe ; un trait d'union, un rempart, un refuge, où les dissidences et les haines, les ambitions et les partis aient pu venir se fondre, aux jours d'épuisement et de lassitude ; fusion douloureuse mais féconde, d'où sortit le dix-septième siècle.

Voilà ce que les Valois entrevirent vaguement ; Henri III surtout, à certains moments, sembla vouloir rentrer dans ce rôle, le vrai rôle de la Royauté française dans ce temps-là et dans tous les temps. Malheureusement, leurs vices, leur mollesse, leur éducation mauvaise, l'espèce de tutelle où les retint leur mère, l'ombrage que leur donnèrent les Guises, si supérieurs à eux par le talent et le courage, les rendirent incapables de réaliser et de mener à bien ce qui ne fut chez eux qu'un instinct et comme une intuition monarchique. Pour que ce rôle fût bien compris, cette mission bien remplie, pour que ce vague instinct devînt un plan de conduite, un système politique et finalement une idée montée sur le trône, il fallait un homme supérieur à la fois à ses partisans et à ses adversaires. Ce fut là la gloire de Henri IV : eût-il été battu à Arques, battu à Fontaine-Française, et médiocrement vainqueur à Ivry, cette gloire lui suffirait.

Il semble que je sois très-loin de la Ligue et de M. de Chalambert ; j'en suis très-près, au contraire, car, en indiquant le rôle et les services de la Royauté, j'indique mes griefs contre la Ligue. Elle retarda la solution que Henri IV pouvait seul apporter. Elle ne tendit à rien moins qu'à livrer la France à une puissance étrangère, et à la plus effrayante de toutes. Elle fut, par le caractère spécial de son fanatisme, tout ce qu'il y a de plus contraire au véritable esprit français. Elle cacha, sous une prétendue défense de

l'orthodoxie religieuse, une des faces de la révolution. Elle fournit à l'illégitime ambition des Guises un point d'appui, une place de guerre et une armée.

M. de Chalambert a réservé toute son admiration pour les Guises ; ils sont, en effet, de plus haute taille que les Valois ; mais, si on veut me les faire accepter comme des champions désintéressés de la religion catholique, il m'est impossible d'y souscrire. Les Guises furent, dans la plus complète acception du mot, des chefs de parti à une époque où la guerre civile, l'infériorité des souverains et l'incertitude de la succession royale encourageaient chez ceux qui touchaient de si près au trône les plus altières espérances. Seulement, ce qui les condamne, c'est que leur cause ne se détacha jamais bien nettement des influences et des prétentions étrangères, ameutées par les malheurs du pays ; c'est que, forcés de chercher en dehors d'eux-mêmes une force qui ne réside que dans le principe monarchique, ils s'appuyèrent sur cette faction, spécieuse dans son but apparent, mais subversive dans ses éléments et son essence, dont les Seize furent la personnification la plus violente et la plus odieuse. Entre ces deux alliances, la monarchie espagnole à l'extérieur, l'agitation démocratique au dedans, leur physionomie et leur tâche deviennent trop problématiques, trop mêlées de bien et de mal pour qu'on puisse ni les admirer sans réserve, ni surtout regretter qu'ils n'aient pas triomphé. Qu'y avait-il de possible ou de probable dans l'avenir de la France, si ce triomphe s'était accompli ? La grande politique française, celle de Henri IV et de Richelieu, de Mazarin et de Louis XIV, était réduite à néant. Au lieu de cet abaissement graduel et continu de la maison d'Autriche, œuvre patiente et admirable du patriotisme de nos rois, du génie de nos négociateurs et de l'héroïsme de nos hommes de guerre, vous aviez une France gouvernée par les lieutenants

ou les exécuteurs testamentaires de Philippe II, une province prenant son mot d'ordre à l'Escurial, et notre nationalité compromise, sinon détruite, par l'ascendant d'un protectorat onéreux, humiliant pour notre grandeur, menaçant pour nos frontières, antipathique au libre développement de notre esprit et de nos destinées. Et encore je fais la partie belle à M. de Chalambert en ne parlant ici que des Guises, qui sont au moins de grandes figures : que serait-ce si je parlais des Ligueurs et des Seize? Vous figurez-vous le dix-septième siècle, qui est là, tout près, s'inaugurant sous le bon plaisir des sieurs Louchard, Lagresle, Thuault, Borderel, Rainsant, Durideau, et autres héros de la sainte Ligue, fort appréciés de M. de Chalambert? Quels étranges prédécesseurs pour Descartes et Pascal, Condé et Turenne, Corneille et Bossuet? — Mais, dites-vous, ils sauvèrent la religion catholique, qui eût été perdue en France si Henri IV était monté sur le trône avant d'avoir abjuré; ils furent les inflexibles défenseurs de la Foi; ils soutinrent cet héroïque siége de Paris, glorieux martyre dont une piété fervente put seule faire endurer les souffrances, braver les horreurs, préférer les abominables tortures à la clémence d'un roi victorieux, arrivant les mains pleines de pardons. Non; ils furent tout simplement la révolution et la démagogie dans un temps où les querelles religieuses, dominant tout, remplissant tout, devaient imprégner de leurs couleurs la démagogie et la révolution. Ils furent la minorité turbulente, passionnée, fanatique, sanguinaire, criminelle, exerçant, comme toujours, sa pression irrésistible sur la majorité paisible, hésitante et effrayée. Deux cents ans plus tard, les assassins du président Brisson eussent été les massacreurs de septembre ou les pourvoyeurs de l'échafaud; deux cents ans plus tard, Cromé, Louchard, Bussy-Leclerc, se fussent appelés Maillard, Danton, Robespierre. Changez

les dates, substituez le fanatisme républicain au fanatisme religieux; supposez, en 92 ou 93, un roi de France revenant assiéger Paris avec une armée française, sans autre cri de guerre que des amnisties, sans autre but que d'épargner à son royaume une interminable série de malheurs ; les Seize et les Ligueurs d'alors, les héros de la Commune, du club des Cordeliers et du Comité de Salut public, auraient bien su, soyez-en sûr, trouver dans des moyens de Terreur de quoi donner aux Parisiens assez de courage pour manger des chats et des chiens plutôt que de se rendre : et pourtant les Parisiens alors n'adoraient plus que l'Être-Suprême, la divinité de Robespierre et de Saint-Just. La Terreur ! M. de Chalambert a écrit le mot. Comment ce mot ne l'a-t-il pas fait réfléchir ? Comment n'a-t-il pas compris que, sous des livrées différentes, avec l'étiquette du siècle ou du moment, trempées dans l'ivresse sauvage des multitudes, ce sont toujours les mêmes passions, exploitantes ou exploitées, et que les Seize sont les aïeux directs des Terroristes ! Ah ! ne me demandez pas de les admirer; car c'est à eux que je remonte pour m'expliquer ces sanglantes victoires de la tyrannie populaire, ces journées de barricades où s'installent des autorités éphémères et destructives, faites de la ruine et du mépris de toute autorité régulière ; ces surenchères de désordre et de violence, ces gageures du mal où l'enjeu va grossissant toujours jusqu'au dernier gagnant, celui qui tue le mieux et détruit le plus. Je reconnais, à deux siècles de distance, les traditions révolutionnaires; ici sous le bonnet rouge et la carmagnole, là sous le froc et le cilice; ici ensanglantant la boue, là ensanglantant l'eau bénite; ici dans un club, là dans une chaire ; que m'importe ? Je les aime mieux, à tout prendre, quand elles ne compromettent que l'Être-Suprême, que lorsqu'elles profanent la religion de charité, de paix et de vérité. Et ces

prédicateurs ! songez que ces mêmes chaires où ils vomissent leurs grossières et burlesques injures, sont celles où vont retentir, dans moins de cinquante ans, les voix sublimes des maîtres de l'éloquence chrétienne ! Qui ne bénirait, rien qu'à cette pensée, le régime réparateur qui a fait succéder si vite tant de majesté à tant de laideur, et arraché la nation à cette minorité détestable pour la ramener dans sa route et la remettre en possession de son génie ?

Car ce n'était pas là, fort heureusement, la nation ni la ville. Les ligueurs et les Seize ne furent qu'une faction ; leur règne ne fut qu'une bourrasque, et cela est si vrai, que, lorsque la lassitude publique fit enfin justice de leurs fureurs, lorsque le roi de France, rappelé par la puissance universelle du droit, de la nécessité et du bon sens, fit son entrée à Paris, on eût dit qu'il revenait d'une promenade ; toute cette ébullition factice tomba tout à coup. Ce parti si populaire, si national, qui tenait si profondément, semblait-il, aux croyances, au cœur, aux fibres les plus vivaces du pays, s'en détacha comme un fruit gâté d'un arbre qui n'en veut plus. Ces chefs, ces meneurs si désintéressés, si convaincus, si enclins à l'héroïsme et au martyre, ne songèrent plus qu'à se faire payer et oublier. Bussy-Leclerc — un singulier dévot celui-là ! — alla reprendre à Bruxelles son métier de maître d'armes. De tous ces indomptables ligueurs, il ne resta plus que quelques figures renfrognées et maussades, telles que nous les voyons dans le célèbre tableau de Gérard. Anquetil nous dit, d'après les Mémoires du temps, qu'il n'en fut plus question que pour les haïr et s'étonner d'avoir servi d'instrument aux ennemis de la France. Guy-Patin, quelques années après, pour rendre cette impression de dédain et d'oubli, écrivait que *le monde était bien débêté*. Ils furent méprisés, nous dit l'historien, même des Espagnols pour lesquels ils

avaient trahi leur patrie. Arrêts sans appel! Masse écrasante de témoignages, à encadrer entre le poignard de Jean Chatel et le couteau de Ravaillac!

Mais Henri IV! sa conversion fut bien lente! bien tardive! bien problématique! Elle eut tous les caractères d'une combinaison politique plutôt que d'une abjuration religieuse! Sans les Parisiens et leur résistance, le protestantisme devenait la religion de l'État! Au fond, le Béarnais resta huguenot, ainsi que l'édit de Nantes l'a prouvé! S'il avait été sincère, il se serait converti plus vite. — Eh! qu'en savez-vous? Il y a ici une grave distinction à établir : ou nous faisons de la théologie, ou nous faisons de la politique et de l'histoire. Si nous parlons en théologiens, il est certain qu'on ne saurait assez se hâter de revenir à la vérité. Si nous parlons en historiens, en politiques, il faut être juste pour Henri IV : roi et vainqueur, fort de son droit et de ses armes, il ne pouvait accepter de conditions de personne; il ne pouvait se laisser faire la loi en matière de conscience par des factieux et des rebelles. La majesté, l'autorité royale étaient déjà bien assez affaiblies sans qu'il en jetât encore un lambeau à ce légat, à ces archevêques, partisans de la cour d'Espagne! M. de Chalambert, toujours soigneux de rappeler, quand il mentionne un crime de la Ligue, que les mœurs du temps étaient grossières et cruelles, qu'il ne faut point juger ces actes barbares à notre point de vue, que l'éducation, à cette époque, se faisait à cheval et à coups d'arquebuse, a grand soin de l'oublier quand il s'agit du parti contraire. Il semble, en le lisant, que Henri IV n'avait qu'à convoquer tranquillement à Reims ou à Notre-Dame les plus sages docteurs de son royaume, et là, inaccessible aux bruits du dehors, à se faire instruire comme un catéchumène en temps de paix. Il n'en était rien. Henri IV était

roi; on lui disputait son royaume; on voulait opprimer sa conscience et humilier en lui le souverain sous prétexte de s'assurer du catholique. Pouvait-il y consentir? Non; il attendit, et sa conversion tardive, mais opportune, fut à la fois un acte de clémence, un acte de piété et un acte de sagesse. Plus j'y pense, plus j'admire ce mélange de modération et de fermeté qui donna d'un seul coup à la France les deux choses qui lui avaient le plus manqué pendant ce malheureux siècle : la liberté de conscience et la majesté royale.

On lui dut bien plus encore, et c'est là ce qu'il faut ne pas se lasser de redire à l'honneur de Henri IV et de la France. En sauvant la nationalité française, le triomphe du Béarnais sauva l'indépendance de la papauté, qu'aurait gravement compromise la victoire de la Ligue et de l'Espagne. Remarquez, en effet, qu'il y a eu, presqu'à toutes les époques, une puissance prépondérante, envahissante, redoutable, non-seulement pour la civilisation européenne dont elle aspire à rompre l'équilibre, mais pour la liberté, pour la dignité de l'Église, à qui cet équilibre est particulièrement nécessaire. Or, au seizième siècle, cette puissance était l'Espagne; l'Espagne de Philippe II, qui était encore celle de Charles-Quint, à peine réveillée de ce rêve de monarchie universelle qui avait effrayé l'Europe, la papauté et le monde. Que la Ligue eût triomphé, — et elle ne le pouvait que par l'influence espagnole, — ce rêve, ce fantôme redevenaient possibles, et l'Église retrouvait là son véritable danger : car il y en a de deux sortes pour elle : les inimitiés, les schismes, les hérésies, qui ont au moins le mérite de l'attaquer ouvertement, et les alliances onéreuses, les amitiés trop puissantes, qui la protégent trop et qui l'oppriment. A l'époque dont nous parlons, Henri IV, Élisabeth elle-même, forcés

de se défendre ou occupés à s'affermir, avaient trop à faire chez eux pour être à craindre. La grande affaire du moment, pour les papes comme pour les souverains, était d'abattre l'œuvre colossale de Charles-Quint, continuée, sous une autre forme et avec d'autres moyens, par son ambitieux successeur. Qu'on regarde maintenant en avant ou en arrière de cette phase décisive, et qu'on me dise si la cause française, celle de Henri IV, n'était pas étroitement liée à celle de la papauté. Celle-ci n'eut garde de s'y tromper, et le seul grand pape qui ait illustré le saint-siége pendant ces années troublées, Sixte-Quint, le comprit admirablement. Pressée, obsédée, menacée par les exigences croissantes de l'Espagne, la papauté ne désira jamais qu'officiellement la victoire de la Ligue. Chose singulière! c'étaient l'ambassadeur de Philippe II, les cardinaux notoirement dévoués à l'Escurial et la faction exaltée, qui demandaient, imposaient même au pape les mesures de rigueur pour la défense de la foi. Il semblait qu'on voulût le compromettre, lui rendre impossible tout rapprochement ultérieur avec Henri de Bourbon. Sixte-Quint, grâce à son merveilleux bon sens, écoutait plus volontiers les raisons politiques de l'ambassadeur de Venise, cette future alliée de notre grand roi; il accueillait même, au commencement de 1590, M. de Luxembourg, envoyé de Henri, et lui disait: « Si vraiment votre prince est tel que vous me le dites, j'aurais regret de l'avoir excommunié... Ah! s'il était près de moi, je me jetterais à ses pieds pour qu'il abjuràt, et, ensuite, avec quelle joie je le presserais sur mon cœur. » Après la mort de ce grand pontife, l'Espagne effrayée, toute-puissante encore, obtint de suite, du conclave qu'elle dominait, trois élections espagnoles. Mais, par un dessein visible de la Providence, ces trois papes, Urbain VII, Grégoire XIV et Innocent IX, ne régnèrent, à

eux trois, pas plus de quinze ou vingt mois. Clément VIII, qui leur succéda, adopta une politique toute différente; les situations se dessinèrent : Henri IV abjura et monta sur le trône : l'Espagne avait fait son temps; dix ans après, l'heureuse et libre influence de la France avait remplacé à Rome l'ombrageuse et oppressive influence de l'Escurial; et le dix-septième siècle, le siècle français par excellence, entrait dans ses véritables destinées, inauguré par Henri IV, couronné par Louis XIV.

Voilà l'histoire, et les résultats y sont assez grands pour que les faiblesses personnelles de Henri IV aient au moins droit à quelque indulgence. D'ailleurs, M. de Chalambert n'a probablement pas envie d'être plus orthodoxe que saint François de Sales : eh bien! qu'il relise les lettres de ce grand et aimable saint à M. Deshayes, à propos de la mort de Henri IV : il y verra que le pieux évêque d'Annecy ne regardait pas ce prince comme si hérétique; et, s'il s'obstine à m'opposer ce qu'il appelle trop complaisamment ses mœurs licencieuses, je lui répondrais par ce mot du confesseur même de Henri : « Sire, j'ai espoir pour vous : votre cœur est égaré, mais non votre esprit. » Croyez-moi : gardons nos grands rois; gardons nos grands hommes; méfions-nous des réhabilitations historiques; car, pendant que, dans un intérêt mal entendu d'orthodoxie, vous réhabilitez Louchard et Legresle, il y en a d'autres, vous le savez, qui réhabilitent Robespierre, et vous savez aussi dans quel intérêt! Vous aurez beau faire, les vrais héros, les vrais sages de ce temps-là, c'est Henri IV, c'est Sully, c'est Biron, c'est Mornay, c'est l'Hospital, c'est Molé, c'est Sixte-Quint, c'est François de Sales; ne songez pas à les remplacer par Bussy-Leclerc, par Borderel, par Rainsant et par Pelletier; ni la France, ni l'histoire, ni la conscience publique, ni la religion, ne gagneraient à cet

échange. N'essayez pas surtout de nous faire croire que *Vive Henri IV!* n'est pas le contraire de la ***Marseillaise***. Vous attristeriez les amis de la chanson royaliste, et vous feriez les affaires de l'hymne révolutionnaire.

L'HISTORIEN DE LA LORRAINE

M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE [1]

Je vous parlais récemment de l'ingénieux et paradoxal ouvrage de M. de Sainte-Aulaire : les *Derniers Valois*, les *Guises et Henri IV*. Rien de plus opportun, après cette piquante lecture, que d'ouvrir le livre de M. d'Haussonville, qui pourrait s'appeler les *Derniers Lorrains*, ou mieux encore la *Revanche de la Ligue*. Sous d'autres aspects, sur un tout autre terrain, ce livre continue le récit de M. de Sainte-Aulaire : il reprend les choses où les ont laissées la soumission du duc de Mayenne, la pacification de la France, l'avénement de Henri IV ; et, s'il les transporte de Paris à Nancy, c'est Paris qui y gagne et Nancy qui y perd. Seulement, si les sujets se suivent, les points de vue et les procédés historiques ne se ressemblent pas. Là où l'auteur

[1] *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*, vol. I.

des *Derniers Valois* cherche des allusions, des rapprochements et des malices, l'auteur de la *Réunion de la Lorraine* cherche surtout des souvenirs. Pour l'un, l'histoire est un arsenal, pour l'autre, un monument. Le premier est un moraliste enchanté de comparer ce qu'il raconte à ce qu'il voit; le second, un fils pieux, *haud immemor*, ne songeant qu'à faire sortir de la poussière des archives locales l'image d'une province absorbée dans un royaume, et à rendre hommage à son ancienne patrie sans manquer de respect à la nouvelle. Tous les deux, dans leurs attributions diverses et leur physionomie différente, ont réalisé à leur manière la tâche et le but de l'historien : celui-ci en forçant le passé à instruire le présent; celui-là en forçant le présent à se rappeler le passé.

Le 26 juillet 1634, après cette première prise de possession de la Lorraine par la France, qui servit de dénoûment aux luttes du duc Charles IV contre Richelieu et Louis XIII, la duchesse Nicolle fut conduite au palais de Fontainebleau et logée dans un riche appartement. Suivant l'usage du temps, nous dit M. d'Haussonville à sa dernière page, les murailles en étaient couvertes de tapisseries. Soit dessein, soit inadvertance, l'une d'elles représentait « la fable du pot de terre brisé par le pot d'airain, contre lequel il avait voulu se heurter. » La douce et résignée Nicolle fondit en larmes. — Nous le croyons bien, car, à chaque ligne du récit, ce vieil apologue nous revenait en mémoire, et M. d'Haussonville semble l'avoir pris pour épigraphe. *De te fabula narratur*, aurait pu dire à son imprudent époux la pauvre Nicolle si elle avait su le latin.

A cette première fable, si instructive, si souvent écrite en marge de l'histoire et de la vie, sied-il d'en ajouter une autre, non moins connue, non moins applicable, celle qui proclame l'excellence de la *raison du plus fort?* Sans

doute, dans toute cette affaire, la France fut un peu trop le *loup*, et la Lorraine l'*agneau*. Mais cette fois l'agneau, il faut bien en convenir, était moins innocent que celui du fabuliste; on s'apercevait trop aisément qu'il avait envie, sinon de manger le loup, au moins de le voir mangé par les autres, et son terrible ennemi pouvait répéter avec variantes : *Si ce n'est toi*, ce fut donc ton aïeul, ton grand oncle, *ou bien quelqu'un des tiens*. Voilà, en effet, ce qui me frappe dans cette déchéance de la maison de Lorraine, racontée par M. d'Haussonville avec une sympathie si respectueuse et si éloquente. On sent, à tous moments, que la royauté française, régénérée et raffermie dans la personne de Henri IV, et plus tard de Richelieu, — roi par la gloire, la puissance et le génie, — avait un vieux compte à régler, et, pour tout dire, une *vendetta* royale et politique à débrouiller avec cette race qui l'avait, pendant un demi-siècle, humiliée, menacée, opprimée et amoindrie. Lorsque deux idées, comme celles qui se personnifiaient dans les rois de France et dans les Guises, se sont une première fois rencontrées et prises corps à corps dans le large champ de l'histoire, il faut que l'une des deux finisse par étouffer l'autre, sous peine de périr, et le souvenir de cette première lutte, quand l'issue n'en a pas été décisive, ne rend que plus inévitables et plus logiques des représailles, où le vaincu de la veille, devenu le vainqueur du lendemain, trouve à la fois à dédommager son orgueil, à assouvir ses rancunes et à rassurer son avenir. Car les individus peuvent pardonner, mais non pas ces grandes idées dont les événements et les hommes ne sont que les représentants ou les instruments visibles, dont la destinée nécessaire est de vaincre ou de disparaître, et dont le triomphe ou la défaite décide de la direction définitive d'un siècle, d'un pays, d'un monde. Tel a été le carac-

tère évident de cette pression graduelle de la France sur la Lorraine. Maintenant, que les fautes du duc Charles IV aient été pour beaucoup dans le dénoûment de ce duel à armes inégales ; que ce prince, plus brillant que sage, séduit par un faux semblant de gloire, rêvant je ne sais quel rôle de Gustave-Adolphe catholique, ait méconnu les vrais intérêts de ses États, imprudemment mécontenté son redoutable voisin, et fourni au cardinal de Richelieu, par ses variations étourdies, trop de prétextes spécieux pour persévérer, avec une apparence de justice, dans son œuvre d'assimilation patiente et impitoyable ; qu'en se faisant le complice et le complaisant de toutes les équipées puériles, de tous les caprices d'enfant gâté, de toutes les taquineries d'héritier présomptif, que Gaston d'Orléans jetait sans cesse au travers du règne de son frère, et des desseins du grand ministre, Charles de Lorraine ait froissé, chez Louis XIII, cette corde secrète et sensible qui, chez les rois médiocres, est la plus prompte à saigner, et domine presque toujours les intérêts généraux et les raisons d'État ; tout cela est très-vrai, et ressort clairement du beau travail de l'historien. Mais ce n'est là que le côté extérieur de la question et de l'épisode ; ce que l'on trouve au fond, ce qui en fut le ressort véritable, ce qui en explique les incidents, la marche et l'issue, c'est, je le répète, la revanche du dix-septième siècle qui commence sur le seizième qui finit de la maison de Bourbon sur la maison de Lorraine, de l'esprit de la royauté renouvelée et retrempée sur cette grande puissance du moyen âge qui, sous le nom de féodalité, fut si souvent la rivale et presque l'égale du trône, qui, au moment de disparaître, rencontra dans les Guises le plus éclatant symbole de cette égalité menaçante, et dont la Ligue marqua, avec des symptômes déjà révolutionnaires, l'orageuse et convulsive agonie.

Quelles étaient donc ces deux idées placées en présence l'une de l'autre au seuil du grand siècle? Quel était cet esprit de la monarchie nationale, réveillé tout à coup au milieu des sanglants décombres de la guerre civile, et inaugurant une ère nouvelle? Le moment ne serait pas mal choisi peut-être pour le redire en quelques mots : il ne manque pas, et sous nos yeux mêmes, de spirituels écrivains, prêts à faire bon marché de tout ce que représenta, entreprit et réalisa, vers cette époque, la maison de Bourbon, de ses laborieux efforts pour arriver à cette unité de territoire qui est le trait distinctif de la France parmi les autres pays, et qui répond tout ensemble à son caractère, à son génie, à son influence, aux instincts de sa grandeur, aux besoins de son initiative, au sentiment de sa mission dans le monde. Démolir l'œuvre de Henri IV, de Richelieu et de Louis XIV, souffleter hardiment cette populaire figure du Béarnais, réhabiliter la Ligue et ce qui devait s'ensuivre si elle eût triomphé, laisser entendre aux lecteurs subtils que la religion catholique et les pures traditions de la monarchie ont beaucoup perdu à l'avénement du roi de Navarre, que cet avénement a ressemblé fort à une usurpation; même, pour mieux réussir à nous convaincre, appeler à son aide l'antipathie littéraire que nous avons tous vouée à la *Henriade*, et rendre la gloire de notre Henri IV responsable des affreux alexandrins de M. de Voltaire; tout cela est l'affaire d'un trait de plume dans un temps où le paradoxe a, pour naître et grandir, des facilités singulières, et où bien des gens trouveraient en effet très-commode de défigurer à leur profit ou à leur honneur un des plus importants chapitres de l'histoire de France. Nous qui sommes moins raffinés, tâchons de rétablir les choses sous leur vrai jour, et voyons s'il n'y aurait pas moyen de rester bon Français et bon chré-

tien sans redevenir tout à fait Lorrain et Ligueur en 1855.

Le rôle de notre pays, si nous le comprenons bien, est moins d'être conquérant — à quoi sert d'être conquérant? — que modérateur, et cela dans le domaine des intelligences comme dans celui des faits, devant les agressions à livre ouvert comme devant celles à main armée. Maintenir une sorte d'équilibre entre les forces diverses qui se disputent l'Europe, se déclarer l'ennemi de tout ce qui assurerait à l'une d'elles trop de prépondérance, empêcher que trop de sang et de vie se fixe sur un seul point au détriment des autres, et trouver dans cet arbitrage l'élément d'une prospérité et d'une puissance dont profite la civilisation tout entière, voilà, ce me semble, le but que s'est proposé la France en ces moments trop rares et trop courts où elle a été dans toute la plénitude de ses facultés et sous une direction parfaitement conforme à ses intérêts et à ses instincts. Sitôt qu'elle le dépasse, qu'elle vise, à son tour, à cet excès de prépondérance, comme dans les dernières guerres de Louis XIV ou les dernières campagnes de Napoléon; sitôt qu'elle accepte, sous une forme quelconque, politique ou religieuse, la révolution ou la réaction violente, il y a souffrance pour elle et pour le reste du monde; car c'est là son immortel honneur que nulle nation n'ait jamais été plus étroitement, plus solidairement liée aux destinées mêmes de la société et de l'humanité. Eh bien! dans ce laborieux passage du seizième siècle au dix-septième, après les tempêtes de la Réforme, après les guerres de religion, après ce triste interrègne que les Valois marquèrent de leurs faiblesses et de leurs désordres, après ce scandaleux et dissolvant spectacle de chefs de parti plus puissants que les rois, de partis plus puissants que leurs chefs et de passions populaires plus puissantes que les partis, la France, rentrée en pos-

session d'elle-même et sous les lois d'une royauté selon son cœur, put reprendre l'œuvre interrompue ou ajournée par cent ans de désordres, de catastrophes ou d'abaissements. Quelle était cette œuvre, et comment l'accomplit-elle?

La Réforme, ou pour parler plus exactement, la liberté de conscience, était un fait trop grand, trop chèrement acquis pour qu'on pût désormais le rayer de la liste des conquêtes du nouveau siècle. Il s'agissait, pour la royauté et pour la France, redevenues inséparables, de laisser ce grand fait passer dans les mœurs publiques sans pencher, pour cela, du côté de l'hérésie, et de réconcilier, au profit de la civilisation et de la prospérité générales, l'orthodoxie et la tolérance. Dans les collisions sanguinaires qu'avait soulevées cette question capitale, deux périls imminents s'étaient révélés : l'un venu d'en bas, l'autre d'en haut; l'un, causé par l'élément révolutionnaire démocratique que renfermaient en germe les doctrines protestantes; l'autre, amené par l'élément féodal, intervenant dans ces querelles pour les accaparer, les aigrir ou les dompter. Périls d'origine bien diverse, arrivant des deux extrémités contraires, mais empressés de s'allier pour morceler et affaiblir ces deux garanties nécessaires de l'existence des peuples : l'autorité et la nationalité. Il s'agissait de les séparer d'abord, puis de les vaincre, et enfin de les mettre dans l'impossibilité de nuire en les forçant de s'absorber peu à peu dans un pouvoir régulier, dont l'unité vigoureuse s'assimilât toutes ces remuantes diversités. Voilà pour l'intérieur du royaume. Quant à l'extérieur, dès l'instant où l'on était délivré des ennemis et des embarras du dedans, une tâche immense se présentait d'autant plus glorieuse à entreprendre, qu'elle était plus difficile à exécuter : l'affaiblissement de la maison d'Autriche, de cette

monarchie bicéphale, fille du génie de Charles-Quint et de Philippe II, qui, du fond des cabinets de Vienne et de Madrid, insultait à l'équilibre européen, menaçait l'intégrité des territoires, humiliait les monarchies voisines et formait une de ces anomalies colossales que la France a meilleure grâce à combattre qu'à imiter. Il s'agissait de la réduire, de prouver qu'elle n'était pas invincible, de rétablir à ses dépens cette proportion que réclamaient également notre sécurité et notre honneur, et de trouver notre propre agrandissement dans cette œuvre réparatrice. Je ne sais si la Ligue triomphante, le duc de Guise monté sur le trône des Valois, le duc de Mayenne vainqueur de Henri IV, la faction des Seize donnant à la France des ministres de sa façon au lieu de Sully et de Richelieu, se fussent acquittés de cette triple tâche; mais ce que je sais mieux, c'est qu'il suffit de l'indiquer pour rappeler à toutes les mémoires la pensée constante, le glorieux travail, l'effort persévérant de la Royauté restaurée : pensée, travail, effort et triomphe qui forment, à vrai dire, toute l'histoire de la plus belle moitié du grand siècle, et qui, interrompus un moment par le poignard de Ravaillac, sont repris, avec plus de patience et d'habileté encore, par le cardinal de Richelieu. Richelieu, voilà le vrai grand homme de cette phase magnifique. Il eut sur Henri IV et sur Louis XIV l'avantage de n'être pas roi officiellement, ce qui lui permit de faire beaucoup plus avec une responsabilité moindre pour la dignité royale; d'être prince de l'Église, ce qui amoindrit l'inconvénient de ses alliances hérétiques, et de n'avoir ni signé ni révoqué l'édit de Nantes, ce qui donna plus de liberté et de grandeur à son rôle entre l'Europe catholique et l'Europe protestante.

Si les ducs de Lorraine avaient compris cette large et na-

tionale politique, s'ils s'en étaient faits les alliés fidèles au lieu d'en être les inquiétants voisins, si le duc Charles IV s'était dit résolûment qu'en dépit de ses prédilections la position topographique de ses États devait avant tout déterminer ses alliances, et qu'il n'était pas sain d'être à la fois pour un grand royaume un embarras et un enclave; s'il avait réfléchi à ce sentiment d'impatience et de colère que devait éprouver un homme tel que Richelieu, en voyant de pitoyables détails d'intérieur, des querelles de famille, des tracasseries de voisinage entraver et compromettre l'exécution de ses grands desseins, peut-être la première déchéance de la Lorraine eût-elle été retardée de quelque vingtaine d'années. Toutefois l'on peut dire que son heure était marquée, que son destin devait s'accomplir, et il suffit d'un peu de pénétration historique pour reconnaître qu'arrivée à cette date, à la suite de ces événements où elle avait pris une si terrible part, en présence des nouveaux personnages qui dirigeaient les affaires, humiliée dans le passé, vaincue dans le présent, peu sûre dans l'avenir, la maison de Lorraine n'avait plus de raison d'être, plus de place au soleil de la France, qu'il ne lui restait plus qu'à se transformer, à se déplacer, à aller reprendre au loin et greffer à nouveau sur d'autres tiges souveraines ses royales espérances. Charles IV, avec ses qualités brillantes et ses inconséquences fâcheuses, avec ses velléités de gloire et ses contrefaçons de grand homme, avec son penchant à risquer le nécessaire et le raisonnable pour courir après le chimérique et le superflu, avec sa manie, plus taquine encore que chevaleresque, de prendre parti, en France, pour les causes suspectes, de jouer au complot, de mettre le doigt ou la main dans les griefs de Marie de Médicis ou de Gaston d'Orléans, Charles IV ne fut que l'exécuteur testamentaire d'une époque qui ne pou-

vait plus renaître, d'une race qui ne pouvait plus revivre, d'une pensée qui ne pouvait plus vaincre : les inconséquences de son caractère et de sa conduite ne furent que la logique de sa destinée.

C'est là le récit qu'il faut suivre, pas à pas, dans le beau livre de M. d'Haussonville, et j'aurais à m'excuser humblement de m'en être trop éloigné, si, dans le fait, ce n'était encore constater le mérite de l'écrivain et de l'œuvre que d'indiquer les pensées qu'ils suggèrent, les souvenirs qu'ils réveillent, l'immense horizon de faits et d'idées que l'on découvre du point de vue où ils se sont placés. Qu'à cette glorieuse date de 1594 à 1634 le télescope de l'historien soit braqué à une fenêtre du Louvre ou sur la plate-forme de Nancy, c'est toujours la France que le regard recherche et embrasse. La difficulté du livre de M. d'Haussonville était justement de rester tout ensemble Lorrain et Français, de ne pas perdre de vue son plan et son programme, de maintenir sur le premier plan Charles III, Henri II, Charles IV, et les Nicole, et les Claude, et les Marguerite, leurs fiancées, épouses ou sœurs, tout en rappelant leurs rapports avec la cour de France, et, sans laisser arriver un moment où le lecteur s'intéresserait plus à Henri IV, à Richelieu, à Louis XIII, à Anne d'Autriche, à la duchesse de Chevreuse, à l'accessoire qu'au principal, et aux vainqueurs qu'aux vaincus. La fable du pot de fer et du pot de terre peut, hélas! s'appliquer aux ouvrages d'histoire tout comme aux événements qu'ils retracent ; les *pots de terre*, les pays et les personnages inférieurs, les Barrois et les Charles IV, y souffrent presque toujours du voisinage des *pots de fer*. M. d'Haussonville a très-habilement évité cet écueil, et cette habileté est d'autant plus remarquable qu'elle n'a rien coûté à sa conscience d'historien, à l'exactitude de ses récits, à cette sage distribution

qu'exige toute œuvre d'art, et même, chose plus difficile et plus délicate ! à son *second* patriotisme absorbant le *premier* sans le détruire, comme la France s'est assimilé la Lorraine sans la supprimer. Sur ce dernier point, le noble historien n'a eu qu'à suivre l'exemple de sa province même, à laquelle sa famille a donné de nombreux et illustres défenseurs, et qui, en peu d'années, cicatrisant les blessures de la réunion, est devenue, grâce au gouvernement de nos rois, grâce à ce génie d'unité communiqué par la France à tout ce qu'elle touche, aussi profondément française que tout le reste du royaume.

On a dit, non sans justesse, et en écartant toute idée de blâme, que M. d'Haussonville, dans ce volume, avait été çà et là un peu partial pour la Lorraine : il semble, en effet, qu'il ait suivi une méthode opposée à celle que nous avons vue prospérer dans de paradoxales histoires, et qui consistait à prendre parti pour les vainqueurs, à mesure qu'ils s'emparaient de la scène. Son procédé, sous ce rapport, se rapproche davantage de celui de M. Augustin Thierry, se passionnant tour à tour pour les victimes de la conquête saxonne ou normande, ou plutôt il se ressent de l'inspiration naturelle que trouve en soi toute âme généreuse en retraçant les malheurs d'une race illustre, les vicissitudes d'une lutte inégale entre des forts et des faibles. Cette partialité si honorable apparaît surtout dans le personnage du duc Charles IV, que M. d'Haussonville nous annonce presque comme un grand homme, à propos de qui il prononce les mots d'originalité, d'héroïsme et de gloire, et qui, en définitive, n'a que l'étourderie de son rôle sans en avoir l'éclat, passe son temps à enfreindre par dépit ce qu'il a subi par nécessité, et ne saurait pas même revendiquer la romanesque auréole des héros venus trop tard, des champions de causes perdues. N'importe !

ce dédommagement lointain que M. d'Haussonville offre, à travers l'histoire, à son problématique héros, n'est ni sans émotion, ni sans charme : il n'ôte rien à la sincérité, à la fermeté du récit ; il laisse dans toute l'intégrité de leur tâche et de leur génie les deux représentants de la politique française, Henri IV et Richelieu, et, derrière eux, la France, parvenue à son apogée, et s'appuyant sur la maison de Bourbon, réparatrice de toutes ses misères, complice de toutes ses grandeurs. Les préoccupations lorraines de l'historien ne le rendent pas même injuste envers Louis XIII, cette pâle et mélancolique figure si souvent maltraitée dans des livres d'étiquette plus française, et qui n'a peut-être jamais été mieux saisie et mieux dessinée que dans les pages attristées de M. d'Haussonville. « Le succès obtenu devant la Rochelle, nous dit-il dans une de ces pages excellentes, avait profondément modifié le caractère du monarque français, demeuré jusqu'alors presque aussi défiant de lui-même qu'embarrassé avec les autres. Le rôle actif qu'il avait joué pendant les travaux du siége, la réussite de plusieurs opérations militaires qu'il avait suggérées ou dirigées lui-même, les éloges des courtisans, aussi empressés à vanter la sagesse de ses ordres qu'ardents à les exécuter, l'adresse de son ministre, toujours soigneux de s'effacer devant lui, cette entrée en vainqueur dans une ville qui avait bravé longtemps ses prédécesseurs, avaient enflé le cœur de Louis XIII d'une noble fierté. Sa timidité naturelle n'était pas entièrement surmontée, mais elle était devenue moins réelle qu'apparente ; son triomphe lui avait donné dans ses talents comme capitaine, dans sa puissance comme souverain, une confiance toute nouvelle, qui avait relevé ses esprits, et répandu du même coup sur sa personne un air de majesté inattendue. Ce n'avait pas été la moindre habileté de Ri-

chelieu d'avoir démêlé ces instincts cachés d'un vrai courage, cet appétit secret de pouvoir et de renommée chez un prince d'assez chétif aspect, dont la première éducation avait été si négligée et l'enfance si prolongée; qui avait dépensé les ardeurs de sa jeunesse à de puérils amusements, et ne s'était affranchi de la tutelle de sa mère que pour s'offrir tout entier au joug de son favori. Les victoires sur les réformés avaient servi de premières amorces aux penchants belliqueux du roi. Maintenant, le cardinal de Richelieu s'appliquait à développer de plus en plus chez son maître un goût de domination et de gloire que, plus que personne, il se sentait capable de satisfaire; établissant ainsi avec un art infini les bases de son crédit, désormais inébranlable, jusqu'au plus profond du cœur d'un souverain dépourvu de qualités extérieures, mais qui, par la hauteur de ses sentiments, s'est montré plus d'une fois en sa vie le digne fils de Henri IV et le vrai père de Louis XIV. »

Cette page d'un tissu si solide, cette dernière ligne où le mot a si bien servi le sous-entendu de la pensée, peuvent donner une idée de la manière de M. d'Haussonville : manière ferme et forte, sans faux brillant, sans recherche d'effet, mais non pas sans éclat, et qui est tout ensemble de bonne lignée et de bonne école. Il y a, de temps à autre, au courant du récit, non pas des digressions emphatiques ou inopportunes, mais des vibrations soudaines et comme de lointains échos de la grande aïeule : « Le patriotisme d'un pays ne se mesure pas forcément à la grandeur de ses frontières. Autant que les grands empires, les petits États se sont souvent montrés capables d'éprouver ces nobles sentiments de fierté et d'indépendance qui sont l'honneur des races humaines. Aux jours dont nous nous occupons, on n'avait pas encore essayé d'apprendre aux populations qu'il fait également bon vivre sous tous les

gouvernements..... Alors, plus qu'aujourd'hui peut-être, elles étaient portées à obéir, mais non point à obéir à n'importe quels maîtres. » Je glisse : voilà, on le sent, l'inspiration originelle, le caractère dominant du livre de M. d'Haussonville : c'est de l'excellent français ayant parfois l'accent lorrain ; il sied de revenir, en finissant, à ce trait distinctif, à cette physionomie particulière d'un ouvrage digne de la plus haute estime, lequel, en faisant apprécier la Lorraine et plaindre ses ducs, nous apprend à aimer et à admirer davantage la royauté qui a enrichi notre pays d'une si belle et si courageuse province.

L'HISTORIEN DE MADAME DE LONGUEVILLE
ET DE MADAME DE SABLÉ

M. VICTOR COUSIN [1]

Les succès qui insistent, comme celui de ces *Études sur les femmes illustres du dix-septième siècle*, font toujours naître des objections. Celles qu'a rencontrées M. Cousin peuvent se réduire à deux points principaux. Pourquoi, à l'âge que je n'appellerai certainement pas le déclin, quand il s'agit de cette forte et expansive nature, mais plutôt la maturité grave et féconde, pourquoi le traducteur de Platon, le professeur de philosophie, l'auteur de l'éloquent traité *du Vrai, du Beau, du Bien*, se détourne-t-il ainsi de ses travaux primitifs pour s'attarder dans une galerie féminine, et raviver, d'après les Mémoires et les correspondances, ces attrayantes figures qui donnaient force distractions aux philosophes de leur temps, et ne les épargnent pas

[1] *Études sur les femmes illustres et la société du dix-septième siècle.*

aux philosophes du nôtre? Pourquoi quitter la grande route, celle qui marche droit au but, en plein soleil, où il avait pour précurseurs et pour guides le *Banquet*, le *Phédon*, Aristote, l'École alexandrine, Descartes, Leibnitz, les Écossais, Royer-Collard, — et s'égarer en un sentier qui y revient sans doute et s'y rattache par maint endroit, mais où l'imagination et l'intelligence trouvent bien des prétextes à digressions buissonnières? Est-ce lassitude ou défaillance, abandon d'un fardeau trop lourd, hésitation rétrospective de la tâche commencée, crainte de ne rencontrer au terme que déception, écueil ou vide, sentiment douloureux d'un idéal philosophique plus facile à rêver qu'à atteindre, tardive exigence d'une grande âme qui demande *tout ou rien* à la vérité comme à la vie, renoncement volontaire ou forcé à des problèmes insolubles, abdication de Charles-Quint métaphysique laissant là les soucis du trône de la raison pure pour remonter paisiblement quelques horloges du temps passé et y retrouver l'heure fugitive de la beauté, de l'esprit et de la grâce?

Pourquoi, ajoute-t-on, madame de Sablé après madame de Longueville? ou plutôt pourquoi madame de Longueville encore à propos de madame de Sablé? N'est-ce pas méconnaître la loi de progression recommandée à tout succès et à toute œuvre d'art, que de faire ainsi succéder à la plus belle, la plus aimée, la plus radieuse de ces figures, une image d'un intérêt moindre et n'ayant toute sa valeur que par l'entourage? N'est-ce pas risquer d'affaiblir l'effet du premier ouvrage, l'éclat de la gloire qu'il consacre, que de ramener comme épisode celle qu'il nous offrait comme héroïne? Enfin, pour tout dire et pousser à bout les rigueurs, n'y a-t-il pas une ombre de supercherie et d'artifice dans cette manière de mettre en avant un nom pour en cacher un autre, de réduire cette pauvre Madeleine de

Souvré à l'état de simple chaperon, chargé de couvrir et d'autoriser de sa présence un peu trop d'assiduités et de récidives auprès d'Anne-Geneviève?

Réfutons ces objections chagrines : ce sera déjà parler du livre et en faire ressortir les mérites.

Les penseurs, les philosophes, les savants, ne sont pas tous enfermés dans leur pensée et leur science comme dans une forteresse imprenable où ne sauraient monter ni les bruits ni les agitations du monde. Il en est pour qui l'emploi de leurs facultés, la recherche des grandes vérités intellectuelles ou morales n'est qu'une face de ce vaste ensemble qui, suivant le point de vue où l'on se place, s'appelle l'histoire, la société, le siècle, l'humanité. M. Cousin est de ceux-là, et nous sommes loin de nous en plaindre. Il y a trente ans, lorsqu'il développait, avec plus d'ardeur peut-être que de prudence, les phases diverses de la philosophie à travers les âges, il songeait surtout à prendre possession de cette génération jeune et enthousiaste, passionnée et ardente comme lui, dont les rangs se pressaient autour de sa chaire, et où il semait ces flammes à la fois fécondes et dangereuses qui éclairent ou consument, réchauffent ou incendient. Pendant la phase suivante, distrait par le mouvement des affaires et l'exercice du pouvoir, il interrompait ces communications magistrales et familières qui sont le droit et le devoir, l'aliment et la joie des hautes intelligences. Puis, après les catastrophes, après les leçons, après les mécomptes, il s'est demandé d'où venait le mal, comment avaient pu avorter tant d'illusions et d'espérances, et, pour mieux se rendre raison de ces vicissitudes intérieures ou publiques, il a soumis son époque, ses contemporains et lui-même à une sorte de révision et d'enquête. Il a reconnu que les situations étaient changées, qu'il ne s'agissait plus d'enthousiasmes à

diriger, de curiosités scientifiques à satisfaire, de questions ardues à débattre, de querelles d'école à rappeler ou à réveiller, mais d'âmes malades et amollies à relever de leur déchéance, d'imaginations tour à tour surexcitées et énervées à ressaisir au milieu des bas-fonds d'une littérature sensuelle et malsaine, et à ramener vers les hauteurs, à restaurer d'un courant d'air pur. La littérature, ai-je dit? je viens de nommer la grande coupable de nos malheurs et de nos fautes. C'est elle qui, en dehors de toute opinion et de tout parti, s'était peu à peu infiltrée dans les esprits comme ces liqueurs capiteuses qui donnent le vertige et ôtent la force, comme ces miasmes corrupteurs qui souvent se cachent dans un paysage splendide et une atmosphère embaumée. C'est avec elle qu'il fallait se mesurer corps à corps, opposant sans délai, sans formulaire et sans préambule, le mal au bien, l'antidote au poison, le bon exemple à la mauvaise influence. Des systèmes, des doctrines, des théories abstraites, à quoi bon? Pour qui? Pour une jeunesse vieillie avant l'âge, pour une société fatiguée, désabusée, remenée au positif par l'abus de la chimère; pour des convalescents qu'on devait traiter comme tels, par une nourriture légère, un exercice agréable et salubre? Ce qui pressait, ce qui était l'intérêt, le salut, et, pour bien dire, la vraie philosophie du moment, c'était l'application immédiate et pratique du spiritualisme réinstallé dans l'art, le rayon aimable et sûr de la bibliothèque substitué au grossier étalage du cabinet de lecture. Voilà ce qu'a merveilleusement compris M. Cousin : il a compris que le temps des leçons philosophiques était passé ou n'était pas revenu, qu'il importait d'y suppléer par des modèles littéraires, et que, sous sa plume, il y aurait entre ces deux genres de travaux assez d'analogies et d'affinités pour que nul ne pût signaler déviation ni déchéance. Peut-être

même, à mesure qu'on le connaît mieux, paraît-il encore plus propre à cette seconde partie de sa tâche qu'à la première. J'ai peu rencontré de spécialités moins exclusives que celle de M. Cousin : comme son maître le divin Platon, s'il avait à chasser de sa république les artistes et les poëtes, il ne serait pas bien sûr d'y rester lui-même. Le trait distinctif de cette riche intelligence, c'est une sorte d'épanouissement continu, la faculté de s'intéresser, de se passionner même pour toutes les formes du beau, l'absence complète de ce travers habituel aux médiocrités sérieuses, qui dédaignent comme superflu, puéril ou frivole, tout ce qui ne rentre pas dans le cercle étroit de leurs études, tout ce qui s'écarte du point fixe où s'obstine leur pensée. Les esprits vraiment supérieurs n'ont pas de ces pruderies et de ces dédains. Ils savent que le superflu peut, à certains moments, être aussi important que le nécessaire, que rien n'est puéril ou frivole de ce qui amuse, occupe, égare ou corrompt la société ; car, de chaque détail de ces amusements ou de ces corruptions futiles, peut se former un symptôme du mal universel, un présage du danger à venir, une explication du danger passé. Roman ou poésie, histoire ou mémoires, tableaux ou statues, art, littérature ou mode, engouement passager, pulsations lentes ou fébriles de l'esprit public, ils savent que tout cela, en un temps donné, commence par le goût, se continue dans les consciences et s'achève dans les révolutions. Tel a été le premier mobile de M. Cousin, lorsque, pressé de renouveler et d'assainir notre atmosphère littéraire, il est remonté droit au dix-septième siècle, comme à l'époque où il y a eu dans les âmes le plus d'élévation et de délicatesse ; lorsqu'il a choisi dans ce siècle le moment qui lui semblait le mieux répondre à cet idéal de grandeur et d'héroïsme ; lorsque enfin, parmi les personnages de ce

siècle et de ce moment, il s'est attaché de préférence aux femmes, lesquelles, malgré leurs inconséquences et leurs fautes, sont encore, au dire des vrais philosophes, ce que la nature a produit de moins imparfait. Maintenant, que cette inspiration d'intérêt général ait fini, dans cette imagination platonicienne et attique, par prendre un corps, une âme, un visage, un nom ; qu'il se soit passionné pour son œuvre, pour son héroïne, pour le tableau et pour le cadre, un peu plus que ne l'exigeait son dessein primitif, eh! qui en doute? qui serait assez sot pour s'en étonner ou s'en fâcher? Cette passion, ce feu, cette constance, ce sentiment de biographe-artiste et d'artiste-amant, c'est l'originalité, la vie, la séve, le relief, l'attrait ineffable, l'irrésistible succès de ces livres.

Est-il plus juste de reprocher à M. Cousin d'avoir amoindri ou déguisé son sujet véritable en inscrivant le nom de madame de Sablé en tête de cette seconde étude? Nous ne le croyons pas. Dépourvue de ces qualités saillantes qui remplissent un premier plan et expliquent un premier rôle, madame de Sablé, par l'effet même de ce caractère mitigé qui lui avait permis de servir de trait d'union, de médiatrice, et, pour ainsi dire, de dame de compagnie aux célébrités de son temps, convenait admirablement à l'emploi que lui assignait M. Cousin, et qui, à deux cents ans de distance, était encore pour nous ce qu'il avait été auprès de ses contemporains. Pour lier entre eux les divers épisodes du récit, les divers personnages du groupe, pour nous conduire nous-mêmes avec plus d'agrément et de sûreté au milieu de ces grandeurs disparues, elle nous mettait dans les mains un fil, et ce fil était de soie. Les sociétés littéraires, les genres de littérature qu'on y vit éclore ou grandir, le goût des maximes commençant par un jeu et finissant par un livre, ce livre, justement compté parmi les

chefs-d'œuvre de la langue française, nous ramenant à son auteur; cet auteur illustre et coupable faisant de ses fautes et de sa gloire un cortége à la gloire et aux fautes de l'héroïne secrètement préférée, celle-ci enfin se relevant à demi de sa tombe austère pour couronner et compléter le tableau, cette la Vallière de la Fronde, comme M. Cousin l'appelle, nous apparaissant dans ce cadre magnifique, la main gauche sur les *Maximes*, la main droite sur l'Évangile, et s'enfuyant vers le cloître réparateur entre madame de Sablé et M. Singlin; trouvez-vous donc qu'il y ait là quelque chose de rapetissé et d'affaibli, et que la femme autour de laquelle se sont rassemblés de pareils acteurs et de pareilles scènes puisse être accusée d'avoir diminué l'intérêt ou usurpé le titre d'un livre? Ce n'est pas tout: quand même on ne saurait pas que les passions vraies, — ou, pour cesser cette malice inoffensive, mais trop prolongée, — les admirations sincères ont toutes les délicatesses et toutes les prévoyances, je n'en voudrais pour preuve que le tact exquis déployé par M. Cousin dans la disposition et l'ordonnance de ce monument élevé à madame de Longueville. Il nous avait raconté, — vous savez avec quel éclat! — sa pure et rayonnante jeunesse. Pour suivre l'ordre chronologique, il avait maintenant à retracer la phase des égarements et des orages, les taches, peu nombreuses, mais incontestables, qui ont terni cette belle âme et déparé cette belle vie. Il ne l'a pas voulu; il recule, nous dit-il, devant cette nécessité pénible : ne serait-ce pas plutôt habileté d'historien, précaution de panégyriste, afin que le lecteur arrive à ces tristes écarts, désarmé d'avance par le récit anticipé des expiations et des peines? Il a, dans sa *trilogie*, fait passer la troisième partie avant la seconde, et cette infraction apparente aux règles de la narration ordinaire n'est qu'un

raffinement délicat, un tendre ménagement pour cette chère mémoire. Après que nous aurons vu madame de Longueville frappée dans le sentiment légitime de sa dignité et de son honneur, nous lui en voudrons moins des excès et des emportements de son orgueil; après que nous l'aurons vue déchirée dans ses affections maternelles, nous serons plus indulgents pour des affections moins orthodoxes : le martyre obtiendra grâce pour la galanterie, le cilice pour la robe de bal et l'amazone de frondeuse. Sans avoir besoin de rien déguiser ni de rien taire, M. Cousin se prépare ainsi le moyen de tout adoucir, et; le jour où il se décidera enfin à nous montrer madame de Longueville impardonnable, il aura si bien pris ses mesures qu'elle sera déjà pardonnée. Madame de Sablé, convenons-en, et la part active qu'elle prit dans la vie repentante de son illustre amie, se sont trouvées là bien à point pour aider à ce pieux subterfuge, à cette combinaison ingénieuse de pénitence préventive, effaçant la faute, non pas avant qu'elle soit commise, mais avant qu'elle soit racontée.

Nous voici revenus à madame de Sablé et elle va nous introduire dans ces sociétés littéraires qui la reconnurent d'un commun hommage pour une de leurs souveraines. Tout a été dit sur l'hôtel de Rambouillet, sur le salon de madame de Scudéry, sur les réunions bourgeoises qui essayèrent d'imiter ces beaux modèles, et qui, changeant, suivant l'usage des copies, les qualités en défauts et les défauts en ridicules, apprêtèrent à Molière sa première bouchée de vraie comédie, dont il fit plus tard l'admirable festin des *Femmes savantes*. M Cousin, en se retrouvant dans ces nobles et brillantes compagnies de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, de la place Royale et du Luxembourg, dont il semble l'hôte naturel, s'est surtout attaché cette fois à rechercher l'origine et la filiation des Maximes,

des Portraits, des Caractères, qui ne furent d'abord que l'agréable passe-temps de grands seigneurs, de gens d'esprit et de grandes dames, et qui, tombant entre les mains d'écrivains véritables, ont enrichi notre littérature d'un genre nouveau et d'ouvrages immortels. De là à la Rochefoucauld il n'y a qu'une page à tourner et un nom à écrire. M. Cousin n'aime pas la Rochefoucauld, — il n'avait pas la prétention de nous l'apprendre, mais il a eu la franchise de nous le déclarer. Le chapitre qu'il lui consacre, a tout ensemble la gravité d'un arrêt et le piquant d'un réquisitoire. Peut-être serait-il permis de discuter quelques-unes de ses sévérités ; peut-être, à propos des fameux *Mémoires* et des passages injurieux pour madame de Longueville, y aurait-il lieu de se demander si l'indiscrétion a été réellement volontaire, si le désaveu n'avait pas quelque ombre de sincérité et de vraisemblance. Pour moi, qui n'ai pas les mêmes raisons que M. Cousin d'en vouloir au duc de la Rochefoucauld, j'avoue que je suis ravi qu'il ait existé ; non pas seulement parce qu'il a doté mon pays d'un livre délicieux dans son amertume comme le café, mais encore parce qu'il me préserve d'un lieu commun où j'allais tomber en attribuant à mon temps la propriété exclusive de certains travers caractéristiques de ce qu'on appelle aujourd'hui l'artiste ou l'homme de lettres. Le critique, surtout celui qui prend son métier au sérieux et tourne aisément au moraliste et au grondeur, est trop enclin à croire ou à dire que l'on n'a jamais rien vu de pareil à ce qu'il voit, rien observé de semblable à ce qu'il juge et condamne. Hélas ! c'est faire trop d'honneur à la nature humaine dans le passé que d'admettre ces brevets d'invention de nos vanités présentes. Voilà un duc et pair qui n'écrit que pour son plaisir, qui se révolterait à l'idée de passer pour un auteur, et qui pratique déjà, de voca-

tion et d'instinct, toutes les petites manœuvres inhérentes à la profession ! Il surveille, il corrige les articles où une amitié spirituelle et complaisante avertit le public des mérites de son livre, et s'il y efface quelque chose, ce ne sont pas les vivacités de l'éloge. Le même homme, comme s'il se chargeait de résumer en lui toutes les variétés modernes de l'espèce, laisse imprudemment circuler des *Mémoires* qui ne sont pas même d'outre-tombe. On a comparé madame de Sablé à madame Récamier : il est impossible de ne pas être frappé des analogies qui existent entre la Rochefoucauld et M. de Chateaubriand ; des deux parts, même préoccupation d'écrivain, même souci de la forme et du succès de l'œuvre, sous un air d'indifférence littéraire ; même jeunesse orageuse, tournant, d'après la différence des temps, chez l'un en philosophie morose, perçant à jour les misères du cœur, chez l'autre en rêverie sombre et triste, demandant à l'imagination des revanches contre la réalité : chez tous deux, un orgueil pareil à ces dieux taciturnes qui se nourrissent de sacrifices humains, un orgueil insatiable, s'immolant chaque jour à lui-même ce qui le flatte et ce qui le blesse ; chez tous deux enfin une vieillesse majestueuse dans son aspect solitaire et recueilli, honorée et caressée par quelques-unes de ces adorables femmes à qui sied le rôle d'infirmières du génie, et qui ont de mystérieux vulnéraires pour ses cicatrices et ses plaies. Ici l'avantage demeure tout entier au plus coupable ; car où trouver, où rêver jamais quelque chose de comparable, pour dorloter la vieillesse d'un homme illustre, à ce trio féminin, madame de Sablé, madame de la Fayette, madame de Sévigné, sur lesquelles plane, comme une grande ombre au soleil couchant, le souvenir de madame de Longueville ?

Celle-ci remplit, ou à peu près, les derniers chapitres du livre de M. Cousin, et sa présence suffit pour que le récit devienne plus plein, plus entraînant, plus pathétique. Il retrouve sa pensée, son âme, les autographes de ses repentirs et de ses douleurs, dans deux collections d'une inépuisable richesse; les manuscrits de Conrart, le premier secrétaire de l'Académie française, et les papiers de Valant, médecin et confident de madame de Sablé, lequel chargé par elle, un peu négligemment peut-être, de brûler toutes les lettres qu'on lui écrivait, mettait à lui désobéir, à annoter, à classer, à étiqueter ses désobéissances, un zèle et une méthode, bien méritoires aujourd'hui aux yeux des indiscrets, des curieux et des érudits. Ces deux grands chapitres de la vie et des confidences intimes de madame de Longueville se rapportent surtout à deux points de son histoire, l'un général, l'autre personnel : les persécutions de Port-Royal, et la mort du jeune et brillant comte de Saint-Paul, le second fils de la belle pécheresse, de la pieuse pénitente.

Madame de Longueville, on le sait, prit parti pour Port-Royal ; elle cacha dans son hôtel quelques-uns de ses grands hommes, et, plus tard, contribua pour beaucoup à sa réconciliation temporaire avec la Royauté et la cour de Rome. M. Cousin y voit, comme de juste, une nouvelle marque de cette générosité d'âme et de cœur, que l'infortune attirait, et que séduisit, en la personne des Sacy, des Singlin, des Saint-Cyran, l'austérité des vertus chrétiennes, relevée et comme embellie par la grandeur du caractère, du génie et de la science. Ne pourrait-on y voir aussi, à travers les ardeurs d'une conversion sincère et jusque dans le demi-jour du cloître, une légère rechute de frondeuse, un goût naturel pour la résistance et la révolte, non plus galante, mais religieuse, échangeant la mous-

queterie contre la polémique, et la Rochefoucaud contre Singlin? L'épisode de Port-Royal et du jansénisme, en le dégageant de l'appareil théologique que M. Cousin effleure à peine et auquel je ne toucherai pas, ne fut lui-même, ce me semble, qu'une sorte de Fronde sérieuse, une Fronde en soutane et en habit noir, continuant, sous une autre forme, cet esprit d'indépendance et de rébellion qui se retrouve toujours, quoi qu'on fasse, au fond de l'esprit français, et arrivant entre les agressions protestantes du seizième siècle et les agressions philosophiques du dix-huitième, comme pour prendre date, marquer la transition, combler la lacune, et ajouter encore à la gloire d'une époque où tout fut grand et presque saint, même l'erreur. Évidemment, si l'on se plaisait aux équations algébriques, on pourrait dire que Port-Royal fut à la Réforme et à la philosophie ce que Pascal fut à Rabelais et à Voltaire, Louis XIV à Henri II et à Louis XV, mademoiselle de la Vallière à Diane de Poitiers et à la du Barry. Par malheur, il y eut dans cette quasi-orthodoxie, soutenue par d'admirables vertus et de grands talents, quelque chose comme un mauvais exemple religieux, qui donna le change à de belles âmes, leur fit une espèce de point d'honneur aux dépens de la vérité, de la soumission et de l'ordre, et qui, se brisant avec éclat contre la volonté despotique et le génie un peu superficiel de Louis XIV, prépara peut-être par une première réaction la révocation de l'édit de Nantes; puis, par une réaction nouvelle et contraire, les débordements de la Régence, les licences philosophiques et la Révolution française. M. Cousin, sans déserter une cause qu'il vénère et où il se mêla trop d'esprit, de piété et de gloire pour que l'on songe à la condamner absolument, aurait pu, selon nous, insister un peu plus sur le côté fâcheux et dangereux de ces doctrines; mais il a vu Port-

Royal et le jansénisme par les yeux de madame de Longueville, et il ne pouvait assurément en choisir de plus beaux. Ce qui est au-dessus de tout, ce qui émeut comme la plus poignante, la plus pathétique des tragédies domestiques, c'est le tableau des luttes que madame de Longueville eut à soutenir dans l'intérêt de son fils aîné que sa conscience ne voulait pas sacrifier, peut-être parce que son cœur penchait trop pour le second. Cet aîné était mal fait, à moitié imbécile, perpétuel sujet de chagrin et d'humiliation maternelle : mais enfin c'était son fils, et surtout c'était celui de M. de Longueville ! Nous ne croyons pas qu'il soit possible d'indiquer avec plus de délicatesse, de discrétion et de chasteté que ne l'a fait M. Cousin, le sentiment de doute et de remords qui s'emparait de cette mère douloureuse lorsqu'elle était tentée de trop s'abandonner à sa tendresse pour cet aimable et séduisant comte de Saint-Paul, pour cet orageux et douteux enfant des équipées de la Fronde. Puis tout finit par un coup de foudre : le comte de Saint-Paul, à vingt-quatre ans, au moment d'être élu roi de Pologne, est tué le 12 juin 1672, au passage du Rhin, sous les yeux de son oncle qui le pleure comme un fils ; et, pour que rien ne manque au prestige de cette courte et éclatante destinée, de cette brusque et vaillante mort, ce jeune cadavre passe du manteau de bataille du grand Condé dans les lettres de madame de Sévigné. M. Cousin cite cette lettre divine, mille fois relue et toujours nouvelle : « Ah ! mademoiselle, comment se porte monsieur mon frère ? Sa pensée n'osa aller plus loin, » etc., — Cette citation est un hommage de plus rendu par l'illustre biographe à la conversion sincère de son héroïne. Peut-être, — et ce sera notre dernière malice, — madame de Longueville, dans le temps de son orgueil et de ses vanités mondaines, eût-elle défendu à ses adora-

teurs de citer cette prose à côté de sa prose, cette lettre à côté des siennes.

Un mot avant de finir. Il y a trente ans, — le double du *grande mortalis ævi spatium* de Tacite, — nous avions trois maîtres, trois hommes que la jeunesse studieuse d'alors saluait comme les dépositaires des grandes traditions historiques, philosophiques, littéraires, comme les modèles de l'art de penser, de parler et d'écrire, comme les conciliateurs de l'esprit nouveau avec nos vieilles richesses et nos vieilles gloires, comme les anneaux de cette chaîne illustre qui remonte aux commencements du dix-septième siècle, et qui semblait près de s'interrompre au milieu du nôtre. Bien des années se sont écoulées, bien des événements se sont accomplis; les révolutions ont passé à plusieurs reprises sur la société comme ces fleuves qui, en se retirant, laissent des tas de pierres là où il y avait eu des édifices, un amas de gravier et de sable là où il y avait eu des moissons. Le serpent de la politique a fait plusieurs fois peau neuve, ou s'est coupé en tronçons innombrables. On pouvait croire qu'en littérature tout était changé, renouvelé, transformé, qu'il restait à peine quelques morceaux du marbre des anciennes statues pour servir à en sculpter de nouvelles. Eh bien, au bout de ces trente ans, après la plus longue des prescriptions, qui voyons-nous au premier rang, sur la brèche? Les mêmes trois hommes, M. Guizot, M. Cousin, M. Villemain, plus éloquents, plus sympathiques, plus lus, plus écoutés, plus jeunes que jamais, donnant l'exemple de la plus salutaire et de la plus noble des propagandes et des restaurations littéraires. La dignité, l'indépendance, l'autorité des lettres n'a jamais reçu de consécration plus glorieuse et plus décisive. Ce que l'on doit penser, ce que l'Europe lettrée pense de ces beaux livres : les *Souvenirs contemporains*,

l'*Histoire de la République d'Angleterre et de Cromwell*, le *Vrai*, le *Beau* et le *Bien*, *Madame de Longueville*, vous le savez, j'ai essayé de le dire, et d'autres l'ont dit bien mieux que moi. Pour madame de Longueville et sa digne et aimable sœur, madame de Sablé, je terminerai par un éloge qui, je l'espère, ira au cœur de l'éminent biographe. Par le tour et l'allure, par la pensée et le style, ces livres sont d'un contemporain de Corneille, de Descartes, de Pascal et de Condé, digne de marcher de pair avec cette société incomparable, de correspondre avec madame de Sévigné et madame de la Fayette, d'annoter les *Mémoires* du Cardinal de Retz et les *Maximes* de la Rochefoucauld; digne surtout d'être préféré à cet odieux et coupable rival par celle qu'il aime, qu'il ressuscite et qu'il achève d'immortaliser.

UN HISTORIEN DE BOSSUET

M. POUJOULAT [1]

« Je n'ai pas craint, dit en terminant M. Poujoulat à son noble correspondant, de vous avouer que cette France que j'aime tant, n'est pas en voie de grandeur morale ; sa décadence est devenue un lieu commun dans les livres et les journaux. Le mal pourtant ne me paraît pas irremédiable. Dès ce moment, quelque chose serait de nature à raviver, à réparer et à élever la pensée française : je veux parler de l'étude ou plutôt du culte des grands esprits... »

Rien n'est plus vrai, et M. Poujoulat ne se contente pas de le dire : il le prouve, en choisissant parmi ces grands esprits le plus grand de tous, et en lui consacrant une Étude où Bossuet respire et revit tout entier, non-seulement par des citations heureuses et d'exactes analyses, mais encore par une assimilation de pensées et de style qui

[1] *Lettres sur Bossuet à un homme d'État.*

est la plus belle récompense d'un pareil travail, et qui finit par donner aux pages du commentateur un air de famille avec ces pages merveilleuses, extraites de livres admirables, et, pour la plupart, inconnus.

Oui, inconnus, sinon dans leurs titres, au moins dans les trésors d'éloquence, de science et de génie qu'ils renferment et que personne n'y va chercher. M. Poujoulat ne s'est pas trompé en supposant que les gens du monde, — j'entends les plus spirituels et les plus lettrés, — ne connaissaient guère de Bossuet que les *Oraisons funèbres* et le *Discours sur l'Histoire universelle;* que, pour tout le reste, ils s'en tenaient à cette admiration vague et lointaine qui se croit quitte envers un écrivain en le plaçant dans le rayon le plus respecté et le moins ouvert de sa bibliothèque. Les *Controverses*, l'*Histoire des Variations*, la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, les *Élévations sur les Mystères*, les *Méditations sur l'Évangile*, le *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, les *Maximes et Réflexions sur la Comédie*, les *Traités* du *Libre-Arbitre*, de la *Concupiscence*, tous ces blocs impérissables taillés dans le granit de la foi par cet infatigable ouvrier, n'obtiennent de notre frivolité respectueuse que cet hommage inactif qui se hâte de vénérer pour se dispenser d'approfondir, et aime mieux passer à l'état de dogme qu'à l'état de lecture.

Cette lecture fortifiante et féconde que les hommes du monde négligent ou redoutent, M. Poujoulat vient la faire pour eux et avec eux. Il s'adresse à un étranger, mêlé aux affaires de son temps, attentif au mouvement et aux influences de la littérature française, versé dans l'étude des œuvres et des hommes du grand siècle, mais accessible peut-être aux préventions qu'éveillent, dans les plus libres esprits, les controverses religieuses, enclin, comme nous tous, à en amoindrir l'importance, à en écarter les con-

clusions absolues, et, au demeurant, trop occupé pour pouvoir lire et étudier tout Bossuet. On péut aisément comprendre les divers avantages offerts par le choix d'un tel correspondant et par le cadre épistolaire qui en résulte. Une intelligence supérieure dans une grande situation politique, tel est, nous le croyons, le milieu le plus favorable pour apprécier en Bossuet ce don prodigieux d'intuition qui caractérise son génie. Une part active dans les affaires publiques, un rôle dans leurs conflits, un enjeu dans leurs mécomptes, telle est la préparation la plus excellente aux salutaires étreintes de cette main qui remue les débris d'empire avec une autorité si souveraine, et tisonne si puissamment la cendre des grandeurs éteintes pour en faire jaillir l'étincelle de vérité. On a dit, non sans raison, que nul séjour ne convenait mieux que celui de Rome aux illustres disgrâces, aux royautés déchues, aux existences brisées par les vicissitudes et les catastrophes terrestres, aux victimes ou aux témoins des événements qui déjouent la sagesse mondaine, à tous ceux qui ont éprouvé dans leurs proches, dans leur pays, dans leurs ambitions, dans leurs fortunes, dans leurs idées, dans leurs personnes, le néant des choses humaines. Eh bien, l'œuvre entière de Bossuet, quand on l'embrasse de haut, dans son ensemble et dans ses détails, comme vient de le faire M. Poujoulat, est, pour ainsi dire, une Rome intellectuelle, vue des sommets de la foi et du génie, comme du haut d'un Vatican idéal, d'un Janicule sacré. Rien n'y manque, ni l'immensité des horizons, ni la splendeur du ciel, ni la beauté des ruines, ni les enseignements de l'histoire, ni les espérances de la Rome immortelle ranimées au milieu des lambeaux et des vestiges de la Rome périssable. On y vit de plain-pied avec les tombeaux; mais sur chacun de ces tombeaux, une puissance mystérieuse, en

rejetant la vie dans la mort, force la mort de promettre et de restituer la vie. On y mesure d'un coup d'œil, on y aspire d'une gorgée tout ce qui nous imprègne de notre néant, tout ce qui nous pénètre de notre grandeur; on y lit, inscrits en caractères ineffaçables sur la même page, sur le même pan de mur, la fragilité et la durée, la chute et le rachat, le vil prix des empires et l'inestimable prix des âmes, la double nature, la double destinée de l'homme, pincée de sable ou création divine, atome perdu dans les abîmes du temps et de l'espace, ou trésor amassé dans les mains de Dieu et éternellement compté dans ses miséricordes. Si l'homme d'État à qui M. Poujoulat adresse ses lettres, a vu de près, comme c'est probable, l'instabilité de ce qui s'appuie sur les calculs de notre débile raison, s'il est entré un peu avant dans ces soudaines trouées de la Providence à travers les places-fortes des habiles et des sages, s'il s'est senti un moment pris dans ces mouvements surhumains qui précipitent à l'improviste les machines le mieux montées et emportent tout dans le dévorant engrenage, la lecture de notre Bossuet, expliquée, vivifiée, abrégée, *concentrée* dans ces éloquents commentaires, aura été pour lui quelque chose de pareil à l'inépuisable entretien de la ville éternelle avec les âmes hautes, blessées ou averties par les spectacles, les luttes et les déceptions de la vie.

Ai-je besoin de redire à quel point M. Poujoulat a été bien inspiré en nous donnant son livre dans sa forme primitive et épistolaire? Il a évité par là l'écueil le plus dangereux de son sujet, la monotonie d'une admiration continue, appliquée à des œuvres diversement, mais également admirables. Les Lettres, genre si favorable à l'esprit français, à cette pointe de personnalité familière où excellent notre naturel et notre langue, lui permettaient de rompre çà et là l'uniformité de l'accent et de l'allure par ces échap-

pées, ces retours, ces libres épanchements de l'esprit et du cœur où se complaît notre faiblesse, parce qu'elle s'y reconnaît et s'y repose de la nécessité fatigante de sentir et de comprendre le sublime et le beau. Ces moments de relâche eussent fait dissonance dans un livre; ils sont à leur place dans des Lettres, et forment comme des haltes, des relais marqués d'avance pour laisser *souffler* ce légitime enthousiasme de cinq cents pages. Et puis M. Poujoulat a voulu nous montrer en Bossuet non-seulement l'orateur, l'historien, le théologien, le controversiste, le moraliste, l'écrivain, mais aussi l'homme, l'homme simple et bon, affectueux et tendre, augmentant et adoucissant à la fois l'autorité de son génie par la pureté de ses mœurs, par l'austérité de sa vie, par sa piété fervente, par son inextinguible ardeur pour le salut des âmes, par le mâle et persévérant accord de la prière et du travail, par toutes ces vertus humbles, pénétrantes, actives, intimes, persuasives, qui relèvent en lui le prélat et le prêtre, et qui font cortége à sa gloire de *Docteur infaillible* et de *Père de l'Eglise*. Or, pour peindre l'homme, les Lettres ont cela de bon, que peintre et modèle peuvent s'y montrer sous leur jour le plus vrai et dans leur attitude la plus naturelle, et que, si l'on avait par hasard quelque penchant pour la rhétorique, il disparaîtrait dans les conditions mêmes du genre.

Maintenant, pour bien faire ressortir l'opportunité, l'utilité et l'excellence de cet ouvrage, voyons ce que devient Bossuet dans ces deux camps opposés, dans ces deux écoles extrêmes dont l'une s'imagine rajeunir le catholicisme en le colorant, dont l'autre croit le renforcer en l'exagérant.

La gloire et le génie de Bossuet sont un grand embarras pour les derniers héritiers de la philosophie de Jean-Jacques, transformée peu à peu avec le temps et devenue une

sorte de religiosité complaisante prête à mettre ses flatteries sonores au service de toutes les chimères de notre orgueil. Ils ne peuvent pas dire du saint évêque comme de Pascal : « Fou sublime, né un siècle trop tôt ; » ils ne peuvent pas faire de lui comme de Fénelon, un portrait de fantaisie, bon à placer au frontispice de leurs panthéons ou de leurs livres. Cette immortelle figure se refuse à tous ces assouplissements de l'imagination contemporaine ; il y a dans ses traits, dans sa physionomie, dans son attitude, je ne sais quoi de l'immobilité sereine, de l'inaltérable sécurité des dogmes qui consacrèrent cette bouche, des vérités qui vibrèrent dans cette voix. On sent que Bossuet est à l'aise dans son siècle, qu'ils se conviennent l'un à l'autre, mais que, si cet air propice lui manquait, pas un battement ne manquerait pour cela à cette robuste poitrine, pas une défaillance n'atteindrait cette intelligence trempée dans la foi. Déplacez-le, remuez-le, retournez-le de tous les côtés ; vous n'en trouverez pas un seul par où puissent se glisser ces raffinements délétères, ces subtilités dissolvantes de notre vanité, s'efforçant d'accommoder ce qu'elle croit avec ce qu'elle rêve, et d'énerver la conscience pour être plus sûre de la gouverner. Pourtant, nos néo-chrétiens, les coryphées de cette religion qui consiste à les fondre toutes dans un indéfinissable mélange de sentiment sans idée, de croyance sans dogme, de prière sans temple et de Dieu sans autel, les coloristes et les fantaisistes du christianisme épuré par les philosophes du dernier siècle et les révolutionnaires du nôtre, ne sont pas gens à s'arrêter devant de pareilles difficultés. Le vrai Bossuet ne leur va pas, ils en font un autre ; ils désespèrent de l'enjoliver à leur gré ; ils le défigurent à leur guise. Au lieu d'aller à lui, d'essayer de refaire le chemin qui les en sépare, de s'acclimater à son atmosphère, ils le

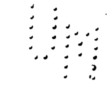
transportent violemment dans la leur; au lieu de s'élever vers ces cimes où il domine les nuées, ils le forcent de descendre vers leurs bas-fonds et l'y enveloppent de leurs vapeurs et de leurs brumes. Cette œuvre bizarre, cet étrange essai d'oblitération moderne, appliqué à cette figure indélébile, vient de produire sous nos yeux les résultats que l'on pouvait en attendre. Le plus illustre, le plus expansif, le plus étourdi de ces entrepreneurs de peinture en détrempe, de statues de plâtre et de monuments en carton-pierre, a voulu récemment se mesurer avec le rude jouteur des *Variations* et de l'*Histoire universelle*. De cette étude profanatrice, je ne rappellerai que deux lignes que M. Poujoulat a citées aussi; mais, selon moi, avec trop peu de colère : — « Tout le monde envie Bossuet comme écrivain; qui voudrait lui ressembler comme homme? » — Depuis tantôt dix ans, M. de Lamartine, dans son débordement de poëte, d'homme politique, d'orateur, de conteur et de publiciste, a écrit bien des pages inconsidérées, extravagantes ou coupables : il a tour à tour joué avec les vérités de l'histoire, avec le sort des peuples, avec les martyres de l'échafaud, avec les mystères sacrés de la famille, avec les secrets du cœur, avec les accusations vengeresses d'une société croulante, avec les faveurs de la Muse, avec les lois austères de l'art, avec la dignité des lettres. Il n'a rien dit, rien écrit, rien proféré de pareil à ces deux lignes sacriléges qui ressemblent à la fois à un blasphème, à une gageure, à un châtiment, et qui résument en quelques syllabes tout ce que le délire et la fièvre des décadences peuvent jeter d'insolent défi à la sagesse divine et à la conscience humaine. Le livre de M. Poujoulat est comme une longue et triomphante réplique à ces paroles insensées. Ce n'est pas lui qui aurait commis l'inexcusable faute de ramener Bossuet

à soi, de le faire passer sous le niveau de notre prétendue raison, de notre raison de vieil enfant dégoûté de la vérité sans se désabuser du mensonge. Le caractère distinctif, le principal mérite de l'auteur de ces *Lettres* est d'avoir su reculer de deux siècles pour devenir le contemporain, le familier, le confident, le diocésain, le secrétaire intime du sublime évêque; il est entré dans son temps, dans son œuvre, dans sa pensée, dans sa langue, dans son génie, dans sa chaire, dans ce cabinet de travail qu'éclairait chaque nuit la lampe laborieuse, image terrestre de la foi qui illuminait cette âme. Mais ce n'est pas seulement vis-à-vis de la nébuleuse école des naufragés du *Contrat social* et des *Girondins*, que cette belle Étude sur Bossuet le replace sous son vrai jour; c'est aussi vis-à-vis d'une école avec laquelle il faut compter davantage, parce que, justifiée souvent par la chaleur et l'entraînement du combat, elle n'a que le tort d'outrer son rôle, d'apporter dans la défense du bien ces éclats et ces meurtrissures qu'elle devrait laisser aux agressions du mal, et finalement, pour faire la place plus grande au catholicisme, de supprimer à l'entour, — surtout dans le passé, — toute puissance et toute autorité. Pour cette école-là, Bossuet, que je comparais tout à l'heure à Rome même, n'est pas assez Romain; il est un peu trop évêque de France, un peu trop, — je ne dis pas le courtisan, — mais le sujet de Louis XIV. Il a de l'autorité un sentiment si profond et si magnifique qu'il ne croit pas fortifier celles du ciel en les séparant violemment de celles de la terre, et qu'en ces délicates matières une alliance lui paraît préférable à une rupture. De là à un schisme, à une religion d'État, à une papauté séculière, à une hérésie de Henri VIII ou d'Élisabeth, il y a l'immensité, et Bossuet a dit bien haut qu'il y *mettrait sa tête* plutôt que d'en franchir un seul pas. N'importe! on

trouve que ce n'est pas assez, et qu'à certaine date décisive, l'auteur de l'*Histoire universelle* ne s'est pas assez souvenu que, dans la géographie chrétienne, la France ne doit être qu'une province romaine. A Dieu ne plaise que j'entre plus avant dans cette argumentation périlleuse! Qu'on lise avec attention l'ouvrage de M. Poujoulat, et l'on reconnaîtra que dans ces questions brûlantes du gallicanisme et du jansénisme, le génie de Bossuet a constamment gardé l'exacte mesure du juste et du vrai; que s'il a eu l'air parfois de transiger ou de faiblir, de brusquer ou de couper court, c'est que cet infaillible connaisseur du cœur humain savait tout le mal que peuvent faire parmi les gens du monde ces tristes spectacles de chicanes théologiques et de querelles d'orthodoxie. En outre, si l'on partage l'impression que je garde de cette substantielle lecture, on comprendra que ces questions devaient avoir pour Bossuet l'inconvénient de ces solliciteurs intempestifs qui arrivent au moment où l'on poursuit une grande affaire, et menacent de détourner à leur profit les heures et les forces qu'on voulait y mettre. Cette grande affaire, quelle était-elle? M. Poujoulat nous le dit : un coup d'œil jeté sur le temps, sur la venue, sur la mission de Bossuet, servira de pièce justificative à toute cette excellente partie du livre de son commentateur.

A propos des récents travaux de MM. de Sainte-Aulaire et d'Haussonville, nous avons vu que la politique française, inaugurée par Henri IV, glorieusement continuée par Richelieu, avait été une réaction à l'intérieur contre la Ligue, et, à l'extérieur, une connivence habile avec l'Europe protestante contre cette maison d'Autriche, dont l'amoindrissement importait à l'équilibre européen et à la grandeur de la France. Dans les dernières phases de cette lutte, dans la prise de possession de la Lorraine, dans les

alliances plus ou moins déguisées avec l'Angleterre, la Hollande et la Suède, Henri IV, quoique converti, Richelieu, quoique cardinal et vainqueur de la Rochelle, Mazarin, bien que revêtu de la même pourpre et pénétré du même esprit, avaient risqué parfois de faire pencher la France du côté du protestantisme, ou du moins de laisser dire à ses ennemis que, dans ce conflit d'intérêts qui dominait les dissidences de culte, elle avait trop aisément préféré ses alliés à ses coreligionnaires, et sacrifié les affinités de conscience aux raisons d'État. Il était donc essentiel pour la royauté française, cette *fille aînée de l'Eglise*, qu'une fois la poussière du combat tombée et les malentendus de la mêlée redevenus impossibles, les situations fussent nettement rétablies et qu'une voix, souveraine, sinon par le pouvoir, au moins par le génie, fît retentir le dix-septième siècle d'une protestation invincible contre cette hérésie qui avait fait tant de mal au seizième. Il était essentiel qu'un homme d'autant plus délégué de Dieu qu'il n'était ni roi, ni ministre, ni prince, d'autant mieux enraciné dans les entrailles de la France qu'il n'était pas même gentilhomme, entrât à son tour dans la lice sans autre arme que sa parole et sa plume, déchirât de sa main de prêtre, — de sa serre d'aigle, — les traités temporaires de son pays avec les puissances hérétiques, et se posât carrément au seuil même de l'orthodoxie, antagoniste inébranlable ou conciliateur irrésistible, suivant qu'il verrait l'erreur prête à passer outre ou à s'incliner devant lui. Telle fut la vraie tâche, l'éclatante prédestination de Bossuet : on sait comment il la remplit. Il y mit tant de vigueur et d'éloquence, tant de dialectique et de savoir, tant de persévérance et de génie ; il se revêtit si complétement de cette armure du controversiste dont, pendant cinquante années, ses épaules supportèrent le poids sans fléchir,



il lança de tels éclairs à travers la nuit volontaire des docteurs du protestantisme, il se fit un tel Sinaï de chacune de ces pages où il les écrasait de lumière et de vérité, que, pour ses contemporains, cette gloire militante absorba presque celle de l'orateur et de l'écrivain. Ils virent surtout en Bossuet l'athlète; son éloquence, sa langue merveilleuse, les étonnantes beautés de son style, ce don naturel d'entrer dans l'idée tout d'une pièce et de l'agrandir en l'exprimant, ces trésors de sentiment et de tristesse sacrée, ces splendides corbeilles d'images qui jaillissent tout à coup au courant du discours comme ces îles flottantes de fleurs et de verdure que portent à leur surface les grands fleuves de l'Amérique, tous ces inépuisables sujets de notre admiration et de notre étude n'ont été pleinement compris et appréciés que plus tard, et la justice que l'on a enfin rendue aux *Sermons* de Bossuet est même de date encore plus récente. Le contradicteur irréfutable de Paul Ferry, de Jurieu et de Basnage, le correspondant de Leibnitz, l'auteur de ces grandes conversions qui rendaient à l'Église lord Perth et Turenne, l'arbitre souverain de toutes les difficultés dogmatiques, le directeur des consciences et des âmes, le consolateur immortel d'illustres pénitences, voilà les principaux titres de Bossuet auprès de son siècle. A part quelques morceaux célèbres de ses *Oraisons funèbres*, qui se fixèrent dès l'abord sur toutes les lèvres et dans toutes les mémoires, il semblait presque que l'on craignît de lui faire tort et de le profaner, en tenant trop de compte du talent oratoire ou littéraire, considéré en dehors de la cause même qu'il défendait. M. Poujoulat fait très-bien ressortir cette nuance, cette progression de la gloire de Bossuet écrivain et orateur, à mesure que le théologien, le controversiste et l'évêque ont fait place à l'auteur sublime des *Oraisons*, des *Sermons*,

des *Elévations sur les Mystères*, des *Méditations sur l'Evangile*, de l'*Histoire universelle*, du *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, de toutes ces pages dont quelques-unes, citées par M. Poujoulat, ravissent le le lecteur le plus froid et le plus frivole. Mais, en faisant cette double part, celle du passé et celle du présent, dans la renommée du plus grand homme que notre Église ait donné à notre littérature, M. Poujoulat ne s'est pas borné à un simple examen de critique, d'admirateur et de biographe. Reporté, nous l'avons dit, par sa pensée et son étude jusqu'au dix-septième siècle, frappé surtout de cette attitude de Bossuet devant le protestantisme, de l'immense importance donnée par son époque à ce rôle de vigilant défenseur des postes avancés de l'orthodoxie, ému des espérances de réconciliation religieuse que son génie avait fait concevoir et que son souvenir ravive encore, l'auteur de ces *Lettres* s'est occupé à son tour des effets de la Réforme, cette orageuse aïeule de la Révolution, et il est arrivé, lui aussi, à cette double question, assidûment présente à tous les bons esprits de notre temps : « Ce que l'on aurait obtenu, sans convulsion et sans catastrophe, en religion et en politique, si la Réforme et la Révolution n'avaient pas eu lieu. » — Conjecture qui soulève des mondes d'idées et que je ne puis me résoudre à appeler vaine, puisqu'elle ne touche aux cicatrices que pour éviter de nouvelles blessures ! Je recommande cette partie du livre de M. Poujoulat comme un modèle de pénétration historique, de discussion ingénieuse et solide, de clairvoyance et de sagesse. Quant à ses analyses des principaux ouvrages de Bossuet, et aux citations que, par une heureuse audace, il entremêle à ses commentaires, elles sont faites de main de maître. C'était, on le comprend, le danger de ce genre de travail : placer sa prose coude à coude de celle de Bossuet ;

avoir l'air de penser et d'écrire à côté de lui ; quel voisinage ! et quelle puissance terrible à donner aux guillemets ! M. Poujoulat, je le répète, s'est parfaitement tiré de cette difficulté. Je ne dirai pas, — il m'en voudrait, — que les deux styles se ressemblent ou se confondent ; non ; mais le souffle de Bossuet, au lieu de renverser son commentateur, le soutient et l'élève ; on le sent circuler dans les pages qui avoisinent les siennes, comme le parfum des fleurs rares, qui, passant par-dessus les murs d'un jardin royal, embaume, tout à l'entour, des champs plus modestes. La voix s'interrompt, la vibration dure encore.

M. Poujoulat n'est pas moins bien inspiré dans les souvenirs personnels qui le ramènent vers les temps et les lieux où subsiste la trace du grand évêque et lui font rechercher avec amour, à travers deux siècles, tout ce qui, dans ses diverses résidences, peut encore nous parler de lui. Il touche d'un doigt sûr et d'un trait juste à tous les chapitres d'histoire littéraire ou religieuse qui se rattachent à son sujet, et quand il arrive à Fénelon, il a l'esprit d'indiquer l'inévitable parallèle sans le faire ; il a le mérite d'y être vrai sans lieu commun et piquant sans injustice.

N'y a-t-il donc pas de défaut dans ce livre ? Il y en a un peut-être, le défaut de sa qualité : à force d'être du temps de Bossuet, il n'est pas assez du nôtre. A force de vouloir relever la pensée française dans le sens du dix-septième siècle, — qui est le meilleur, — il ne tient pas assez de compte des progrès très-réels, et surtout des exécutions très-légitimes que fait, sur certains points, notre littérature. Comment, par exemple, M. Poujoulat a-t-il pu écrire à propos de la Harpe, même pour le réfuter : « La Harpe, *ce critique presque toujours si excellent ?* » La Harpe est

un pédant, qui a écrit, je crois, une bonne page sur Tacite, qui, pour tout le reste, est à mille lieues en arrière de la critique moderne, et dont il me suffira de dire que, dans son *Cours de littérature*, il a consacré cinq volumes sur dix-huit aux tragédies de Voltaire! En abordant la délicate question du théâtre et des comédiens, à l'occasion de la réponse de Bossuet au père Caffaro, M. Poujoulat me semble encore un peu suspect d'anachronisme, de ralentissement littéraire. J'aurais voulu qu'il marquât mieux sa date, que, sous aucun prétexte, il n'eût l'air de croire, en 1855, à la possibilité de la corruption par la tragédie. Il paraît que, du temps d'Arnault et de Bossuet, il y avait des cœurs remués, troublés, livrés à une exaltation dangereuse, par *Mithridate*, par *Héraclius*, par *Bérénice*, par *Bajazet*, par les fureurs d'Oreste et le récit de Théramène. Heureuse jeunesse des âmes dans un siècle héroïque! Règne regrettable du songe, du monologue et du confident! Notre époque, il faut en convenir, qui nous a apporté bien des corruptions, a au moins supprimé celle-là; quant à moi, j'entendrais cinquante fois de suite la déclaration de Pyrrhus à Andromaque, celle de Bajazet à Atalide, ou celle d'Hippolyte à Aricie, je n'en éprouverais pas le plus léger trouble d'imagination ou de cœur. Quelques lignes d'*actualité* piquante, telles que M. Poujoulat sait les écrire, eussent rendu à ce chapitre son millésime, et écarté toute idée de ressemblance avec ces discussions des anciennes Chambres, qui, chaque année, quand revenait le budget des beaux-arts et des théâtres, nous donnaient l'affligeant spectacle de quatre ou cinq cents législateurs moins avancés en littérature qu'en politique. Si je m'arrête à cette vétille imperceptible en un sujet aussi grave, c'est parce que les hommes éminents qui songent à restaurer notre littérature

doivent prendre garde, s'ils veulent mener à bien la réparation de l'avenir par la glorification du passé, à ces tendances absolues qui risqueraient d'effaroucher la génération nouvelle en lui disputant ses vraies conquêtes, en chicanant ses justes antipathies, en essayant de réhabiliter à la fois le beau et le médiocre, le classique et l'académique, l'immortel et le suranné, le *Polyeucte* et l'*Alzire*, le Bossuet et le la Harpe.

La futilité même de cette critique prouve assez toute l'estime que m'inspirent, dans leurs parties importantes, dans leur pensée fondamentale, ces *Lettres* de M. Poujoulat. Il y avait autrefois, dans les familles chevaleresques, une grande épée qui se suspendait au foyer, et qui avait appartenu à l'aïeul, au chef de la race, à l'auteur de son illustration guerrière et historique. A chaque génération, on appelait l'aîné de la maison à soulever cette épée, et, si le poids n'en était pas trop lourd pour ses mains, on en concluait, comme un heureux présage, qu'il ajouterait un anneau de plus à la chaîne héréditaire. Cette épée de famille, dans la littérature française, c'est le génie de Bossuet : M. Poujoulat l'a soulevée, et non-seulement le poids ne lui en a pas été trop lourd, mais il a prouvé qu'il pouvait s'en servir contre les ennemis de la vérité, du bon sens et du bon goût : je ne connais pas, pour un écrivain, un penseur et un chrétien, d'honneur plus grand, de plus légitime éloge.

BOSSUET ET LA VALLIÈRE

M. ROMAIN CORNUT [1]

Ce qui me frappe dans ce remarquable et intéressant ouvrage, c'est qu'il tient, pour ainsi dire, aux deux pôles de la critique. A quelques pages, que dis-je? à quelques lignes de distance, il en représente tour à tour l'enfance la plus ingénue et la maturité la plus raffinée. Il se partage entre cette critique de mots que je croyais, je l'avoue, à jamais reléguée dans les bagages du passé avec les chaises à porteur, les tragédies de collége et les carlins, et cette induction psychologique, cette subtile analyse des sentiments et des caractères, qui compte parmi les plus précieuses conquêtes de l'esprit moderne. D'un côté, M. Romain Cornut a fait l'histoire d'une âme, la plus

[1] Les *Confessions de mademoiselle de la Vallière repentante,* écrites par elle-même et corrigées par Bossuet, avec un commentaire historique et littéraire, par Romain Cornut.

belle de toutes les histoires; de l'autre, il a fait une guerre d'adverbes et de participes, la plus petite de toutes les guerres. S'il eût abrégé ou simplifié davantage son travail de grammairien, s'il eût plus développé ou approfondi son travail d'érudit, de métaphysicien et de biographe, il me semble que son livre y aurait gagné.

Le texte primitif réédité par M. Romain Cornut sous un titre trop prétentieux peut-être, est-il bien réellement de mademoiselle de la Vallière? En admettant qu'il soit d'elle et non pas de telle ou telle héroïne des équipées de la Fronde ou des amours de Louis XIV, est-il digne de cette touchante figure, de cette illustre pénitente? Le corrigé de ce texte est-il de Bossuet? En admettant qu'il soit de lui et non pas de madame de Genlis (quels noms! quel rapprochement! quelle alternative!), est-il digne de la plume incomparable qui a écrit l'*Histoire universelle*, les *Variations* et vingt autres chefs-d'œuvre? On le voit, un champ assez vaste est ouvert à l'érudition et à la conjecture, deux choses qui devraient différer toujours et qui se ressemblent plus souvent qu'on ne pense; or comme il y a de toutes deux dans le volume de M. Romain Cornut, on peut lui accorder beaucoup sans se montrer trop facile, et lui refuser quelque peu sans être tout à fait injuste.

Sur la première question, le doute n'est plus possible : oui, le texte original est bien légitimement acquis à mademoiselle de la Vallière : les preuves matérielles qu'on nous en donne sont irrécusables, et les preuves morales sont tout aussi frappantes : une conversion sincère peut bien transformer les caractères et les âmes, enseigner la douceur aux natures altières, et la modestie aux superbes; mais il y a un tour d'esprit que l'on garde, même à travers les voiles de l'humilité chrétienne, et ni l'orgueilleuse Montespan, ni l'héroïque duchesse de Longueville

n'auraient pu, même sous le cilice, écrire dans cette langue où respire la grâce timide et molle, la délicatesse allanguie de cette femme charmante, arrivée lentement de l'alcôve du grand roi et des alentours de l'hôtel Rambouillet au couvent des Carmélites. Mademoiselle de la Vallière, telle que nous la connaissons et telle que je n'essayerai pas de la peindre après mes maîtres, mademoiselle de la Vallière, contemporaine de Bossuet, mais aussi de Benserade et de Mignard, attirée vers le cloître par ses repentirs et ses chagrins, retenue à la cour par une charge dont les anneaux d'or s'étaient changés en chaîne de fer, torturée par une rivale qui faisait d'elle le témoin, presque la complice de ses triomphes, déchirée par celui qu'elle avait aimé, qu'elle aimait encore et qui ne lui ménageait pas les marques de son inconstance, tournée en rididule par les libertins, les sceptiques, les courtisans, adorateurs du soleil levant et railleurs du soleil tombé, secrètement affermie par quelques pieux confidents préoccupés à la fois de sa vocation et de sa faiblesse; mademoiselle de la Vallière, dans ses combats intérieurs, ses intimes souffrances, dans ce mélange d'hésitation féminine et de religieux sacrifice, de révolte secrète, d'apaisements disputés, d'angoisse mondaine et de résignation finale, dut écrire ainsi; elle ne pouvait écrire autrement. Ces incorrections, ces négligences, cette phrase, tantôt traînante, tantôt brillantée, ces élégances ou ces afféteries de précieuse se trahissant dans ces effusions mystiques, comme un reste de parure sous la guimpe, tout cet ensemble répond admirablement à l'idée que nous nous formons de ce moment transitoire, où n'étant pas encore à Dieu elle n'appartenait déjà plus au monde. Si j'insiste sur ce point que M. Romain Cornut, à coup sûr, ne me contestera pas, c'est que j'y trouve la critique préventive du travail minutieux, inutile selon

moi, auquel il s'est livré pour établir la supériorité du texte corrigé sur le texte primitif. Peu nous importait de savoir si le correcteur illustre ou apocryphe de l'œuvre de mademoiselle de la Vallière avait eu raison d'éteindre les miroitements de ce style, d'en amortir les saillies et les facettes, d'en redresser les allures irrégulières ou boiteuses, de porter la serpe au milieu de ces broussailles ou de ces fleurs. Tel qu'il est, ce style est celui de mademoiselle de la Vallière, ou plutôt il est mademoiselle de la Vallière elle-même. En détourner l'attention pour la fixer sur d'autres phrases et d'autres mots, même meilleurs, c'est affaiblir, en le divisant, l'intérêt d'un livre dont l'aimable pécheresse était le but et le centre. C'est nous exposer à perdre de vue, à travers tous ces petits paragraphes soulignés et retouchés, la donnée originale et vraiment ingénieuse de l'auteur, celle qui aurait dû remplir ou dominer tout l'ouvrage : prouver que ces *Réflexions sur la miséricorde de Dieu* ne pouvaient être attribuées qu'à mademoiselle de la Vallière; recomposer et reconstruire, à l'aide de cet écrit, toute une phase, décisive et troublée, de cette tendre et mélancolique destinée; retrouver des affinités mystérieuses, mais réelles, entre les sentiments qui se révèlent ou se contiennent dans chacun de ces chapitres, et les incidents, connus ou probables, qui en inspirèrent chaque pensée, qui en dictèrent chaque ligne; rendre ainsi la vie à cette lettre morte, féconder cette analyse et la forcer de concourir à l'achèvement du portrait, découper une page d'histoire dans ces vagues élans de repentir et de piété où l'œil indifférent ne découvre ni une date ni un nom propre, et faire ensuite de cette histoire la preuve la plus évidente de l'identité de l'auteur et du livre; démontrer, en guise d'épilogue, et si l'on y tenait beaucoup, ue les corrections du texte étaient bien de Bossuet, et

peut-être placer, à la dernière feuille, comme récréation de philologue, de critique et d'érudit, quelques-uns de ces passages corrigés en regard des passages primitifs, sans parti pris de préférence, mais seulement pour comparer le jet naturel et spontané au travail raisonné et réfléchi; voilà quel était, si je ne me trompe, le plan offert à M. Romain Cornut par son sujet même, et qu'il était assurément fort capable de remplir. Il nous a bien donné un peu de tout cela, mais à des doses inégales, et où l'accessoire tient plus de place que le principal.

Il est donc incontestable, ou, comme disent les avocats, il est acquis à la cause que les *Réflexions sur la miséricorde de Dieu* sont de mademoiselle de la Vallière; qu'elle les a écrites pendant ces années douloureuses où il ne lui restait plus de ses fautes que le remords; qu'elles portent la fidèle empreinte de ce qui se passait alors dans cette âme tourmentée; qu'elles s'y rattachent exactement par chacune des émotions exprimées; qu'elles y jettent et en reçoivent un nouveau jour, et que, grâce à cette réciprocité qui va sans cesse de l'écrivain à l'œuvre et de la vie intime à la vie extérieure, elles ont pu devenir, sous la plume d'un commentateur pénétrant, les *Confessions de mademoiselle de la Vallière repentante*, titre que je n'aime pas, mais que j'accepte. C'est là, je le répète, le point le plus important et la partie la plus intéressante de l'ouvrage de M. Romain Cornut. Il y a déployé des facultés supérieures d'induction et d'analyse, une sagacité historique qui plaît, attache et persuade jusque dans ses subtilités; une délicatesse de pensées et de langage à laquelle eût applaudi mademoiselle de la Vallière comme à un reflet d'elle-même et de ses pieuses familiarités. Ces fins de chapitres où il précise la date de ce qu'on vient de lire et échelonne les bulletins de cette convalescence morale, sont

d'agréables et instructives haltes pour le lecteur fatigué de toutes ces petites colonnes en partie double constatant les *que* et les *hélas!* supprimés par l'inflexible puriste. Et pourtant, si ce puriste est réellement Bossuet, est-il permis d'en parler avec tant d'irrévérence? Ceci nous ramène à la question que M. Romain Cornut a eu le plus à cœur et qui a fini par l'absorber.

Je conçois qu'une page où la main de Bossuet a touché devienne une relique; que l'homme arrivé sur ce point à une sorte de certitude tienne énormément à sa conviction ou à sa découverte, et se montre intolérant envers ceux qui en contestent l'évidence ou en discutent la valeur. Cependant, que M. Romain Cornut me le pardonne! mon admiration ou plutôt mon culte pour Bossuet m'indispose contre ce malheureux *corrigé*. Je lui en veux d'avoir été cause qu'un rapprochement inouï, monstrueux, j'allais dire sacrilége, se soit fait un moment dans l'esprit de quelques lettrés, et que le nom de madame de Genlis ait été murmuré à côté de celui du grand évêque. Cette confusion, si courte qu'on la suppose, si absurde qu'on la proclame, me semble humiliante et offensante, moins encore pour Bossuet que pour la littérature, pour la langue, pour nous tous, pour les notions que nous croyons avoir des immortelles lois qui séparent le sublime du mignard, la majesté du pédantisme et la beauté de la grimace. On raconte qu'un riche connaisseur italien brûla ses tableaux pour se punir d'avoir attribué à Raphaël un toile de Jules Romain. Mais ici ce serait bien pire : ce serait prendre un Vanloo ou un Fragonard pour un Michel-Ange. Il y aurait là un de ces malheurs, un de ces *quiproquo* littéraires dont les sceptiques et les optimistes ne manqueraient pas d'abuser pour s'égayer aux dépens de nos regrets classiques, accuser de fétichisme nos essais de retour vers le

grand siècle, et soutenir, non sans quelque apparence de raison, que des gens capables de confondre, même un quart d'heure, le style de madame de Genlis avec celui de Bossuet, ne sont plus dignes de réclamer en faveur du bon goût et de la ligne sévère contre la fantaisie et l'arabesque. Cette restauration ingénieuse et savante d'une vie du dix-septième siècle et d'un écrit du plus illustre de ses maîtres, tournerait donc en définitive contre Bossuet, son époque et la saine littérature. Est-ce là le but qu'a poursuivi ou seulement entrevu M. Romain Cornut? Assurément non. N'y aurait-il donc pas moyen de tout concilier sans tant de bruit et de dommage? Je le crois, et c'est là peut-être que devrait aboutir la discussion.

M. Romain Cornut, dans sa préface, divise les écrivains ou plus généralement les artistes en deux grandes classes, les inspirés et les réfléchis : ceux chez qui les beautés sont toutes d'instinct, et ceux qui y arrivent par un travail ultérieur, mystérieusement accompli sur eux-mêmes et sur leur pensée. Il ajoute que Bossuet, au moins dans sa maturité, doit être rangé parmi ces derniers. Je ne suis pas de son avis, et, pour agrandir encore la question, je dirai que le caractère dominant la force et la gloire des écrivains du dix-septième siècle, est justement que leur pensée et leur style semblent être venus au monde d'un seul et même jet, qu'on ne saurait les séparer sans altérer l'une et défigurer l'autre, et que cette qualité d'harmonie parfaite ou plutôt de nécessité absolue, se rencontrant en ce moment unique avec la complète formation de la langue, réalise l'idéal du beau, le but suprême de l'art. Plus tard, aux époques qui ne sont pas encore la décadence, mais qui la préparent, la pensée peut être tout aussi belle, parfois même plus fine et plus délicate; la phrase est tout aussi correcte, souvent même plus ciselée et plus savante;

mais elles ne sont plus trempées l'une dans l'autre, et l'on pourrait dire que chacune d'elles a l'air de vouloir faire ses affaires séparément. Enfin, aux siècles de raffinement et de déclin comme celui où nous sommes, la scission est plus visible, et se termine, hélas! par la tyrannie du mot sur l'idée. Cette pauvre idée, traitée d'abord en sœur jumelle, ensuite en alliée, devient alors une esclave forcée de se plier à tous les caprices du maître, et à subir à la fois le supplice et la responsabilité de ses folies; heureuse encore si, au milieu de ses complaisances, elle peut conserver quelques signes de sa haute origine, quelque lambeau de son riche héritage!

Parmi ces signes ou ces lambeaux, il n'en est pas de plus remarquable que l'esprit critique. Nul ou débile aux grandes époques, qui n'en ont pas besoin et dont il entraverait l'essor, l'esprit critique s'éveille, se développe et s'aiguise dans les périodes suivantes, en présence de ces oppressions ou de ces ruptures qu'amènent l'épuisement de la pensée et l'empiétement de la phrase. Passée à l'état d'ennemie, de vaincue ou de servante, l'idée profite du privilége des inimitiés, des défaites et des servitudes : elle observe; elle contrôle, elle dissèque les beautés, elle pèse les défauts, elle pénètre les secrets; elle applique à sa façon, et dans un sens tout littéraire, le vieil et vulgaire adage « qu'il n'est pas de héros pour son valet de chambre, » — et quelquefois, dans ce travail d'observation et d'analyse, qui n'est pas sans quelques propriétés dissolvantes, elle rencontre un filon inconnu, une veine inexplorée. C'est là le triomphe de notre temps, et je suis sûr qu'à l'heure où j'écris il existe dans nos académies et nos colléges des milliers d'obscurs disciples de notre grande critique contemporaine, qui en remontreraient à Bossuet dans cette affaire du *corrigé*. S'ensuit-il qu'ils seraient

capables d'écrire un seul chapitre des *Variations*, une seule page de l'*Histoire universelle*, une seule ligne des *Sermons* ou des *Oraisons funèbres?* Non, mille fois non; mais, dans chacun de ces ouvrages, comme dans tous ceux qui ont marqué sa glorieuse carrière, Bossuet a été l'homme de son génie et l'homme de son siècle. Personne plus que lui et mieux que lui n'a possédé ce don de profonde et intime union entre sa pensée et sa parole, cette faculté merveilleuse qui fait de la diction et du style une partie intégrante, essentielle, de l'idée même. Lisez-le avec attention, essayez de décomposer son discours, et partout vous reconnaîtrez que sa phrase est sortie tout armée de son cerveau, comme Minerve, dont elle a la sagesse et la beauté. Maintenant, qu'il y ait dans cette phrase un art, une science à la fois intuitive et réfléchie; que Bossuet, après avoir cédé à l'inspiration, se replie en lui-même et se rende scrupuleusement compte de ce qu'il a écrit, M. Romain Cornut nous l'assure, et je ne le nie pas absolument. Il n'en est pas moins vrai que, pour que cette cette inspiration ait toute sa grandeur, cette réflexion toute sa force, il faut que Bossuet s'exerce sur son propre travail, sa propre pensée, son propre ouvrage. Divisez les deux termes : mettez d'une part l'idée, de l'autre les mots; forcez-le d'appliquer ses instincts ou sa science de style à la pensée d'autrui, à la diction d'autrui ; substituez en lui le professeur vétilleux, le correcteur minutieux, le casuiste ombrageux à l'écrivain et à l'orateur, je ne dirai pas que vous l'affaiblissez, je dirai que vous l'annulez. Ce n'est plus lui, ce n'est plus cette plume de feu et de lumière; je ne puis me la figurer suspendue sur une écriture qui n'est pas la sienne, rayant le mot *pauvre* pour le remplacer par celui d'*indigne*, le mot *pleine* pour le remplacer par *remplie*, supprimant les *c'est-à-dire*, mettant *mon Dieu!* au

lieu de *hélas!* et poursuivant à la piste les constructions vicieuses, les répétitions et les négligences. M. Romain Cornut attache décidément beaucoup trop d'importance à ces minuties : il se presse trop de crier au miracle pour un *que* retranché ou un pléonasme éclairci : il dépense trop d'esprit, de pénétration, d'alchimie intellectuelle et littéraire pour trouver le sens et le *fin* de ces corrections et de ces ratures, et, lorsqu'il nous dit, après quelques-unes de ces prouesses grammaticales, que Bossuet fait les choses en *maître*, on a envie d'ajouter d'*école :* sans compter que, sur ce terrain même, on pourrait le chicaner encore! S'il se borne à me faire voir et apprécier dans ce *corrigé* le travail du confesseur, du théologien, du directeur spirituel, inflexible pour les réminiscences mondaines, les afféteries de style, que commettait sa pénitente en bégayant la langue sacrée, s'il me dit qu'il y a dans cette langue des règles austères, indépendantes du bel esprit ou de la littérature proprement dite, et dont Bossuet devait être le vigilant gardien, je m'incline : mais, si nous nous en tenons à nos attributions littéraires, si nous n'invoquons dans tout ceci que la grammaire et la rhétorique, Dumarsais et Vaugelas, j'avoue humblement que je préfère presque toujours le texte de mademoiselle de la Vallière à celui du correcteur : inégale ou surchargée, hardie ou timide, colorée ou délayée, trop mystique ou trop féminine, sa prose a au moins une physionomie comme sa personne : physionomie mêlée de vivacités et de langueurs, dont les gaucheries ont du charme, et qui plaît par ses imperfections mêmes. Celle du *corrigé* n'en a aucune : le sentier plein de méandres, de buissons fleuris et de haies vives est devenu une route droite et plate, où il n'y a plus de caillou ni de ronce, mais aussi plus d'aubépine ni d'églantier : après que toutes ces fleurs, natu-

relles ou artificielles, ont disparu sous le ciseau magistral, M. Romain Cornut s'écrie d'un air de triomphe : « La phrase marche bien mieux ! » — Je le crois bien ! elle n'a plus rien à porter.

Mais n'insistons pas trop, à notre tour, sur ces chicanes de détail. Savez-vous ce qui, dans tout cela, fait le plus de tort à Bossuet? C'est Bossuet lui-même, le vrai Bossuet. celui qui ne corrige pas, mais qui écrit et qui parle. M. Romain Cornut le cite cinq ou six fois au courant de son livre, et, chaque fois, il arrive que cette parole sublime vous prend, vous emporte, vous enlève si haut, que, quand vous retombez sur ce *corrigé*, la chute est terrible. Relisez, à la page 73, cet admirable passage : « L'âme, honteuse de sa servitude, vient à considérer pourquoi elle est née; et, recherchant en elle-même les restes de l'image de Dieu, elle songe à la rétablir en se réunissant à son auteur. Touchée de ce sentiment, elle commence à rejeter les choses extérieures. O richesses ! dit-elle, vous n'avez qu'un nom trompeur ! vous venez pour me remplir, mais j'ai un vide infini où vous n'entrez pas... » Et celui-ci (page 210) : « L'homme ressemble à un édifice ruiné, qui, dans ses masures renversées, conserve encore quelque chose de la grandeur et de la beauté de son premier plan. Fondé, dans son origine, sur la connaissance de Dieu et sur son amour, par sa volonté dépravée il est tombé en ruines; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement. Mais qu'on remue ces ruines, on trouvera, dans les restes de ce bâtiment renversé, et les traces des fondations, et l'idée du premier dessein, et la marque de l'architecte. L'impression de Dieu reste encore en l'homme, si forte qu'il ne peut la perdre, et tout ensemble si faible qu'il ne peut la suivre. » Et cet autre (page 213) : « S'étant engagée tout

entière dans son corps et dans les choses sensibles; roulée et enveloppée parmi les objets qu'elle aime, et dont elle traîne continuellement l'idée avec elle, elle ne s'en peut plus démêler; elle ne sait plus ce qu'elle est. Elle dit : Je suis une vapeur, je suis un souffle, je suis un air délié ou un feu subtil; sans doute! une vapeur qui aime Dieu, un air fait à son image. O âme! voilà le comble de tous tes maux! en te cherchant, tu t'es perdue, et toi-même tu te méconnais!... » Je le demande, lorsqu'on vient de saisir au vol ces merveilles d'éloquence, peut-on garder tout le sang-froid désirable pour apprécier la justesse d'une retouche ou d'une coupure?

En résumé, ce *corrigé* est-il de Bossuet? Je le crois, j'en ai peur. Est-il digne de lui? Je ne le sais pas, je ne veux pas le savoir. Ces passages que je viens de transcrire sont tous extraits de son admirable discours pour la Profession de sa pénitente. C'est par ce discours que Bossuet, dans l'histoire religieuse et littéraire de cette époque, appartient à mademoiselle de la Vallière. C'est là le lien immortel, indissoluble, qui unit pour la postérité ces deux mémoires et ces deux noms. N'en cherchons pas d'autre. M. Romain Cornut, malgré de prodigieux efforts, ne m'a pas persuadé, et, s'il y a perdu sa peine, ce n'est pas faute de savoir, d'esprit et de finesse, c'est plutôt pour en avoir trop mis. Auprès de cette suave et mélancolique figure dont il a si patiemment ravivé les traits et qu'il se propose de poursuivre encore dans l'ombre sanctifiée du cloître, il y a place pour un consolateur, un confesseur, un guide, un orateur sacré et sublime; il n'y en a pas pour un grammairien, un correcteur ou un pédagogue.

M. NICOLARDOT [1]

I

« Tout arrive, » M. de Talleyrand l'a dit, et je commence à le croire. Si l'on m'avait annoncé que j'aurais un jour sous la main un volume de six cents pages destiné à *noircir* Voltaire, et qu'au lieu d'en être ravi j'en serais mécontent, attristé et presque irrité, j'aurais crié à l'invraisemblance : pourtant rien n'est plus vrai, et M. Nicolardot a trop d'esprit pour s'en étonner ou s'en plaindre. Il m'a fait l'honneur de m'apporter son livre et de me demander d'en rendre compte. J'en dois conclure qu'il me lit quelquefois, et, dans le fait, son ouvrage prouve de reste qu'il ne recule devant aucune lecture. S'il veut bien

[1] *Ménage et finances de Voltaire*, avec une introduction sur les mœurs des cours et des salons au dix-huitième siècle.

réfléchir à l'ordre d'idées et de souvenirs que j'essaye de défendre dans l'ensemble de ces Causeries, il trouvera tout simple, j'en suis sûr, que j'accueille cette œuvre étrange avec plus de surprise que d'assentiment, avec plus de répugnance que de sympathie. C'est sa faute s'il m'a rendu voltairien pour un jour ! Tout ce que je puis lui affirmer, c'est que ce jour n'a pas eu de veille et n'aura pas de lendemain.

Un des approbateurs les plus spirituels et les plus pressés de M. Nicolardot a paru croire que la critique, embarrassée devant son livre, désespérant de réfuter ou d'amoindrir les résultats de cette *chasse aux faits* entreprise et poursuivie avec une patience de *Mohican*, aurait recours, contre l'auteur de *Ménage et Finances de Voltaire*, à la plus commode et la plus sûre des conspirations : celle du silence. J'aime à penser qu'il se trompe : il ne peut y avoir d'embarras pour personne en présence de M. Nicolardot. La critique exclusivement catholique, celle qui ne se préoccupe que des intérêts de l'Église, en dehors de toute opinion et de tout souvenir historiques ou politiques, saura gré au jeune érudit de cette grosse poignée de boue qu'il vient de jeter, — au moins en intention, — à la face grimaçante du vieil ennemi du christianisme. La fraction de cette école, dont le but commence à se dessiner clairement, et qui, non contente de séparer dans le présent la religion et la royauté, voudrait les brouiller dans l'histoire, trouvera dans ce gros volume un double sujet de réjouissance. La critique démocratique, révolutionnaire, et, pour tout dire, voltairienne, y rencontrera d'assez larges compensations pour y goûter le plaisir de la surprise et pardonner beaucoup à M. Nicolardot. Les organes du libéralisme mitigé, du tiers parti universitaire et philosophique qui, sans diviniser Voltaire, ne se résigne pas à l'abandonner tout à fait, s'indemniseront d'une autre

façon, en prouvant, — trop aisément, hélas! — qu'il n'y a, dans l'ouvrage de M. Nicolardot, ni méthode, ni plan, ni analyse, ni horizon, ni air, ni aperçu, ni originalité, ni style, ni aucune des qualités littéraires qui rendent un adversaire dangereux. Une seule critique pourrait être embarrassée, c'est la nôtre ; mais il n'y a jamais d'embarras là où il y a franchise, conviction sincère, et surtout dévouement profond, *incorrigible*, à une cause d'autant plus chère qu'elle est consacrée par le malheur. A quoi bon, d'ailleurs, avoir l'air de me préparer d'avance le mérite du tour de force, les honneurs de la difficulté vaincue? Je n'y prétends pas le moins du monde, et cela par une bonne raison que j'aime autant dire tout de suite : c'est que le livre de M. Nicolardot produit en définitive et après une lecture consciencieuse un effet diamétralement contraire à celui qu'il s'est proposé : il réhabilite Voltaire, non pas peut-être au gré de ses admirateurs passionnés, en supposant qu'il en existe encore, mais pour le public auquel je m'adresse, pour les lecteurs de bonne compagnie, d'opinion saine bien qu'un peu superficielle, sachant de Voltaire ce qu'on en sait sans trop d'érudition ou de fanatisme, ayant vaguement entendu dire qu'il était tracassier, retors, quinteux, madré, égoïste, avare ; qu'il traitait les affaires d'intérêt avec une finesse et une âpreté de procureur; qu'il apportait dans ses travaux philosophiques, historiques, critiques, et surtout dans sa polémique antireligieuse une légèreté impardonnable, une ignorance volontaire, une insigne mauvaise foi. Pour ceux-là je soutiens que Voltaire sort du volumineux réquisitoire de M. Nicolardot beaucoup moins noir qu'auparavant, et ma seule consolation est de penser qu'ils n'auront pas le courage de le lire jusqu'au bout.

Mais je vais trop vite, et je devrais m'en tenir, pour le

moment, aux intentions de M. Nicolardot. Qu'a-t-il voulu faire? Évidemment une œuvre décisive qui nous montrât Voltaire aussi odieux dans sa vie privée qu'il l'a été dans l'ensemble de sa propagande intellectuelle et morale. Déconsidérer l'écrivain par l'homme, étaler tout ce qui peut se cacher de bassesse, d'astuce, d'avarice, de vanité et de friponnerie sous la perruque d'un prétendu héros de philosophie et d'humanité, et achever par là d'anéantir l'influence posthume de l'auteur de *Candide*, tel a été, — à le prendre dans sa meilleure acception, — le but de M. Nicolardot. Je demanderai d'abord si une pareille entreprise était bien nécessaire, et n'est pas en retard de quelque trente ou quarante ans. Ce serait, je le sais, faire trop d'honneur à mon siècle que de supposer qu'il a décidément cassé le testament de Voltaire, ou même que le terrible inventaire qui est résulté de la succession nous en a fait déchirer les clauses principales. Non; mais ce qui reste encore de l'esprit voltairien, c'est moins l'autorité, la doctrine, le souvenir de Voltaire, que ce fonds de légèreté, d'égoïsme et de scepticisme auquel répond trop bien l'image lointaine, le sourire traditionnel de l'étincelant démolisseur; ce fonds-là subsistera toujours, et vous ne le détruirez pas en prouvant que le châtelain de Ferney a dupé ses amis, rançonné ses libraires, et tâché de faire l'aumône au meilleur marché possible. Et puis, de tous les arguments, n'est-ce pas là le plus triste et le plus illusoire? Vous me démontrez que Voltaire est un coquin : soit; il pouvait donc ne pas l'être, l'homme qui a écrit la *Pucelle*, le *Dictionnaire philosophique*, la *Guerre de Genève*, la *Bible expliquée*, le *Précis de l'Ecclésiaste et du Cantiques des Cantiques*, *Dieu et les Hommes*, et tant d'autres blasphèmes qui font monter la rougeur au front des honnêtes gens? Si l'on prouvait que Voltaire fut géné-

reux, bon, humain, charitable, de mœurs pures, d'une probité rigoureuse, d'une délicatesse immaculée, il faudrait donc en conclure que ces écrits sont moins empoisonnés et moins infâmes? D'autre part, quand même il sera constaté que Voltaire a été le plus vil des scélérats et des fripons, qu'il a mérité cent fois la potence et la corde, y en aura-t-il moins d'esprit, de verve, de grâce enchanteresse dans *Zadig*, dans le *Pauvre Diable*, dans *Madame Gertrude*, dans l'*Ingénu*, dans les *Poésies fugitives*, dans la *Correspondance*, et toutes les scélératesses de leur auteur ôteront-elles un seul lecteur à ces pages ravissantes? C'est là, fort heureusement, le côté faible de ces flétrissures personnelles que les esprits délicats peuvent quelquefois être forcés d'avaler comme des médecines, mais qu'ils ne sont pas tenus d'aimer davantage. Que Bourdaloue, du haut de la chaire chrétienne, me dise : « Point de religion sans probité; point de probité sans religion, » et qu'il développe cette thèse avec sa dialectique incomparable, je le comprends, je l'admire, je le crois; je suis saisi de tout ce que la foi doit gagner à cette démonstration victorieuse. Pourquoi? Parce que Bourdaloue reste dans le domaine des vérités générales, parce qu'il ne nomme et ne désigne personne. Supposez que dans ce brillant auditoire où l'on comptait sans doute un grand nombre de ces *honnêtes gens selon le monde* attaqués par le prédicateur, il eût cité un seul nom, personnifié un seul exemple : l'autorité de sa parole tombait à l'instant, parce que l'on pouvait lui répondre que tel ou tel autre de ses auditeurs se trouvait dans les mêmes conditions et était réellement un honnête homme. M. de Malesherbes, n'est-ce pas? fut un modèle de toutes les vertus humaines : il était cependant philosophe. Alexandre VI ne se conduisit pas, vous en conviendrez, d'une façon bien édifiante : il était pape pourtant.

Voyez où vous mènerait, entre des mains malintentionnées, ce fâcheux système, cette manie de prouver les vices d'une doctrine par les vices d'un individu !

J'en ai assez dit déjà pour faire comprendre comment et pourquoi le procédé de M. Nicolardot me répugne. Eh bien, surmontons cette première répugnance ; résignons-nous à entrer avec lui dans ces taupinières où il déchiquète d'une dent de rat ou de mulot cette renommée faisandée ; c'est ici que je me trouve en présence de la plus prodigieuse bévue qu'ait pu commettre un érudit grisé de dates, de chiffres, de moisissures littéraires, d'anectotes aigries et de lectures fermentées.

Votre volume se divise en deux parties presque égales : Introduction sur les mœurs des Cours et des salons au dix-huitième siècle; *Ménage et Finances* de Voltaire : vous consacrez deux cents pages à la première partie, quatre cents à la seconde. En d'autres termes, le premier tiers de votre énorme livre nous démontre, pièces en main, que depuis 1715, date de la mort de Louis XIV, jusqu'en 1793, époque de l'expiation suprême, tous les souverains de l'Europe, tous les princes, toutes les reines, toutes les impératrices, toutes les princesses, tous les ministres, tous les grands seigneurs, tous les généraux, tous les courtisans, tous les magistrats, tous les robins, tous les financiers, tous les savants, tous les écrivains célèbres, ont été, grâce à la philosophie, d'affreux scélérats; vous nous représentez les Cours, les salons, les chancelleries, les bureaux de ministère, les boudoirs de favorites, les camps, les cabinets, les sanctuaires de la justice, les palais, les mansardes, comme des repaires de brigands ou d'escrocs, comme d'horribles bouges où grouillent, dans un hideux pêle-mêle, toutes les infamies qui peuvent déshonorer et avilir l'espèce humaine. Vous ne faites pas même grâce aux cardinaux, aux arche-

vêques, aux princes de l'Église, excepté au cardinal Dubois; vous ne vous arrêtez même pas, vous, chrétien! devant ces noms consacrés par les martyres du Temple et de la Conciergerie, par les saintes et funèbres dates du 21 janvier et du 16 octobre! Et comme vous croyez sans doute qu'il suffit, pour purifier votre encre, de la délayer dans quelques gouttes d'eau bénite, vous remuez ce tas d'ordures avec un sang-froid de collectionneur; vous en étiquetez chaque parcelle avec une crudité de langage que vous envieraient les maîtres du genre. Qu'en résulte-t-il? Un écolier vous le dirait, pourvu qu'il eût étudié la loi de progression dans le plus élémentaire des livres de rhétorique. Lorsque votre lecteur, après avoir parcouru avec vous, le flacon sous le nez, cette longue traînée de fange et d'immondices, arrive enfin à Voltaire, il respire, et il lui semble que, pour la première fois, il se trouve en compagnie d'un honnête homme : car, de bonne foi, tâcher de tirer de son esprit et de son argent le meilleur parti possible, donner des pièces de vingt-quatre sols là où un homme généreux donnerait des écus de six livres, se vieillir de neuf mois ou abuser de son air malade pour ses placements en viager, avoir des démêlés avec ses voisins et ses libraires, déployer ce génie des affaires auquel visait aussi, de nos jours, M. de Balzac, dire ou écrire que l'on est ruiné pour stimuler le zèle de ses débiteurs en retard, se moquer — et avec quel esprit! — des comtes et des marquis qui ont cru avoir affaire à un moribond en lui empruntant au dix pour cent, et qui enragent de le voir dépasser ses quatre-vingts ans; commettre même par-ci par-là quelques-unes de ces espiégleries qui sont à une friponnerie véritable ce qu'une malice est à une injure, ce que le style de Voltaire est à celui de M. Nicolardot; — qu'est-ce que cela, grand Dieu! comparé aux grosses infamies qui remplissent les

deux cents premières pages, et pour lesquelles je renvoie mon pudique lecteur au texte même de l'ouvrage? On croit entendre la confession d'une pensionnaire après celle d'un bandit, ou plutôt de cinq cents bandits. Il y a plus : l'immoralité, la dépravation, la scélératesse collective, universelle, d'un siècle qui commence à 1715, est la meilleure excuse que l'on puisse alléguer en faveur de Voltaire. Né en 1694, il a vingt et un ans à peine au moment où commence ce branle-bas général de vices et de crimes, si minutieusement décrit par M. Nicolardot ; il n'a pu, malgré sa précocité, s'ouvrir à la vie intellectuelle avant les dernières années du grand roi. J'admire Louis XIV ; je méprise et je hais la Régence ; mais enfin je ne puis admettre que la France et l'Europe aient tout à coup, en une nuit, passé de toutes les vertus à tous les désordres, parce que Louis XIV venait d'expirer. Ce n'est pas par ces brusques soubresauts que les siècles se corrompent ou s'assainissent. Si M. Nicolardot avait consenti à mêler à son travail de sacristain démocrate un peu d'aperçu, d'analyse, d'esprit critique, de ce qui est la vraie littérature et relève au moins de quelques coudées le plafond des bibliothèques, il n'aurait pas fait de la mort de Louis XIV une date inerte ; il se serait demandé si, au-dessous de ces majestueuses surfaces maintenues, de Versailles à Paris, par cette vieillesse repentante et assombrie, il n'y avait pas d'avance tout un éboulement religieux et moral, prêt à s'effondrer dans l'égout de la Régence. Quoi qu'il en soit, Voltaire, en 1715, était à peine majeur ; sa tragédie d'*Œdipe*, son premier succès, ne fut jouée que trois ans après. Sa renommée européenne, son influence cosmopolite, n'ont guère commencé que vers 1750, et il ne tiendrait qu'à nous de croire, d'après M. Nicolardot lui-même, que cette influence s'est propagée encore plus lentement, vu l'extrême difficulté qu'é-

prouvait Voltaire à faire imprimer, publier et débiter ses ouvrages. Lorsqu'il est entré en possession de sa souveraineté philosophique et littéraire, il y avait donc, au compte de M. Nicolardot, trente-cinq ans que l'Europe était gangrenée, que tous les États, tous les grands corps de l'État et toutes les classes élevées rivalisaient de corruption. Voltaire n'est donc pas si coupable ! Ce n'est pas lui qui a perverti son siècle, c'est son siècle qui l'a perverti ! Voyez plutôt : il vient au monde trop tard pour apprécier les grandeurs, les régularités solennelles du règne de Louis XIV, assez tôt pour deviner ou surprendre quelques-unes de ces hypocrisies sacriléges ou de ces protestations muettes que dut développer chez les courtisans la dévotion officielle des dernières années : il assiste, pour ses vrais débuts, à l'orgie de la Régence ; il respire par tous les pores cet air délétère et empesté. Afin que rien ne manque à cette leçon dissolvante, il a dès l'abord un enjeu terrible dans cette partie *à qui perd gagne* de la société, du pouvoir, de la morale publique et privée. Outragé par un misérable, indigne du grand nom de Rohan, il ne peut se venger parce qu'il n'est pas gentilhomme : il mesure ainsi, d'un premier coup d'œil et dans un premier accès de rage, les contradictions et les turpitudes de ce monde qui l'humilie comme un paria en attendant qu'il le salue comme un maître. Il est engagé dans la lutte par le déchirement de son honneur avant de l'être par les convoitises de sa vanité et les audaces de son esprit. De quelque côté qu'il darde son regard, il aperçoit des abus qui ne sont plus même des puissances, des priviléges qui ne sont plus même des droits ; un scandaleux mélange de violence et de faiblesse, de compression extérieure et de complaisance tacite ; quelque chose de décrépit et de vermoulu, incessamment occupé à se moquer de soi-même, voulant qu'on le croie et ne se croyant

plus, voulant qu'on le respecte et ne se respectant pas. S'indignera-t-il? Non, il rit : un rire intarissable lui monte à la gorge, et ce rire décide de la destinée d'un homme, d'un siècle, d'un monde : et ce rire ne s'arrête plus, jusqu'à ce que la bouche qu'il a sculptée de son pli indélébile se glace dans le frisson de la mort, jusqu'à ce que le siècle et le monde qu'il a étourdis de ses éclats s'abîment dans le gouffre sanglant des révolutions qu'il a préparées. Voilà Voltaire ; et maintenant comprenez-vous que plus vous noircirez l'époque qui a précédé sa venue, la société où il a recruté ses auditoires, plus vous atténuerez ses torts, plus vous nous empêcherez de le trouver odieux en nous forçant de le juger inévitable?

Cette malheureuse Introduction de M. Nicolardot sur les mœurs des Cours et des salons au dix-huitième siècle a donc, au point de vue de l'auteur lui-même, deux énormes inconvénients : le premier, de nous faire monter d'emblée à une telle gamme de vices, de crimes, de scélératesses royales, impériales, princières, courtisanesques, seigneuriales, aristocratiques et même épiscopales, que les délits de Voltaire ne nous paraissent ensuite que des peccadilles, que nous croyons assister à une comédie du Gymnase après un mélodrame du boulevard, et que nous nous écrions, à chaque page, qu'il n'y a pas là de quoi fouetter un philosophe : le second, de fournir à Voltaire, par cet horrible tableau, la meilleure des excuses préventives, et de le justifier en l'expliquant. Pour nous, ces deux inconvénients, si graves qu'ils soient, disparaissent devant un troisième, le plus grand de tous, et que nous allons aborder de front, sans hésitation ni réticence. Que manque-t-il à notre époque, au dire de tous les bons esprits? L'autorité, l'autorité morale plus encore que la matérielle, et, pardessus tout, le respect. L'autorité morale, le respect, telles

sont les deux forces que la société pensante met au service de la société visible, que la religion compte parmi ses plus sûrs auxiliaires; et, pour rentrer dans mon sujet, je dirai que Voltaire n'a été si coupable et si funeste que parce qu'il n'a rien négligé pour les affaiblir et les détruire. Eh bien, vous voilà, vous, ennemi de Voltaire, accomplissant, dans un autre genre, et surtout dans un autre style, une œuvre analogue à la sienne : vous voilà flétrissant, souillant, souffletant, déshonorant, démolissant, dans un passé d'hier dont quelques témoins vivent encore, tous les éléments d'autorité et de respect; la royauté, le pouvoir, la magistrature, la noblesse, la haute bourgeoisie, le haut clergé! Savez-vous ce que vous faites, vous, chrétien sincère, mais aveuglé? A part quelques sophistes de salon, quelques beaux esprits de journal, quelques gourmets de paradoxe, il y a en France vingt-cinq millions de catholiques à qui je vous défie de désapprendre le respect pour tout ce que vous nous présentez comme méprisable, sans leur désapprendre en même temps leur catéchisme, l'obéissance à leur curé et le chemin de leur église! Insensé! qui voulez-vous flatter, et qui croyez-vous servir? Que diriez-vous, si nous mêlions, nous, aux témoignages de notre vénération et de notre amour pour la maison de Bourbon, quelques légères malices, non pas contre la religion,— elle est, Dieu merci, hors de toute question et de toute atteinte,— mais contre certains membres du clergé, contre quelques-uns de vos prélats qui n'ont pas eu besoin, que je sache, de commencer par être grands seigneurs pour finir par être courtisans? Vous nous diriez, — et vous auriez raison, — que nous manquons à notre rôle de défenseur de l'autorité et de la hiérarchie, de réparateurs de la pensée moderne. Eh! que faites-vous, vous, quand dans un ouvrage ostensiblement dirigé contre Voltaire et recom-

mandé, à ce titre, au suffrage des honnêtes gens, vous attaquez Louis XVI et Marie-Antoinette; lorsque vous dites de l'un : « Il n'est ni un saint ni un martyr, comme on n'a cessé de le répéter; » lorsque vous osez dire de l'autre : « De bonne heure elle perdit tout droit à la considération et au respect dus à son rang, à son âge, à sa beauté, à ses grâces, à son sexe? » — Que faites-vous, lorsque, retraçant les désordres de Louis XV, que je ne prétends pas justifier, mais qu'il serait de bon goût de ne pas rappeler sans cesse, vous écrivez cette phrase inouïe : EN VRAI BOURBON, Louis XV vit dans la royauté le droit de tout faire, sacrifiant les choses aux personnes, les personnes aux choses, les personnes et les choses à son bon plaisir. » — En vrai Bourbon! Croirait-on qu'il s'agit ici de cette maison royale de qui M. de Bonald — un de nos maîtres, qui devrait être aussi le vôtre, — a dit avec sa sagesse pleine de grâce : « Quand Dieu veut punir la France, il éloigne les Bourbons, comme le père de famille, quand il veut châtier les enfants, fait sortir la mère? — En vrai Bourbon! ne serait-ce pas là, par hasard, la véritable arrière-pensée du livre, et ne se pourrait-il pas que Voltaire ne fût en cette occasion qu'un prétexte, qu'un clou à accrocher ce nouvel échantillon des haines démocratiques? Car voilà ce qui me frappe dans toute cette impardonnable Introduction : ôtez-en quelques passages très-bien pensés et très-bien sentis sur les jésuites, et vous aurez le plus âcre *factum* que démocrate ait jamais livré aux applaudissements de ses *frères et amis*. Habillez M. Félix Pyat en suisse de cathédrale; trempez-le dans un bénitier, puis mettez-lui une plume à la main et demandez-lui deux cents pages sur les rois et les grands au dix-huitième siècle, elles seront exactement pareilles à celles que nous offre M. Nicolardot: franchement, ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre

quand on veut nous convaincre : ce n'est pas en rouvrant d'une main brutale ces deux blessures éternellement saignantes au cœur des royalistes, — la mort de Louis XVI et celle de Marie-Antoinette, — que vous nous intéresserez, à quoi? à savoir si Voltaire avait quarante mille livres de rente ou cent mille, s'il était né en février ou en novembre 1694, et si, dans son fameux procès avec le président de Brosses pour quatorze moules de bois, il avait tort ou raison contre ce président, philosophe comme lui! Laissez-nous au moins nos saints et nos martyrs! Laissez-nous ce douloureux trésor de larmes et de pitié, d'admiration et de tendresse, amassé dans nos âmes depuis soixante ans! Si ce dernier bien est le seul que nous devions garder du passé, oh! n'y touchez pas! Respectez-le comme on respecte, — pourvu qu'on ait un peu de cœur, — le lambeau d'héritage pieusement conservé dans une noble famille au milieu des tristesses d'une ruine courageuse et imméritée! Respectez-le! Autrement vous creuseriez entre vous et nous des abîmes infranchissables! Autrement nous ferions comme le chien qui se couche sur le corps de son maître, et dont la dernière morsure est pour ceux qui veulent profiter de l'immobilité du cadavre pour le dépouiller et l'outrager!

Quant aux grands, contre lesquels M. Nicolardot renouvelle toutes les attaques de la presse démagogique, je m'émeus beaucoup moins, et ne m'arrête pas à les défendre. Il y a toujours, depuis Rivarol, un peu de ridicule à se donner la mission de *réhabiliter les Montmorency*. M. Nicolardot, qui a au moins le bon esprit d'aimer et d'admirer littérairement M. Sainte-Beuve, aurait bien dû apprendre de lui « qu'aux dix-septième et dix-huitième siècles, il était de bon goût, parmi les écrivains et les penseurs, d'attaquer les grands, *parce qu'on ne connaissait pas en-*

core les petits. » M. Sainte-Beuve écrivait cela, il y a plus de dix ans; et je ne suppose pas que l'expérience de ces dix dernières années l'ait fait changer d'opinion. Je veux seulement montrer à M. Nicolardot, par un pauvre petit exemple, d'abord qu'il ne connaît pas ce dont il parle, ensuite qu'il ne tire pas même parti des armes qu'il a sous la main. M. Nicolardot, je le répète, paraît fort attaché aux jésuites, et c'est à peu près le seul bon sentiment qu'on puisse découvrir dans cette longue Introduction. Il nous dit à la page 108 : « Ce *qui* porte à croire *que* la plupart des nobles n'embrassaient l'état ecclésiastique *que* pour s'y enrichir, c'est *que* depuis *qu'il* n'y a plus de bénéfices à donner, on ne voit plus de nobles entrer dans les séminaires, de sorte *qu*'aujourd'hui *qu'un* évêque a mille peines à entretenir deux pauvres bêtes pour ses courses pastorales, il est aussi rare de rencontrer parmi les prélats un noble *qu'il* l'était d'en apercevoir de roturiers sous Louis XVI. » (Quel style! et les six cents pages sont écrites dans cette langue!) — Comment M. Nicolardot ne sait-il pas, — ce que je sais moi, profane, — que, sur dix gentilshommes qui entrent aujourd'hui dans les ordres, il y en a neuf qui se font jésuites? Or, comme les jésuites renoncent d'avance à toutes les dignités ecclésiastiques, comme ils n'ont pas même *deux pauvres bêtes* pour les traîner, comme ils n'ont pas la moindre chance de devenir archevêques, cardinaux, ni même sénateurs, comme leur ambition se borne en général à aller prêcher, évangéliser et affronter le martyre chez les Chinois et les sauvages, M. Nicolardot me permettra d'en conclure : 1° qu'il n'est pas étonnant qu'on rencontre plus de roturiers que de gentilshommes parmi les archevêques, les cardinaux et même les sénateurs ecclésiastiques; 2° qu'on ne saurait, en conscience, accuser les nobles qui se font prêtres d'a-

voir une vocation bien intéressée : *quod erat demonstrandum*, comme disent les géomètres.

J'ai prouvé de mon mieux que, par sa malencontreuse Introduction, M. Nicolardot s'était arrangé pour prévenir contre lui tous ses alliés naturels et pour détruire d'avance tout l'effet de son livre. Je vais maintenant essayer de prouver que, dans ce livre même, il s'y est pris de façon à ce que Voltaire nous apparaisse comme très-pardonnable, très-aimable, très-amusant, très-intéressant, très-méchamment mis à mort par Nicolardot, et, au demeurant, comme le seul honnête homme de son pays et de son époque.

II

Un livre inopportun, mal conçu et mal fait, ne change rien, Dieu merci ! au fond de la question, et n'empêche pas que l'homme qui a écrit la *Pucelle* ne soit parfaitement odieux et méprisable. Vous voyez pourtant ce qui arrive : il était clair que les voltairiens spirituels, — et soyez sûrs qu'il y en a toujours, — ne laisseraient pas échapper une si belle occasion de relever à peu de frais leur idole sur son piédestal de marbre et d'or, d'argile et de boue. Remarquez, en effet, que les gens d'esprit, hostiles ou indifférents en religion, ne procèdent jamais autrement. Ils se gardent bien de prendre l'initiative d'une attaque contre le christianisme, ou même d'une défense de Voltaire : ils n'ont garde de prétendre qu'on puisse être digne encore d'estime et de respect après avoir joué pendant soixante ans avec toutes les vérités divines et humaines, *comme la main du crime avec les vases de*

l'autel. Non : mais que, par excès de zèle ou par amour du bruit, un ours chargé de reliques, un Érostrate dévot, apporte sa torche à ce temple ou jette son pavé à cette guêpe, aussitôt la guerre recommence ; l'arrêt qui semblait irrévocable est menacé d'un nouveau pourvoi ; Voltaire retrouve une foule d'amis dont on ne se doutait pas, et qui, peut-être, ne s'en seraient pas doutés eux-mêmes sans ce malheureux livre qui réveille les querelles et les contradictions endormies. On cause, on jase, on se moque, on s'irrite, on se déchaîne : — Eh bien, qu'en dites-vous? Ce pauvre Voltaire! notre grand Voltaire! le défenseur de Sirven et de Calas! l'avocat des faibles et des opprimés! le mandataire infatigable des droits de l'humanité! le précurseur de notre immortel 89! comme on le calomnie! ou plutôt comme ses calomniateurs prouvent par l'inutilité de leurs efforts la pureté de sa vie! Témoin cet ennemi qui emploie six cents pages à le viser et qui le manque! Témoin cet énorme volume qui annonce des scélératesses et donne à peine des peccadilles! Tant de bruit pour si peu! tant de colères pour de si légers crimes! tant de recherches pour des preuves si minces! tant de gros mots pour des choses si petites! Mais notre cher grand homme était donc inattaquable! nous avions donc grand tort de l'abandonner! Au fait, puisqu'on l'insulte, je vais me remettre à l'aimer et à le lire.... — Et ainsi de suite; si bien que cette œuvre bruyante, destinée à *achever* Voltaire, aboutit en définitive à le réhabiliter, à le rajeunir, à le ressusciter. Voilà pourquoi le livre de M. Nicolardot m'a inspiré dès l'abord tant de méfiance et d'inquiétude : mes critiques n'étaient, hélas! que des pressentiments, et l'événement me prouve que je ne m'étais pas trompé.

N'y avait-il donc pas moyen d'écrire un ouvrage piquant

et instructif, agréable et utile, avec la vie privée de Voltaire? Il suffisait, pour cela, de bien peu de chose: faire exactement le contraire de ce que M. Nicolardot a fait. Je viens de relire, pour me reposer un peu du Nicolardot, les fines causeries de M. Sainte-Beuve, *Voltaire à Cirey*, *Voltaire et le président de Brosses;* j'y ai ajouté l'aimable chapitre, *Voltaire à Lausanne*, des *Histoires de la vie privée d'autrefois*, de M. Oscar Honoré; et j'ai reconnu là combien il eût été facile, avec un peu de finesse et de science stratégique, non pas précisément de faire haïr Voltaire, — ce qui est superflu pour les uns et impossible pour les autres, — mais d'amener tous les hommes d'esprit à ne pas vouloir être ses dupes. Or c'était là l'essentiel, et tout le désastre de M. Nicolardot est de ne pas l'avoir compris. Qu'importe Voltaire criminel? on vous répond; non sans justesse, que la morale n'a rien à voir dans son influence, qu'on n'a jamais prétendu faire de lui un héros de probité et de vertu, que sa gloire est d'avoir émancipé l'intelligence moderne, et que celle-ci, sous peine d'ingratitude, doit prendre parti pour lui. Il s'agissait donc de désintéresser l'intelligence et l'esprit dans ce long procès où on ne leur a donné que trop de penchant à se croire juges et parties: il s'agissait de leur montrer Voltaire sous son vrai jour, c'est-à-dire si égoïste, si madré, si rapace, si sec, si tracassier, si quinteux, si chicaneur, si bien doublé d'humeur normande, de subtilité de procureur, de charlatanisme d'avocat, et surtout, — pour le résumer en un mot, — si constamment et si complétement COMÉDIEN, que ses admirateurs et ses disciples, ne fût-ce que pour lui ressembler davantage, en arrivassent tous à ne plus pouvoir le prendre au sérieux, et à se moquer de lui afin de mieux profiter de ses exemples. Le jour où vous auriez fait comprendre à l'esprit que, par

cela même qu'il est l'esprit, il ne lui sied pas d'avoir l'air de croire en Voltaire, et que Voltaire lui-même, son patron, l'en dissuaderait s'il revenait au monde, vous auriez bien plus avancé la question qu'en démontrant que Voltaire a volé, pillé et assassiné sur les grands chemins. Un Voltaire de mélodrame, quelle faute! Encore si c'était un Voltaire de tragédie! on songerait aux siennes, et la rancune littéraire viendrait au secours de l'indignation morale.

M. Nicolardot, il faut en convenir, est un singulier accusateur! Par la manière dont il attaque les hommes et les choses les plus attaquables, il donne immédiatement envie de les défendre. Il nous intéresse à Voltaire à force de vouloir le noircir, et le voici qui nous oblige, dès sa première page, à plaider pour un des sept péchés capitaux, qu'il veut absolument charger de toutes les iniquités humaines. Qu'a donc fait cette pauvre avarice à notre jeune et bouillant érudit? Elle est déjà bien assez désagréable de son propre fonds sans qu'on y ajoute encore en la confondant avec la friponnerie, l'escroquerie, le vol et toutes les prouesses des héros de cours d'assises. Si M. Nicolardot connaissait le monde autrement que par les livres, — et quels livres! — il saurait que les fripons se recrutent bien plus souvent parmi les dissipateurs que parmi les avares. Sans revenir sur ces gros mots d'escroc, de filou, de voleur, qui me répugnent horriblement et que M. Nicolardot répète beaucoup trop pour l'agrément de ses lecteurs, remarquons que notre siècle nous a donné sur ce chapitre délicat des leçons fort instructives, et qu'à voir comment finissent les écrivains prodigues, on se réconcilie avec l'excès contraire.

C'est pourtant sur cette injuste synonymie de deux *qualités* fort distinctes que M. Nicolardot semble avoir écha-

faudé tout son livre. Ce livre tombe de lui-même, — et ce ne serait pas un malheur, — si vous refusez à l'auteur qu'on ne puisse pas tenir à son argent sans voler celui de son prochain. Voltaire est-il un escroc parce qu'il a compris le pouvoir de la richesse dans les sociétés modernes, parce qu'il a voulu être riche, parce qu'il s'est fait, pour y parvenir, spéculateur, agioteur, créancier, capitaliste, courtisan, solliciteur, parce qu'il a consacré à son budget et à sa fortune presque autant de souplesse d'esprit qu'à ses écrits et à sa gloire? Oui, répond M. Nicolardot; non, répondent avec vous le bon sens et la grammaire; et ce léger différend pourrait se continuer à perte de vue; car dans cet étouffoir de quatre cents pages, je vous défie de trouver autre chose, à travers de prétendues découvertes empruntées aux *anas* les plus malpropres, que cette perpétuelle confusion d'un vice avec un crime, de l'avare avec le larron. M. Nicolardot est si préoccupé de cette ressemblance, qu'il commence, l'imprudent! par une définition de l'avarice et une citation de Molière, plaçant ainsi sa prose entre celle d'Harpagon et celle de Candide. Le lecteur qui sait son Molière par cœur, affriandé par ce dialogue entre maître Simon et Harpagon, songe aussitôt au denier quatre, au lit à bandes de point de Hongrie, au pavillon à queue d'une bonne serge d'Aumale rose sèche, à la tenture de tapisserie des amours de Gombaud et de Macé, à la peau de lézard de trois pieds et demi, au trou de Madame et au damier, avec le jeu de l'oie renouvelé des Grecs, à tous les détails de ce célèbre emprunt qui est resté le type du genre; et, comme M. Nicolardot, — seconde imprudence! — nous annonce qu'il va nous montrer Voltaire *surpassant Harpagon*, on s'attend à des énormités. Aussi, quel désappointement, lorsque l'auteur déroule enfin son écheveau d'érudit à la petite semaine, et

qu'on reconnaît que tout se réduit chez Voltaire à des contrats passés en bonne forme, à des précautions minutieuses mais légitimes, à une honnête vigilance de capitaliste et de créancier, à des débiteurs quelque peu harcelés quand ils sont par trop en retard, et surtout à mille ingénieux subterfuges pour faire rentrer les intérêts en souffrance sans en paraître trop inquiet ni trop pressé ! En vérité, si c'est là de l'avarice, on n'en rencontrera jamais de plus spirituelle, et elle amène sous cette plume,— c'est de celle de Voltaire que je parle, — des détails si charmants, des traits si fins, de si délicieuses malices, des variations si inépuisables et si exquises ; il trouve, pour se faire payer ce qu'on lui doit, de si bonnes raisons tournées de façon si piquante ; il s'égaye si plaisamment aux dépens de ces marquis, de ces princes, de ces fermiers généraux, de ces grands seigneurs, de cet excellent M. de Lézeau, « à qui il a joué le tour de vivre jusqu'à la fin de la présente année, » qu'on lui pardonne de grand cœur, qu'on serait désolé qu'il eût été moins inventif dans le recouvrement de ses créances, et que le résultat le plus clair de cette première bordée de la grosse artillerie Nicolardot est de nous intéresser vivement à l'avarice et à Voltaire ; résultat très-bizarre, mais très-réel et qui se prolonge jusqu'à la dernière page du livre : car, à chaque chapitre, M. Nicolardot recommence sa maladroite manœuvre. Il se pose en homme sûr de son fait, prêt à nous révéler des choses horribles, hideuses, inouïes, que personne ne sait et qu'il a fini par découvrir, ayant ses poches pleines de preuves dont une seule suffirait pour déshonorer Voltaire et en faire l'égal de Cartouche et de Mandrin. On se prépare à frémir, à rougir, à s'indigner, à crier haro sur le scélérat : le fait arrive enfin, précédé, accompagné et suivi de cet appareil formidable qui entoure

l'exécution des grands criminels ; il arrive, le *san benito* sur la tête, entre deux haies de solécismes, ayant du Nicolardot à sa droite et à sa gauche, pour mieux constater le crime et la pénitence : on écoute de toutes ses oreilles la lecture de l'acte d'accusation, les conclusions du réquisitoire ; et puis.... rien ou presque rien ! à peine un délit de simple police : une aumône insuffisante, un secrétaire mal payé, un domestique mal récompensé de son zèle, quelques arrière-cousins moins bien traités que madame Denis, des amis et des philosophes oubliés dans le testament, des exagérations de malade et de vieillard se faisant un peu plus vieux et un peu plus malade pour mieux placer son argent, une bonne action gâtée par un sarcasme, un grain de malice, d'égoïsme ou de vanité se mêlant aux charités et aux munificences d'apparat ; partout, en un mot, le *parturiunt montes*, et le *ridiculus mus*.... Hélas ! le *ridiculus mus*, ce n'est pas Voltaire, c'est M. Nicolardot.

Et voyez le guignon ! une fois en train d'amnistier Voltaire par suite de cette contradiction naturelle qu'éveillent toujours les agressions maladroites, on ne s'arrête pas en si beau chemin, et l'on en vient à se demander si cette avarice n'a pas eu un sens, un caractère particulier, si, au lieu d'être simplement un défaut ou un vice, elle n'a pas été une des faces de cet esprit qui a tant démoli, mais aussi tant pressenti, tant deviné et tant préparé. En nous citant le fameux passage des *Mémoires* de Voltaire : « J'ai vu tant de gens de lettres pauvres et méprisés, que j'ai conclu dès longtemps que je ne devais pas en grossir le nombre. Il faut être en France enclume ou marteau ; j'étais né enclume, etc., etc. » Comment M. Nicolardot n'a-t-il pas compris que c'était là son sujet véritable, que Voltaire se livrait là tout entier, et qu'il valait mieux l'y

saisir et essayer d'y retrouver une des plus essentielles parties de son rôle que multiplier à l'infini des détails fastidieux ou repoussants, et se faire appliquer, quatre cents fois de suite, le vieil adage : « Qui veut trop prouver ne prouve rien ? » Enclume ou marteau ! je veux être marteau et non pas enclume, *quia nominor leo*, parce que j'ai plus de talent que tout le monde, parce qu'il serait inique, absurde, révoltant. que cette prééminence intellectuelle n'amenât pas une prééminence sociale, parce que, s'il est d'usage que l'argent donne de l'esprit, il est de droit que l'esprit donne de l'argent, parce qu'il est temps d'en finir avec les hommes de génie crottés, râpés, déguenillés, faméliques, avec les poëtes gueusant une pension dans l'antichambre d'un seigneur hautain ou d'un financier imbécile, et que la propriété littéraire doit être une des plus sûres et des plus loyales conquêtes de l'avenir. — O monsieur Nicolardot ! que vous avez la main malheureuse ! Vous attaquez Voltaire sur le seul point où il soit invulnérable, par le seul côté qui lui donne des titres à notre reconnaissance. Il n'a pas voulu être enclume, et il a eu bien raison ; il a créé l'existence de l'homme de lettres, telle que nous la comprenons aujourd'hui dans son acception la meilleure, c'est-à-dire indépendante, tirant de ses travaux un profit qu'elle ne doit qu'à elle-même, et marchant de pair, pourvu qu'elle soit honorable et digne, avec ces supériorités d'argent et de naissance qui, après l'avoir eue pour adulatrice et pour tributaire, sont forcées de l'accepter pour égale. Contradiction frappante ! étrange situation faite par M. Nicolardot à l'homme qu'il déteste et qu'il veut noircir ! Il commence par le mettre en présence de son siècle, et il se trouve que ce siècle est si corrompu, si pervers, si hideux, que Voltaire, en comparaison, n'a plus que des défauts de rosière. Il finit par concentrer

presque toutes ses attaques sur l'avarice de Voltaire, et il se trouve que cette avarice, quelque nom qu'on lui donne, a été un grand service rendu aux lettres, une première initiation de la littérature et du talent à un droit tout aussi réel, ce me semble, que celui des fermiers généraux, des banquiers ou des receveurs; au droit de s'enrichir par son travail et par sa pensée, au lieu de s'enrichir par l'argent des autres et le travail de ses commis. Là Voltaire est le vrai précurseur de notre siècle, et là encore tout l'avantage lui reste. Lisez, feuille à feuille, le volume de M. Nicolardot : voyez Voltaire aux prises avec les libraires, avec les comédiens, avec ses parents, ses débiteurs et ses amis, et, malgré la peine que son biographe se donne pour le faire paraître impardonnable, dites-moi si, dans toutes ses relations de *ménage* et de *finances* littéraires, le châtelain de Ferney n'en était pas encore à l'enfance de l'art, si nos contemporains ne l'ont pas dépassé de beaucoup, et si le droit d'auteur n'est pas devenu, de nos jours, entre telles mains que je pourrais nommer, une tout autre industrie que du temps de Jore et de Lekain. Voltaire abandonnait aux comédiens le produit de ses pièces : connaissez-vous quelqu'un parmi nos auteurs qui ait envie de l'imiter? — Voltaire a ruiné deux ou trois de ses libraires : à quel écrivain célèbre n'en est-il pas arrivé autant? — Voltaire se rappelait un peu trop souvent à ses débiteurs : hélas! nous possédons de grands romanciers et de grands dramaturges qui voudraient bien se faire oublier de leurs créanciers. — Voltaire se vengeait, par des bons mots, des gens qui lui faisaient faillite : on assure aujourd'hui que certains de nos illustres sont forcés de se payer en bons mots (qui ne valent pas ceux de Voltaire), non pas des faillites qu'ils subissent, mais de celles qu'ils font. — Voltaire mettait un peu de charlatanisme dans ses actes de bienfaisance, dans

ses plaidoyers pour les opprimés et les victimes, dans ses embellissements de Ferney, dans ses prétentions à répandre autour de lui le mouvement et la richesse, à bâtir des églises, à protéger l'agriculture et à doter des orphelines, dans son rôle de Mécènes vis-à-vis des écrivains et des philosophes, dans ses libéralités paternelles à l'égard de la petite nièce de Corneille : que tout cela est peu de chose auprès du charlatanisme moderne, de toutes ces *réclames* au tombeau, au monument, au conscrit, aux petits-fils ou petits cousins de grands hommes, aux estropiés, aux incurables, aux paralytiques, dont nous avons, depuis plus d'un an, le grotesque spectacle, et qui nous ont valu, au lieu des lettres ravissantes de Voltaire, tant de lettres ridicules? Ainsi, partout et toujours, comparé à son siècle et au nôtre, le Voltaire de M. Nicolardot sort de ce double contrôle avec le double honneur de valoir beaucoup mieux que ses contemporains et un peu mieux que nous. Était-ce là le but de M. Nicolardot? Je dois lui déclarer qu'il l'a atteint ; j'ajoute, pour le justifier, qu'il est sujet à dire le contraire de ce qu'il veut dire ; témoin ce passage, pris au hasard, où, après avoir peint le maréchal de Richelieu comme le plus abominable des libertins, le plus endurci des athées et le plus effronté des mécréants, il achève d'un coup de pinceau cet affreux portrait en nous disant : « Peu s'en fallut qu'il n'empêchât Louis XV de mourir sans se confesser. » (Introduction, page 159.) Évidemment ou Vaugelas est un sot, ou cette phrase signifie que cet exécrable, cet impie, cet infernal maréchal de Richelieu a fait ce qu'il a pu pour que Louis XV ne mourût pas sans confession. Eh bien ! cette petite phrase est la fidèle image de tout le gros volume de M. Nicolardot. Il emploie à se donner des démentis tout le temps et toute l'encre qu'il croit employer à nous donner des preuves.

Finissons : il y a quelque chose de plus pénible que de critiquer un mauvais ouvrage ; c'est d'être forcé de trouver mauvais un ouvrage que l'on voudrait trouver bon. Si, parmi les adversaires de M. Nicolardot, il en est que son livre ait réjoui, je ne suis pas de ceux-là, et, ne pouvant le défendre, je vais me hâter de l'oublier. J'ai eu soin de maintenir le débat sur ce terrain de l'avarice où M. Nicolardot a récolté sa plus grosse gerbe, et où le pied du moins peut se hasarder sans glisser dans la fange et l'ordure. Quant aux détails plus intimes, aux privautés de boudoir ou de corps de garde, aux indiscrétions d'alcôve, aux accusations d'incestes et autres gentillesses d'un genre aussi malhonnête et plus déshonnête, je renonce à y suivre le trop curieux biographe ; tout le monde n'a pas la vocation du bourbier et du cloaque ; tous les poumons ne sont pas assez robustes pour respirer impunément certains miasmes qu'on ne réussira jamais à assainir en les transportant d'un bouge dans une sacristie. C'est assez, d'ailleurs, c'est trop s'occuper d'un livre qui a fait trop de bruit pour ce qu'il vaut, et à qui les voltairiens n'eussent pas permis d'en faire tant s'il valait davantage. La dévotion de mauvaise compagnie me choque et me révolte plus que l'impiété ordurière ; car celle-ci reste dans ses attributions naturelles, celle-là en sort ; ou plutôt ce n'est plus de la dévotion, c'est un déplorable alliage où de mauvais instincts se mêlent à de saintes croyances pour les compromettre et les discréditer. Élevons-nous, purifions-nous dans la défense de ces vérités immortelles ; n'oublions jamais que, pour jeter de la boue, il faut en ramasser, et que c'est une triste façon de salir ses antagonistes que de commencer par se salir soi-même. Imitons plutôt les athlètes antiques qui, avant de descendre dans l'arène, se lavaient le corps et les mains. *Sursum corda !* nous disent

nos maîtres; oui, *sursùm corda!* Que nos cœurs et nos âmes tendent sans cesse vers les hauteurs; ramenons-les à cet air fortifiant et pur des grandes pensées, des grandes leçons et des grands exemples; une fois à ce niveau, nous n'aurons plus besoin qu'on nous prouve que Voltaire est un scélérat pour échapper à son influence, car nous nous dirons ce que M. Nicolardot ne s'est pas assez dit, que le moindre hémistiche de son infâme poëme, le moindre trait de sa philosophie desséchante, le moindre sarcasme de son insolente impiété, le moindre de ses efforts pour rapetisser, avilir et déhonorer l'âme en surexcitant l'esprit, ont été mille fois plus coupables, mille fois plus concluants contre sa doctrine et sa personne, que ne le seraient ses lésineries les mieux prouvées, ses friponneries les plus authentiques. Laissons-le dans son froid cercueil, au milieu de ses reliques glacées, où on finira par l'abandonner à son sommeil si nous n'allons pas l'y réveiller. Ne souffrons pas que les Courbet de la littérature néo-chrétienne se substituent aux Dominiquin et aux Raphaël; soyons chrétiens avec saint Augustin, avec Bossuet, avec Joseph de Maistre, et non pas avec ces petits Suétones d'estaminet qui ont toujours l'air de se tromper de porte en entrant dans une église; et, pour revenir à une image qui m'a constamment poursuivi pendant cette nauséabonde lecture, soyons chrétiens avec les aigles et non avec les taupes.

UN HISTORIEN DE CLÉMENT XIII ET DE CLÉMENT XIV

LE R. P. DE RAVIGNAN[1]

J'entreprends une tâche difficile, et, pour la rendre plus difficile encore, je l'indique dès le premier mot : je voudrais m'associer à cette réparation éclatante, nationale ou plutôt universelle, qui s'accomplit, depuis quelques années, en faveur des jésuites. Je voudrais rendre hommage au livre qu'un illustre religieux vient de publier comme pièce justificative d'une réhabilitation essentielle à l'honneur, à la justice, à la conscience du pays ; et, en même temps, je voudrais dégager du débat, sinon tel ou tel prince de la maison de Bourbon, telle ou telle période d'une race royale qui, comme toutes les choses humaines, a eu ses grandeurs et ses fautes, ses magnificences et ses éclipses, au moins l'intérêt général et le rôle de cette mo-

[1] *Clément XIII et Clément XIV.*

narchie dans l'histoire. A tort ou à raison, — le malheur est susceptible et la fierté sied à la défaite, — il m'a semblé que l'on répétait un peu trop souvent les mots de dynastie bourbonienne, de complot bourbonien, à propos de cette suppression de la Compagnie de Jésus, que le R. P. de Ravignan nous raconte avec une éloquence si pénétrante, une modération si admirable, un sentiment si profond de toutes les convenances et de tous les respects. Il m'a semblé qu'en annonçant son ouvrage, en lui décernant des éloges assurément fort mérités, on n'était pas fâché de faire sortir de cette révision si juste et si nécessaire d'un vieux procès, une procédure nouvelle dont les Bourbons payeraient les frais. Or, comme nous avons en France la manie de généraliser et de pousser les choses à l'extrême, comme l'anecdote de *toutes les aubergistes rousses* s'y reproduit à chaque instant et sur les sujets les plus graves, il suffirait de quelques lecteurs distraits, intéressés ou prévenus, pour conclure des violences de Tanucci et de Monino, des légèretés de Choiseul et de d'Aubeterre, à un antagonisme historique, décisif, caractéristique, entre les Bourbons et la Compagnie de Jésus, les Bourbons et la Papauté, les Bourbons et l'Église. Quelle aubaine pour cette école qui appelle Henri IV un affreux gendarme, et qui affirme que tout serait allé pour le mieux dans le monde chrétien et la nation française si le vainqueur d'Ivry avait été battu par Mayenne et par la Ligue ! Elle s'emparerait d'un récit véridique et d'un livre excellent pour habiller du même coup en persécuteurs héréditaires de l'Église et des papes les prédécesseurs et les successeurs de Louis XV, et peut-être finirait-elle par attribuer à un Bourbon les souffrances de Pie VI et de Pie VII, le martyr de Valence et le martyr de Fontainebleau.

Je suis sûr, heureusement, de bien mieux répondre à

l'intime pensée du pieux auteur de *Clément XIII et de Clément XIV*, en écartant de ce triste épisode ce qui ne s'y trouve compromis que d'une façon accidentelle et fatale, et en recherchant les causes de ce grand acte d'iniquité dans l'influence délétère d'un siècle qui se donna pour mission et pour but de préparer toutes les destructions avant de les consommer toutes.

Les dernières années du règne de Louis XIV offrent, dans leur majesté sombre et funèbre, deux grands faits qui devaient peser de tout leur poids sur ce royaume qu'il allait quitter et ce siècle qui commençait. En plaçant la couronne d'Espagne sur la tête d'un de ses petits-fils, en parsemant des rejetons de la couche royale les trônes des deux péninsules, en établissant les bases du pacte de famille, le vieux roi créait, non pas pour un individu, mais pour une race, non pas pour une succession, mais pour une collection de souverains, un inconvénient et un péril : l'inconvénient et le péril attachés à ce rêve de monarchie universelle que nul n'effleura impunément, qui dépasse les forces humaines, qui rompt l'équilibre nécessaire des nationalités et des puissances, et qui, se combinant avec le pouvoir absolu, en augmente les excitations et le vertige. Secondement, Louis XIV, par la dévotion officielle qu'il imposa à sa cour et qui fit presque partie de l'étiquette, par les rigueurs qu'il exerça contre Port-Royal et les protestants, par quelques choix malheureux de confesseurs et de ministres, amassait d'avance, pour le moment où il disparaîtrait de la scène, une réaction terrible, une explosion de licence où les esprits rebelles, frondeurs, irréligieux et sceptiques, regagneraient en un jour vingt ans de compression et d'hypocrisie. Il arriva donc, par une funeste coïncidence, que le sentiment de l'autorité morale et religieuse s'amoindrit, que le lien des consciences et des

âmes se relâcha, que l'irrévérence et le sarcasme descendirent des dogmes aux personnes pour remonter des personnes aux dogmes, tandis que les pouvoirs terrestres conservaient, à l'extérieur du moins, leur attitude absolue. Or, il n'est pas de situation plus fâcheuse, parce qu'il n'en est pas de plus favorable aux empiétements de la société civile sur la société chrétienne, et des gouvernements sur l'Église ; les uns gardent tous leurs moyens d'attaque, l'autre perd presque tous ses moyens de défense. Cet antagonisme, qui, dans des siècles de foi, n'amène que des malheurs réparables et des collisions passagères, devient alors l'expression même d'une époque et comme la revanche des révoltes de l'esprit et de la matière contre les vérités qui les gênent ou les humilient. Grâce à ce mélange de perversité et d'inconséquence qui fait le fond de l'humanité abandonnée à ses propres misères, ceux-là mêmes qui commencent une sourde guerre contre les abus d'une royauté sans contrôle et sans limites, qui épèlent le vocabulaire des droits et des libertés de l'homme, sont les premiers à applaudir à ces abus et à oublier ces droits, dès qu'il s'agit de frapper ou de garantir leurs adversaires naturels, les représentants visibles d'une religion pacifique et désarmée. Ceux-ci, sentant que les points d'appui leur manquent, trop sûrs de ne pas trouver au dehors cette force et ce recours qu'ils demandent aux consciences et non aux épées, craignant de tout aigrir s'ils refusent tout, espérant sauver beaucoup s'ils sacrifient quelque chose, montrent dans la résistance une faiblesse, une indécision, qui achèvent d'enhardir la haine, d'encourager l'oppression, d'abuser les indifférents et d'apprêter à la postérité et à l'histoire d'éternels malentendus. Viennent, dans ces moments néfastes, des rois débauchés, des ministres prévaricateurs, des maîtresses effrontées, une philosophie

dissolvante s'infiltrant dans tous les grands corps de l'État, la passion, la convoitise, l'orgueil, prélevant leur part et cachant leur jeu sous de prétendues combinaisons politiques, et on arrive à ce spectacle singulier, odieux, déplorable — plus logique pourtant qu'on ne le pense – d'une persécution dirigée contre le Saint-Siége et l'Église, à travers un ordre religieux, par des souverains catholiques.

Remarquez, en effet, cette anomalie bizarre! Il y avait, à la même époque, un roi et une impératrice, l'un protestant, l'autre schismatique, tous deux philosophes, tous deux déshonorant leur puissance et leur gloire par ces vices dont la seule idée fait frémir un honnête homme et rougir une honnête femme. Ni Frédéric II, ni Catherine n'acceptèrent la proscription des jésuites dans leurs États: ils rendirent justice à leurs mérites et à leurs services; ils s'efforcèrent de les maintenir comme corps religieux et enseignant, et ce furent les jésuites qui, par leur obéissance à la cour de Rome, échappèrent à cette étrange protection de la philosophie et de la luxure couronnées. Tout au contraire, parmi ces rois catholiques dont les ministres et les ambassadeurs arrachèrent à Clément XIV le fameux bref *Dominus ac Redemptor*, le plus violent, le plus acharné, le plus implacable fut justement le plus catholique, le plus vertueux de tous, Charles III, roi d'Espagne; et même il suffit d'une lecture attentive du beau livre du P. de Ravignan pour se convaincre que Louis XV et ses agents auraient certainement transigé avec Clément XIV, sans l'inflexible persistance de Charles III; ou plutôt il suffit d'un moment de réflexion impartiale pour reconnaître qu'il n'y avait pas, qu'il ne pouvait y avoir ni chez Louis XV, ni chez le duc de Choiseul, ni chez le cardinal de Bernis l'étoffe de persécuteurs. Que faut-il conclure de ces contrastes? que l'hérésie et le schisme valent mieux

que l'orthodoxie? qu'il est plus doux et plus rassurant, pour un ordre religieux, de vivre sous les lois d'un ami de Voltaire ou d'une amie de Potemkin que sous le sceptre du successeur de Charles-Quint et de Philippe II? Tout se réduirait alors à une question d'utilité pratique, de protection banale, de repos matériel, et je ne vois pas ce que la religion, cette grande institutrice des âmes, aurait à y gagner. Non; on peut en tirer, selon moi, un enseignement plus vrai, plus conforme à l'esprit de l'histoire.

Nous jugeons trop aujourd'hui, d'après nos idées toutes modernes, ces conflits entre le Saint-Siége et les monarchies chrétiennes, entre le *Pape et l'Empereur*, qui jaillissaient tout armés des entrailles mêmes du moyen âge, du souvenir des luttes féodales, d'un échange, tantôt orageux, tantôt pacifique, entre la société et l'Église. Pour nous, qui n'avons vécu que parmi des ruines et qui travaillons à rajuster tous ces débris, il semble toujours que l'idée de royauté catholique est inséparable de soumission à la papauté, qu'une collision entre la puissance temporelle et la cour de Rome n'est explicable que par l'impiété de l'agresseur, par son abdication volontaire du titre de chrétien. Or, à cette date même de 1770 qui paraît si rapprochée de nous, et qui, dans le fait, en est séparée par une immensité, il n'en était pas ainsi. La catholique Espagne te même la France, encore remplie de l'image de Louis XIV, conservaient des traditions d'après lesquelles un conflit avec le pape, la demande de l'extinction d'un ordre injustement regardé comme gênant pour la politique des souverains ou le repos des peuples, n'étaient qu'un épisode dont l'analogue se retrouvait, à diverses époques de leur histoire, sous les princes les plus fervents et les plus illustres. Le malheur, le grand malheur fut que ces traditions officielles, réminiscences des siècles de foi,

se rencontrèrent, chez des rois faibles ou bornés, chez des ministres impies, dans une société gangrénée, avec un affaiblissement de toutes les croyances, de toutes les forces morales et vitales, et que, dans ce moment unique, il n'y eut, pour sauver les victimes, retenir les oppresseurs, épargner à la chrétienté le spectacle d'une cruelle injustice, ni les voix du passé que l'on n'écoutait plus, ni celles de l'avenir qui ne parlaient pas encore; ni les convictions profondes qui ramènent, ni les expériences douloureuses qui corrigent; rien qu'un monde penché sur les abîmes et y jetant d'avance, comme prémices, tout ce qui eût pu l'empêcher d'y tomber.

Et cela est si vrai, il est si vrai que la suppression des jésuites fut l'œuvre d'une époque et non d'une race royale, d'une société et non d'une dynastie, que les deux papes, qui eurent tour à tour à repousser et à subir cette tyrannique exigence, en offrirent eux-mêmes, dans leurs personnes et dans leurs actes, bien qu'avec des caractères et des résultats tout différents, l'empreinte ou le reflet. Je comprends et j'admire le sentiment filial qui a porté le P. de Ravignan à grandir Clément XIII, à justifier Clément XIV; c'était, pour une plume telle que la sienne, l'insoluble difficulté de son sujet, que sa qualité de religieux, sa sainte et mystique filiation avec les victimes, lui interdisant toute ombre de récrimination ou même de plainte vis-à-vis des puissances pontificales, le contraignît par conséquent à faire peser sur les puissances séculières toutes les rigueurs de l'histoire. Même dans cette distribution forcée de ses griefs trop légitimes, il a montré une réserve, une mesure, un esprit de douceur et de pardon, une respectueuse compassion pour les coupables si cruellement frappés dans leurs descendances, que n'imitent pas tous les appréciateurs de son livre, et qui prouvent une fois de

plus que, sous l'habit de religieux comme sous les autres, l'homme bien élevé se retrouve toujours. On sent que c'est à regret et par une nécessité invincible qu'il frappe sur ces Bourbons, qui, pris à ce moment du dix-huitième siècle, forment, j'en conviens, un assez triste groupe, mais qui, plus tôt et plus tard, dans leurs prédécesseurs et leurs héritiers, ont donné au monde des grands hommes, au ciel des saints, aux bourreaux des martyrs, et que jamais, quoi qu'on fasse, la religion ne reconnaîtra parmi ses persécuteurs. Nous qui, sans rien amoindrir de ce qu'il vénère ni excuser de ce qu'il condamne, pouvons rester un peu en deçà du côté du Vatican et aller un peu au delà du côté de l'Escurial ou de Versailles, nous dirons franchement qu'il nous est impossible d'exalter à ce degré Clément XIII et d'amnistier à ce point Clément XIV. Les noms d'Athanase, de Grégoire VII, de saint Pie V, ressemblent presque à d'involontaires épigrammes quand on les rapproche de ces deux mélancoliques vieillards, pliant sous le fardeau que rien ne les aide plus à porter. Rien de plus pathétique et de plus touchant que la résistance de Clément XIII; mais qu'il y a loin de ces lettres, de ces prières, de ces efforts partiels et isolés, à ces déploiements de forces, à ces éclats de foudres spirituelles, lancées à pleines mains sur les dissidents et les rebelles par les immortels athlètes de la papauté! Clément XIII maintient intacts l'honneur, les droits, l'esprit du Saint-Siége; mais il lègue tout aussi intactes à son successeur les difficultés d'une situation inextricable. Et Clément XIV! physionomie aimable et douce, intelligence facile et charmante, mœurs pures, tout ce qu'il faut pour réaliser l'idéal d'un pape dans des temps paisibles et heureux: mais quelle faiblesse! quelle politique de concessions et d'atermoiements, la plus funeste, la plus désastreuse de toutes! Il sait, dès le premier jour, que la

suppression des jésuites, si elle n'a pas été la condition même de son élection, doit en être le résultat, que cette clause tacite a été murmurée tout bas autour ou au sein du conclave par les cardinaux dévoués aux puissances, qu'à peine assis sur le siége de saint Pierre, il va avoir à se débattre contre les étreintes de cette question capitale : que trouve-t-il à lui opposer? des délais, des demi-mesures, des rigueurs de détail, plus odieuses peut-être qu'une proscription souveraine et nettement formulée. Gagner du temps, différer d'un an, d'un mois, d'une semaine, alléguer une maladie, un voyage, une saison aux eaux, attendre du hasard, de l'imprévu, de l'invraisemblable, quelque chose qui vienne à son aide, qui le dispense d'agir, qui lui permette de sauver ceux qu'il ne peut ni abandonner ni défendre, voilà tout ce que sait le successeur des Sixte-Quint, des Paul IV et des Hildebrand. Eh! me dira-t-on, que pouvait-il de plus? Rien, et loin de moi l'idée de l'humilier ou de le noircir pour absoudre les vrais coupables ou détourner d'eux l'attention et le ressentiment des lecteurs! Rien, absolument rien, et c'est là ce qui caractérise l'époque, précise le sujet, explique les violences de l'attaque par les mollesses de la défense, et donne à cet épisode une physionomie particulière et comme un millésime ineffaçable. Ni Clément XIII ni Clément XIV n'ont pu faire mieux ou plus que ce qu'ils ont fait, parce qu'ils sentaient se briser ni trembler sous leurs mains tout ce qui, aux époques précédentes, leur eût servi d'armure ou de sauvegarde, parce qu'ils voyaient s'écrouler ou chanceler sous leurs yeux tout ce qui leur eût servi de rempart, parce que, seuls dans la place démantelée, ils n'avaient plus qu'à tendre leurs bras suppliants à des agresseurs étourdis ou implacables, parce que ceux-ci n'eurent, pour les arrêter dans leur œuvre criminelle, ni la foi, ni l'expé-

rience, et que, ne croyant plus, ils n'avaient pas encore souffert.

J'avais besoin de cette longue, beaucoup trop longue préface, afin de me trouver plus libre et plus à l'aise dans l'expression de mon admiration sincère pour le livre du R. P. de Ravignan. Ici, on le comprend, la critique ne saurait se contenter de ses formules habituelles. Ce serait s'abuser que se croire quitte envers un pareil nom, un pareil sujet et une pareille œuvre au moyen d'une appréciation purement littéraire, et je me regarderais comme coupable de profanation et d'irrévérence si je traitais, même en le louant, l'auteur de *Clément XIII et Clément XIV* comme un des justiciables ordinaires de mes fugitives causeries. Descendu de sa chaire pour continuer, sous une autre forme, sa tâche de réparation et de vérité, il me semble que c'est encore le prédicateur et l'apôtre que j'entends, et j'ai envie, après avoir lu, de m'incliner au lieu d'écrire. N'en garde-t-il pas l'onction communicative, l'attendrissement sympathique, et cet accent ému, convaincu, irrésistible, vibration d'une âme pure, plaidant, non pas pour un intérêt personnel ou collectif, *pro domo suâ*, mais pour la cause immortelle de l'humanité et de la justice? Le R. P. de Ravignan s'est surtout proposé trois choses : rétablir sous son vrai jour le pontificat de Clément XIV, défiguré ou compromis dans le livre du P. Theiner ; faire ressortir avec éclat l'innocence des jésuites sans laisser subsister un seul grief contre le pape qui les a sacrifiés ; enfin, je m'obstine à le croire, peut-être à force de le désirer, ménager les royautés temporelles, tout en abandonnant à l'indignation et au mépris leurs exécrables ministres, Pombal, Tanucci, Monino, et *tutti quanti*. En d'autres termes, il a voulu faire l'œuvre d'un religieux, d'un historien et d'un Français ; d'un Français qui, même en pré-

sence du triste amant de la Pompadour et de la Dubarry, respecte l'arrière-petit-fils de Louis XIV et le grand-père de Louis XVI. Ces trois pensées fondamentales, il les a réalisées avec une autorité incomparable; mais, à côté de ces informations historiques, de ces documents irréfutables, de ces citations péremptoires, de ce plaidoyer d'autant plus éloquent qu'il se contient et se maîtrise davantage, il y a des pages que le P. de Ravignan seul pouvait écrire, où il épanche toute son âme, où ce cœur blessé, meurtri, saignant au contact de tant d'iniquités et d'infortunes, change le sang de ses blessures en une sorte de rosée céleste, pleine de mansuétude et de tendresse; fidèle imitateur de son divin Maître qui rend en amour et en pardon ce que le genre humain lui a donné en offenses et en outrages. Citons quelques-unes de ces pages; elles nous reposeront d'un récit où nous trouvons, malgré nous, tant de sujets d'affliction.

« Me condamnera-t-on si, après avoir fidèlement raconté, sans les déplorer ni m'en plaindre, les persécutions, les angoisses, la longue agonie et la fin des religieux mes pères, je me reporte un moment à ces douloureuses étreintes, à ces expulsions brutales, à ces cachots, à ces insultes qui accablèrent les proscrits? Je me représente surtout cette séparation violente de frères qui s'aimaient, je suis avec eux et l'un d'eux au milieu de ces adieux qui déchirèrent leur âme. C'était bien plus que le bannissement et l'exil; bien plus, je l'affirme, que la perte de la patrie, de la famille. Le religieux a reçu une seconde naissance et un second baptême par la profession de la vie et de la règle auxquelles la vocation divine consacra son intelligence, son cœur et son existence tout entière. Là, par un amour qui a sa source dans la grâce surnaturelle, il se forme des liens plus forts, plus doux et bien meilleurs

encore que les liens qui attachent au sol natal ou aux rapports intimes du foyer domestique. Les vœux, la discipline régulière, la vie étroitement commune, l'esprit qui vivifie le corps et qui se répand en chaque membre, l'héritage recueilli des saints qui vécurent de la même existence, des mêmes travaux, des mêmes pensées, le don irrévocable de tout son avenir à la Société qui nous adopte pour enfants, la profonde sécurité qui, sous son autorité maternelle, sert d'abri dans tous les temps, dans tous les lieux, dans tous les besoins de l'âme et du corps même; toutes ces choses contribuent à cimenter cet amour plus puissant que la nature, plus puissant que la mort, et qui nous identifie dans la profession religieuse avec nos frères, avec les travaux, les œuvres de la Compagnie, ses succès, ses revers, avec sa vie même.

« L'union de la Compagnie, l'amour de la Compagnie, la grâce de la Compagnie, sont de ces sortes de biens cachés qu'on ne saurait exprimer, et même qu'on ne saurait comprendre hors des éléments transformés qui constituent cette patrie et cette famille religieuse. Aussi, quand la dissolution est prononcée, quand la vocation est brisée, l'arrêt de mort porté, un indicible martyre s'accomplit : le religieux cessant de l'être, sans cesser de vouloir et d'aimer sa vocation, est un être déshérité en un moment ici-bas de trésors mille fois plus précieux que le pays, la famille, mille fois plus chers que l'existence : c'est une bien autre affliction que le bannissement et l'exil. Cette enfance religieuse du novice, ces études paisiblement suivies, ces longs et doux exercices des grandes retraites, la conversation et l'amitié des frères donnés par Dieu même ; sans sollicitude aucune, le bien-être d'une exacte pauvreté qui montre à découvert la main de la Providence attentive à nourrir, à vêtir, à bercer même des enfants chéris; et l'heureuse

conduite d'une supériorité paternelle, et les liens sacrés d'une communauté d'épreuves, de vœux, d'efforts, de souffrances et de joies dans toutes les contrées du monde, tout cela compose une laborieuse, mais inappréciable félicité dont la perte est amère comme la plus amère infortune. Il reste alors, dans cet asile qu'on nomme la résignation, un culte secret et respectueux de la douleur qui oppresse et qu'on aime [1]. »

Ah! elle n'a plus besoin d'être réhabilitée dans le passé, ni défendue dans le présent, la Compagnie qui sait inspirer un tel amour à un tel cœur, les accents de cette surhumaine tendresse à cette voix bénie de Dieu et des hommes! Qu'importent maintenant les atrocités d'un Pombal, les violences d'un Tanucci, les frivolités d'un Bernis, le scepticisme d'un Choiseul, les faiblesses d'un Louis XV, l'erreur fatale d'un Charles III? Qu'importe un crime de plus dans ce dix-huitième siècle qu'il faudrait pouvoir déchirer et anéantir tout entier dans la mémoire des peuples, des sociétés, des rois, de tout ce qu'il trompa, déshonora, dégrada, perdit, nourrit de fumée, abreuva de fiel, souilla de sang, tacha de boue? Forts de nos épreuves anciennes et récentes, protégés contre de nouvelles méprises par le souvenir à peine attiédi de nos souffrances et de nos angoisses, nous avons là, sous nos yeux, séparés de nos vieux préjugés par un abîme, dans leur type le plus noble et le plus pur, ces religieux tant calomniés, dont l'apologie triomphante retentit des voûtes de nos cathédrales jusqu'aux hôpitaux de Varna; des salles d'études de nos colléges jusqu'aux missions lointaines de la Chine et du Thibet; des lignes guerrières de Sébastopol jusqu'aux pages pacifiques du P. de Ravignan. Dans quel-

[1] Pages 419 et suivantes

ques phrases mélancoliques jetées à la fin de son livre, l'illustre auteur de *Clément XIII et Clément XIV* paraît supposer que quelques préventions subsistent encore contre ces jésuites, deux fois victimes, en deux siècles, de deux puissances souvent oppressives : le génie et la royauté. Non, pour l'honneur de mon pays et de mon temps, je ne veux plus, je ne peux plus le croire. Il y a pourvoi, pourvoi définitif contre le pamphlet des *Provinciales* comme contre le bref *Dominus ac Redemptor*, contre Pascal enivré de polémique comme contre Pombal enfiévré de haine. Que le P. de Ravignan considère seulement le changement qui s'est accompli pendant sa laborieuse et bienfaisante carrière, depuis le jour où il est monté pour la première fois dans la chaire de Notre-Dame, depuis le jour où, aidé de son éminent ami, M. de Vatimesnil, — l'honneur du barreau comme il est l'honneur du sacerdoce, — il publiait une apologie, déjà si concluante, mais encore si timide, de l'*Institut des Jésuites* [1], jusqu'à ce moment où, vainqueur, mais brisé de la lutte, il assiste à cette réhabilitation glorieuse et complète qui est en partie son ouvrage. Quel progrès immense nous avons fait! Que de préventions dissipées! que d'antipathies surmontées! que d'éclatants services écrits en lettres d'or sur le livre de la patrie! Il reste encore un pas à faire, le moins important et le plus tardif de tous, un pas tout grammatical. Il faut que notre langue se corrige comme nos consciences et nos cœurs, et qu'elle raye de son dictionnaire, même familier, même moqueur, ce que nous rayons de nos souvenirs et de nos idées. Ce pas que le P. de Ravignan semble indiquer en finissant et que nul mieux que lui ne saurait faire réussir, je

[1] Janvier 1844.

vais l'essayer à mon tour; je déclare n'avoir jamais été plus *jésuite*, c'est-à-dire plus sincère, qu'en louant *Clément XIII et Clément XIV*, en admirant l'auteur de ce beau livre, en le vénérant et en l'aimant.

HISTORIENS MODERNES DU MOYEN AGE

I

M. LE COMTE DE MONTALEMBERT[1]

La critique est l'histoire des idées, comme sa majestueuse sœur aînée est l'histoire des faits ; elle ne doit pas s'occuper seulement des livres, qui sont les événements en littérature, mais encore des personnages, des écrivains, des physionomies littéraires, par lesquels ces événements s'expliquent, et de qui ils tiennent tout leur sens, toute leur portée. Se borner à l'appréciation successive des ouvrages de l'esprit, à mesure qu'ils s'offrent à la curiosité publique, c'est s'exposer à ne voir qu'un côté de ses sujets, à en rétrécir l'ensemble, à en méconnaître les proportions véritables ; à peu près comme un homme qui, de la portière d'une chaise de poste ou du haut d'un waggon de chemin de fer, croirait pouvoir embrasser et peindre l'horizon et les pays parcourus. C'est ce que je voudrais éviter

[1] *Histoire de sainte Élisabeth*, 6e édition.

en mêlant parfois à ces bulletins bibliographiques une esquisse, — moins encore, — un léger trait de quelques hommes éminents, ayant eu sur leur époque une prise considérable, ayant profondément marqué leur empreinte dans l'art, dans la littérature, dans la politique, dans la vie sociale et intellectuelle de leur temps, sans que leur nom soit précisément attaché à tel ou tel monument littéraire, comme le serait par exemple le nom de M. Augustin Thierry à l'*Histoire de la conquête d'Angleterre*, ou celui de M. de Tocqueville à la *Démocratie en Amérique*. Par qui conviendrait-il de commencer, mieux que par M. de Montalembert? Orateur illustre, polémiste incomparable, écrivain de la grande école, athlète éprouvé, mais non affaibli par vingt-cinq ans de luttes, de désenchantements ou d'orages, cumulant le double et glorieux privilége d'être à la fois célèbre et impopulaire, M. de Montalembert n'a pas encore donné toute sa mesure dans une de ces œuvres capitales qui résument et baptisent une haute intelligence. Bien que, par ses travaux sur le *Vandalisme en France* et sur le moyen âge, il ait mérité de prendre rang parmi les plus éloquents défenseurs de l'art chrétien, ses éclatants triomphes d'orateur politique ont naturellement absorbé ce côté spéculatif et théorique de sa mission et de son talent. L'*Histoire de sainte Elisabeth*, dont une nouvelle et splendide édition nous sert aujourd'hui d'occasion et de prétexte, n'est qu'une ravissante légende, à laquelle l'*Introduction* donne seule une grande valeur historique. Le livre *des Intérêts catholiques au dix-neuvième siècle* a des pages écrasantes de raison, étincelantes de verve, débordantes de malice, des chapitres comparables à tout ce que ce genre d'écrits a produit de plus parfait; mais il ne dépasse guère ce qu'on appelait autrefois une brochure; le morceau sur *saint Anselme* ne donne qu'un avant-goût

et un prélude du grand ouvrage sur saint Bernard qui nous est depuis longtemps promis, et qui sortira bientôt, nous l'espérons, des loisirs créés au noble écrivain par nos vicissitudes publiques. En somme, le nom de M. de Montalembert ne représente pas encore un livre dans l'acception monumentale du mot; mais il représente mieux que cela, — une idée : une idée vivace et féconde comme la source immortelle où il l'a puisée, et qui, depuis un quart de siècle, ne s'est pas un moment tarie sous ses lèvres; l'idée de la liberté, de la dignité de l'Église, de la réconciliation possible ou plutôt de l'accord nécessaire entre la liberté religieuse et la liberté politique. Il s'est dévoué à cette cause presque au sortir du collége, et l'a tour à tour servie sous des régimes bien différents. D'autres ont défendu le catholicisme avec autant de ferveur, de constance et d'énergie; d'autres ont adressé à l'irréligion ou à l'indifférence moderne, aux excès de l'imagination ou de la raison, à l'orgueil des intelligences ennemies de tout contrôle et de tout frein, des vérités aussi vives et aussi dures; nul n'a poursuivi plus obstinément et plus éloquemment revendiqué l'alliance des institutions, des libertés parlementaires avec l'indépendance ou, pour mieux dire, l'autorité de l'Église; nul ne s'est montré plus persévérant à garantir le pouvoir ecclésiastique, tantôt contre les caresses, tantôt contre les menaces, toujours contre l'intervention du pouvoir civil; nul n'a signalé d'une façon plus prophétique et plus amère ces deux écueils contre lesquels la liberté s'est brisée et se brisera toujours : la démocratie et le despotisme; nul, enfin, n'a mis à préserver le clergé des étreintes de l'une et des avances de l'autre plus de vigilance et de vigueur. Or, comme la société, pendant cette période de vingt-cinq ans, a souvent passé d'un extrême à l'autre; comme la démocratie triomphante ou vaincue, surexcitée ou avilie, nous

a maintes fois jetés ou laissés au delà ou en deçà de la liberté véritable, comme l'hypocrisie d'un libéralisme bâtard est ce qui prépare le mieux aux complaisances d'un servilisme commode, il devait en résulter deux choses : d'abord, que M. de Montalembert, libéral et ultramontain tout ensemble, bornant son culte politique à un idéal de parlement libre et chrétien avec le pape au sommet, préférant les franchises du moyen âge à celles qu'invoquait le *Constitutionnel* et que chantait Béranger, beaucoup plus sujet de saint Louis que de Louis XIV, et, pour tout dire, hélas ! quelque peu dénué du sens monarchique, serait aisément odieux, inquiétant ou suspect à bien des gens pris dans les rangs les plus opposés; secondement, qu'au milieu des variations successives de l'état social, de la température officielle ou populaire, cinq fois transformée en cinq lustres, il serait accusé de changer toujours par cela même qu'il changeait moins, et qu'on appellerait mobilité d'humeur, d'opinion et d'esprit ce qui n'était presque qu'une idée fixe appliquée à des situations diverses ou contraires. Nous-mêmes, combien de fois n'avons-nous pas gémi, — comme de légitimes propriétaires qui se verraient dérober leur bien, — en voyant ce beau talent, cette éloquence entraînante, ce style plein de rayons ou d'étincelles, cette âme pure et fervente, ce cœur de croisé battant sous un blason des croisades, séparer ce qu'il nous semblait si facile de confondre, et refuser à la monarchie séculaire une petite part de cette pieuse tendresse qu'il prodiguait à l'Église ! Tel qu'il est pourtant, avec ses inconstances apparentes et ses persistances réelles, avec ses brusques et soudaines échappées, ses airs de volte-face et de contre-marche, cette jeunesse d'allures qui est la grâce des hommes supérieurs et des grandes renommées, ce je ne sais quoi d'ardent, de cavalier, d'un peu fantasque, s'alliant à la

mission la plus sérieuse qu'un laïque puisse s'imposer en ce monde, avec son goût d'imprévu, de péril et d'aventure, avec cette personnalité si vive, si tranchée, qui a peine à se contenir et à s'effacer dans l'humilité chrétienne, M. de Montalembert est à coup sûr une des figures les plus attrayantes, les mieux accentuées, les plus sympathiques, les moins imparfaites et surtout les moins banales que notre époque ait offertes à la haine des commis voyageurs, aux sarcasmes des voltairiens et à l'étude des esprits critiques.

Pour nous, en l'abordant aujourd'hui, nous rencontrons dès le premier pas des difficultés de plusieurs sortes, et, dans le nombre, il en est d'insurmontables. Nous sommes forcés de mutiler d'avance notre tâche en écartant, chez M. de Montalembert, l'orateur, le publiciste, l'homme politique, c'est-à-dire ses plus retentissants triomphes, le sujet le plus fécond en aperçus et en hommages, ce qui a fait sa gloire et sa force auprès de l'immense majorité de ses amis, de ses adversaires et de ses juges. Ce terrain serait trop glissant, et nous ne devons pas oublier d'ailleurs que nos causeries, exclusivement littéraires, peuvent bien avoir parfois une fenêtre ouverte sur la politique, mais non pas lui ouvrir leur porte. Bornons-nous à rappeler en courant, ce qui est du reste présent à toutes les mémoires, et les magnifiques discussions de 1844 et 1845 sur la liberté de l'Église, la liberté d'enseignement, celle des ordres religieux et la dispersion des jésuites, et ce fatidique discours sur les affaires de Suisse, qui fut salué comme un événement avant d'être reconnu pour une prophétie, et ces luttes mémorables de la Constituante et de la Législative, où l'intrépide athlète, échangeant une lice courtoise et pacifique contre une arène brûlante, — un tournoi contre une mêlée, — trouvait dans cet orageux échange des condi-

tions nouvelles de verve, de verdeur et de saillie. Bornons-nous à redire que, dans son plus récent écrit, *des Intérêts catholiques au dix-neuvième siècle*, on rencontre à chaque instant des pages que nous placerions à cent coudées au-dessus de Paul-Louis Courier, si ce seul rapprochement n'était pas une injure, et s'il n'était aujourd'hui prouvé que cette réputation usurpée figure parmi les innombrables bévues de l'esprit de parti. Saluons en passant deux morceaux d'élite, la Notice sur Donoso Cortès et le Discours de réception à l'Académie française, où cette voix jeune et vibrante, rompant avec les traditions inoffensives du panégyrique, et demandant compte des folies de 89 aux lendemains du 2 décembre, étonna la docte assemblée sans lui déplaire. Cherchons si, en dehors de ces souvenirs, de ces textes séduisants et dangereux, on ne pourrait pas encore trouver, en M. de Montalembert, un côté plus propice au genre habituel de ces fugitives esquisses. Ce côté, je crois l'avoir trouvé en m'emparant de l'*Histoire de sainte Elisabeth*, et en appliquant à l'auteur de ce livre singulier et charmant deux épithètes horriblement compromises par l'abus que nous en avons fait, — celle de romantique et celle d'artiste, — mais auxquelles il suffit, heureusement, d'en ajouter une troisième, celle de chrétien, pour les réhabiliter et les ennoblir.

Voulez-vous que nous nous reportions ensemble à l'époque où M. de Montalembert entra dans le monde par la porte, moins décriée alors qu'elle ne l'est aujourd'hui, de l'Université et des succès de concours général? Pour un esprit précoce et naturellement disposé aux impressions vives, ce premier moment d'initiation intellectuelle est souvent décisif, et la trace qu'il en garde reparaît encore longtemps après les circonstances qui entourèrent ses débuts. Or M. de Montalembert, resté pur et croyant au mi-

lieu de ce qu'on a appelé les miasmes universitaires, forcé de s'occuper des Grecs et des Romains à travers ces vagues bouffées de révolution littéraire qui passaient alors par-dessus les murs des colléges, dut être simultanément frappé de deux faits qui se révélaient dans la société et dans l'art : ici une alliance, une solidarité factice entre les intérêts de la monarchie et les intérêts de l'Église ; là une génération nouvelle d'artistes et de poëtes, essayant de remonter le cours des âges, en deçà du siècle de Voltaire et du siècle de Louis XIV, de rattacher l'inspiration moderne au fil qu'avait brisé la renaissance classique, et de chercher dans la tradition nationale, dans les entrailles du pays, sous les sombres voûtes de nos cathédrales, ce que de beaux génies ou d'ingénieux talents avaient demandé, pendant plus de deux cents ans, aux souvenirs de Rome ou d'Athènes, aux échos du Tibre ou du Parthénon. Un de ces deux faits froissaient trop profondément M. de Montalembert dans l'idéal qu'il se formait de la liberté, de la dignité, de l'immortalité de l'Église, l'autre répondait trop bien à ses prédilections instinctives, pour ne pas imprimer à cette brillante intelligence une direction invincible. Il fut libéral tout d'abord, afin de bien rompre, dans l'État comme dans son âme, tout engagement, même partiel, même temporaire, entre des choses terrestres, c'est-à-dire périssables, et des choses divines, c'est-à-dire éternelles ; il fut romantique, afin de pouvoir mettre constamment son imagination au service de sa foi, d'unir dans un même culte la religion et l'art, et d'échapper à ce bizarre paradoxe d'une littérature païenne dans un pays chrétien.

Tout le monde, par malheur, n'apportait pas dans cette poétique croisade la même sincérité de sentiment, la même unité de pensée. On l'a dit avec raison : l'art n'est pas l'orthodoxie, et le poëte n'est pas le prêtre. Pour le plus

grand nombre, pour les plus hardis, les plus bruyants et les plus célèbres, l'art romantique n'était qu'une fleur tardive, éclose entre les ogives de l'Église dépeuplée, comme l'art classique n'avait été qu'une plante lointaine, arrachée aux murs des temples déserts. Ce n'était, sous une nouvelle forme et avec des raffinements plus douloureux pour le chrétien véritable, que du paganisme encore, la passion et la rêverie envahissant le sanctuaire du sacrifice et de la prière, et l'artiste moderne, cet ardent et subtil rongeur de toute croyance et de tout frein, jouant non plus avec ces fictions riantes, moquées par ceux-là même qui en enseignaient le sens ou en cherchaient la morale, mais avec ces vérités célestes qu'avaient adorées dix-huit siècles. A coup sûr, M. Victor Hugo ne trouvant à écrire sur le portail de Notre-Dame de Paris que le mot désolant de *Fatalité*, M. Hugo, dépouillant de sa robe et de son cilice le prêtre du moyen âge pour en faire un penseur, un sceptique et un libertin, était mille fois plus païen que Racine redisant dans sa langue enchanteresse les malheurs de *la fille de Minos et de Pasiphaé*, ou même que telle muse égrillarde du dernier siècle nous recommandant, en plats hémistiches, d'*adorer ces Dieux faits comme nous*. Il y eut donc une scission inévitable entre le gros du bataillon romantique et les rares adeptes qui, comme M. de Montalembert, ne voulaient pas, en se donnant à l'art chrétien, faire de l'art aux dépens du christianisme. Cette scission, qui n'était pourtant pas encore une rupture complète, se traduisait déjà dans maint passage du beau travail de M. de Montalembert sur le *Vandalisme en France*. Il appelait encore M. Hugo « mon ami ; » mais on sentait que cette amitié n'irait pas loin, et il avait soin d'ajouter : « Dans ces églises où vous n'entrez plus que pour rêver, nous, nous allons prier. » — Aussi, quelques

années plus tard, lorsque l'éloquent écrivain publia l'*Histoire de sainte Elisabeth*, lorsqu'il la fit précéder de cette large et magnifique introduction où se résument et se condensent toutes les grandeurs, toutes les beautés de l'Église catholique aux douzième et treizième siècles, on put voir dans cette double étude, historique et légendaire, la protestation d'un noble et ferme esprit contre les déviations et les apostasies du romantisme, oubliant son point de départ et ses origines spiritualistes pour se perdre dans le culte de la matière, et préparer, par ses avortements ou ses excès, une nouvelle réaction païenne et classique.

Telle fut, au point de vue purement littéraire, la signification de ce livre. Remettre sous les yeux d'une génération frivole, oublieuse, égarée par la révolution ou distraite par la politique, les pièces d'un procès compromis par la faute des plus intéressés à le gagner; rappeler à la France tout ce qu'elle aurait pu trouver d'inspirations poétiques, touchantes, merveilleuses, dans ce trésor du moyen âge si mal connu et si mal fouillé; apprendre à l'ignorance moderne tout ce que l'Église, cette sainte et féconde mère, avait fait pour la civilisation, pour les lettres, pour les arts, pour l'intelligence et la liberté; montrer aux artistes de quelles ressources, de quels éléments de régénération et de vie ils se privaient en délaissant ou en profanant toutes ces chastes merveilles, en méconnaissant leur vrai caractère et en réduisant à une question de mode et de costume ce qui pouvait être l'esprit même de la littérature, purifié et transformé; pour mieux y réussir, pour placer l'exemple à côté du précepte, écrire avec sa foi, avec son cœur, avec toutes les grâces d'une imagination jeune et pure, une œuvre de dévotion qui fût en même temps une œuvre d'art, où le sentiment chrétien s'épanchât dans toute sa simplicité fervente, et qui, se détachant tout à coup au mi-

lieu de nos romans et de nos poëmes, fit l'effet d'une statue de la reine Nanthilde égarée parmi les bronzes de Barye ou les déesses de Pradier : voilà ce que s'est proposé M. de Montalembert et ce qu'il a glorieusement réalisé. Ce que j'admire surtout dans cet ouvrage, — en dehors du but pieux et de la pensée religieuse qui l'a dicté, — c'est que l'auteur, Français, quoiqu'il fasse, du dix-neuvième siècle, et plus spirituel, à lui seul, que cinquante sceptiques, a su se faire, non-seulement le biographe et le panégyriste, mais le contemporain de sainte Élisabeth ; qu'il a parlé de sa *chère sainte* avec la naïveté persuasive d'un moine des couvents de Hongrie ou de Thuringe, témoin et chroniqueur attendri de ses vertus et de ses miracles, et que, dans ce récit de quatre cents pages, il n'a pas laissé pénétrer une dissonance, pas une fausse note, pas un de ces traits qui marquent la différence des dates et avertissent le lecteur de la distance parcourue entre maître Conrad, le rude confesseur de la sainte, et le P. Lacordaire, entre l'église gothique de Marbourg et la chambre des pairs ou la place de Saint-Thomas d'Aquin. Si j'osais définir d'une façon familière l'impression que m'a causée cette lecture, je dirais que c'est un livre de bonne femme, écrit, non pas précisément par un bonhomme, mais par un homme d'un immense talent ; et je serais bien trompé et bien malheureux si l'on trouvait là, au lieu du plus sincère des éloges, la plus légère des malices.

A vrai dire, l'histoire de sainte Élisabeth ne pouvait être racontée autrement. Cette jeune fille de sang royal, annonçant dès le berceau ce qu'elle sera un jour, fiancée, à quatre ans, à un jeune prince dont l'âme chaste et tendre sait s'élever jusqu'à elle, transplantée, à cet âge, de la cour de son père dans celle du duc de Thuringe, son futur époux, protégée par celui-ci contre les persécutions et les dédains

qui commencent à l'assaillir, devenant sa femme et trouvant dans cette union les mystiques délices du vrai mariage chrétien, mère avant de sortir de l'adolescence, veuve à vingt ans, morte à vingt-quatre, en butte, pendant ces quatre dernières années, à tous les acharnements de la méchanceté humaine, proscrite, humiliée, mendiant son pain, ne sachant où reposer sa tête dans ce pays où elle a été souveraine, et, à travers ces suprêmes épreuves, montant chaque jour un degré de plus sur la rude échelle de sainteté; si bien qu'il arrive un moment où la perfection dépasse les limites du possible, où l'ange absorbe d'avance la femme, et où la légende prête à s'achever dans le ciel semble déjà ne plus appartenir à la terre; il y a dans cet ensemble, convenez-en, quelque chose de surnaturel et d'anticipé dans sa grâce céleste, qui repousse les combinaisons de l'art ordinaire, qui demande au pinceau le nimbe d'or, les mains jointes, l'attitude extatique, les yeux levés vers l'azur constellé, plutôt que la science mondaine de la couleur et du dessin; Pérugin et Fra-Angelico de Fiezole plutôt que Michel-Ange ou même que Raphaël. C'est ce que M. de Montalembert a parfaitement compris en se faisant *hagiographe*, dans la meilleure acception du mot, pour retracer la vie de sa chère sainte. Mais, en même temps, comme le goût et la langue gardent toujours leurs droits, comme il est toujours permis de suivre les lois de l'un et les progrès de l'autre, le noble écrivain n'a pas pensé qu'il fût nécessaire de remonter par delà Montaigne et Amyot et de nous donner un pastiche de Joinville ou de Pierre de Fontaines. Un auteur médiocre ou peu convaincu n'y eût pas manqué : il eût fait pour atteindre à la *couleur locale*, pour parler le naïf langage de ces siècles de foi, ce que font certains romanciers en vogue pour les mœurs et la vie rustiques, s'imaginant être simples, pri-

mitifs et agrestes, pourvu qu'ils retrouvent dans leur cabinet le patois de leurs campagnes. Dieu merci ! le sentiment sincère et vrai, la croyance profonde et persuasive, l'émotion spontanée et sympathique, sont moins aisées à contrefaire que ces prouesses d'archaïsme. C'est dans son excellent style que M. de Montalembert a écrit son livre; c'est en chrétien du treizième siècle, mais en écrivain du dix-neuvième, qu'il a raconté cette miraculeuse histoire. De même que, pour aller s'agenouiller à Notre-Dame ou entendre la sainte parole du P. de Ravignan, il ne se croit pas obligé de se vêtir en pèlerin ou en landgrave, de même il n'a pas cru devoir mettre à son style la gourde et la panetière pour se montrer plus plein de son sujet : c'est par la conviction et non par le costume qu'il s'en est emparé, marquant ainsi, une fois de plus, sa rupture avec ceux qui ont voulu faire la plastique du moyen âge, au lieu de comprendre son esprit. Si j'insiste et m'appesantis sur ce point, c'est qu'il nous livre en abrégé tout M. de Montalembert. Être à la fois très-moderne, très-actuel d'allure, de verve, de saillie, et pour ainsi dire de toilette intellectuelle, et très-ancien de croyances, de souvenirs, de prédilections dans le passé ; sauter à pieds joints sur bien des civilisations intermédiaires pour passer du moment présent au siècle de saint Bernard et de saint François d'Assise, relire la Charte de 1814 ou même celle de 1830 sous le chêne de Vincennes, telle est, ce me semble, l'attitude et comme la double inclination de cet éminent esprit. N'est-ce pas encore, dans toutes ces nuances que j'indique, caractériser sa tâche, montrer, en sa personne et dans ses écrits, que l'Église catholique est impérissable non moins qu'universelle, qu'elle compte les siècles comme notre fragile sagesse compte les heures, et qu'il y a moins d'anachronisme à dater du *Monologium* de saint Anselme et de

la *Somme* de saint Thomas que du *Dictionnaire philosophique* ou de l'*Encyclopédie?* — « Hélas! ils ont bien plus de deux cents ans, ils en ont quinze, a-t-on dit avec raison des modernes chefs-d'œuvre de nos illustres. » — « Grâce au ciel! dirai-je à mon tour de M. de Montalembert, ses idées ont bien moins de vingt années; elles en ont six cents. »

Et, pour nous renfermer davantage dans nos attributions de critique littéraire, quel charme, quelle poésie dans ces premières pages de l'introduction, dans cette description de Marbourg, des bords pittoresques de la Lahn, de l'église, aujourd'hui luthérienne, qui porte encore le nom de Sainte-Élisabeth, de tous ces précieux débris sur lesquels le protestantisme a promené sa couche grisâtre, sans en effacer ni la consécration primitive ni le souvenir populaire! Comme l'artiste, l'artiste véritable, s'y révèle à chaque ligne! Et quelle habileté cachée, mais réelle à entrer peu à peu du seuil de cette église déserte de Marbourg dans les plus riches profondeurs, les plus majestueuses perspectives du moyen âge, pour ne revenir à la jeune et aimable sainte qu'après l'avoir préparée, expliquée, rendue vraisemblable et possible en esquissant à grands traits ses contemporains et son époque! Quelle virile préface à cette légende féminine! Quel portique largement taillé dans le granit de l'histoire, et placé d'une main vigoureuse en tête de cette mystique chapelle aux légères et délicates dentelures! Que d'enseignements pour une foule de lecteurs qui, sans être irréligieux ni même indifférents, par le seul effet de notre éducation et de nos habitudes, sont plus familiers avec l'héroïsme de Mucius Scévola qu'avec les angéliques vertus de François d'Assise, et, chose inouïe chez des Français, connaissent mieux les faits et gestes de Tarquin que ceux de notre

saint Louis ! Quelle réhabilitation passionnée, mais irréfutable, de l'architecture, de la statuaire, de la poésie, de la peinture chrétiennes du moyen âge, telles que les pratiquaient ces sublimes ouvriers, ces merveilleux anonymes dont la foi avait du génie, parce que leur génie avait de la foi ! Comme on sent, à travers cette rapide et magnifique revue, à quel point la renaissance, le dilettantisme classique des Bembo, l'ère galante et amollie des Médicis et des Valois ont détourné de sa vraie route l'art chrétien et national, et combien il est regrettable que *Malherbe soit venu!* Il y a là cependant une nuance que M. de Montalembert a un peu négligée, et qui, selon nous, était nécessaire pour ôter à ce beau plaidoyer toute apparence de paradoxe. Quand il nous parle des œuvres poétiques des onzième et douzième siècles, quand il nous vante leurs beautés originales et naïves, une restriction nous paraît nécessaire : il faut remarquer, ainsi que l'a fait excellemment M. Vitet dans son travail sur la *Chanson de Roland*, que ce qui a manqué à ces œuvres pour durer, pour vivre, pour donner à la littérature une empreinte et une direction décisives, c'est ce qu'avait eu, dans les temps antiques, l'*Iliade*, et ce qu'a eu, au moyen âge, la *Divine Comédie :* c'est cette rencontre de l'inspiration du poëte, prise au cœur même de la société, des croyances, des traditions indigènes, avec une langue assez faite pour fixer dans une forme durable cette pensée d'une grande âme et d'un grand siècle. Ç'a été le malheur de la littérature française, — au milieu d'assez consolantes indemnités, — que le moment où sa langue était formée, où la société arrivait à ce degré de culture qui est pour les fruits de l'intelligence ce que le soleil est pour les fruits de la terre, ne vînt que trois siècles après l'époque où notre poésie s'inspirait de notre religion, de notre histoire, du merveilleux

chevaleresque et chrétien, palpitant dans toutes les imaginations et tous les cœurs. Placez dans l'intervalle Luther, Lascaris, Rabelais, Ronsard, toute l'hérésie, tout le néo-paganisme de la France et de l'Italie aux quinzième et seizième siècles, et vous comprendrez que, lorsque notre langue fut fixée, notre forme correcte et parfaite, *il était trop tard :* entre la source et les lèvres, un fangeux torrent avait passé, et les lèvres aimèrent mieux boire à cette belle coupe d'or que la Grèce leur tendait en souriant.

Notre siècle, il faut lui rendre cette justice, a eu le sentiment confus de ce malentendu de dates. Mais, derechef et bien plus encore, *il était trop tard.* On ne refait pas après coup, et par un simple effort archéologique, les mœurs, les idées de la société, le milieu où pouvait s'épanouir une poésie nationale ; on ne refait pas surtout cette foi collective, populaire, universelle, mêlée à tous les détails de la vie publique, circulant dans l'air avec le parfum des fleurs, avec le souffle des brises, avec toutes les voix de la nature, cette foi qui était la muse, — la muse immortelle et sacrée, — des artistes et des poëtes.

Eh bien ! ce qui n'était pas possible, ce qui, pour le grand nombre, ne pouvait être qu'un essai de renouvellement extérieur et de révolution profane, M. de Montalembert l'a entrepris et accompli dans cette œuvre isolée. Ayant pris, seul peut-être, la régénération romantique au sérieux, il a montré ce qu'elle aurait pu être si elle eût abordé avec conviction, avec respect, avec amour, ces trésors où le moyen âge avait mis son âme et sa vie. Sous ce rapport, l'*Histoire de sainte Elisabeth* et l'*Introduction* sont les deux faces d'un même talent, les deux expressions d'une même pensée. Et nous qui arrivons tardivement pour leur rendre hommage, nous ne prétendons ni

en avoir donné une idée suffisante, ni surtout y enfermer et y réduire l'homme illustre qui les a écrites. Nous l'avons dit, sa célébrité, son influence, son impopularité glorieuse, sont ailleurs que dans ce livre, et ce livre même n'a été pour lui qu'un moyen d'appliquer, de continuer, sous une forme littéraire, ce qu'il a développé avec tant d'éclat comme orateur et comme publiciste. S'il nous fallait absolument sortir de notre modeste cadre, donner à nos aperçus une conclusion plus générale, et nous résumer en quelques mots au sujet de M. de Montalembert, nous dirions, en terminant, que d'autres sont plus propres à gouverner, à régler, à discipliner une société intelligente, mais que nul n'est mieux fait pour la relever et pour l'honorer.

II

M. LOUIS VEUILLOT [1]

Ces Causeries, frivoles souvent, incomplètes toujours, le seraient plus encore si nous tardions davantage à parler d'un homme doué de ce précieux privilége de n'être ni médiocrement admiré, ni médiocrement haï. Injurié par ses adversaires, blâmé quelquefois par ses amis, M. Louis Veuillot n'est et nè peut être contesté ni par ceux qui le haïssent le plus, ni par ceux qui l'approuvent le moins. C'est beaucoup; et, si je ne craignais d'être à mon tour taxé d'exagération et de paradoxe, je dirais que c'est tout. Notre littérature est pleine d'honnêtes gens à qui leur coterie ou leur journal décerne des brevets de génie, dont on vante les ouvrages comme des modèles, les succès comme des triomphes, et qui, en définitive, comptent pour fort peu dans les idées et les polémiques de leur temps. C'est qu'il leur manque quelque chose que rien ne remplace, et que M. Louis Veuillot possède surabondamment. Ce quelque chose, c'est la vie, c'est le don d'attirer à soi, partout où l'on porte la main et la plume, cette séve intellectuelle, ce sang de l'esprit et de l'âmé, cette chaude atmosphère du combat qui se traduit en colères et en hommages, en applaudissements et en insultes, mais

[1] *Petite Philosophie.* — Le *Droit du seigneur au moyen âge.*

qui, dans ces orageuses alternatives, est mille fois préférable aux suffrages polis, aux ovations complaisantes de salon ou d'athénée. Lors des magnifiques débuts de M. Berryer, Royer-Collard, on le sait, s'écria avec cette solennité sibylline dont il relevait ses moindres propos : « Vous dites que c'est un talent; je dis que c'est une puissance. » Ce mot ne saurait s'appliquer à personne mieux qu'à M. Louis Veuillot. Laïque, sans position officielle, trop absolu et trop âpre pour plaire beaucoup, même à ceux dont il défendait les intérêts et les croyances, chef d'un de ces carrés de papier qui ont fait trop de mal pour qu'on leur sache gré d'essayer un peu de bien, il lui suffit de deux pages ou de dix lignes pour troubler le sommeil de tous les ennemis de l'Église, et même de quelques-uns de ses princes. Si, pour ceux-là, nous avons regretté qu'il n'eût pas toujours assez de respect et de silencieuse déférence ; s'il a eu le tort de soulever ou d'accepter de fâcheux débats, il a eu du moins le mérite de s'en tirer avec honneur, en chrétien et surtout en homme d'esprit. Oui, une puissance, et loin de nous l'idée de nous en étonner ou de nous en plaindre ! Car cette puissance-là, c'est celle qui a si longtemps servi, dans notre pauvre France, aux victoires de l'erreur, et qui, cette fois, se met au service de la vérité. « M. Veuillot ! me disait récemment un brave Philistin de ma connaissance : grand publiciste ! plein de verve ! infiniment spirituel ! Quel dommage qu'il n'apporte pas dans la discussion plus de courtoisie et de douceur ! — Oui, lui répondis-je ; mais alors il ne serait plus M. Louis Veuillot. » Il se pourrait bien que cette réponse, sous ses airs de La Palisse, contînt en germe une juste appréciation de ce talent si original, de cette physionomie si accentuée, et que lui demander des ménagements et des sourdines, chercher à

polir ses aspérités et ses rudesses, souhaiter, en un mot, M. Veuillot différent de ce qu'il est, ce fût tout simplement méconnaître ce qui fait sa gloire et sa force. Notre époque n'est pas assez riche en caractères; elle est trop aisément sujette à effacer les angles et les saillies qui blessent sa molle indifférence, trop portée aux accommodements diplomatiques, aux *à-peu-près* mondains, aux transactions de principes souscrites par les amours-propres, aux sociétés d'assistances mutuelles commanditées par les ambitions infirmes et les vanités rachitiques, pour que nous ayons bonne grâce à ne *recevoir qu'à corrections* un homme dont le principal défaut est de dire tout ce qu'il pense, d'appeler les gens et les choses par leurs noms, et de préférer les coups de boutoir aux coups d'épingle. Notez bien, d'ailleurs, que chez M. Veuillot, l'un n'empêche pas l'autre, que le boutoir sait au besoin s'effiler en griffe, mais en griffe si fine, si déliée, si aigue, qu'un cent d'aiguilles entrant à la fois dans les chairs vives ne serait rien en comparaison. Je suis sûr qu'à l'heure qu'il est, M. Dupin, M. Mary Lafon, M. Vallein, et autres infortunées victimes du *Droit du seigneur*, sont tout à fait de mon avis.

Ainsi donc, au lieu de rêver, pour notre commodité et notre usage, un Veuillot revu, corrigé et diminué, occupons-nous du véritable.

Là encore, je me vois forcé d'être bien incomplet; car une étude générale du talent et des ouvrages de M. Veuillot dépasserait les bornes de cet article. Athlète infatigable, il a déjà, quoique jeune, beaucoup écrit, non-seulement de ces pages de journal où il y a plus d'idées et de style que dans de bien gros volumes, mais encore de ces livres qui, discutant sous une forme solide et durable une question du moment, tiennent à la fois à la polémique et

à la littérature. En même temps, frappé de la part toujours croissante que prenait le roman dans notre société fort peu romanesque, de ses funestes influences sur les imaginations et les âmes, peut-être aussi entraîné vers ce genre par ce côté tendre et passionné qui s'allie si évidemment chez lui avec les duretés de l'agression et de la lutte, il nous a donné des récits, des nouvelles, des scènes politiques ou intimes, qui se distinguent des autres, même des plus irréprochables, par une sorte de crudité chrétienne, de dévotion ardente et pratique, peu compatibles, avant lui, avec les éléments ordinaires d'émotion et d'intérêt. Même lorsqu'il est dévot, M. Veuillot n'est jamais froid, et il serait facile de trouver dans le répertoire moderne mainte histoire fort échevelée, dont les héros ont, au fond, moins de chaleur d'âme et de passion vraie que ces personnages qui vont à la messe et savent leur catéchisme. Il faudrait donc, pour être juste, pour embrasser avec un peu d'ensemble cette carrière déjà si bien remplie, faire dans les livres de M. Veuillot deux parts : celle des œuvres d'imagination, celle de la polémique ; il faudrait considérer tour à tour en lui le journaliste et l'écrivain, passer en revue *Rome et Lorette*, *Pierre Saintive*, *Les lendemains de la victoire*, *la Samaritaine*, *Les Libres Penseurs*, *l'Esclave Vindex*, *Corbin et d'Aubecourt*, *la Guerre et l'Homme de guerre ;* mais, je le répète, cet examen, si rapide qu'il fût, nous mènerai trop loin, et exigerait de nous des proportions insolites. Heureusement, par une de ces rencontres qui n'arrivent qu'aux grands talents, il se trouve que deux des derniers ouvrages publiés par M. Veuillot résument en abrégé toutes les qualités dont il a fait preuve jusqu'ici dans les deux genres. Jamais il ne s'était montré conteur plus ému et plus entraînant, moraliste plus pénétré du sentiment chrétien

que dans sa *Petite Philosophie;* jamais il ne nous avait paru publiciste aussi éloquent, aussi incisif, aussi terrible aux crédulités incrédules, — les plus robustes et les plus sottes ! — que dans son *Droit du seigneur au moyen âge.* En nous arrêtant un moment à ces deux livres, nous pouvons donc nous représenter M. Veuillot tout entier; et cela avec d'autant plus de sécurité et de charme, que cette plume, souvent fougueuse et violente, a su, dans sa *Petite philosophie*, contenir ses ardeurs et ne garder que ses tendresses, et que, dans le *Droit du seigneur*, cette verve parfois cruelle n'a manqué à la charité que tout juste ce qu'il faut pour mettre un bon grain de sel sous chaque vérité.

La *Petite philosophie* s'ouvre par un chef-d'œuvre, *Ce que c'est qu'un Curé*, et se ferme par un autre chef-d'œuvre, la *Chambre nuptiale.* Peut-être allez-vous, dès ces premiers mots, me dire encore que j'ai l'admiration trop facile : mais, vraiment, je ne sais quel autre nom donner à deux récits où, sous une forme brève et exquise, l'auteur a réuni tout ce qui peut consoler et affermir notre clergé de campagne, tout ce que les chrétiens sincères, voyant tomber avec les années les illusions de leur jeunesse, peuvent mêler de résignation et de douceur au déclin de l'âge et aux épreuves de la vie; où, avec les moyens les plus simples, sans combinaison dramatique, sans concession romanesque, l'émotion s'accroît page par page, et finit par faire monter les larmes à des yeux que ne mouillent plus les pathétiques fictions du roman; où enfin se révèle et se traduit, pour qui sait lire, ce trésor d'amour infini, intarissable, que la religion cache sous ses austérités.

Dans la première de ces nouvelles, M. Veuillot a rudement rompu, Dieu merci! avec la tradition littéraire du curé de campagne — non-seulement avec le curé de l'an-

cien *Constitutionnel*, délayant en crème tournée la tolérance évangélique, jouant un peu du violon pour faire danser ses paroissiennes après vêpres, et se confiant, le verre en main, au Dieu des bonnes gens et de Béranger, mais avec le curé néo-chrétien de M. de Lamartine, ayant *Jocelyn* dans sa bibliothèque entre *Télémaque* et *Paul et Virginie*, élevant des pigeons, des tourterelles et des abeilles, caressant deux chiens de Terre-Neuve qui le secondent dans ses exercices de sauvetage, et faisant de l'idylle en soutane comme pendant de l'idylle en sabots. Le curé de M. Veuillot n'a pas le temps de s'occuper de son colombier et de ses ruches, de son jardin et de ses treilles, ni d'arranger en décoration d'opéra-comique la tonnelle de houblons et de clématites où il va méditer sur l'immortalité de l'âme et les bienfaits de l'Être suprême : non, mais une lutte douloureuse et incessante contre les mauvaises passions d'une paroisse longtemps négligée; des persécutions et des outrages subis avec cette intrépidité chrétienne que rien ne lasse, n'aigrit ni ne décourage; la semence de vérité mille fois jetée sur cet ingrat terrain et mille fois livrée aux souffles empestés de la calomnie, du libertinage et de la haine; toutes les sanglantes humiliations du Sauveur des hommes recommencées, dans ce coin de terre, en la personne d'un de ses serviteurs les plus modestes et les plus inconnus; un faible jet de lumière céleste glissant peu à peu sur cet ensemble d'opprobre et de misère; une dernière calomnie, une dernière douleur, plus poignante que toutes les autres, offerte au ciel comme l'expiation suprême, comme le rachat de ces âmes égarées; le repentir, le pardon, l'espérance, la clarté, la vie, venant enfin payer le perpétuel sacrifice de ce pauvre prêtre, récompenser, à la dernière heure, ce moissonneur brisé par le travail du jour : voilà le tableau

pathétique que M. Veuillot nous présente, et nous ne connaissons pas de légende sentimentale à l'usage des chrétiens de salon ou de bergerie qui nous ait émus davantage. *Ce que c'est qu'un Curé*, et, en général, tout ce petit livre, doit être désormais, pour notre cher et saint clergé de campagne, une sorte de manuel familier, de compagnon de route et de promenade, quelque chose comme Montaigne pour les gentilshommes campagnards qui se piquent de bel esprit, ou la Rochefoucauld pour les gens du monde qui se figurent avoir vécu. Avoir vécu! il n'en faudra pas plus, dans la plus simple acception du mot, pour apprécier cette *Chambre nuptiale*, qui n'est rien, qui n'a que dix pages, et que je recommande aux lecteurs obstinés à croire qu'on ne saurait s'émouvoir sans entassement d'aventures et savantes péripéties. Rien! deux noms, deux dates, deux amis qui se retrouvent après une séparation de quinze années; la chambre de la fiancée, de l'amante, de la fée vêtue de gaze et couronnée de rayons, devenue la chambre de l'épouse et de la mère; les ivresses de l'amour partagé se changeant en pâles insomnies au chevet d'un enfant malade; la Diane chasseresse ou la Vénus de Milo remplacée par le crucifix; l'esquisse de Watteau faisant place au dessin encadré de bois noir et surmonté d'une croix; toutes les épreuves de la vie comprises entre ces deux dates, celle du sourire qui espère, celle de la larme qui se souvient, et entre deux, comme un trait d'union, pour empêcher l'une d'être trop regrettée et l'autre d'être trop triste, la Foi pleurant et priant sur la tombe des pères et sur le cercueil des enfants. J'ai relu bien souvent ces dix adorables pages, et ce n'est jamais d'un œil sec que je suis arrivé à la dernière ligne : le roman chrétien a là son diamant. Un éminent critique nous disait l'autre jour, non sans justesse, que M. Prosper

Mérimée, n'eût-il écrit que *Mateo Falcone*, mériterait encore d'occuper le premier rang parmi nos conteurs. M. Veuillot, dirai-je à mon tour, n'eût-il écrit que la *Chambre nuptiale*, je le reconnaîtrais pour un maître, et j'avoue qu'à talent égal j'aime mieux un père qui pleure ses enfants qu'un père qui les fusille.

Nous voici arrivés au *Droit du Seigneur*. Vous savez tous l'origine du débat qui a donné naissance à ce livre. M. Dupin, *natu major*, essayant de rapiécer les accrocs de sa toge parlementaire avec les morceaux de son habit d'académicien, n'avait rien trouvé de mieux pour la circonstance qu'une sortie à main ferrée sur ce droit infâme, qui, etc., etc... et sur ces siècles de barbarie, que, etc., etc... et sur cette horrible féodalité dont, etc., etc. — Pour exécuter cette belle prouesse, il s'était fait armer chevalier par un certain M. Buthors ou Bouthors, érudit picard et auteur d'un livre d'où il résultait que cet affreux *Droit du Seigneur* venait d'Amiens, non pas pour être suisse, mais pour être publiquement dénoncé à l'Académie des sciences morales. Là-dessus, refrain obligé des choristes du libéralisme impénitent, nous redisant, sur l'air de Boïeldieu : « Voilà donc le régime que vous ne craignez pas de nous proposer pour modèle! » — M. Veuillot, comme tous les esprits de premier ordre, a le don de deviner ce qu'il ignore, à la différence de ceux — et nous allons voir que le nombre en est grand — qui ignorent ce qu'ils croient savoir. Guidé d'abord par son seul instinct de chrétien, il flaira dans toute cette affaire un gros mensonge de quelques-uns et une énorme bévue de beaucoup d'autres. Il commença par écrire un article... Je n'ai aucune raison d'aimer passionnément M. Dupin; je me suis laissé dire qu'il excellait à vanter le courage civil plus encore qu'à le pratiquer; que les libertés et les dy-

nasties auxquelles il s'était *dévoué* avaient parfois trouvé son dévouement un peu cher dans les jours de prospérité, un peu froid dans les jours de disgrâce; mais, enfin, je n'ai pu me défendre d'un sentiment de compassion profonde quand j'ai vu cet homme considérable, important, membre de deux académies, du comice agricole de la Nièvre, et même, à ce qu'on m'assure, président d'une de nos dernières Assemblées, fustigé comme un écolier en faute, peloté comme un conscrit en maraude, roulé dans la poussière de son érudition postiche, et finalement laissé pour mort sur la place, non loin des corps inanimés de MM. Lebas, Vallein et Mary Lafon. Maltraiter M. Dupin après M. Louis Veuillot ne serait ni généreux ni habile : il ne reste rien à faire de ceux qu'il a combattus, si ce n'est à les plaindre et à les ramasser.

Mais ce n'était là qu'un commencement; après avoir flagellé, il fallait prouver; après avoir fait rire, il fallait faire croire; M. Veuillot était sûr que le droit du seigneur au Moyen Age n'était pas, ne pouvait pas être ce que l'on entendait par ce mot dans les livres, les opéras, les discours et les vaudevilles de ces messieurs. Cette certitude instinctive, il fallait l'appuyer sur des renseignements positifs. C'est ce qu'entreprit notre vaillant écrivain

Nil actum reputans si quid superesset agendum;

et c'est là que son œuvre devient vraiment sérieuse et belle. Écrire un article spirituel et mordant, la belle affaire! Mais s'enfermer pendant trois mois, se lever avant le jour, vivre dans l'intimité d'in-quarto dont le seul aspect mettrait en fuite un régiment, hanter Baluzius, pratiquer Charondas, cultiver Cambolas, fréquenter Grandcolas, voilà ce qu'a fait M. Veuillot et ce qui lui sera compté

parmi ses travaux les plus méritoires. La gloriole littéraire, l'envie de faire triompher son opinion et de persuader ses lecteurs, le désir de s'instruire et de savoir, ne suffiraient pas pour expliquer un pareil courage; ce qui le donne, c'est l'espoir de mettre ce qu'on sait au service de ce qu'on croit. Nous venons d'apprendre, grâce à M. Veuillot, qu'il faut trois mois à un homme d'esprit pour devenir un érudit : il est permis maintenant de se demander combien il faudrait de temps à un érudit pour devenir un homme d'esprit.

M. Veuillot a divisé son livre en quatre parties principales : le Moyen Age, le Droit de Dieu, le *Maritagium*, et l'examen de la plupart des faits qui se rapportent à cette question, et qu'ont accrédités *per fas et nefas*, la mauvaise foi et la crédulité. Le sujet, on le comprend, est trop délicat pour que nous puissions l'aborder de front. Bien que M. Veuillot ait traité cette thèse épineuse avec une remarquable chasteté d'expressions; bien qu'il n'ait permis qu'au latin, et à peine une ou deux fois, *de braver l'honnêteté*, nous ne sommes pas assez sûr de pouvoir le suivre sans trébucher un peu entre tous ces piéges et toutes ces chausse-trapes tendues à notre innocence par l'érudition de M. Dupin, aidée de celle de M. Bouthors. La critique mondaine — et c'est, hélas! le caractère de la nôtre — est tenue à plus de réserve que la polémique religieuse, de même qu'un homme du monde, pourvu qu'il soit de bonne compagnie, sera plus réservé dans un salon qu'un confesseur dans son tribunal. Qu'il nous suffise donc de dire que, de toutes ses lectures, de Charondas et de Grandcolas, de Baluzius et de Cambolas, et de cinq ou six cents autres gros in-quarto ou in-folio dont il nous a donné l'effrayante liste, M. Veuillot a tiré la preuve certaine, frappante, palpable, irréfutable, que le

droit du seigneur était tout simplement une légère redevance exigible, tantôt par l'Église, tantôt par le seigneur séculier, comme signe ou équivalent, tantôt d'une dispense obtenue, tantôt d'une permission demandée. Ainsi le vassal qui se mariait sur les terres de tel ou tel baron ou abbé, celui qui prenait femme hors du fief ou du territoire, était obligé de payer *un droit*, comme on en paye un aujourd'hui — et probablement beaucoup plus fort — au fisc ou à l'État. C'était là un indice, un gage de propriété, inhérent à la législation même du Moyen Age, et impliquant une idée de protection bien plutôt que d'oppression. Quant au *Maritagium* en lui-même, c'est-à-dire au droit du seigneur sur le mariage, loin d'avoir le sens infâme et odieux que, par prévention ou nonchalance, nous avons laissé devenir presque proverbial, il exprimait, dans ses prohibitions primitives, dans l'indemnité pécuniaire dont il avait fini par se contenter, la plus sage, la plus maternelle des précautions adoptées par l'Église pour que le mariage chrétien conservât jusqu'au dernier moment sa pudeur et sa sainteté. J'engage ceux qui ne se représentent M. Veuillot que comme une espèce de Torquemada littéraire, faisant de la polémique d'auto-da-fé, ne procédant que par coups de massue ou coups de hache, et ne réussissant que dans les gammes les plus violentes, je les engage à lire les pages où il explique, dans ses nuances les plus délicates, cette coutume, cette loi de l'Église qui, au lieu de faire du jour des noces un jour de honte et d'effroi pour la mariée, de lourdes et stupides facéties pour son entourage, l'environnait de dignité et de respect, l'amenait calme et souriante au seuil de la chambre nuptiale, et lui laissait le temps de donner son cœur à son époux avant de lui appartenir : « ... Ah ! les malheureux ! s'écrie à bon droit M. Veuillot; que d'immon-

dices ils ont réussi à jeter sur l'une des plus charmantes institutions que le génie chrétien ait jamais créées pour protéger la liberté de la femme et sa pudeur! »

Chose remarquable! Les raffinements du roman moderne, les fictions corruptrices qui déplacent l'idée du devoir en l'exagérant, ont eu justement pour mot d'ordre et pour passe-port les répugnances des âmes délicates, des natures sentimentales, pour le côté matériel et oppressif du mariage, pour ce contrat officiel et public qui prend aux bras de sa mère la jeune fille ignorante et pure, et la livre sans transition, sans apprentissage de cœur et d'esprit, à un mari, à un maître, à un *droit du seigneur* bien autrement révoltant que celui du Moyen Age. Eh bien, dans ces siècles que l'on nous peint comme si grossiers, l'Église catholique, par la seule puissance de l'esprit chrétien, réalisait ce rêve, prévenait cette plainte des sensitives du socialisme et du roman. Elle sauvegardait les délicatesses de l'innocence comme d'autres ont protesté au nom des délicatesses du vice; et ce que les beaux esprits ou les demi-savants lui reprochent comme un reste d'esclavage ou un souvenir de barbarie était, au contraire, une victoire de la liberté et de la chasteté chrétiennes obtenue sur les siècles d'ignorance par les siècles de foi!

Pour arriver là, M. Veuillot, on le comprend, avait à tracer un tableau rapide du Moyen Age, de ce Moyen Age fécondé, organisé, purifié, contenu par la religion. C'est par là que s'ouvre son livre, et ce n'en est pas la partie la moins concluante. M. Veuillot prouve très-bien que prendre le Moyen Age au moment où il commence, c'est-à-dire où il n'existe pas encore, et au moment où il finit, c'est-à-dire où il n'existe plus, c'est s'exposer à le confondre, ici avec la corruption romaine et barbare qu'il est chargé d'assainir, là avec l'ère d'émancipation brutale ou narquoise qui le calomnie en

le remplaçant. Le Moyen Age complet, celui que M. Veuillot esquisse à grands traits et où l'on chercherait en vain la place d'un usage exécrable comme celui dont il nie l'existence, c'est le Moyen Age de ces beaux et grands siècles, le onzième, le douzième, le treizième, qui ont donné à la France et au monde tant de saints et d'hommes illustres, et dont notre saint Louis est la personnification la plus belle. Que n'ai-je assez d'espace pour citer les pages de M. Veuillot sur saint Louis! Ce n'est plus là du journal ni de la polémique, c'est de l'histoire; M. Veuillot, dans son *Droit du Seigneur*, a constamment révélé, à côté des meilleures aptitudes de l'érudit, les plus hautes qualités de l'historien.

Et puis quelle verve! quelles poignées, quelle avalanche de ce sel gaulois, moins fin, mais d'un plus haut goût que le sel attique! Quelle merveilleuse façon de relever chaque point de la discussion par un trait qui fait l'effet de la flèche du Parthe et achève l'ennemi au moment où il se croit quitte! J'en prendrai au hasard deux exemples : M. Dupin, nous l'avons vu, avait qualifié de *Droit du Seigneur*, dans la vieille et malséante acception du mot, ce qui n'était qu'une simple dispense : « Si M. Dupin, lui répond M. Veuillot, qui se dit bon gallican, observait les lois de l'Église gallicane, tous les ans, à l'entrée du carême, il acquitterait, ès-mains de son curé, une aumône ou une amende, comme il voudra, pour avoir le droit de manger des œufs à la collation. S'il voulait pourtant manger les œufs et économiser l'aumône, et toutefois se mettre en règle, il plaiderait; et il pourrait ensuite, sous le nom de *Dupinus*, écrire en mauvais latin qu'il a *vu* juger un procès où le curé prétendait que, de longue date, *ex consuetudine*, il avait le droit de première connaissance sur toute omelette qui se faisait en carême dans sa paroisse : *Pri-*

mam habere carnalem ovorum intritæ (gallice omelette) *cognitionem;* laquelle coutume avait été annulée et changée en amende, *quæ consuetudo fuit annulata et in emendam commutata.* Cela ne serait ni plus sot ni plus faux que le texte de Boërius; et, dans trois siècles, l'Académie des sciences morales, pour peu qu'elle eût autant de catéchisme qu'aujourd'hui, le croirait comme autre chose. »

Second exemple : Un savant de province avait découvert dans un vieux manuscrit qu'à une certaine époque et dans je ne sais quel pays un archevêque avait prêté serment à une reine d'une façon fort indécente. Un élève de l'École des chartes passe par hasard chez le savant; on lui soumet cet étrange texte qui avait mis toute la ville en rumeur, et il lui rend son vrai sens, tout à l'honneur de l'archevêque, de la reine et du manuscrit. — Eh bien, ajoute M. Veuillot, supposez que le texte original se fût perdu : « les assertions de notre savant, corroborées par une société archéologique, avaient toutes les chances de devenir une de ces vérités incontestables dont les hommes éclairés de la presse, de la magistrature et de l'Académie des sciences morales se remparent contre les préjugés qu'on veut ressusciter en faveur du moyen âge : — Voilà pourtant, diraient-ils, les siècles que l'on ne craint pas de nous donner en exemple, à nous qui avons une manière si décente de prêter nos serments! » Que vous semble de ce dernier trait?

En somme, ce livre, sérieux comme une histoire, entraînant comme un roman, amusant comme un pamphlet, mordant comme une satire, vigoureux comme une revanche, est, à coup sûr, une des plus friandes lectures que puisse se servir à lui-même un homme d'esprit, de sens et de cœur, désireux de suivre, dans sa révision consciencieuse, dans sa solution décisive, ce vieux procès où se

trouvait en jeu, sous une apparence frivole et presque plaisante, l'honneur de l'Église, du passé, de la société chrétienne et de l'humanité tout entière. De semblables pourvois, quand ils réusissent aussi bien, quand ils tournent ainsi au profit de la religion, de la morale et de la raison publiques, constituent, eux aussi, un *Droit du Seigneur*, et proclament, à leur manière, cette raison *du plus fort* qui, dans la littérature comme dans la politique, dans la réalité comme dans la fable, est, au demeurant, la meilleure. Cette raison du plus fort, c'est-à-dire du plus spirituel, ce droit du seigneur, du maître dans l'art de penser et d'écrire, nous les avons vus longtemps, trop longtemps, du côté de ceux que M. Veuillot attaque et qui n'étaient pas accoutumés à d'aussi meurtrières atteintes : aujourd'hui les rôles sont intervertis, les forces sont déplacées; Voltaire est quelquefois dans notre camp, Nonotte et Patouillet n'y sont pas toujours. C'est là un grand fait, et il suffirait, en dehors de tous les dissentiments de détail, pour assurer à M. Veuillot nos reconnaissantes sympathies : s'ensuit-il que ces dissentiments n'existent plus ou ne puissent pas renaître? que nous ne soyons pas exposé autant qu'un autre — plus qu'un autre — à recevoir tôt ou tard un coup de fleuret de sa façon ou un coup de massue de ses amis? que nous l'approuvions sans restriction et sans réserve? que parfois nous ne regrettions pas la cuillerée de miel entre deux filets de vinaigre? qu'il ne nous semble pas plus utile de persuader à nos adversaires qu'ils sont presque nos amis qu'à nos amis qu'ils sont tout à fait nos adversaires? Et, pour tout dire, qu'au bas de cette douloureuse page de nos erreurs, qui est aussi celle de nos châtiments, il ne vaille pas mieux écrire le mot si doux de réconciliation que le mot si dur de représailles? Je crois avoir d'avance répondu à

ces questions délicates; si j'ai pu exprimer aussi librement mon sentiment sur M. Veuillot, c'est parce que nous différons davantage, et parce que, sur un point qu'il ne m'est permis ni de préciser ni d'indiquer, nous nous séparons plus complétement. Si je parvenais jamais à avoir un nom et un poids quelconque dans la critique de mon temps, ce serait par des qualités et surtout, hélas! par des défauts diamétralement contraires à ceux de M. Veuillot. On l'a dit, et peut-être l'a-t-il dit lui-même, je serais volontiers le Philinte de cette littérature dont il est le rude et intraitable Alceste. Heureux du moins le nouveau Philinte, s'il pouvait, honnêtement et sans trop de concessions mondaines, gagner le cœur de cette gracieuse Éliante, qu'on appelle la société polie, et si Alceste, tout en le grondant de ses faiblesses, lui tendait quelquefois la main!

HISTORIENS DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

I

M. ALFRED NETTEMENT[1]

I

« Heureux, nous disait récemment un homme illustre qui a été ministre et qui est resté académicien, heureux celui qui peut se consoler avec la littérature des déceptions de la politique! »—Plus heureux, ajouterai-je, celui qui, en revenant à la littérature, peut y retrouver et honorer encore la cause politique qu'il a servie!

Dans le domaine des idées comme dans celui des faits, dans l'art comme dans la politique, il y a toujours eu, il

[1] *Histoire de la littérature française sous la Restauration.*

y aura toujours lutte et antagonisme entre le principe d'autorité et le principe de liberté. De la victoire trop exclusive d'un de ces deux principes sur l'autre découlent tous les malheurs des sociétés, toutes les défaillances des littératures; de leur alliance trop rare, trop courte, trop souvent troublée, naissent les bons gouvernements et les sociétés heureuses, les brillantes phases littéraires et les belles œuvres d'art. Ce fut le trait distinctif de la littérature de la Restauration, qu'ayant pour origine lointaine la réaction des idées de pouvoir contre les idées de désordre, pour précurseurs naturels les éloquents interprètes de cette réaction, elle put cependant éclore, se développer et grandir sous le patronage de cette liberté dont elle goûta tous les charmes avant d'en subir tous les dangers. Joseph de Maistre, Chateaubriand, de Bonald, furent ses vrais ancêtres : ces hommes illustres, venus à un moment où les excès de la liberté politique et philosophique éclataient dans les convulsions sanglantes et les cris de désespoir d'une génération tout entière, n'eurent qu'à consulter à la fois l'instinct de leur génie et le malheur de leur temps pour se faire les prédicateurs de l'autorité morale, intellectuelle et religieuse, réagissant contre l'esprit de contrôle, d'examen et de destruction. Le *Génie du Christianisme*, les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, la *Législation primitive*, ces trois livres d'origine si homogène quoique de physionomie si diverse, sont les protestations collectives de l'humanité outragée, écrites par trois hommes supérieurs, signées par des milliers de victimes, apostillées par d'ineffables douleurs.

Mais entre ces premières origines, que M. Nettement a retracées de main de maître, et le mouvement littéraire qui se manifesta dès le début de la Restauration, il y eut un intervalle, il y eut quinze ans, *grande mortalis ævi*

spatium. Pendant ces quinze ans, il arriva une chose singulière et pourtant logique. Une main de fer confisqua toutes les libertés, concentra tous les pouvoirs : elle détourna violemment le courant révolutionnaire, et lui creusa un lit à travers l'Europe, entre deux rangées de batailles. Il semblait que cette main ne fît que compléter et rendre visible dans la société l'œuvre commencée dans les livres par les régénérateurs du principe d'autorité : il n'en fut rien. Parmi les guerres que Napoléon eut à soutenir et qui furent tout ensemble la gloire et la plaie de son règne, il y en eut une dont les bulletins ne parlaient pas, qui n'inscrivait pas au *Moniteur* ses victoires et conquêtes, et qui eut pourtant, elle aussi, son Austerlitz et son Waterloo : ce fut cette guerre intérieure, ce duel bizarre auquel le condamnait sa position de soldat domptant une révolution, mais couronné par elle, restant son héritier en devenant son maître, la continuant sous une autre forme en ayant l'air de la détruire, forcé de flatter ses instincts en réprimant ses désordres, et mesurant de son œil d'aigle la distance qui sépare le fait du pouvoir, même le plus fort, du principe d'autorité, même le plus modéré. Il faut lire et relire, dans l'ouvrage de M. Alfred Nettement, les pages où l'historien de la Restauration littéraire nous rappelle à grands traits *la situation de la littérature pendant l'Empire*, et nous montre cet étrange contraste : des voltairiens, des adeptes de l'école sensualiste et irréligieuse du dernier siècle, des républicains émérites, des échappés de la Convention et du Comité de Salut Public, des armateurs blanchis dans cette orageuse croisière de la raison contre le dogme et de l'examen contre la foi, acceptant, en définitive, le rôle de littérateurs officiels, passant dans la garde impériale des publicistes et des poëtes, et enrégimentant ces idées dont

l'indiscipline avait bouleversé le monde au service de l'homme qui imposait aux intelligences comme aux conscrits la discipline et le pas de charge, l'uniforme et la consigne. Et en même temps, pour que le contraste fût plus instructif et la situation plus nette, ceux qui, pendant ces années de déchirements et d'orages, avaient paru le mieux préparés à seconder de leur génie tout effort de gouvernement, de répression et de pouvoir; ceux qui, le pied posé sur des ruines, l'œil fixé sur un horizon vide, avaient entrepris de reconstruire un édifice avec ces décombres et d'en faire sortir, ravivée par le sang et par les larmes, la fleur céleste des croyances et des poésies chrétiennes, ceux-là restaient solitaires, méfiants, presque ennemis, en face d'un homme trop grand pour ne pas se sentir attiré vers leurs personnes, trop clairvoyant pour se méprendre sur la vraie portée de leurs doctrines, trop habile pour méconnaître et ce qu'il aurait pu en attendre et ce qu'il devait en redouter. Ainsi, pendant cette période, ils représentèrent l'indépendance des lettres, eux, les mandataires de l'idée d'autorité et de soumission intellectuelle, tandis que leurs adversaires en représentaient la servitude, eux, les champions des révoltes et des licences de la pensée : anomalie remarquable, d'où jaillissent ces vérités qui peuvent servir à l'enseignement de toutes les époques, parce qu'elles résultent de l'expérience de tous les temps : c'est que le pouvoir n'est pas toujours l'autorité; c'est que l'esprit révolutionnaire peut être le contraire de l'esprit de liberté; c'est que la révolte superbe des intelligences contre tout ce qui gêne leur essor ou humilie leur orgueil n'a rien de commun avec la véritable indépendance et la vraie dignité morales.

La littérature de la Restauration s'inaugura donc avec ce double caractère : émancipation et autorité; elle fut,

pour ainsi dire, l'avénement libéral des idées réparatrices. Elle put profiter de tout ce qu'il y a de fécond et de vivifiant dans ces deux principes lorsqu'ils se combinent au lieu de se combattre. Au sortir de ce régime qui, fatalement entraîné par les conditions de son existence et de son origine, avait fini, de méfiance en méfiance, par peser même sur la chaire chrétienne et fermer la bouche éloquente de l'auteur des *Conférences* de Saint-Sulpice, il y eut, dans toutes les poitrines, comme une respiration immense; et ce souffle frais et pur qu'elles respirèrent avec délices, ce fut le souffle de l'esprit nouveau effleurant de l'aile le passé, et nous en rapportant tous les souvenirs, toutes les grandeurs, toutes les harmonies. Plus tard, lorsque l'équilibre se rompit, lorsque la génération nouvelle parut prête à abuser de cette liberté contre le pouvoir qui la lui avait rendue, lorsque tout pencha vers l'excès et présagea la rupture des deux principes destinés à se déchirer quand ils ne se fortifient pas l'un par l'autre, on put prévoir que la littérature allait participer aux tendances extrêmes de la politique et que cette *renaissance* nouvelle serait suivie de près par une nouvelle décadence. Mais aujourd'hui, à distance, encadrée entre la phase de compression qui l'avait précédée et la phase d'exagération qui l'a suivie, échappant aux désolantes doctrines du philosophisme et aux plates monotonies de la tradition académique pour se retremper dans le christianisme, dans le Moyen Age, dans l'étude des chefs-d'œuvre étrangers, dans ces eaux profondes de la mélancolie moderne, fille du doute désabusé de lui-même et trop faible encore pour se relever jusqu'à la Foi, cette littérature nous apparaît sous son vrai jour, comme un moment de glorieuse trêve et de pacifique conquête, comme une *restauration* idéale des imaginations et des intelligences, comme

un titre de plus pour cette royauté qui nous l'apporta dans un pli de son manteau, avec d'autres biens encore plus précieux, plus méconnus et plus gaspillés que celui-là.

Nous ne croyons pas que cette première floraison littéraire, cet avénement de la poésie nouvelle se révélant, sur les traces de Chateaubriand, dans les œuvres de Lamartine, de Victor Hugo et de leurs glorieux émules, aient jamais été racontés avec plus de jeunesse et de fraîcheur, de sentiment et de vie, que dans le livre de M. Alfred Nettement. Il a su rajeunir des textes qui semblaient épuisés, refaire avec nouveauté et justesse des portraits cent fois lithographiés par nos admirations ou nos blâmes, ramener nos regards sur des statues ou des statuettes que l'on rencontre à tous les étalages de la critique contemporaine. Il montre comment ces poëtes, les premiers de tous, ont pu, pendant cette période trop fugitive, incliner leur muse devant cette royauté antique dont ils chantaient les douleurs et les espérances, et comment les Belmontet et les Lesguillon de ce temps-là s'appelaient Lamartine, Hugo, de Vigny, Soumet, Guiraud. Cette partie de l'ouvrage de M. Nettement a le charme délicieux, mélancolique, attendri, de ces souvenirs de jeunesse qu'ont troublés bien des orages, qu'ont suivis bien des mécomptes, mais qui, à mesure qu'on s'en éloigne, reprennent toute leur fraîcheur matinale et semblent s'éclairer du voisinage des ombres où ils ont fini. Cette remarque ne s'applique pas seulement à l'ensemble, à la physionomie générale de cette époque; elle s'applique aussi à la plupart des hommes qui comptèrent parmi ses gloires. Ce ne fut que pendant ces années rapides qu'ils donnèrent toute leur mesure, qu'ils accomplirent toute leur tâche, qu'ils réalisèrent tout leur génie. Supposez, par exem-

ple, que MM. de Lamartine, Victor Hugo et de Lamennais eussent été engloutis dans le cataclysme de 1830, ou, pour nous borner à une hypothèse moins tragique, qu'ils eussent simplement cessé d'écrire; assurément, ils seraient plus grands aujourd'hui qu'ils ne le sont. Un de nos plus ingénieux critiques, à la suite des premières rébellions religieuses de M. de Lamennais et des premières déviations poétiques de M. de Lamartine, se demandait par quelle pente bizarre ces deux hommes éminents, se laissant gagner, l'un par l'hérésie socialiste, l'autre par le matérialisme oriental, semblaient pencher vers deux autres génies d'une venue plus récente, madame Sand et M. de Balzac. M. de Balzac et madame Sand appartiennent déjà, on le sait, on le sent, à une phase toute différente, où le faisceau primitif se relâche et se brise, où l'élément dissolvant et destructeur recommence à dominer la littérature, où le désordre intellectuel et moral regagne le terrain perdu, où tout s'assombrit de nouveau, s'envenime et s'exagère entre l'autorité et la liberté. Supprimez 1830, et vous n'aurez ni madame Sand, ni M. de Balzac, ou du moins vous les aurez différents, ce qui n'eût pas été un grand mal pour la société et pour la morale; mais vous aurez MM. de Lamartine, de Lamennais et Victor Hugo dans toute l'intégrité de leur inspiration, de leur talent et de leur gloire. Il est permis de croire que ce fut le *heurt* des événements donnant raison à l'esprit de révolte qui les jeta hors de leurs voies naturelles, et que la Restauration, si elle eût duré, les eût préservés de ces tentations dangereuses qui saisissent les grandes imaginations dans les temps mauvais. Il est permis de lui savoir gré, non-seulement du présent qu'elle nous fit en nous les donnant, mais du mal qu'elle leur eût épargné, — et à nous aussi, — en les maintenant dans cette ligne hors de la-

quelle ils n'ont trouvé qu'aberration, déclin et chimère.

Il y a encore une réflexion qui ressort du tableau de M. Nettement, et qui prouve à quel point la Restauration fut un régime favorable au développement libre et réglé de la pensée : c'est qu'avant elle et de son temps, pendant ces trente premières années du siècle qui se divisèrent en deux parties égales, deux littératures se côtoyèrent constamment, l'une bonne, l'autre mauvaise ; l'une originale, l'autre imitatrice ; l'une grande, l'autre petite, et que la bonne fut celle qu'elle anima de son esprit, la mauvaise celle qui combattit son principe et compromit sa durée. C'est là, selon nous, un signe infaillible et qui peut servir à apprécier parallèlement un régime politique et une phase littéraire. Les plus éminents écrivains de l'époque impériale, de Maistre, Chateaubriand, de Bonald, Frayssinous, Lamennais, Ducis, Delille, Michaud, Fontanes lui-même et madame de Staël, et la brillante pléiade du *Journal des Débats* se débattant sous son titre officiel de *Journal de l'Empire*, tout cela appartient d'avance à la Restauration par mille liens plus ou moins secrets, plus ou moins visibles, suivant l'indépendance des positions et l'énergie des caractères : tout cela désire, appelle, attend, espère, pressent cette ère nouvelle qui va consacrer l'autorité morale en émancipant la liberté intellectuelle. Qu'avez-vous à opposer à ces hommes dans les rangs de la littérature impériale proprement dite? Arnauld, Esménard, Luce de Lancival, Étienne, Morellet, des esprits d'Athénée, des versificateurs de collége, des critiques soufflés par le maître, de pâles et chétifs continuateurs des traditions affaiblies, dont chacun pourra plus tard devenir un *libéral*, mais dont aucun ne sera jamais un homme de talent. Quand la Restauration a passé de l'état de pressentiment à celui de fait accompli, sans doute la disproportion est

moindre; quelques ennemis naturels du régime déchu, Benjamin Constant par exemple, désertent avec armes et bagages, et vont s'allier aux ennemis du nouveau régime; d'autres défections nous menacent encore; dans la poésie, Casimir Delavigne et Béranger s'élèvent en face de Lamartine, de Victor Hugo, de leurs amis et de leurs disciples: à la tribune, le général Foy balance Lainé et de Serre. Paul-Louis Courier, beaucoup trop vanté, cisèle sa haine en phrases savamment négligées et élève le pamphlet à la hauteur d'un pouvoir politique. Pourtant regardez-y de près, et vous verrez que, dans tout cet ensemble littéraire, ce qui est vraiment digne d'admiration et de sympathie n'est que le commentaire naturel, la conséquence logique, l'interprétation marginale des idées, de l'origine et de l'essence même de la Restauration, tandis que ce qui la combat ou la renie n'est que la combinaison factice, l'alliance paradoxale de souvenirs et d'opinions, d'inspirations et d'images qui devraient s'exclure au lieu de s'entr'aider. Madame de Staël, si elle avait vécu, aurait peut-être attaqué la Restauration; Benjamin Constant l'a combattue, Béranger aussi, Paul-Louis Courier aussi. Mais ni l'exilée de Coppet, ni l'auteur de l'*Esprit d'usurpation et de conquête*, ni le chansonnier du *Roi d'Yvetot*, ni l'officier réfractaire haïssant chez l'Empereur l'homme qui méprisait le plus les épaulettes indisciplinées, ne pouvaient être dans le vrai en devenant, sous une forme quelconque, des écrivains de l'école impériale. La Restauration leur avait donné la liberté; la liberté devait les donner à la Restauration; et, s'il y eut dissidence, malentendu, aigreur et rupture, c'est que la logique de nos passions n'est pas la même que celle de nos idées, et qu'il est plus facile d'être entraîné par la première que dirigé par la seconde.

Voilà ce qu'établit M. Alfred Nettement avec une auto-

rité remarquable. Il démontre que dans cette période brillante, rapide et malheureusement transitoire entre les excès de pouvoir et les excès de liberté, tout ce qui fut grand et bon, fécond et durable, appartient, par quelque point, à la Restauration, représente par quelque endroit ce sentiment de proportion, de mesure et d'équilibre qu'elle apportait à la France, et que le reste ne fut que l'expression envenimée, artificielle, mensongère, de haines transformées en opinions, et de rancunes déguisées en idées. On retrouve cette vérité dans chacune des pages que l'éloquent écrivain a consacrées à Béranger, à Casimir Delavigne, à Paul-Louis Courier, au général Foy, aux luttes de la tribune et de la presse, aux formes diverses et multiples que prenait l'opposition de ce temps-là. Ces pages forment à la fois d'excellents morceaux historiques et de beaux fragments littéraires. Je veux bien vite vous dédommager de mon style en vous donnant une idée de celui de M. Alfred Nettement, et je choisis au hasard, dans son volume, un passage sur M. Lainé, et un autre sur la mort de Paul-Louis Courier:

« M. Lainé se manifesta le premier. Il avait commencé à paraître, on le sait, à la fin du règne de Bonaparte. C'était lui qui avait rédigé cette adresse du Corps législatif où retentissait le cri de la France épuisée : Napoléon, irrité, s'était écrié : « M. Lainé est un méchant homme et « un factieux! » L'Empereur oubliait que si un souverain peut disposer quelquefois de la vie d'un honnête homme, il ne lui appartient jamais de disposer de sa renommée. M. Lainé n'était ni méchant, ni factieux : c'était un esprit fier et un cœur tendre. Sa fierté avait vivement ressenti la disparition de toutes les libertés publiques ; sa sensibilité patriotique s'était émue des souffrances intolérables de la patrie. Il porta à la tribune comme dans les affaires publi-

ques ces deux qualités distinctives de son éminente nature, l'élévation de l'esprit, la tendresse du cœur. Il aima à la fois la royauté et les libertés publiques, la première comme la condition essentielle des secondes dans notre pays. Quand la nouvelle du retour de l'île d'Elbe arriva, il s'éleva par l'énergie de son caractère, la vigueur de ses résolutions, l'intrépidité de sa parole, jusqu'à l'héroïsme civil. Il avait offert sa tête aux vengeances de la victoire qu'il avait regardée du haut de sa vertu, et ce fut un honneur pour la Chambre d'être ainsi présidée en ces circonstances difficiles et solennelles où les assemblées se personnifient dans un homme. On comprend quelle autorité apportait à la tribune le grand orateur escorté de pareils souvenirs. C'était des profondeurs de son âme qu'il tirait son éloquence. Il éprouvait l'émotion qu'il voulait inspirer : tous les sentiments généreux trouvaient un écho éloquent dans sa parole, où l'on sentait les vibrations de son cœur. Ce n'était pas un homme de parti ; c'était l'homme de la patrie, planant au-dessus des passions du moment, cherchant toujours la justice et l'utilité publique, et, quand il reconnaissait s'être trompé, revenant sans vaine honte sur ses opinions, parce que le motif qui le faisait changer n'était jamais un intérêt, mais toujours une inspiration de sa conscience.... »

Voici maintenant le passage sur Courier :

« Cet homme avait une âme, il était né chrétien. Peut-être à son heure dernière les premiers sentiments de son enfance se sont-ils réveillés en lui : peut-être, suivant la belle parole de ce général chargé par le gouvernement impérial d'arrêter le souverain pontife, *sa première communion* lui est-elle apparue dans ce moment suprême où l'intelligence de l'homme, à demi penché sur les gouffres de l'éternité, ne voit plus le temps que comme une ombre

qui s'efface et qui blanchit à l'approche du jour sans fin. Les yeux du mourant ont alors interrogé les profondeurs de la forêt, et leur ont demandé celui qui soulage les consciences du fardeau des souvenirs qui les accablent. Le mourant est demeuré seul. Cette suprême consolation n'était pas réservée à son agonie. Aucun prêtre n'a pressenti que, dans les détours cachés de ce bois, il se passait une scène de mort qui réclamait son ministère sacré. Quand tout a été dit, que l'homme a rendu le dernier soupir, qu'on a trouvé le cadavre, l'affaire a dû s'instruire, la justice a dû rechercher les auteurs du crime. Mais le voile qu'on s'efforçait de percer s'appesantissait et s'épaississait toujours. Un mystère étrange environnait le crime. Cet homme assassiné sans qu'on ait pu le sauver, dont l'agonie est demeurée sans consolation comme la mort sans vengeance, qui n'a pu être protégé moralement par les lois, sauvegardé matériellement par la force publique, ni assisté dans ses derniers moments par la religion; cet homme, pour lequel l'ordre judiciaire n'a rien pu, quoiqu'il ait tout tenté ; cet homme, dont la vie a été tranchée par la main d'un de ses serviteurs, vous l'avez nommé. C'est lui qui attaquait tout dans la société : les lois, l'ordre judiciaire, le clergé, la force publique, l'autorité et les instruments de l'autorité, la hiérarchie des rangs et l'honneur des familles. C'est Paul-Louis Courier. »

Cette page et celles qui suivent me semblent d'une rare beauté ; il est difficile de caractériser en traits plus vifs, plus indélébiles, cette terrible loi du talion qui frappa le haineux pamphlétaire dans sa vie et dans sa mort, dans son honneur et dans sa mémoire. Écrire ainsi, c'est élever l'histoire littéraire à la hauteur d'une grande leçon sociale et morale.

II

M. Nettement, dans son premier volume, est donc remonté aux origines de la Restauration littéraire. Groupant son sujet en grandes masses, il nous a montré comment ces sources primitives, semblables à celles du Rhône, avaient paru, en certains endroits, se cacher et se perdre pour jaillir, un peu plus loin, en nappes plus impétueuses et plus larges. Surtout, — et c'est là, selon moi, la clef de cette première partie, — il nous a fait voir comment, par une combinaison providentielle, les précurseurs monarchiques de cette Restauration littéraire avaient représenté, sous l'Empire, l'indépendance de l'esprit et l'originalité des lettres, tandis que les continuateurs amoindris de la tradition révolutionnaire et philosophique avaient été enrôlés et enrégimentés par le maître sous le drapeau déteint d'une littérature d'imitation servile et glacée. L'esprit nouveau, sortant des ruines du passé à la voix de quelques hommes de génie et fécondant de son souffle l'alliance de la monarchie et de la liberté, la vieille école voltairienne tombant avec ce pouvoir absolu qui l'avait contrainte à tout accepter dans le domaine des faits après avoir tout démoli dans le domaine des idées, telle est la double image que M. Nettement, dans ce premier tableau, a fait passer sous nos yeux.

Que ne peut-on s'arrêter plus longtemps à cette phrase radieuse et fugitive d'accommodement et de trêve entre l'autorité et la liberté, entre ces deux principes qui pourraient faire tant de bien au monde en unissant leurs forces, et

qui lui font tant de mal en les usant à se combattre ! Que ne peut-on faire halte devant les grands noms, les beaux ouvrages qui préparèrent ou inaugurèrent cette littérature, et saluer cette brillante aurore comme on salue, par une matinée d'été, le soleil levant,,sans s'inquiéter encore de la chaleur étouffante qui aggravera le poids du jour ou des orages qui en assombriront le déclin ! On voudrait prolonger ces moments rapides, ralentir la marche inquiète des esprits et des années vers de nouveaux périls et de nouveaux abîmes. Hélas ! il faut avancer : on n'arrive pas des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, de la *Législation primitive* et du *Génie du Christianisme* à la préface de *Cromwell*, et un peu plus tard à celle de *Hernani;* on ne se laisse pas entraîner de la réhabilitation du passé, des restaurations du Moyen Age, de l'inspiration royaliste et chrétienne d'une jeune et fraîche poésie, de la réforme spiritualiste des méthodes philosophiques et historiques, aux allures hostiles et révolutionnaires que prirent, en 1829 et 1830, la philosophie et l'histoire, la poésie et l'art, sans faire beaucoup de chemin et parcourir de grandes distances. Ce sont ces étapes intellectuelles qu'Alfred Nettement décrit, dans son second volume, et que je vais essayer d'indiquer après lui.

Ce serait une étude mélancolique et piquante à la fois, que celle qui consisterait à rechercher dans notre histoire, depuis soixante-dix ans, les époques, — et il y en eut plusieurs, — où les éléments divers dont se compose la société moderne semblèrent près de s'allier et de s'entendre. Ces époques, je le répète, ont existé, quoique passagères et bientôt troublées ; et quand on se demande ce que serait la France si elle avait su faire de ces situations transitoires son état normal, l'imagination s'abandonne à des rêves qui ont le charme des conjectures et la tristesse des

regrets. Pour ne pas nous écarter du cadre qui nous est tracé, rappelons quel fut, sous la Restauration, ce court et heureux moment, soit dans cette partie sérieuse de la littérature qui touche aux plus importants problèmes de notre destinée ou fait peser sur le présent et l'avenir l'appréciation du passé, soit dans cette partie plus brillante qui est le luxe et la grâce des civilisations paisibles; rappelons aussi quels hommes le personnifièrent, et comment la plupart de ces hommes, par une déviation insensible et fatale, s'écartèrent de leur point de départ, rompirent l'équilibre de leur pensée, et finirent par se trouver dans les rangs ennemis, sans profit pour leur talent, sans bénéfice pour leur gloire, et avec un dommage immense pour leur siècle et pour leur pays.

Le premier travail des idées nouvelles échappant à un régime oppresseur et prenant possession d'elles-mêmes, devait s'appliquer à l'Histoire, le genre le plus éminent de toute la littérature profane, quand il tombe en de dignes mains. L'Histoire, c'est de la politique faite avec les temps écoulés, comme la politique est de l'histoire à faire avec les temps qui vont venir, et il était naturel que le jour qui donnait à la nation une part de son propre gouvernement, lui donnât aussi le sens et le goût de ces études, destinées à servir de préface et de commentaire à son entrée en fonctions constitutionnelles. Il y eut donc, à cette époque, un grand mouvement, un éclatant progrès dans les travaux historiques. On rompit violemment avec l'école voltairienne, dont le but avait été d'inspirer la haine du passé et de le couvrir de ténèbres pour faire mieux ressortir, par le contraste, le bienfait des lumières philosophiques. Ce fut là un généreux effort, une innovation salutaire, un heureux retour vers l'équité, la vérité et la science, et. pour qui se borne à considérer les hommes

et les œuvres, la régénération des méthodes historiques peut compter parmi les plus solides gloires littéraires de la Restauration : car voilà ce que nous ne devons jamais perdre de vue en parcourant ces diverses branches qui se couvrirent alors de si belles fleurs, sauf à donner plus tard des fruits malsains ou amers. Ces talents et ces ouvrages, ces explosions d'idées, ces aspirations ardentes vers quelque chose d'inexploré et d'inconnu, tout cela restait un immortel honneur pour le régime qui en favorisait l'essor, lors même qu'il s'y mêlait des germes de destruction et de péril. Les chefs-d'œuvre de la pensée honorent et illustrent, même en l'attaquant, le règne qui les laisse naître ; le silence peut faire quelque chose pour le salut ou la durée d'un gouvernement, mais il ne fait rien pour sa gloire.

Malheureusement, dans cette histoire régénérée, se manifestèrent trois tendances qui devaient, à la longue, se changer en autant de périls.

En s'abreuvant aux vraies sources du Moyen Age, en combinant un génie d'artiste avec une érudition de bénédictin, en empruntant au sublime chroniqueur d'Abbotsford quelques-uns de ses procédés, il semblait que M. Augustin Thierry ne pût être que l'auxiliaire de cette réconciliation monarchique et libérale entre le présent et le passé. Hélas ! il n'en fut rien. Qu'on se reporte à l'époque où parut la première édition de l'*Histoire de la conquête d'Angleterre,* et qu'on se souvienne de l'effet que produisit ce beau livre. La partialité passionnée de l'historien pour les vaincus et pour les petits, son affectation à prendre pour lignes dominantes de ses récits, non plus les dynasties et les règnes, les grands événements accomplis par les souverains ou leurs ministres et s'agitant dans les hautes sphères de la vie sociale, mais les origines popu-

laires, les nationalités, les races diverses se superposant l'une sur l'autre, et tout cet obscur travail perçant peu à peu les couches inférieures pour s'élever jusqu'aux surfaces; — enfin son injuste persistance à nous montrer ces deux grandes figures du moyen âge, le chevalier et le prêtre, comme deux tyrans sous lesquels gémissait la plèbe opprimée, toutes ces nuances paradoxales mêlées à tant d'admirables qualités, dépouillèrent, dans les premiers temps, son livre de sa physionomie monumentale et scientifique pour ne laisser apercevoir que son caractère d'hostilité systématique contre les hiérarchies, les pouvoirs, l'autorité religieuse et politique. Aujourd'hui, à un quart de siècle de distance, dix fois couronné par l'Académie, purifié et consacré, pour ainsi dire, par ses infirmités et ses souffrances, M. Augustin Thierry ne nous apparaît plus que comme un illustre vétéran de l'érudition et de l'histoire. Mais, en 1825, dans ce temps de lutte où tout était aliment pour les partis, et qui semble maintenant fabuleux à nos jours de désenchantement et de lassitude, il fut facile aux passions libérales de s'emparer de cette œuvre; et, chose étrange! la fenêtre ogivale de cette cellule bénédictine servit à tirer sur ce passé que l'historien avait retrouvé avec tant d'amour et raconté avec tant d'éclat.

A côté de lui, sous les auspices d'un maître plus illustre encore[1], une autre fraction de notre nouvelle école historique tournait aussi ses regards vers l'Angleterre, mais en s'arrêtant à une époque plus rapprochée de nous et plus sujette à d'inquiétants parallèles. Le régime parlementaire inauguré par la Restauration offrait trop d'analogies avec la Constitution anglaise, pour que les esprits studieux ne fussent pas irrésistiblement amenés à com-

[1] M. Guizot.

parer les deux pays et à chercher les similitudes et les différences. On comprend qu'une fois sur cette pente, ils arrivassent vite à cette date de 1688, seconde révolution greffée sur la première, poteau indicateur placé au rond-point de l'histoire de l'Europe moderne, comme pour constater que les races royales ne peuvent pas survivre à l'ordre d'idées et à la forme de gouvernement qu'elles ont personnifiés. Curiosité ou malice, réflexion ou pressentiment, on se mit à tourner autour de cette date comme on tourne autour d'un attrayant problème qu'on ne peut ni abandonner ni résoudre, et l'on fit de ce nom mélancolique des Stuarts quelque chose de pareil à ces anciens manuscrits où il suffisait de gratter le mot apparent pour trouver au-dessous le mot véritable. « Les Stuarts ont passé, les Bourbons resteront, » écrivait M. de Chateaubriand, « parce qu'en nous rapportant leur gloire, ils ont adopté les libertés récentes douloureusement enfantées par nos malheurs. Charles II débarqua à Douvres les mains vides ; Louis XVIII s'est présenté à Calais tenant d'une main l'ancienne loi, de l'autre la loi nouvelle; il était à la fois Charles II et Guillaume III ; la légitimité déshéritait l'usurpation, etc., etc. » Mais par ce magnifique passage couronnant un récit rempli d'allusions inévitables, par le soin même qu'il mettait à établir les différences, l'éloquent *grognard* de la monarchie selon la Charte prouvait tout ce que ces allusions avaient de séduisant, et ces différences d'illusoire aux yeux des hommes qui regardaient de gauche à droite, au lieu de regarder, comme lui, de droite à gauche. En somme, par une condition bizarre, contradictoire de la situation, cette Histoire d'Angleterre, fouillée par de studieuses recherches, fécondée par des talents de premier ordre, destinée en apparence à inspirer le goût d'un régime qui était devenu le nôtre, et que l'antique monar-

chie nous avait apporté avec elle, se changeait en une arène où le libéralisme mettait en présence ses souvenirs et ses espérances, affectait de prophétiser en racontant, et se proposait d'avance, comme prix de sa victoire, une révolution nouvelle complétant la symétrie entre les deux peuples et continuant la révolution accomplie.

Mais ce n'était pas assez ; ces empiétements de l'histoire dans la politique et du passé dans l'avenir restaient trop lointains au gré de quelques esprits plus ardents et plus pressés. Ce fut dans notre Révolution même, sur ce terrain encore chaud de nos luttes, encore trempé de notre sang et de nos larmes, qu'ils allèrent se placer; ce furent ces récentes images de bouleversements et de crimes, atténués plutôt qu'effacés par de hauts faits militaires, qu'ils ramenèrent complaisamment sous nos regards, rendant ainsi plus difficile la réconciliation commencée, ravivant des blessures à peine cicatrisées, remettant en question ce qu'il eût fallu ensevelir, des deux parts, dans un éternel oubli, et préparant une seconde rupture par cette persistance à retracer les détails de la première, à en énumérer les causes, à en justifier les violences, à en glorifier les héros.Tout a été dit sur les *Histoires de la Révolution française*, par M. Mignet et M. Thiers; l'une si élevée, l'autre si vivante; l'une acceptant comme nécessaires tous les principes d'où avait découlé cette gigantesque crise sociale, l'autre saluant comme logiques tous les faits qui en avaient ensanglanté la victoire; l'une renfermant, dans sa brièveté éloquente et sa modération calculée, tout ce qui pouvait consacrer la Révolution comme idée; l'autre déroulant, dans sa claire et attrayante abondance, tout ce qui pouvait la grandir comme événement : toutes deux substituant aux desseins de la Providenee, à l'ordonnance divine telle que l'expliquait Bossuet, la fatalité révolution-

naire, et dès lors s'appliquant à montrer comment tout ce qui avait vaincu avait mérité de vaincre, et comment la cause de la justice pouvait bien n'être, en définitive, que la cause du succès. Singulier contraste! Tandis que l'éminent historien de la *Conquête de l'Angleterre* affaiblissait les principes monarchiques et l'idée de pouvoir en prenant parti, à des siècles de distance, pour les vaincus contre les vainqueurs, pour les petits contre les grands, pour les faibles contre les forts, les brillants historiens de la *Révolution française* concouraient à la même œuvre agressive en prenant parti, dans un temps tout rapproché de nous et dont nous respirions encore les émanations brûlantes, pour les forts contre les faibles, pour le triomphe contre la défaite, pour les exécuteurs contre les victimes!

Ainsi Histoire du moyen âge, Histoire des Révolutions d'Angleterre, Histoire de la Révolution de 1789, vivifiées toutes trois par des talents supérieurs, toutes trois illustrant, au point de vue purement littéraire, l'époque de la Restauration, mais combattant son esprit, entravant ses tendances, aggravant ses périls et compromettant sa durée, tel fut, en résumé, le caractère de cette renaissance historique, personnifiée dans ces hommes dont les travaux honoraient ce dont ils préparaient la chute. Les pages que M. Nettement a consacrées à expliquer cet antagonisme, à analyser ces ouvrages, à apprécier ces écrivains, forment une des parties les plus intéressantes de son livre. Il déploie la même sûreté de vues et d'analyse dans son étude de la littérature religieuse et de la philosophie sous la Restauration.

Le dix-huitième siècle, on le sait, en amoindrissant autant que possible l'âme et la conscience, avait dû frapper de stérilité ce qui, dans la littérature écrite ou parlée,

y touche de plus près. La chaire chrétienne était restée muette ou à demi profanée par de futiles élégances, et l'éloquence inculte du missionnaire Bridaine, glorifiant les *amis de son Dieu* aux dépens des heureux et des riches, avait seule troublé ce mutisme de glace ou protesté contre ces recherches mondaines. Sous l'Empire, la langue sacrée avait manqué de cette liberté dont elle a besoin pour accomplir toute sa tâche ; car elle ne commande aux hommes qu'à la condition de n'obéir qu'à Dieu. La Restauration fut pour elle un signal de régénération et de réveil : mais là encore, et jusque dans ces régions saintes où il semblait que nos passions ne pussent atteindre, une influence funeste et délétère égara le génie après son premier pas, et fit d'un chef-d'œuvre de pensée et de style, nouvelle gloire de l'époque qui le vit naître, le point de départ d'une carrière orageuse, mauvaise, funeste à ce qu'elle aurait dû défendre, secourable à ce qu'elle aurait dû combattre, et finalement perdue dans des abîmes sans fond et sans nom.

Le récit des déviations successives de M. de Lamennais, depuis le premier volume de l'*Essai sur l'Indifférence* jusqu'au *Progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Eglise* (1829), a, dans ce second volume de M. Nettement, tout l'intérêt d'une étude psychologique, toute l'animation d'une controverse, toute la gravité d'un jugement sans appel. Dès son début, et à l'époque où on pouvait le dire plus orthodoxe que l'orthodoxie et plus papiste que le pape, M. de Lamennais laissait voir, en parlant des puissances de la terre et de ces pauvres monarchies battues par de tels orages, entourées de telles menaces, je ne sais quel dédain mêlé d'acrimonie et de haine qui annonçait le factieux et le révolutionnaire. Justement fier de son admirable talent, les

hiérarchies religieuses lui pesaient comme des démentis donnés à sa supériorité intellectuelle, et messeigneurs de Quélen et Frayssinous eurent tour à tour à subir les attaques de ce fougueux génie, qui, sous prétexte de mieux servir la religion, commençait par en répudier la discipline, l'ordre et l'obéissance. Son fameux principe du témoignage des hommes, de l'autorité universelle, substitué, dans son système philosophique, à tout autre motif de connaissance et de certitude, avait cela de dangereux et d'effrayant qu'il n'était séparé de la souveraineté du peuple que par la souveraineté du pape, installée sur les ruines de toutes les royautés et de toutes les législations humaines. Sans doute, dans cette première phase, M. de Lamennais, pour échapper aux conséquences logiques qu'il sentait déjà se remuer au fond de son âme, se rejetait avec une ardeur sincère vers cette autocratie de la cour de Rome, gouvernant le monde au nom de l'autorité et du témoignage du genre humain; mais il y avait dans cette ardeur même quelque chose de violent et de fébrile qui prouvait que, ce dernier refuge venant à manquer à cet esprit superbe et déréglé, il ne s'arrêterait plus et reculerait au besoin les limites de l'erreur et de la démence. M. Nettement caractérise ce génie et cette destinée, et pour en rendre plus frappantes encore les inégalités et les fautes, il leur oppose la calme et noble figure de M. Frayssinous, de ce saint et éloquent évêque dont les belles *Conférences*, interrompues en d'autres temps par le despotisme, s'étaient rattachées d'elles-mêmes à la renaissance de la littérature sacrée sous la Restauration. M. Frayssinous travaillait à tout calmer pendant que son impétueux adversaire s'efforçait de tout aigrir. L'un, attentif au mouvement des idées nouvelles, placé par ses fonctions au cœur de la jeune génération, ne négligeait

rien pour les réconcilier avec l'antique foi et l'antique royauté de nos pères; l'autre, au lieu de cimenter et de couvrir cette alliance du prestige de sa naissante renommée, réclamait pour la religion le chimérique, demandait au gouvernement l'impossible, et, entre ces deux impossibilités évidentes, ouvrait aux jeunes esprits une large voie vers toutes les révoltes et toutes les aventures. M. Frayssinous, c'était la vertu et le bon sens servis par un talent supérieur, mais le subordonnant à la vérité. M. de Lamennais, c'était le génie passionné, se nourrissant de son orgueil, se dévorant de sa flamme, et ne reconnaissant d'autre arbitre et d'autre loi que lui-même. Voilà pourquoi le second a été longtemps populaire, et le premier n'a jamais été que vénéré; voilà pourquoi celui-ci n'est parvenu à rien sauver, et celui-là a contribué à tout perdre.

III

Le beau travail de M. Nettement eût été incomplet si, avant de le terminer, il n'eût abordé le grand mouvement littéraire et poétique qui marqua les dernières années de la Restauration, et en couronne, pour ainsi dire, l'histoire intellectuelle. C'est ce chapitre qu'il a intitulé : *Révolution tentée dans la littérature*. Suivons-le un moment sur ce terrain dont nous sommes aujourd'hui si loin, et tâchons d'être plus fidèles à nos souvenirs que ne l'ont été à leur gloire les hommes dont la jeunesse illustra cette époque, et dont le déclin attriste celle-ci.

Avant tout, il faut s'entendre sur ce mot *romantisme*,

qui rappelle tant de discussions et de colères, tant d'enthousiasmes et d'invectives, mais qui n'offre peut-être plus un sens bien précis à la génération actuelle.

La tradition nationale, l'art chrétien, la poésie du moyen âge, toutes ces richesses de l'imagination et de la pensée que le christianisme avait apportées au monde qu'il transformait, en échange des fables et des mythes de l'ancien monde, tout cela dormait enfoui dans les ténèbres du passé; tout cela semblait définitivement répudié par l'esprit français, comme ces maigres successions de famille que rejettent superbement les parvenus, enrichis par leurs propres forces. Deux siècles nous en séparaient, et quels siècles! Le plus grand et le plus orageux, le plus magnifique et le plus hardi; le dix-septième et le dix-huitième : deux larges abîmes comblés de gloire et de génie, de sang et de larmes. Chez le dix-septième siècle, cet abandon avait eu pour cause un scrupule moitié religieux, moitié classique, un culte réfléchi pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne, et cet instinct supérieur qui, pour former une langue et une littérature, avait cherché les qualités les plus essentielles de cette littérature et de cette langue : la clarté, l'élégance, la précision, le tour vif et net. Le dix-huitième avait renchéri sur son devancier, car ce n'était plus pour lui affaire de scrupule ou de respect, de réserve pieuse ou de délicatesse littéraire, mais de haine et de propagande philosophiques : il s'agissait d'entourer d'une triple barrière de moquerie, de dédain et d'horreur ce passé dont il sapait les croyances, et de faire supposer que, jusqu'au moment où il avait allumé ses flambeaux, la raison et l'humanité avaient gémi dans une sorte d'obscurité barbare, sillonnée de livides éclairs, n'ayant pour toute harmonie que le bruit des chaînes, le cri des bourreaux et le sanglot des victimes.

Mais lorsque ces flambeaux furent devenus des torches, lorsque la ruine des croyances eut amené celle des pouvoirs, et la ruine des pouvoirs celle des sociétés, lorsque le monde éclairé, émancipé, affranchi, eut marché à pas de géant de Voltaire à Mirabeau, de Mirabeau à Danton et de Danton à Robespierre, une réaction dut s'accomplir parmi ceux qui survivaient à cette destruction universelle. Ils durent tendre la main au-dessus de tous ces décombres, vers quelque chose qu'ils ne connaissaient plus, dont l'image même s'était effacée de leurs âmes dévastées, mais qui était nécessairement plus consolant que l'*Origine des cultes*, plus humain que le Comité de Salut Public, plus aimable que le *Père Duchesne*. Comme ces orphelins qui, ramenés par leurs souffrances et leurs privations aux souvenirs de leur berceau, recherchent partout les traces de leurs vrais parents, ils se demandèrent si, en deçà de la philosophie et de la Révolution, il n'y avait pas eu pour les opprimés et les malheureux, pour les cœurs blessés, pour les âmes malades, pour les esprits fatigués de doute et de chimères, d'autres berceaux, d'autres foyers, d'autres abris. C'est à ce sentiment, vague encore et aussi peu raisonné sous le rapport religieux que littéraire, que répondit le *Génie du christianisme*. C'est ce réveil, non pas de convictions, mais d'aspirations chrétiennes, que rencontra ce livre célèbre, et qui en fit le succès.

A dater du *Génie du christianisme*, à dater des intelligents efforts de madame de Staël pour nous réconcilier avec l'Allemagne, dont le génie était resté plus fidèle que le nôtre au moyen âge et à la tradition nationale, l'art gothique, ou, si vous aimez mieux, l'art *romantique*, fut, sinon retrouvé et restauré, du moins pressenti et entrevu. Seulement, ainsi qu'il arrive presque toujours aux précurseurs, Chateaubriand ne se douta qu'à moitié de la

révolution qu'il préparait, et cette révolution d'ailleurs fut retardée par la période impériale, où une littérature glacée, compassée, artificielle, traditionnelle, enrégimentée, tirée au cordeau, suffisait tant bien que mal à une génération distraite par le bulletin des batailles et enivrée par la fumée du canon.

Interrompu ou amorti pendant quinze années, ce mouvement recommença, sous la Restauration, avec plus de force, de certitude et d'issue; car il y retrouvait les deux éléments dont il devait se former, et dont l'alliance eût été le salut de cette belle époque, comme leur antagonisme en fut le péril : d'une part, le retour au passé, de l'autre l'émancipation des idées nouvelles. La société restaurée par la monarchie, allait être irrésistiblement attirée vers toutes les images, toutes les formes, toutes les poésies lointaines qui se groupaient autour de cette monarchie dix fois séculaire; et en même temps l'esprit de liberté, inauguré par la Charte, allait souffler sur tous ces débris, et en faire sortir, comme une plante fécondée par les orages, la poésie du dix-neuvième siècle. Ainsi, par les conditions mêmes de son existence, par son point de départ et par le but où il tendait, ce mouvement dut avoir et eut en effet deux périodes : la période chevaleresque et la période révolutionnaire.

La période chevaleresque s'associa au sentiment monarchique; elle en fut l'alliée et l'interprète; elle se chargea de renouer avec les temps à demi perdus dans l'éloignement et dans l'ombre, de les venger d'un injuste oubli, d'en ressusciter les principales figures, de populariser et de mettre à la mode, sous une forme attrayante, ce goût des choses d'autrefois qui avait alors le charme d'un souvenir et le piquant d'une nouveauté. Ce fut une tentative analogue à celle qui eut lieu en Allemagne, vers la même

époque et que les souverains favorisèrent de toutes leurs forces, comme un préservatif contre les progrès et les exigences de la démocratie. De là cette opinion, longtemps accréditée et justifiée par plusieurs exemples, que les royalistes en politique étaient les romantiques en littérature, et que les classiques en littérature étaient les libéraux en politique. Ces combinaisons, malheureusement, n'existaient qu'à la surface, et l'alliance, commencée dans les imaginations, fut bientôt rompue par les amours-propres. Le romantisme chevaleresque, il faut bien l'avouer, avait un côté puéril, factice, qui, chez les maîtres comme Chateaubriand, se sauvait par les hardiesses et les virilités du génie, qui, chez les rêveurs comme Nodier, se déguisait en fantaisies aimables, mais qui, chez les imitateurs et les disciples, arrivait à des exagérations bouffonnes, et ne dépassait pas, comme sérieux, l'importance d'un engouement de salon ou d'un caprice de la mode. Il ne pouvait contenter des esprits jeunes, ardents, ambitieux, enivrés d'avance du bruit qu'ils voulaient faire, rêvant de gigantesques mêlées et de splendides conquêtes, et respirant par tous les pores cet air excitant et libre qui était l'atmosphère du moment. Il y eut là un instant rapide, fugitif, plein d'enchantements et de promesses, qu'on pourrait intituler : *avant la rupture*, et où tous ces talents, tous ces noms, tous ces orgueils, toutes ces muses parurent s'unir et faire groupe, sous un même drapeau : illusion décevante! union impossible!

> Du royaliste, hélas! déjà par maint endroit,
> Le front du novateur brisait le masque étroit.

Ne fallait-il pas triompher à tout prix, devenir les idoles d'une brillante, bouillante et intelligente jeunesse à qui

les flatteries et l'encens étaient prodigués de toutes parts, et qui, se croyant maîtresse de l'avenir, se souciait peu du passé? Les chefs de l'école nouvelle eurent, pendant quelque temps, une situation mixte qui ne pouvait être que transitoire. Parfois ils semblaient revenir à leurs inspirations primitives. Un mot charmant de Charles X, une violente bordée du *Constitutionnel* d'alors, une marque de bienveillance du gouvernement, un souvenir des premiers engagements et des anciennes amitiés, réconciliaient pour un moment la monarchie et le romantisme, et retardaient l'explosion finale; mais il en était de ces rapprochements passagers comme de ces raccommodements des mauvais ménages sous lesquels on sent gronder de prochaines tempêtes. L'époque était entraînée par des souffles trop impétueux, emportée par des courants trop irrésistibles, pour que les hommes qui voulaient lui plaire et la dominer ne cédassent pas les premiers à ces courants et à ces souffles : ils cédèrent; ils coururent là où ils voyaient l'éclat et la foule, là où se distribuaient les renommées et les couronnes, là où de fougueuses recrues n'attendaient qu'un signe pour s'enrôler au service de leur gloire. Ce pacte, M. Hugo le formula en une ligne : « Le romantisme, écrivit-il, est le libéralisme en littérature. » On disait alors *libéralisme*, parce qu'on n'osait pas dire *Révolution*. Pour être plus exact et plus clair, M. Hugo aurait dû écrire : « Le romantisme, c'est la révolution littéraire, et elle accepte toute responsabilité et toute alliance avec la révolution politique. »

M. Nettement, dans cet important chapitre de son livre, indique, avec sa supériorité accoutumée, ce moment de transition où l'école romantique, se dégageant de ses origines, rompant avec ce passé chevaleresque et monarchique qui n'avait été pour elle qu'affaire de forme et de costume, devint un fait révolutionnaire, et, comme tel, fut

atteinte de tous les dissolvants que les révolutions portent en elles. Le cadre adopté par l'éminent écrivain ne lui permettait pas de dépasser 1830 et de nous conduire au delà de cette catastrophe qui résuma et couronna ces années de fièvre, d'agitation, de surexcitation intellectuelle, politique, sociale, philosophique, littéraire. Mais si, comme nous le croyons, le légitime succès de ce premier ouvrage l'engage à écrire l'*Histoire de la littérature après Juillet* [1], il sera curieux et instructif de suivre, sur les traces d'un pareil guide, les diverses phases par lesquelles ont passé, sous l'influence des événements extérieurs, ces génies si superbes à leur début; de voir le romantisme enjambant résolûment les barricades, tout préparé à recevoir le mot d'ordre de la révolution triomphante et à le traduire en des œuvres de plus en plus violentes, agressives, poussées de ton, écrites en vue d'une popularité turbulente et tarée; d'observer ce groupe des premiers jours, uni par de prétendues croyances qui n'étaient que l'orgueil de chacun intéressé dans le succès de tous, se dispersant peu à peu, substituant la jalousie à l'enthousiasme et la méfiance à l'amitié; et, après tous les liens rompus, toutes les affections brisées, toutes les convictions abjurées, toutes les promesses déçues, l'individualisme s'asseyant sur ces ruines et y installant en maître ses vanités et ses fantaisies. Piquante gradation qui commencerait au parterre d'*Hernani*, où le poëte avait réuni tous les jeunes gens distingués des salons et des écoles; passerait par la soirée du *Roi s'amuse*, où déjà tout un autre public, composé de rapins et de bohêmes, révélait la tendance et la

[1] M. Alfred Nettement n'a pas tardé à justifier notre attente : sa belle *Histoire de la Littérature française*, aujourd'hui dans toutes les mains, aura sa place dans notre troisième volume.

pente ; irait ensuite chercher les épaves du romantisme dans les ateliers, dans les clubs, dans la boue du roman-feuilleton, dans les oripeaux pailletés des réalistes, des fantaisistes, des matérialistes littéraires, et ne s'arrêterait qu'à la strophe d'hier ou au journal de demain! Piquante, ai-je dit? Non; cette gradation serait profondément douloureuse pour quiconque aime les lettres et ne peut assister de sang-froid à la profanation volontaire des dons de l'intelligence et du talent. L'homme passionné pour les beaux vers, qui entendrait *Phèdre* ou *Esther* déclamés, dans une grange, par des garçons épiciers et des filles de cuisine ; le mélomane enthousiaste dont l'oreille serait martyrisée par des voix fausses écorchant *Guillaume Tell* ou *Freyschütz ;* l'amant romanesque rencontrant sur un trottoir la femme idéalisée dans ses rêves, ne souffriraient pas plus que ne souffrent les sincères amis de la littérature au spectacle de pareilles déchéances !

Ces douloureux contrastes entre les débuts des grands hommes du romantisme et leurs tristes déviations redoublent l'intérêt et le charme du livre de M. Nettement ; ils renferment une grande leçon que nul mieux que lui n'est capable de rendre éloquente et efficace. Oui, ces intelligences si bien douées et si désastreusement fourvoyées eussent porté les fruits qu'on devait en attendre; elles eussent honoré leur temps au lieu d'en être l'affliction ou le ridicule, si la révolution n'avait passé par là ; la révolution avec ses influences destructives qui brisent le faisceau des affections et des croyances, tarissent la source des sentiments vrais et des pures inspirations, déconcertent les consciences, altèrent, chez les esprits supérieurs, l'idée de leur responsabilité et de leur mission, les livrent en pâture à leur orgueil, et remplacent par les caprices ou le vertige de l'individualisme ces

lois immortelles, sacrées, aussi essentielles au goût qu'à la morale, à la composition des œuvres littéraires qu'au gouvernement de la société. En reprenant à son point de départ, en nous montrant dans toute la fraîche splendeur de son aurore cette littérature qui a tant promis et si peu tenu, M. Nettement a été à la fois historien, critique et moraliste. Historien, il nous a fait voir la marche des idées parallèles à celle des événements, commentée par eux et leur servant de commentaire, la littérature s'épanouissant librement sous un gouvernement libre, trouvant dans ces conditions nouvelles de la vie politique de nouveaux éléments de force, de rajeunissement et d'éclat, mais aussi participant aux excès de cette liberté périlleuse, agitée des mêmes secousses, surexcitée par les mêmes luttes, entraînée vers les mêmes abîmes. Critique, il a noté d'une main sûre ce point délicat, fugitif, où l'innovation fécondait tous les talents sans propager encore toutes les révoltes, et proclamait ses droits en reconnaissant ses limites. Moraliste, il a indiqué comment les imaginations les plus riches et les plus belles sont condamnées d'avance à la stérilité ou au délire, si, enivrées d'elles-mêmes, elles se font le centre de toutes choses, et n'acceptent d'autre arbitre que leur bon plaisir, d'autre vérité que leurs fictions, d'autre idole que leur gloire, d'autre culte que leur vanité. Enfin, et ce n'est pas là le moindre honneur de son livre et le moindre hommage que je lui doive en finissant, il a rappelé à une génération blasée, désenchantée et positive, qu'il y avait eu une époque où l'on avait pu croire à une renaissance générale de tout ce qui élève l'âme, ennoblit la civilisation, charme ou affermit l'intelligence, et il a dit de quel nom s'appelait le gouvernement qui avait favorisé ce généreux essor et disparu avec lui.

II

M. JULES JANIN [1]

Si nous ne nous trompons, voici comment M. Janin a été amené à écrire ce livre, dont deux volumes nouveaux viennent de paraître, et qu'on lit avec tant d'entraînement et de charme, mais aussi avec un peu d'éblouissement et de surprise.

Dans un moment où nous nous montrons tous, — ou presque tous, — un peu trop pressés peut-être de recueillir nos feuilles volantes et de disputer à l'oubli du soir ces chefs-d'œuvre du matin, M. Jules Janin, roi légitime et incontesté du feuilleton dramatique, ne pouvait ni ne devait laisser périr ces merveilles d'esprit hebdomadaire qui firent, il y a vingt-cinq ans, une révolution littéraire, et qui ont survécu à trois ou quatre révolutions politiques. Ses éditeurs, ses amis, ses lecteurs, c'est-à-dire le public tout entier, lui demandaient de rassembler, sous une forme portative et durable, ce qui n'avait été jusque-là qu'une causerie éparse sur des milliers de ces carrés de papier, si puissants et si fragiles. Mais il avait un senti-

[1] *Histoire de la littérature dramatique*, 3e et 4e volumes. (Voir le premier volume des *Causeries littéraires*.)

ment trop vif, trop sincère, trop passionné de l'art d'écrire et de la bonne littérature pour ignorer que, avant de convertir ainsi ses mémoires en histoire, il fallait leur faire subir un nouveau travail; travail de rajustement et de refonte, qui, élaguant les détails inutiles, les actualités passagères, la *carte du jour* de toutes ces friandises des imaginations heureuses, en conservât les parties substantielles et solides, y établît, en les rapprochant, l'harmonie et l'unité, et fît si bien, que les feuilles devinssent des pages, les pages des chapitres, et les chapitres des volumes. Ajoutons, sans songer à mal, que si, par hasard, M. Janin avait eu envie d'oublier cette vérité élémentaire, il n'eût pas manqué de gens pour la rappeler, soit à lui, soit à ses confrères.

Il s'est donc mis à l'ouvrage, tout le monde croyant, — et lui le premier, — qu'il ne s'agissait que de retoucher ceci, d'abréger cela, de raviver en tel passage un linéament effacé, d'amortir en tel autre une saillie trop vive, de procéder par groupes et par phases au lieu de procéder par individus et par heures; ne perdant jamais de vue ni le point de départ, ni le but d'arrivée, ni les jalons ni les relais, ni les bornes milliaires. Mais, bah ! dites à l'oiseau qui vole à travers l'espace, au vent d'été qui courbe en jouant les épis mûrs, à la brume matinale qui promène sur les prés ses gouttelettes de diamant, dites-leur de s'informer du chemin, de savoir où ils vont et où ils s'arrêtent. Une fois en train de parcourir à nouveau ce quart de siècle si encombré de prodiges et de misères, de constructions et de ruines, de catastrophes et de sarcasmes, de drames et de vaudevilles, voilà cette plume qui part, qui va, qui galope, bride sur le cou, bride abattue, trouvant plus facile et plus court d'écrire que de raturer, de créer que de corriger, de faire un nouveau livre que de rajuster un livre

déjà fait. Pour les habitués des lundis de M. Jules Janin, — et quel homme un peu lettré n'a pas suivi avec exactitude cette étincelante gageure gagnée vingt-cinq ans de suite et cinquante fois par an ? — il y a là un sujet d'étonnement, d'inquiétude, j'allais presque dire de mécompte, ainsi qu'il arrive toujours quand on ne trouve pas quelque part ce que l'on y cherchait, et quand on y trouve ce qu'on n'y cherchait pas. Ce sentiment bizarre, perplexe, compliqué, que me causent ces deux volumes et où un léger regret se mêle à un vif plaisir, je vais essayer de l'exprimer en rappelant ce qu'eût pu être ce livre si l'auteur l'avait moins transformé, en indiquant ce qu'il est devenu dans cette métamorphose, et en appliquant à ce double point de vue le *Amicus Plato, sed magis amica veritas :* devise trois fois chère, j'en suis sûr, à M. Jules Janin, puisqu'elle est honnête, spirituelle et latine.

Sans doute la littérature au jour le jour n'est pas la meilleure, l'improvisation a ses inconvénients et ses périls, et plus on est doué de la faculté de sentir et de rendre ces impressions vives, rapides, changeantes, où vibrent les événements de chaque semaine, plus on doit les soumettre à une révision sévère, quand vient le moment de trier, dans ses souvenirs, le faux et le vrai, l'éphémère et le durable, le sérieux et le futile, le lingot et la paillette. Il faut convenir pourtant que cette vibration a son charme, et que, chez un esprit comme celui-là, à la fois juste et prompt, elle ressemble à ce premier mouvement *dont il faut se méfier parce qu'il est presque toujours bon.* J'appliquerai volontiers ce mot aux appréciations littéraires ou dramatiques, générales ou personnelles, d'un écrivain primesautier, aisément ouvert à l'émotion, à la surprise, à la joie, au deuil, à la malice du moment, et habile à en refléter dans ses pages le trait décisif, la silhouette moqueuse

ou triste, le profil majestueux ou risible. Qu'il y revienne vingt ans plus tard, avec d'autres sentiments, d'autres idées, d'autres amitiés, d'autres haines; qu'il y apporte le culte généreux des royautés tombées, des gloires proscrites, des causes perdues, et qu'il déploie dans ce culte cette ferveur habituelle aux natures mobiles et sincères, variables et passionnées; évidemment ce nouveau travail, écrit sous de nouvelles influences, sera tout autre que le travail primitif: à la louange, à la satire, à la critique, à la sympathie spontanées, auront succédé la satire et la louange, la sympathie et la critique d'après coup. Toutes deux seront aussi franches, aussi consciencieuses l'une que l'autre; seulement, ceux qui, comme moi, ont gardé un charmant souvenir de la version originale, ceux qui venaient y chercher chaque lundi leur esprit, leurs bons mots, leur fête littéraire, leur enthousiasme et leur épigramme de huit jours, ceux-là, tout en admirant ce prodige de facilité et de souplesse, ce nouveau livre créé en corrigeant des épreuves, pourront éprouver quelque regret.

Supposons, en effet, que M. Jules Janin se fût contenté de retoucher, de condenser et de refondre, il ne nous en eût pas moins donné une très-fidèle et très-spirituelle histoire de la littérature dramatique au dix-neuvième siècle. Remontant à ces fécondes années de la Restauration, date de ses éclatants débuts, il eût trouvé dans ces premiers bulletins de victoires ou de défaites, groupés autour de *Henri III*, de *Hernani*, de *Christine*, de *Marion Delorme*, matière à un premier chapitre, à un premier livre qui eût été, dans toute sa fraîcheur printanière, le livre des espérances, des illusions et des promesses. Que de soirées orageuses ou triomphales, décisives ou douteuses, que d'Austerlitz ou de Malplaquet il avait à nous raconter!

ou plutôt que de récits déjà faits, et d'une façon merveilleuse, — faits par lui! — il n'avait qu'à changer en chapitres! Que d'études crayonnées ou peintes sur place et d'après nature, à transporter sur la toile! et que de noms célèbres ou naufragés, que de gloires vivantes ou infirmes, que de portraits dessinés au photographe ou au pastel, à rassembler sous le péristyle de ces théâtres, d'où allaient sortir, semblait-il, des enseignements et des modèles, des constitutions et des chefs-d'œuvre, marchant côte à côte à la conquête du monde! Victor Hugo, Lamartine, Alexandre Dumas, de Vigny, Soulié, Émile Deschamps, Mérimée, Sainte-Beuve, Nodier vieux déjà, Musset adolescent encore! Et auprès d'eux, morts de leur vivant, galvanisés par la colère, mais luttant en vain contre le torrent envahisseur, les vétérans du poëme et de la tragédie de l'Empire, les Arnault, les Parseval, les Jouy, les Étienne, les Duval, les Andrieux, les Jay, les Baour, secoués sur leurs fauteuils séculaires par cette poétique tempête, et se réveillant en sursaut pour crier anathème à ces novateurs qui les troublaient dans leur sommeil et dans leur gloire! Et cette lutte bizarre,— paradoxale,— trop courte, hélas! — où la révolution littéraire s'alliait au royalisme politique, et où le libéralisme politique faisait cause commune avec l'ancien régime littéraire : à ce point que ces libéraux, ces émancipateurs attitrés de la société moderne, ces héritiers directs de l'esprit de 89, mi-partis de Voltaire et de Mirabeau, ces philosophes tragiques, amants sexagénaires des libertés grecques et romaines, ne trouvaient rien de mieux, dans leur détresse, que de pétitionner auprès de Charles X pour qu'il réprimât, par une loi, par une ordonnance, et, au besoin, par quatre hommes et un caporal, cette invasion de barbares insultant à la statue de Racine et détrônant *Pertinax* au profit de *Hernani!*

Situation singulière ! antagonisme piquant, qui l'eût été plus encore, si le vieux Roi, au lieu de leur répondre par un mot charmant : « Je n'ai que ma place au parterre, » eût cédé à leur demande, et si l'on avait vu paraître, dans la même feuille du *Moniteur*, cette ordonnance dramatique que le *Constitutionnel* réclamait dans une requête, et ces ordonnances historiques qu'il combattit dans une révolution ! Assurément il y avait là, à le prendre par ses épisodes hebdomadaires, tout un premier livre d'histoire qui, sous cette plume si fine et si leste, aurait eu de quoi satisfaire les plus difficiles. Puis fût venue, de 1831 à 1838, une seconde période. Le combat finit faute de combattants ; les invalides du libéralisme classique sont morts ou à Sainte-Périne : mais la désunion et le doute se glissent dans les rangs vainqueurs ; les uns abusent de leur victoire, les autres ne savent pas s'en servir ; ceux-ci succombent à leurs vieilles blessures ; ceux-là reviennent à leurs goûts de compagnie franche et de maraude ; les programmes paraissent gênants aux maîtres, arriérés aux disciples ; le cénacle ouvre ses fenêtres et appelle à lui la foule distraite ; le gros public de la Porte-Saint-Martin achève le *bravo* commencé dans le salon de la place Royale ; le dogme passe à l'état de légende ; on écrit encore, on s'admire toujours, mais on ne croit plus. Le théâtre ne va plus de *Pertinax* à *Hernani* et de *Sylla* à *Christine ;* mais, ce qui est pire, il va de *Hernani* et de *Christine* à *Angelo*, à *Ruy-Blas*, à *Caligula*. C'est la période de décadence ; et que d'enseignements utiles, de moralités frappantes, de salutaires réprimandes, pour l'historiographe attentif et successif de ces désertions, de ces défaillances, de ces profusions, de ces faillites ! Quoi de plus instructif, pour qui sait donner de l'esprit aux chiffres, que ce compte de chaque semaine : tant de reçu, tant de dépensé,

et l'actif qui diminue, et le passif qui augmente! 1838 inaugure une troisième phase, comprise tout entière dans un fait : les débuts de mademoiselle Rachel! Nul n'a mieux parlé de mademoiselle Rachel que M. Jules Janin. Dès les premiers jours, quand elle jouait Éryphile et Aménaïde devant les banquettes vides, ce fut lui qui la révéla au public, et qui résolut d'emblée cette difficulté inouïe : amener *une première fois* la foule, en août 1838, à cinq actes de tragédie! Faire passer Camille et Hermione de cent francs de recettes à cinq mille! On comprend aisément, sans que j'aie besoin d'y insister, tout ce que le début de mademoiselle Rachel arrivant juste au terme de la décadence romantique, tout ce que cette restauration factice, mais spécieuse, d'un art sortant de ses ruines, a pu fournir d'ingénieux commentaires à un critique désintéressé dans les querelles d'école, et qui, — je le dis à sa louange, — n'avait alors aucune faiblesse pour le chef du romantisme, bientôt académicien et pair de France. Quatre ans après, comme pour donner un sens à l'avénement de mademoiselle Rachel, à la résurrection de Melpomène, on joue *Lucrèce;* on annonce une foule de *Virginie*, d'*Agrippine;* la réaction classique se développe et s'installe : nouvelle phase qu'on retrouverait tout entière dans les feuilletons de M. Janin; feuilletons charmants, critique excellente, et qui, au moyen d'un très-léger effort, pouvait être parfaitement ajustée aux points de vue de ce temps-ci. Mais le romantisme vaincu ne s'avoue pas sa défaite; comme ces gens ruinés qui veulent qu'on les croie encore riches, il se jette dans un luxe de couleurs, d'étoffes, de costumes et d'images, qui achève sa perte. Il s'aigrit et s'exagère, malheur commun à tous ceux qui ont eu leur moment et qui ne l'ont plus! Au lieu de succomber noblement, dans sa croyance et dans sa force, il se fractionne,

s'amoindrit et s'éparpille en des fantaisies puériles. Après avoir été une belle et noble révolution littéraire, il n'est plus qu'un vieil enfant, s'obstinant à l'arabesque, faisant du style, mettant du rouge et déguisant ses rides précoces sous le masque de Colombine ou la farine de Pierrot. Et comme la société, pendant ce temps, garde ses curiosités imprudentes et ses coupables complaisances, comme elle se passionne, à vrai dire, fort médiocrement pour ces Lucrèces et ces Virginies ressuscitées, comme il se trouve que sous ce bric-à-brac renouvelé des Romains et des Grecs il n'y a pas plus d'âme, de sentiment et de passion que sous les pourpoints moyen âge, un art mixte et frelaté se forme entre ces deux arts qui s'éloignent de plus en plus de leur but véritable : et, de chute en chute, il finit par nous conduire dans le boudoir de Marguerite Gautier, dans l'atelier de Paul Aubry, dans le chalet de Flaminio ; dernier mot d'une littérature qui délaisse les hauteurs d'un système pour les banalités d'un succès ! Là encore, dans cette dernière période, le feuilleton est à son poste, vigilant, l'oreille fine, les yeux ouverts, véridique et inflexible sous ses légères allures, signalant toutes ces décadences qui passent en haillons ou en robes de soie, et vont où va toute chose, les lauriers du héros de roman et les roses de la courtisane. Maintenant, rassemblez ces feuilletons, liez-les entre eux avec ce fil de soie que Jules Janin dévide d'une main si habile, faites jouer aux alentours, comme comparses et utilités de théâtre, ces fortuits et singuliers caprices de la société polie, ces récréations violentes d'Athènes ennuyée, Mayeux, Robert-Macaire, Bilboquet, le chiffonnier, le bandit, l'empoisonneuse, le saltimbanque, le galérien beau parleur, le paillasse vertueux, le bouffon héroïque, la lorette sublime, monde à part que Jules Janin sait décrire avec la verve

d'Hogarth et la grâce de Gavarni ; et, dites-moi, ce feuilleton ainsi fait, ainsi arrangé, ainsi pris sur le nu et sur le vif, ne sera-t-il pas l'histoire, la véritable histoire de la littérature dramatique au dix-neuvième siècle ?

Au lieu de cela, M. Janin, — du moins dans ces deux volumes, — a mieux aimé prendre pour centre le théâtre de M. Victor Hugo et préparer son avénement par une éblouissante peinture de tout ce qui amusa, émut, attrista, effraya, agita, séduisit ces années toujours chères à nos souvenirs et aux siens, qui précédèrent et suivirent la Révolution de juillet. Ces chapitres préliminaires peuvent être comparés à ce que sa baguette de fée a tracé de plus brillant. Il y a là des portraits à l'emporte-pièce, des croquis de maître, des modèles d'esprit et même de bon sens, sur les célébrités et les ruines d'alors ; sur le général Lafayette, sur Benjamin Constant, sur la *Contemporaine*, sur Martainville, sur les enfants perdus de la presse, sur les bégayements du drame moderne, sur les colères et les brochures des vieux classiques, sur les théâtres étrangers, le théâtre anglais surtout, cette mine d'or du vieux William, où la jeune littérature chercha son premier million et ne put jamais le compléter. Si j'avais plus d'espace, je citerais tout au long la page vraiment magistrale sur Lafayette, bonne à relire et à méditer pour les violents de tous les partis. Par malheur, quand nous arrivons au *héros* du livre, j'avoue que mon attrait diminue et que mon embarras commence.

Je sais tous les égards, tous les respects qui sont dus au malheur et à l'exil. Pourtant il ne faudrait pas trop exagérer cette généreuse tendance de notre pays, cette promptitude à ériger les victimes de leurs propres erreurs en martyrs d'une cause vaincue. Les poëtes, — on le leur a trop dit et ils se le sont trop laissé dire, — ont le droit de

changer d'opinions, de suivre, dans ses prétendus progrès, cet esprit public qu'il serait plus noble de contenir que d'exalter. Ils ne sont pas, ils ne peuvent pas être retardataires; ils ne peuvent pas se laisser distancer par les générations qu'ils enchantent, et trop parler du passé à l'avenir qui doit répéter leurs poëmes et consacrer leur nom. S'il plaît à un peuple de pencher vers les abîmes, il faut que ses poëtes soient là pour faire du lyrisme avec sa chute et s'y jeter avec lui. Tout cela est connu, avéré, dogmatique, parmi ces courtisans du génie qui ne valent pas mieux que les flatteurs de la puissance. Pourtant les hommes d'esprit qui lisent M. Janin, — et plus ils sont spirituels, plus ils ont de plaisir à le lire, — auront quelque peine à accepter cette apothéose d'un Olympio poussé vers les extrêmes par les mécomptes de son ambition et les désappointements de son orgueil. Qu'on se donne à la République rouge après avoir chanté les Bourbons et taillé un manteau de pair dans le linceul d'un jeune prince; que même on siége au plus haut sommet de la Montagne après s'être fait nommer comme conservateur par les bons bourgeois de Paris, il faut, pour justifier des évolutions pareilles, une conviction bien forte, bien ardente, un de ces coups de foudre, remplis de flamme et d'éclairs, qui renversent et régénèrent. Si tout se réduisait, par hasard, à des amours-propres froissés, à des échecs de tribune trop vivement ressentis, à des portefeuilles convoités et manqués, à une soif de popularité *quand même* transportée du parterre d'un théâtre sur les bancs d'une Assemblée, alors l'excuse serait moins valable, la conversion moins héroïque, la disgrâce moins émouvante, l'exil plus voisin de M. Félix Pyat que de Dante Alighieri. Mais n'insistons pas trop, et pour garder nos coudées plus franches, tenons-nous en à la littérature.

Est-il juste, est-il exact de faire de M. Hugo, poëte dramatique, la planète autour de laquelle gravite tout le théâtre moderne? Est-il équitable de nous peindre avec tant de séduction et de magie cette grande époque de renouvellement, de préparation et d'attente, ce magnifique mouvement littéraire de 1827, ces lois nouvelles promulguées sur le Sinaï d'une préface, ces théâtres étrangers ouvrant leurs poétiques trésors, cette société, ce jeune siècle, cette littérature en travail, le tout pour servir de prélude à quoi? A l'*homme rouge* de *Marion*, aux poisons de *Lucrèce Borgia*, à la marotte de Triboulet, au bourreau de *Marie Tudor*, aux guenilles de don César, au caveau perdu des *Burgraves*? M. Hugo, grand poëte dans ses odes, grand prosateur dans son roman, n'a jamais eu de véritable succès au théâtre; il n'y a pas laissé de traces profondes, et aujourd'hui, après vingt ans à peine, pas une de ses pièces n'est restée au répertoire. M. Sainte-Beuve, à l'époque de ses admirations les plus vives pour le *grand Victor*, se plaignait qu'il ne *ménageât* pas assez ses drames. A part *Hernani*, *Marion Delorme* et quelques scènes du *Roi s'amuse*, où éclate le génie lyrique, mais non dramatique, son théâtre n'est qu'un démenti formel donné non-seulement à l'histoire, à la raison, à la morale, à l'honnêteté publiques, mais encore à ses propres doctrines, aux doctrines de cette fameuse préface de *Cromwel*. Il y a plus : c'est par le théâtre de M. Hugo qu'a commencé l'avortement du romantisme; c'est en passant du public de *Hernani* à celui du *Roi s'amuse* et de *Ruy-Blas*, que les esprits d'élite, enrôlés au début sous les bannières de l'école nouvelle, sentirent quelque chose qui s'abaissait, qui se dégradait, qui se grossoyait, qui passait du salon dans l'atelier, et du cénacle dans le club. Que si l'on consulte les indices matériels de cette popularité, que

M. Hugo poursuivit toujours et qui l'a conduit à Jersey, on est forcé de convenir que M. Dumas a eu des succès plus vifs, plus populaires, M. Scribe une fortune plus durable, plus universelle, plus incontestée, que Casimir Delavigne même a été plus généralement applaudi : non pas que je sois très-enthousiaste de ces trois auteurs et de leurs pièces ! je veux simplement replacer les noms et les œuvres sur un pied d'égalité relative, et rappeler qu'une histoire de la littérature dramatique qui ferait du théâtre de M. Victor Hugo le dernier mot, la clef de voûte, l'*oméga* du théâtre moderne, manquerait, au moins sur ce point, de proportion et de justesse.

M. Janin a donc trop cédé, cette fois, à ce sentiment généreux qui l'attirait vers la disgrâce et le malheur ; il a trop sacrifié à des amitiés, honorables sans doute, mais qui devraient toujours s'arrêter au seuil de ces vérités immortelles, garanties de la société et de la morale, non moins que de la littérature et du goût. Les amis que M. Janin compte dans nos rangs — et il en a de bien sincères — ne sont pas tous, qu'il le croie bien, intolérants et fanatiques : ils ne lui demandent pas d'adorer ce qu'il brûle, ni de brûler ce qu'il adore ; ils ne lui demandent pas de lancer un anathème ou de réciter un sermon contre ces élégants plaisirs de l'imagination et de l'esprit, ces fêtes de l'art, ces émotions du théâtre dont il est le chroniqueur si ingénieux et si brillant. Ils ne lui demandent pas même de maudire — ne maudissons personne ! — ces écrivains dangereux qui, en des œuvres malfaisantes, ont malheureusement donné des modèles de verve et d'esprit : qu'il ait lu avec profit, qu'il relise avec délices *Zadig* et *Candide*, *Memnon* et le *Neveu de Rameau ;* que même il se moque des ennemis de Voltaire quand ces ennemis sont des maladroits, passe encore ! Mais qu'il ne glorifie pas Voltaire

d'une façon absolue, qu'il n'ait pas l'air d'oublier cet odieux crime de la *Pucelle*, lui qui, dans cette *Histoire de la Littérature dramatique*, a rendu un nouvel hommage, si ému et si touchant, à la mémoire de la princesse Marie, cette douce et sainte vengeresse de la vierge inspirée, lui qui, admirateur de M. Ingres, l'*illustre ami de M. Bertin*, s'est incliné comme nous tous devant cette sublime figure de Jeanne d'Arc, nouveau chef-d'œuvre de cette verte vieillesse, nouvelle réparation offerte à la chaste héroïne par le génie de la France! — Qu'il pratique et honore la confraternité littéraire, rien de mieux: mais qu'il ne prodigue pas les caresses de sa plume charmante à ces absurdes séides de grands poëtes fourvoyés, à ces pitoyables glaneurs de regain socialiste, qu'il faudrait traiter, non pas par des objections et des critiques, mais par des douches et de l'ellébore. Au fond il est des nôtres; il fut le premier, en des temps mauvais, à protester contre la démagogie triomphante en l'honneur de ceux qui tombaient; il est des nôtres, lui qui écrasa d'un si puissant et si merveilleux sarcasme les risibles et honteux succès du sieur Proudhon! Qu'il ne préfère pas, qu'il ne préfère jamais ceux qui l'égareraient en le flattant, à nous qui, en l'avertissant, l'aimons encore, et qui voudrions faire de nos réserves mêmes un témoignage de nos sympathies!

III

M. CUVILLIER-FLEURY [1]

Je ne sais si je me flatte, mais il me semble que je puis risquer aujourd'hui ce que je n'aurais pas osé l'an passé. Lorsqu'il y a, d'une part, travail consciencieux et loyal, de l'autre indulgence attentive et sympathique, il s'établit à la longue entre l'écrivain et le lecteur je ne sais quelle familiarité douce et amicale qui amène des concessions réciproques et finit par ressembler à un droit. Eh bien! ce sont deux concessions que je vous demande, deux priviléges que je vous prie de m'accorder : le droit de parler d'un éminent critique et d'un excellent livre en m'élevant au-dessus de toute préoccupation personnelle, et le droit plus difficile et plus délicat d'aborder certains souvenirs, de toucher à certaines questions, d'effleurer certaines nuances en me maintenant dans ces régions purement intellectuelles où les faits se traduisent en idées, et que j'appellerais volontiers la philosophie de la politique : il est bien entendu que nous oublions notre grec; sans quoi nous serions obligés de nous souvenir qu'en grec philosophie veut dire amour de la sagesse, et

[1] *Portraits politiques et révolutionnaires*. 1848-1851.
[2] *Études historiques et littéraires*. 1851-1854.

vous me demanderiez comment la sagesse et la politique peuvent marcher de compagnie.

Ce serait faire ou du moins préparer un curieux chapitre de notre histoire que de rechercher les différents effets que produisit sur les diverses familles d'esprits et dans les partis divers la Révolution de février. Vous comprenez bien, n'est-ce pas? que je ne veux pas parler de cet effet d'angoisse immédiate et matérielle que nous éprouvâmes tous en voyant cet admirable pays livré à des utopistes, à des rêveurs et à des bandits; non, encore une fois, je fais de l'histoire métaphysique. Je suppose que nous n'étions inquiets ni pour nos têtes ni pour nos poches. Je ne songe qu'à ce mouvement, à ce pêle-mêle qui s'accomplit dans nos cerveaux en face de cette catastrophe soudaine. Si l'on avait pu pénétrer dans les intelligences comme Asmodée dans les maisons, que de variétés piquantes, que de contradictions bizarres, que de querelles de ménage n'y aurait-on pas aperçues? Il y avait le républicain prévoyant et spirituel, tout embarrassé, tout penaud de son succès, se demandant ce qu'il allait en faire, et regrettant déjà l'époque où il pouvait se borner à adorer sa chimère au lieu d'être forcé de la pratiquer; il y avait le démagogue fanatique ou niais, s'enivrant de son triomphe et y trouvant deux sujets d'inépuisable surprise: avoir eu raison une fois en sa vie, et être, contre toutes ses habitudes, du parti du gouvernement! Il y avait l'homme dévoué à la monarchie qui tombait, frappé dans ses affections, dans ses intérêts, et, plus que cela, dans ses croyances, dans ses espérances publiques et privées. Il y avait le légitimiste sincère, s'efforçant de se prouver à lui-même qu'il était enchanté et qu'il figurait parmi les vainqueurs; il y avait aussi le moins ému, le moins agité de tous, le touriste d'idées se préparant à un voyage à travers les impressions

républicaines; le plus grotesque et le plus comique, le républicain antidaté, affirmant à ses voisins, à ses amis, à ses électeurs futurs, qu'il avait toujours prévu, prédit et désiré la république ; et enfin, le plus bouleversé et peut-être le plus malheureux, l'esprit fin, délicat, attique, littéraire, académique, s'avouant avec horreur que le dernier hurleur de club et de carrefour était en ce moment un personnage plus important que lui dans l'État, et se promettant *in petto*, si jamais on sortait de cette phase de constitutions et de barbarismes, d'être héroïquement et indéfiniment du parti du plus fort.

Cette énumération rapide et incomplète, si je tentais d'y insister et de l'approfondir, me mènerait trop loin, et dépasserait de beaucoup les limites de cette causerie. Je me borne donc, et je prends parmi ces différents types, deux de ces variétés intelligentes, séparées par un principe, rapprochées par un malheur : l'homme dévoué à la monarchie de 1830, et l'homme resté fidèle à celle qui l'avait précédée. Je répète à satiété — cette Étude serait impossible sans cette précaution capitale — que ce ne sont pas des êtres actifs que je mets en scène, mais des êtres pensants; que je n'analyse pas deux partis, mais deux cerveaux; que je ne suis pas historien, mais psychologiste. C'est de la critique, rien de plus, et, puisque je m'occupe en ce moment d'un de nos critiques les plus illustres, j'ajouterai que c'est de la couleur locale.

J'en appelle à la bonne foi de notre première insomnie républicaine, de cette pâle et morne nuit d'hiver dont chaque minute fut partout marquée par ce tocsin sinistre, pareil au glas funèbre d'un agonisant ou d'un royaume, mélopée lugubre des incendies ou des révolutions. Étions-nous contents, triomphants, tranquilles, en paix avec notre conscience *intellectuelle* et avec nous-mêmes? Non, nous

ne l'étions pas, ayons le courage de le dire, et profitons de nos malheurs pour rentrer à fond dans le vrai ; nous ne l'étions pas, nous ne pouvions pas l'être. Nous n'avions ni aimé ni servi la monarchie qui s'en allait. Associés à l'opposition et à la lutte, il semblait que nous devions l'être aussi à la victoire ; et pourtant un impérieux instinct ou plutôt une inexorable évidence nous disait le contraire ; nous parler, en ce moment néfaste, de contentement, de joie et de triomphe, nous eût semblé la plus amère des dérisions, la plus sanglante des ironies : nous offrions ce singulier spectacle d'intelligences honorables et sincères s'effrayant et s'attristant de la chute d'un gouvernement qu'elles avaient désiré voir tomber ou même concouru à renverser. A ce sérieux sujet de réflexions douloureuses, s'en joignaient d'autres d'une nature plus légère, mais tenant de plus près peut-être aux susceptibilités de l'amour-propre et de l'esprit. Il était dur, très-dur, pour des hommes spirituels, — je suppose modestement que nous avions tous des prétentions à cette épithète, — de songer que nous venions de passer les plus belles années de notre jeunesse et de notre vie à nous passionner, sur la foi du *National*, pour les questions du droit de visite, de l'indemnité Pritchard et du recensement à domicile [1]. Il était dur, très-dur, pour des habitants du faubourg St-Germain d'Athènes, pour les arrière-neveux de Rivarol et de Champcenetz, de penser qu'ils se trouvaient, en définitive, avoir fait la courte échelle aux citoyens Bastide, Crémieux et Recurt, se hissant d'un premier-Paris à une barricade, et d'une barricade à un ministère.

Voilà quel fut le mauvais côté, le *passif* de notre bilan

[1] Voir les articles de M. Cuvillier-Fleury. *Portraits politiques et révolutionnaires*, tome I, pages 60 et suivantes

intellectuel. L'*actif* offrait, Dieu merci ! des compensations magnifiques. N'étant pas engagés avec le gouvernement qui s'écroulait, nous pouvions aller droit aux causes du mal, au point de départ moral de cette grande déviation sociale, et, pour tout dire, à la part visible de la Providence dans ce redoutable événement. Frivoles, passionnés, inconséquents, dépaysés la veille, nous nous relevions, sous le coup de foudre, sérieux, utiles, applicables, sûrs désormais de notre mission et de notre tâche, ayant des vérités palpables à défendre, des passions destructives à combattre, des périls imminents à conjurer. Là ne se bornaient pas nos satisfactions, nos allégements d'intelligence. Nous sentions s'effacer et disparaître ces tristes barrières qui nous séparaient des hommes destinés à rester, dans toutes les fortunes, l'honneur de la civilisation et des lettres, de leur pays et de leur siècle. Nous pouvions enfin revenir à Vous sans apostasie et sans faiblesse, à Vous, les maîtres admirés de notre jeunesse, les modèles de notre pensée, les instituteurs de notre style, les dépositaires des grandes traditions de l'esprit français ! Au lieu de vous apercevoir à travers la poussière de nos dissidences politiques, il nous était permis de vous saluer au grand soleil de nos adversités : vous n'étiez plus des hommes d'État, vous redeveniez les premiers de nos penseurs, de nos écrivains, de nos moralistes, de nos orateurs, et nous, nous redevenions vos élèves. Nos prédilections, nos antipathies littéraires cessaient de se teindre de cet esprit de parti qui est la négation du goût et du sentiment vrai en littérature ; nous n'avions plus à nous pâmer pour des gens ridicules, à nous renfrogner contre de belles choses, à subir, article par article, ce cahier des charges que tout parti s'impose ou se laisse imposer, et que la révolution venait de déchirer de sa main brutale. Il y a dans ces volontaires servi-

tudes de l'esprit quelque chose de si onéreux, que la délivrance dédommage de bien des avanies, et, pour ma part, je n'oublierai jamais la joie avec laquelle je payai mes quarante-cinq centimes en songeant que cet impôt était peut-être une rançon.

Le rôle des hommes attachés de cœur au gouvernement de 1830 était plus douloureux et plus simple : ils étaient frappés dans ce qu'ils aimaient : il leur restait, comme à nous, la société à défendre, le pays à sauver, des doctrines funestes à repousser, d'horribles catastrophes à atténuer ou à prévenir. Seulement, par l'effet de leur position même, ils ne pouvaient pas rattacher cet ensemble de défense et d'attaque à un ordre d'idées supérieur aux lois de la sagesse et de la raison humaines. Le plus honorable, le plus légitime sentiment de fidélité et de respect les empêchait de reconnaître autrement que comme un fait accompli cette révolution qui les foudroyait. Nous regardions en deçà, eux au delà de cette effrayante date du 24 février. Nous en recherchions les causes, les sources cachées, les filiations lointaines : ils en constataient les effets probables et les résultats logiques. Nous remontions, jusqu'en 1830, jusqu'en 1789, ce courant révolutionnaire dont la dernière crue nous apportait tant de ravages et d'immondices : eux, prenaient ce courant au point même où il devenait si menaçant, et ils travaillaient à la digue, c'est-à-dire au plus pressé. En d'autres termes, ce qui était à nos yeux un grand malheur, un grand danger et une grande leçon, n'était pour eux, ouvertement du moins, qu'un grand danger et un grand malheur ; et il n'en fallait, du reste, pas davantage pour que leur fermeté et leur talent maintinssent, en cet instant terrible, leur influence et leur place dans cette société qu'ils défendaient encore, alors qu'ils ne la gouvernaient plus.

Il me semble que je viens de désigner et presque de nommer M. Cuvillier-Fleury. Jamais situation ne fut plus nette et plus tranchée que la sienne. Elle offrait cela de particulier, que le seul défaut, la seule lacune que ses anciens adversaires allaient trouver à sa critique si ferme, si solide, si incisive, si brillante, constituait pour lui et pour lui seul un mérite de plus; que ce qui, chez un autre, aurait paru l'obstination exagérée du vaincu, aimant mieux accuser les hasards du combat qu'avouer les vraies causes de la défaite, n'était chez lui que le complément et l'épilogue d'un poste d'affection et de confiance, et qu'il était engagé d'honneur, sous peine d'inconstance et d'ingratitude, à ne pas céder un pouce de ce terrain où le sillon constitutionnel venait tout à coup de s'ébouler dans le gouffre démagogique.

Heureusement, — ou malheureusement, — même en écartant cette question délicate et scabreuse de la filiation providentielle, sociale et morale de la Révolution de février, il restait encore assez d'horizon et d'espace à cet athlète qui descendait d'un palais dans un journal, tandis que de pitoyables parodistes montaient de leurs journaux dans des palais. On sait avec quel éclat M. Cuvillier-Fleury a fourni, depuis sept ans, cette carrière qui, nous l'espérons, a encore devant elle bien des années de lutte glorieuse et de salutaire enseignement. S'il était permis de plaisanter, même du bout des lèvres, à propos d'augustes infortunes et de douleurs sacrées, nous dirions que nul mieux que l'éminent auteur des *Portraits politiques et révolutionnaires* n'a mérité qu'on lui appliquât le vieil adage: « A quelque chose malheur est bon. » Bien que sa réputation littéraire soit fort antérieure à 1848, on peut dire que cette révolution a donné à son beau talent une allure toute nouvelle, qu'il a fait, dans ces six ans, un pas immense,

et que le *facit indignatio versum* du satiriste latin a passé avec ses généreuses ardeurs dans son énergique prose.

Deux grandes dates partagent les travaux de M. Cuvillier-Fleury ; février 1848 et décembre 1851 ; c'est à la première, ai-je besoin de le rappeler ? que se rattachaient les *Portraits politiques et révolutionnaires* ; c'est à la seconde que viennent se rejoindre les *Études historiques et littéraires*. Il va sans dire, — et mon extrême naïveté ressemble presque à de la malice, — que la politique tient une plus grande place dans les deux premiers volumes, et la littérature dans les deux derniers. L'ensemble offre un caractère visible d'harmonie et d'unité. C'est, des deux parts, de la grande critique, de l'excellente littérature, s'adressant ici à une société révolutionnaire, là à une société pacifiée ; un cours d'histoire intellectuelle, littéraire ou pratique, adossé d'abord à une révolution, et ensuite à un coup d'État.

Dans sa première partie, l'auteur s'était surtout assigné deux tâches, qu'il a remplies toutes deux avec autant de vigueur que de succès. Venger les victimes de la Révolution de février de ces outrages qui seraient la honte éternelle d'un peuple s'ils ne fa saient partie des dernières fièvres de la lutte, des premières ivresses du triomphe ; prendre vis-à-vis des auteurs, des sophistes, des historiographes, des bateleurs, des Égéries de cette révolution, cette revanche du talent, de la verve et du bon sens, qui finit par l'emporter, en France, sur les victoires officielles ; et, de cette double polémique, à la fois multiple et homogène, faire une armure complète, l'armure d'une société qui, n'étant plus défendue par ses ministres, par ses fonctionnaires, par ses magistrats, par ses gardiens attitrés, devait l'être par ses volontaires, et trouvait en eux une res-

source transitoire, entre le pouvoir qui n'existait pas encore et celui qui n'existait plus.

On a lu, on relira les beaux articles de M. Cuvillier-Fleury sur le roi Louis-Philippe, sur le gouvernement représentatif, sur la Révolution de février, sur le roi et l'ancien régime, sur tous ces souvenirs brûlants et saignants, auxquels des esprits impitoyables ou légers eussent volontiers donné pour épigraphe le *væ victis!* de notre aïeul Brennus. Nous n'acceptons pas tout dans ces points de vue si éloquemment développés; car les courtisans du malheur, surtout les âmes élevées et les nobles cœurs, peuvent avoir leurs entraînements et leurs excès comme les courtisans de la puissance. Mais qu'elles sont bien senties, qu'elles sont persuasives, dans leur simplicité ferme et triste, ces flatteries de la fidélité et du talent à l'adversité, la vieillesse et l'exil! D'ordinaire c'est un livre, un pamphlet, un paradoxe suggéré par les passions du moment, qui sert à M. Cuvillier-Fleury de texte et de point de départ. Il s'en empare; il ramasse dans l'arène encore humide ce gant jeté par une main étourdie ou souillée, et, au bout d'un quart d'heure, ce n'est plus le sang des proscrits qui teint ce gant de combat, c'est celui de l'imprudent agresseur. Bien inspiré quand il loue, l'auteur des *Portraits politiques et révolutionnaires* l'est encore mieux quand il attaque, quand il châtie. C'est une galerie vengeresse que celle où il a réuni tous ces coopérateurs directs ou lointains, tous ces commentateurs immédiats ou posthumes de la Révolution, Louis Blanc, Proudhon, Ledru-Rollin, Eugène Sue, Victor Hugo, Daniel Stern, Lamartine surtout, Lamartine, poëte et orateur, historien ou héros de son propre récit, instituteur du peuple, romancier, publiciste, essayant, à force d'ubiquité littéraire, de conjurer à la fois le souvenir et l'oubli, le souvenir qui

le condamne, l'oubli qui l'exécute. M. Cuvillier-Fleury, on le comprend, a contre Lamartine un ressentiment implacable. Il le prend corps à corps, à chaque instant, comme la personnification la plus brillante et la plus fatale de ce prétendu mouvement populaire qui, sans lui, aurait reculé peut-être, faute d'une voix et d'un nom. Mais comme ce ressentiment est habile! comme il choisit bien les points vulnérables! avec quel art et quel goût les griefs du sujet et du citoyen se cachent sous les justes rigueurs du critique, montrant sans cesse le mauvais exemple littéraire à côté de la mauvaise action politique, l'initiative funeste de l'homme public continuée et aggravée par la déclaration sentimentale, les sophismes enluminés du publiciste et de l'écrivain! Qu'il ne s'y trompe pas, ce fut là non pas la seule cause, mais une des causes principales du grand succès de son livre, bien plus que le plaidoyer, si éloquent et si honorable d'ailleurs, *pro domo suâ*. Ici, le *domus sua*, la maison envahie, pillée, insultée, salie, saccagée, c'était la France entière, et cette critique austère et vraie, très-modérée dans la forme, très-passionnée dans le fond, plus voisine d'Archiloque que de Quintilien, répondait admirablement aux intarissables rancunes de la France. Ces rancunes qui devaient s'exprimer, quelques mois plus tard, dans un vote dont rien n'égalera jamais l'électrique unanimité, M. Cuvillier-Fleury les traduisait pour les lettrés, pour les dilettantes du bon sens, et ses traductions avaient tout ensemble le piquant d'une revanche, l'autorité d'un arrêt, la portée d'une leçon. Le courtisan ému, un peu aigri parfois, d'une royale infortune, devenait, par sa position, par son talent, par le choix de ses moyens de défense et surtout de ses points d'attaque, l'interprète d'un grand pays qui ne partageait pas toutes ses affections, mais qui partageait toutes ses haines.

Les deux volumes que M. Cuvillier Fleury a plus récemment publiés, et qui sont aujourd'hui dans toutes les mains, n'ont pas et ne pouvaient pas avoir cette allure de polémique ardente, chauffée aux flammes révolutionnaires qu'il s'agissait de maudire et d'étouffer, frémissante des douloureuses ivresses d'une défaite qui se venge de ses vainqueurs. Ils s'appellent d'un nom pluspaisible, *Etudes historiques et littéraires;* ils marquent une date que la liberté ne compte pas au rang de ses anniversaires ; ils embrassent une époque où tous les vaincus de février ne redeviennent pas vainqueurs, mais où bon nombre de ses vainqueurs figurent à leur tour parmi les vaincus. La passion se tait, les ressentiments s'apaisent, la justice se fait plus conciliatrice et plus calme, la littérature reparaît au premier plan, et là, comme ailleurs, remplit la place laissée vide par la politique. Et pourtant, sous cette différence d'aspects extérieurs, c'est bien le même esprit, c'est bien le même homme : un même fil indicateur conduit du premier livre au second ; un même souffle glisse à travers toutes ces pages. Ce fil, ce souffle, il est facile de leur trouver un nom, quelque peu vieilli, mais que l'auteur ne renie pas, et qu'il rajeunit en sa personne. M. Cuvillier-Fleury est un *libéral :* libéral après 1848, lorsqu'il gémit ou s'indigne de ces emportements qui reculent peut-être d'un siècle la solution de nos problèmes politiques; libéral après 1852, lorsqu'il défend, dans les ouvrages de l'esprit, les impénitences de liberté, les regains de tradition philosophique, les survivances d'esprit d'examen, ou, mieux encore, lorsqu'il maintient l'indépendance des lettres, et ce sentiment de dignité morale qui peut se soumettre à tous les régimes sans être humilié par aucun. C'est là la double inspiration de ces nouveaux volumes. Nous nous associons pleinement à la seconde ; nous faisons nos réser-

ves pour la première. Dans ces beaux articles sur M. Mignet, sur le prince Albert de Broglie, sur M. Saint-Marc Girardin, M. Cuvillier-Fleury a été un peu trop pour le libéralisme philosophique, et cette fois avec moins de motifs sacrés, ce qu'il avait été, après février, pour les augustes clients de sa chaleureuse éloquence. Il a un peu trop pris le *væ victis!* au contre-pied de la lettre. Mais, à part cette légère dissonance, quels nouveaux trésors de verve, d'honnêteté, de justesse, d'atticisme! quel heureux et rare mélange de solidité et d'éclat! Je rappelle en courant les pages sur l'*Histoire de la Restauration*, sur Homère, sur madame de Longueville, sur Jean-Jacques Rousseau, sur nos diverses écoles poétiques, le ravissant chapitre d'histoire littéraire, morale et mondaine, intitulé: *De l'emploi des Camélias dans le drame et le roman.* Je glisse sur toutes ces bonnes fortunes d'idées et de plume, et ne m'arrête un moment qu'au morceau qui me paraît le chef-d'œuvre du livre: *De la critique expérimentale dans les œuvres de M. Sainte Beuve.*

L'entreprise était hardie, le combat inégal, les dangers nombreux et de plusieurs sortes. Il s'agissait d'un article de M. Sainte-Beuve sur ou plutôt contre les *Regrets.* M. Sainte-Beuve est bien heureux! il ne regrette rien ni dans l'ordre des opinions, ni dans celui des sentiments, et cela pour une excellente raison qu'il avoue lui-même : c'est qu'il n'a jamais rien aimé, et jamais cru à rien. Une fois qu'on a le courage de faire à soi et aux autres de ces aveux-là, on est bien fort. M. Sainte-Beuve avait donc attaqué avec son joli petit dard d'abeille changée en guêpe tous ceux qui, après avoir été ministres, hommes d'État, membres influents des Chambres ou des Assemblées, n'étaient pas arrivés comme lui à ce degré d'immolation du passé et de détachement des choses humaines où il semble

que ce qui n'existe plus n'a jamais existé. Il n'y a que les sceptiques endurcis pour demander à leur prochain de pareils stoïcismes ! L'ingénieux causeur s'y était pris avec cette grâce charmante qu'il met à toutes choses ; à embaumer les morts et à enterrer les vivants. Dans cette opération chirurgicale, dans cette amputation au chloroforme de tout ce que l'esprit et le cœur peuvent garder de noble, de généreux et de fidèle, il avait déployé cette dextérité de praticien souriant à son patient, cette câlinerie de chatte jouant avec sa victime, cette malice à triple aiguille de douairière surveillant les imprudences de salon, tout cet ensemble de qualités exquises dont il a fait un art, une science, et que sont réduits à admirer de loin ceux-là même qui se sentent le plus incapables d'en approcher. Les *Regrets*, de M. de Sainte-Beuve, avaient fait le bruit qu'ils méritaient : c'est un de ces articles qui ôtent le droit de saluer le duc de Broglie, mais qui font dire aux indifférents et aux désabusés : « Ce diable de Sainte-Beuve a bien de l'esprit ! »

C'est à cet article que M. Cuvillier-Fleury a répondu dans les pages que je mentionne ; je n'ai ni envie, ni besoin d'indiquer les autres difficultés, les autres périls de sa tâche, la nécessité visible de riposter à un fusil chargé à balle, avec un fusil chargé à sel. Eh bien, jamais tâche plus digne et plus difficile ne fut remplie avec plus de talent et ne se termina par une victoire plus éclatante. Tout y est, dans ses nobles pages, la verve substantielle et solide qui fait le fond de sa manière, et le feu de file de coups d'épingle tatouant l'épiderme de gouttelettes vermeilles ; le cru généreux et pur de Médoc ou de Clos-Vougeot, et le champagne acidulé qui petille et mousse si bien dans les *Causeries du lundi*. Je disais tout à l'heure que M. Cuvillier-Fleury avait commencé le combat avec des

armes inégales : je me trompais ; il a eu toutes les siennes et toutes celles de son adversaire. Non, il n'y a pas lieu de désespérer d'une époque, de s'humilier d'une littérature où de pareilles joutes sont possibles, où les sentiments les plus honorables qui puissent relever le malheur et la défaite trouvent de semblables interprètes !

Je finis forcément, et avec bien des regrets : ce sont là les miens ; j'aurais voulu cependant parler de deux autres perles de grâce, de finesse et d'enjouement : l'*Ornithologie passionnelle de M. Toussenel*, et les *Homélies protestantes de madame de Gasparin*. J'aurais voulu aussi réfuter la seule critique littéraire qui ait été et qui ait pu être adressée à ces belles *Études*. On a reproché à M. Cuvillier-Fleury d'avoir publié un recueil d'articles, de n'avoir pas fait un livre. Sans doute il vaudrait mieux, au point de vue de la postérité (quel gros mot !), que les hommes d'un grand talent fissent des livres, qu'ils donnassent pour but à leur carrière l'*exegi monumentum* du poëte. Pourtant, prenez garde : en exprimant ce regret ou ce blâme, êtes-vous bien sûr d'être de votre temps ? êtes-vous bien sûr de comprendre la transformation qui s'est faite, non pas peut-être dans les facultés de l'esprit, mais dans l'emploi de ces facultés ? Je vénère l'in-quarto, comme on vénère ces portraits d'ancêtres revêtus de costumes que la vie actuelle rendrait incommodes, intolérables et impossibles. Les hommes supérieurs, n'est-ce pas ? sont les grands seigneurs de l'intelligence. Eh bien, le jour où me trouverez un grand seigneur de 1855 (je suppose qu'il y en a encore) aimant mieux s'embarquer dans un solennel équipage à la Vander-Meulen, forts chevaux et énorme carrosse, que prendre tout simplement le chemin de fer, je passerai condamnation sur ces livres, messagers rapides, courageux chauffeurs, waggons ailés de l'esprit moderne.

M. Cuvillier Fleury a préféré le chemin de fer; a-t-il mal fait? Je ne le crois pas. Il est arrivé vite; il a eu le temps de dire à ses compagnons de route bien des vérités piquantes, instructives, ineffaçables, de saisir au passage bien des sites pittoresques, de faire, à chaque station, bien des aumônes d'idées, d'honnêteté et de bon sens. Et voilà qu'il trouve au débarcadère un public empressé, reconnaissant, sympathique, heureux d'applaudir à son talent, d'honorer son caractère et de proclamer ses succès.

II

POËTES ET CONTEURS

M. BÉRANGER[1]

I

Je viens de relire ces *Causeries du Lundi*, aujourd'hui complètes ; il y a dans le second volume un chapitre fait, selon moi, pour racheter bien des peccadilles, bien des *Chateaubriand romanesque et amoureux*, bien des *Regrets*, bien des versets de la litanie Lespinasse, Geoffrin et Du Deffand. C'est le chapitre où M. Sainte-Beuve a rendu un immense service à la littérature et à la morale en *attachant le grelot* à la gloire de M. Béranger.

Ce serait, à propos de chansons, faire trop songer à une chanson célèbre que d'avouer, quand on est quelque peu écrivain et homme de lettres, qu'on a souvent désiré acquérir une brillante renommée. Pour moi, j'ai rarement éprouvé ce désir sans me dire tout bas que, s'il se réalisait jamais, j'aurais hâte d'en profiter pour parler librement de M. Béranger, sans m'exposer à être regardé comme un

[1] Œuvres complètes. Édition Perrotin. 1850.

de ces casse-cous littéraires qui ne reculent devant aucun paradoxe, pourvu qu'ils y trouvent une chance de faire du bruit. Mais comme il me faudrait attendre trop longtemps, et que toute patience se lasse à la longue, j'ai découvert un excellent moyen de suppléer à ce qui me manque, tout en me dégonflant au sujet du célèbre chansonnier : c'est de prendre les *Causeries du lundi* pour passe-port et M. Sainte-Beuve pour éditeur responsable. Comment serait-on tenté de me reprocher mon audace, de me taxer d'incompétence ou de m'accuser de fanatisme, quand je me serai placé sous le patronage du plus prudent, du plus compétent et du moins fanatique de nos écrivains?

Seulement, je demanderai à M. Sainte-Beuve la permission d'aller un peu plus loin que lui; et c'est tout simple : je n'ai aucun antécédent qui m'engage envers la gloire de l'auteur de *la Gaudriole* et de *la Bacchante* : M. Sainte-Beuve, au contraire, en a beaucoup. Vers 1834, ainsi qu'il le rappelle lui-même avec sa franchise de sceptique, il traçait un portrait de M. Béranger, fort embelli, fort idéalisé, comme tout ce qu'il écrivait alors. C'était le beau temps, le temps où les hommes illustres, Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, nous apparaissaient, dans les articles de l'ingénieux critique, comme des demi-dieux dont il convenait de ne parler qu'avec une solennité sibylline. Il avait donc à revenir de loin, au sujet de M. Béranger comme de tous les autres; et quand on connaît sa méthode d'évolution lente, graduée, circonspecte, savante, on ne peut s'étonner qu'il n'ait pas, dès le premier jour, mené jusqu'au bout cette œuvre de bonne justice. Il n'a pas encore donné l'assaut, mais il a ouvert la tranchée : c'est à nous maintenant d'y passer.

M. Béranger est resté populaire; tandis que des réputa-

tions plus sérieuses que la sienne étaient chaque jour entamées, morcelées, démolies par notre dissolvante époque, tandis que des hommes qui lui sont littérairement supérieurs, Benjamin Constant, par exemple, disparaissaient dans l'abandon et l'oubli, la gloire de M. Béranger demeurait intacte. Le jour où il mourra, il est probable que deux cent mille bons citoyens se presseront à ses funérailles, et que de splendides panégyriques seront prononcés sur sa tombe. Pendant la courte lune de miel républicaine, dès qu'il paraissait officiellement dans quelques-unes des cérémonies d'alors, il partageait avec M. de Lamartine les applaudissements des républicains du lendemain. Sous la Restauration, à part un martyre fort bénin dont le libéralisme tressa les couronnes, une station à Sainte-Pélagie, adoucie par des bourriches de gibier et des paniers de vin d'Aï, qui devenaient, pour l'heureux prisonnier, matière à chansons nouvelles, aucune attaque réelle, même du côté des partis monarchiques, n'a troublé cette inviolabilité poétique, qui date déjà d'un demi-siècle. Les romantiques eux-mêmes, ces hardis démolisseurs, pour qui rien n'était sacré, ni Malherbe, ni Racine, se sont arrêtés respectueusement devant les *Chansons* de Béranger, comme devant un temple qu'ils ne pouvaient ni conquérir ni renverser. M. de Lamartine, M. Hugo, M. de Musset, ont été, à leurs débuts et même longtemps après, discutés, amoindris, attaqués, critiqués, méconnus. On s'est moqué de la *Ballade à la Lune*, on a ri des *corps bleus* du *Cauchemar*, et M. de Féletz s'est amusé à relever, dans l'immortelle élégie du *Lac*, des hémistiches empruntés à Lemierre et à Thomas. M. Béranger, lui, est entré de plain-pied dans la gloire : quelques couplets, ravissants du reste, sur le *Roi d'Yvetot*, y ont suffi ; et, dès lors, tout a été bon : sans contestation, sans contradiction, sans contrôle, il a été reconnu pour un

de nos premiers poëtes, j'allais dire le premier; et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que nos vrais grands poëtes n'ont pas réclamé; il est vrai qu'ils sont si modestes!

Pour ceux même d'entre nous que leurs opinions eussent rendus moins accommodants ou moins enthousiastes, M. Béranger a été protégé par des souvenirs de collége; car, chose singulière! privilége inouï de cette insolente fortune! des chefs-d'œuvre de l'esprit, tels que les *Fables* de la Fontaine ou le *Télémaque*, perdent souvent de leur charme parce qu'il a fallu les apprendre sur les bancs, par ordre du maître, et que, plus tard, on leur en veut des punitions et des ennuis qu'ils nous ont attirés. M. Béranger, au contraire, conserve un attrait vague et lointain, parce que, sur ces mêmes bancs, on l'a lu et dévoré en cachette, à un âge où ces mots sonores et décevants, *gloire*, *liberté*, *tyrannie*, *patrie*, *peuple*, s'illuminent de tous les prestiges du patriotisme antique, de tous les classiques reflets de la Grèce et de Rome.

Eh bien, malgré cette unanimité, que je constate tout en essayant de la contredire, je déclare, après avoir relu attentivement l'édition complète des *Chansons*, qu'au point de vue religieux et politique M. Béranger a joué le rôle le plus perfide, le plus coupable et le plus vil; qu'il doit figurer au premier rang de ceux qui ont fait du mal à l'humanité, à leur époque et à leur pays; que ce mal, il l'a fait sciemment, froidement, non pas par entraînement et par passion, non pas dans cette sorte de fièvre et d'ivresse qu'excuse la chaleur de la lutte, mais avec calcul, en versant la goutte de poison là où il savait qu'elle serait plus corrosive et plus meurtrière, et en prenant pour auxiliaire, dans son œuvre criminelle, tout ce que l'esprit de parti a de plus bas, de plus méchant et de plus bête. J'affirme qu'au point de vue moral, non-seulement M. Bé-

ranger a été corrupteur, mais qu'il a choisi de préférence, dans la corruption, ce côté ignoble et grossier qui n'a rien de commun avec les ardeurs de l'amour et de la jeunesse, mais qui plaît aux libertins de mauvais ton, aux sexagénaires blasés, aux don Juans de comptoir et d'estaminet. Enfin, au point de vue littéraire, tout en reconnaissant que M. Béranger a un grand talent, je prétends que ce talent est fort au-dessous de sa célébrité. Avant de crier à l'iconoclaste, qu'on me permette quelques preuves et quelques exemples.

M. Béranger a été comparé à Voltaire: c'est la plus sanglante injure ou plutôt le plus cruel châtiment qu'ait subi l'ombre d'Arouet. Rien n'excuse Voltaire, mais tout l'explique; et, depuis la Régence, où il assiste, pour son début, aux premières orgies d'une société qui veut périr, jusqu'à la fameuse soirée d'*Irène*, où il jouit, pour son triomphe, des dernières folies d'un monde qui ne peut plus vivre, Voltaire a toujours été en face de la même situation et encouragé à la même œuvre. L'édifice croulait: les gardiens les plus intéressés à le défendre en livraient les clefs, en ouvraient les portes, en démolissaient les cloisons; il porta le coup de grâce, et il eut pour complice, dans son attaque meurtrière, ce siècle entier qui aurait dû le maudire comme un fléau et qui l'adora comme une idole.

Pour M. Béranger, quelle différence! s'il aime réellement ce peuple auquel il a si souvent dédié sa *lyre*, il sait aussi quels sont les vrais intérêts, les vrais biens, les vrais malheurs du peuple. Sa jeunesse s'est écoulée, son intelligence a mûri devant des spectacles instructifs et concluants : il a vu la France épuisée demander vainement grâce au génie ivre de gloire, qui ne s'arrête qu'en tombant, après le dernier écu, le dernier homme, le dernier

sang. Il a vu les idées proscrites, la presse bâillonnée, René menacé, Corinne bannie, les lettres forcées d'opter entre la persécution et le servilisme, et ces deux images auxquelles il doit vouer plus tard son culte et ses refrains, la liberté et la patrie, pleurant toutes deux sur des tombeaux. Il a même exprimé le sentiment universel à sa manière, c'est-à-dire dans une chanson; et cette chanson est son chef-d'œuvre : elle s'appelle le *Roi d'Yvetot*.

L'Empire tombe; un régime de paix, de convalescence, de *restauration*, commence pour le pays; une économie sévère, une administration juste et sage rétablit l'ordre dans les finances épuisées par de folles guerres et des revers inévitables Les mères cessent de frissonner en voyant grandir leurs fils. Les plaies se ferment ou se cicatrisent. Dans ce beau pays, qui conserve, à travers tant de misères et d'orages, une vitalité si puissante et si active, tout renait, tout se ranime. Une liberté jusqu'alors inconnue rend l'essor à la pensée captive; l'agriculture, le commerce, l'industrie, se raniment et répandent, par leur mille canaux, la prospérité et l'abondance. Oui, c'est un convalescent, à qui un régime calme et doux suffira pour reprendre toutes ses forces. Que l'on s'entende, que l'on se connaisse, que l'on évite de changer les méfiances en haines, les malentendus en dissidences, que l'on réconcilie le passé avec le présent au profit de l'avenir, et une ère nouvelle, une ère de bonheur, d'aisance, de repos, va s'inaugurer pour ce peuple que M. Béranger aime tant.

Eh bien, que fait-il? Dès le premier jour, il commence et commande l'attaque contre ce gouvernement qui nous a apporté tant de biens; au lieu de chercher à rapprocher ce qui était compatible, la royauté et la liberté, il se plaît

à unir ce qui aurait dû rester inconciliable, les souvenirs de l'Empire et les exigences du libéralisme. Il accrédite de ses refrains cette alliance que l'histoire dément, que le bon sens repousse, mais qui, à force d'invraisemblance, devient une vérité. Cet amant passionné des libertés publiques outrage ce qui nous les a rendues. Dans cette guerre implacable, d'autant plus perfide qu'elle prend une forme plus communicative et plus populaire, toute arme lui est bonne, et la plus empoisonnée est celle qu'il préfère. Qu'on relise les chansons politiques de M. Béranger, et l'on y retrouvera sans cesse la même inspiration : le libéralisme étroit et haineux des banquiers et des avocats se ruant contre la monarchie, sous la peau du lion impérial; les refrains de *gloire* et de *victoire* servant à saper cet ordre nouveau qui demandait qu'on l'affermît. Sainte alliance des peuples contre les rois, c'est-à-dire des révolutionnaires et des démagogues de tous les temps contre les gouvernements réguliers et tutélaires; réminiscences de Salamine et de Marathon à propos de l'insurrection des Hellènes, c'est-à-dire assimilation de Louis XVIII et de Charles X avec Darius et Xerxès; apothéoses d'orateurs médiocres et factieux dont on disait dans un vers fort dur :

« Cœur, tête et bras, tout était peuple en lui; »

personnification des souverains les plus débonnaires dans Denys le Tyran, Tibère et Louis XI; appel à la révolte, dans tous les sens, sur tous les tons, sous toutes les formes; révolte du paysan contre son curé, de l'accusé contre son juge, de l'écolier contre son maître, du soldat contre son officier; démolition perpétuelle de toutes les autorités établies, le roi, le magistrat, le prêtre; insultes aux débris de la noblesse, rentrant, pauvres et mutilés, dans le pays

qui les avait proscrits; préparation sournoise à cette *table rase* qu'on a été si près d'obtenir, et qu'on redemandera encore; tel est le fond, telle est la trame sur laquelle cette main corruptrice brode constamment ses chansons; et tout cela a été accepté, encensé, applaudi, et cette union adultère du libéralisme avec la gloire impériale est devenue notre histoire politique; et cette défroque de souvenirs helléniques a habillé de sa pourpre en lambeaux la prose des journalistes et l'éloquence des députés; et ces perfidies qui ont fait leur temps, ces lieux-communs dont on ne veut plus, ces paradoxes montrant la corde, ces renommées libérales éteintes dans un légitime oubli, ces récriminations et ces mensonges, depuis longtemps étouffés par la conscience tardive des honnêtes gens, on les retrouve dans ces refrains; on les y admire; ils y puisent une sorte de vie factice et posthume! Je veux citer un exemple, un seul entre mille, pour montrer tout ce qu'il y a eu de malfaisant chez cet homme, et combien l'esprit de parti peut admettre de contradictions et de sottises, et comme la société joue complaisamment avec le feu, jusqu'au moment où il éclate et emporte tout.

Parmi les chansons populaires de M. Béranger, il en est une qu'on ne peut entendre sans émotion; c'est le *Vieux caporal.* Lorsqu'une voix juste et vibrante entonne le motif principal :

« Conscrits, au pas,
Marchez au pas, »

et que le chœur répète à l'unisson :

« Au pas! au pas! au pas! au pas! »

l'effet est saisissant et magique. N'ayant pas lu M. Béran-

ger depuis vingt ans, je me figurais, chaque fois que j'entendais ce refrain, qu'il s'agissait tout simplement d'une leçon de pas militaire donnée par un vieux caporal à de jeunes conscrits. Mais non, vous le savez, ce vieux caporal est un vieux grognard de la grande armée qui a levé la main sur son lieutenant :

« Un morveux d'officier m'outrage... »

Il est condamné à mort ; et c'est aux soldats qui vont le fusiller qu'il chante ces cinq ou six couplets tournés de la manière la plus perfide, et qui se terminent tous par le refrain :

« Conscrits, au pas,
Marchez au pas ;
Au pas ! au pas ! au pas ! au pas ! »

Notez bien que cette chanson est datée de 1829, que quinze ans se sont écoulés depuis la chute de l'empereur, que les luttes de 1814 et de 1815 commencent à se perdre dans le lointain, que le chansonnier n'a plus pour excuse l'ardeur du combat ou le ressentiment de la défaite, que l'expédition de Morée, tant sollicitée par les poëtes, vient de finir glorieusement, qu'on est à la veille de la guerre d'Alger : de quoi s'agit-il donc ? de prêcher l'indiscipline militaire, de surexciter les sergents et les caporaux contre les lieutenants et les capitaines, d'enseigner aux troupes, en quelques syllabes rapides et sonores, notées d'avance pour être chantées en chœur dans les chambrées et les bivacs, qu'un sous-officier qui a frappé son supérieur peut être fusillé, mais qu'il n'en reste pas moins pour les jeunes conscrits un héros, un maître et un modèle : et cette leçon est placée sous le patronage des souvenirs de l'Empire.

« Puis, moi, j'ai servi le grand homme ! »

Tel est, en définitive, le dernier héritage que cette muse factieuse recueille sur les champs de bataille de Marengo et d'Austerlitz.

Ainsi cet homme, qui a chanté en vers que l'on trouve beaux nos gloires et nos victoires, en arrive, à force de haine, à glorifier l'indiscipline, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus mortel, non-seulement à toute grande action militaire, mais à l'honneur du soldat, à l'existence même de l'armée. On le voit, il n'est plus question ici de formes de gouvernement, de changement de dynastie, de variations passagères dans les libertés ou les pouvoirs, de préférences républicaines ou monarchiques : nous en sommes bien loin. Nous touchons à une de ces fibres sacrées, vitales, que toute main loyale respecte, et qu'il est impossible de froisser sans attenter au repos et à la dignité de l'humanité tout entière.

La leçon n'est pas perdue : un an après, devant l'émeute triomphante, sous-officiers et soldats jettent leurs fusils; une révolution est consommée en trois jours; la France, qui commençait à respirer et à revivre, est rejetée violemment vers de nouvelles vicissitudes.

Et la société? Elle tremble, elle regrette, elle s'étonne qu'on l'ait conduite jusque-là ; elle s'efforce de sauver du naufrage ce qui peut encore être sauvé. Elle fait, pour ne pas perdre tout, des efforts mille fois plus douloureux qu'il ne lui en aurait fallu, quelques mois plus tôt, pour ne rien perdre... Et elle continue de lire, de chanter et d'admirer M. Béranger.

Et M. Béranger, est-il au moins content de son ouvrage? Applaudit-il à ce nouvel ordre de choses s'élevant sur les ruines qu'il a faites? Se donne-t-il quelque peine, affronte-

t-il quelque péril pour s'y associer dans le moment de lutte et de crise? A-t-il quelque velléité courageuse de se jeter dans ce gouffre qu'il a ouvert? Non; il s'écarte, il se cache, il se tait : *il a la migraine*, comme dit M. Sainte-Beuve : migraine commode, qui permet de se tirer d'affaire au moyen de quelques jolies phrases, de se calfeutrer dans un coin et de *faire niche* aux vainqueurs et aux vaincus!

Mais c'est faire trop d'honneur, trop de plaisir peut-être à M. Béranger que de l'accuser uniformément de perfidie, de finesse et de malice : les niaiseries abondent dans ses chansons; et ce qu'il y a de remarquable ou plutôt d'impatientant, c'est que, partout ailleurs, ces niaiseries sont aujourd'hui discréditées par le bon sens public, appuyé sur de douloureuses expériences, et que le recueil qui leur a servi d'asile, de passe-port ou de porte-voix, n'a rien perdu de sa célébrité.

M. Sainte-Beuve en a relevé quelques-unes : il s'est fort spirituellement moqué d'une manie de l'illustre chansonnier, qui lui fait voir les rois partout, dans les souffrances de l'humanité, dans les traditions mythologiques, dans les plus gracieuses créations de la nature; manie qui lui rappelle, par exemple, à propos du rossignol, qu'un roi nommé Térée se conduisit mal à l'égard de cette pauvre Philomèle : souvenir bien concluant, n'est-ce pas? contre Louis XVIII et Charles X! On rencontre, à tous pas, dans M. Béranger, de ces bévues qu'on pourrait appeler naïves, si l'on ne savait que la naïveté n'est pas sa vertu de prédilection. — « Il y a là, dit M. Sainte-Beuve, tout un côté petit des chansons de M. Béranger, que l'avenir, même fût-il le plus démocratique du monde, ne relèvera pas : il le relèvera encore moins, j'imagine, s'il prouve que les maladresses de la démocratie ont pour conséquence

logique de rendre le despotisme plausible ou possible, et que les courtisans de la liberté sont, en définitive, les hommes d'affaires de la servitude.

II

Laissons là Béranger politique; Béranger religieux, ou plutôt irréligieux, mérite bien plus encore le mépris des honnêtes gens. Ici M. Sainte-Beuve me semble un peu trop débonnaire : être de race gauloise, descendre de Rabelais et de Villon, *faire niche au sacré* le plus qu'on peut, est chose fort glorieuse : pourtant, je n'envie pas cette triste gloire; et s'il est vrai, comme l'assurent les critiques et les érudits, que Rabelais soit l'aïeul de l'esprit français et de la langue française, je leur souhaiterais un ancêtre moins malpropre. N'y aurait-il pas d'ailleurs une distinction importante à faire? Dans cette race gauloise primitive des Rabelais et des Villon, le *grossier* n'est que l'élément même au milieu duquel ils vivent; ils le respirent dans l'air, dans les mœurs de leur temps, dans les allures de cette société qui se forme à peine, dans les premiers tâtonnements de cette littérature qui se dégage de la barbarie. Chez M. Béranger, au contraire, tout est raffiné, calculé, étudié; tout se ressent d'une civilisation arrivée à l'extrême et même au déclin. Ceux-ci sont des reîtres, des *ribauds* du seizième siècle, à moitié ivres, et laissant percer dans leur langage les habitudes de leur vie : celui-là est un commis voyageur des plus modernes, ayant lu le *Contrat social* et l'*Origine des cultes*, et faisant de l'esprit avec ses lectures. Le commis voyageur! j'ai nommé le séide, l'ado-

rateur de M. Béranger. Le commis voyageur est pour ses chansons ce que les rapsodes étaient pour les chants d'Homère. Cette admiration chronique et passionnée, qui ne s'est pas un moment démentie depuis près d'un demi-siècle, ne devrait-elle pas donner à réfléchir aux hommes d'un goût délicat et fin qui se sont laissé séduire par cette muse dépravée? Les commis voyageurs admirent-ils beaucoup les *Préludes*, de M. Lamartine, la *Prière pour tous*, de M. Hugo, la *Nuit de mai*, de M. de Musset? Il est au moins permis de se demander d'où vient cette différence.

Je n'aurais que l'embarras du choix, si je voulais prouver par des exemples à quel point l'impiété de M. Béranger est perfide, haineuse et ignoble. Dès les premières pages de cette édition complète, j'en rencontre une preuve qui fait monter la rougeur au front. Parny, on le sait, a écrit un poëme infâme, une de ces œuvres hideuses qui déshonorent une littérature et un pays. Ce poëme est au premier rang des poisons que s'administrent, dans les colléges mal surveillés, ces malheureux adolescents, fanfarons imberbes de luxure et de vice. Le poison! le poison de l'esprit et du cœur! C'est là ce que chérit le plus M. Béranger. Aussi, dans sa chanson élégiaque sur la mort de Parny, n'a-t-il garde d'oublier, au nombre de ses titres de gloire, ce monument d'infamie : il écrit ce vers :

« Pour lui tous les dieux sont d'accord. »

Et, de peur qu'on puisse s'y tromper, il a soin de mettre en note : *Allusion aux insultes faites à la mémoire de l'auteur de la Guerre des dieux*. Est-ce clair? Et souligner un pareil hommage rendu à une œuvre pareille, n'est-ce pas s'en déclarer le complice?

Au point de vue de la morale populaire, M. Sainte-Beuve

reproche judicieusement à M. Béranger d'avoir *compromis* (je dirais *sali*) ces deux personnes si respectables, la nourrice et la grand'mère. Son instinct pervers n'a pas épargné davantage ce qui, dans la religion, semble dominer tous les scepticismes et toutes les dissidences. Il y a eu, nous le savons, même dans la bonne compagnie, des gens qui ont souri à la chanson des *Deux sœurs de charité*, comme à un aimable et poétique badinage. A ceux-là nous n'avons rien à dire. Mettre sur la même ligne, parmi les bienfaitrices de l'humanité, la sœur de Saint-Vincent-de-Paul et la courtisane peut leur paraître, en effet, très-ingénieux, et ce parallèle répond trop bien au secret penchant des imaginations libertines pour qu'elles s'effarouchent de voir comparer la Providence et la Pourvoyeuse de l'hôpital. Seulement, lorsque vingt ans, trente ans plus tard, le roman et le théâtre cherchent leurs types et leurs succès dans ce personnage de la courtisane réhabilitée et glorifiée, lorsqu'on s'obstine à nous montrer, non pas le repentir, mais l'amour descendant dans ces cœurs souillés et y opérant des prodiges de dévouement et d'héroïsme, lorsqu'en face de ce spectacle cent fois répété, les gens de goût crient au paradoxe, à la décadence, au scandale, ils devraient bien mener un peu plus loin leurs récriminations et leurs colères, et remonter jusqu'à ce chansonnier qui a, le premier, mis en honneur cette monstrueuse antithèse, et célébré, dans un même fredon de sa muse frelatée, la cornette blanche de la sœur de charité et le maillot rose de la danseuse. M. Béranger n'a pas borné là ses prouesses : assurément, s'il y a deux croyances, je ne dis pas catholiques, mais simplement chrétiennes, qui soient consacrées par le sentiment public et que les plus effrontés railleurs ne puissent atteindre sans se rendre eux-mêmes ridicules, c'est l'Ange gardien et le jour des Morts. J'en appelle aux

Parisiens, qui ne passent pas, que je sache, pour le peuple le plus dévot de l'univers, et qui, chaque année, le 2 novembre, sentent renaître dans leurs âmes quelques-unes de ces fleurs de piété et de souvenir qui croissent, hélas! sur les tombes. M. Béranger a écrit deux chansons, l'*Ange gardien* et le *Jour des Morts :* la première est une série d'obscénités et de blasphèmes; en voici le refrain, qui pourra donner une idée du reste :

« Tout compté, je ne vous dois rien.
Bel ange, adieu, portez vous bien! »

Ces cinq ou six couplets ont uniquement pour but de dessécher et de flétrir dans le cœur du pauvre cette image consolatrice de l'ange que Dieu nous accorde pour compagnon invisible et dont la douce influence tempère nos fautes, adoucit nos chutes, apaise nos révoltes, calme nos souffrances. Là, comme en mille autres endroits de son recueil, M. Béranger se trahit. Qu'on y prenne garde en effet! M. Béranger n'est ni libéral ni révolutionnaire, dans la pure acception du mot : il est complétement et matériellement socialiste : socialiste comme Saint-Simon et Fourier, qu'il a glorifié dans sa chanson des *fous*. La société, ne nous lassons pas de le redire, quand elle a encensé et applaudi M. Béranger, a encensé et applaudi un ennemi : un ennemi déguisé dans ses premières chansons, mais tout à fait déclaré dans les dernières (les *Bohémiens*, le *Vieux Vagabond*, etc., etc.), ennemi d'autant plus coupable, que là, comme en politique, poussant à une destruction totale, il serait très-mortifié le jour où cette destruction le meurtrirait de ses décombres et le troublerait de son bruit. Empêcher à tout prix que le pauvre se résigne, le déshériter de toute espérance au delà de cette vie où il

souffre, discréditer la charité céleste et la charité humaine, l'ange et la sœur grise, tenir l'indigence sans cesse suspendue entre l'ironie et la haine, tel est l'esprit qui anime constamment, chez M. Béranger, ce genre de chansons. Le *Jour des Morts* est plus odieux encore : cette chanson a l'avantage de nous livrer tout entière, dans un petit cadre, la manière de M. Béranger dès qu'il touche aux sujets religieux. Comme je prétends que cette manière est non-seulement antireligieuse, mais tout à fait antipoétique, il faut bien que j'appuie mon assertion sur un exemple. Voici le premier couplet du *Jour des Morts :*

« Amis, entendez les cloches,
Qui, par leurs sons gémissants,
Nous font de bruyants reproches
Pour nos rires indécents.
Il est des âmes en peine,
Dit le prêtre *intéressé :*
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine !
Requiescant in pace ! »

Et tout le reste est à l'avenant ; et l'homme capable d'écrire de pareils vers sur un pareil sujet est salué comme un de nos premiers poëtes !...Qu'on ne me dise pas qu'il y a, chez les anciens, de vrais chefs-d'œuvre où éclate également ce contraste entre l'ivresse du plaisir et les sombres images de la mort Cette antithèse, à demi riante, à demi attristée, était une des inspirations les plus familières à la poésie païenne. Elle ressortait, pour ainsi dire, des dogmes mêmes et de l'essence du paganisme. D'ailleurs, qui oserait comparer le *Eheu! fugaces*, le *Linquenda tellus*, toutes ces merveilles d'élégance, de délicatesse et de grâce, au *Mirliton mirlitaine* du chansonnier français ? Ah ! ne comparez jamais M. Béranger à Horace ! Le rapprochement

seul de ces deux noms est une insulte envers la Muse des délicats et des lettrés, celle qui aime les sources vives et qui déteste les cloaques !

Il y a dans cet horrible et stupide couplet un mot que j'ai souligné : « Le prêtre *intéressé !* » C'est là encore un des traits qu'affectionne l'impiété de M. Béranger. Le prêtre, le moine, l'évêque, le pape même, tout cela vend, achète, brocante, tient marché ; l'un vend un chapelet, l'autre une indulgence ; celui-ci gagne un écu, celui-là une province, et mon pauvre Avignon même n'y échappe pas :

« Rendons Avignon au saint-père !... »

Cette *vénalité* du sacerdoce, thème favori des Dulaure, des Dupuis et autres barbouilleurs agaçants pour les gens bien élevés, est, depuis longues années, reléguée dans les plus poudreux garde-meubles de l'ancien *Constitutionnel* : dans un café ou à table d'hôte (ces choses-là ne se disent pas dans un salon), si quelqu'un renouvelle cet ingénieux sarcasme, il est immédiatement classé : rien de plus juste ; mais alors pourquoi M. Béranger garde-t-il son prestige ? L'impiété voltairienne, passée à la fumée du brûle-gueule et délayée dans l'absinthe, vous semble, non sans raison, une boisson nauséabonde ; mais alors pourquoi ne pas jeter avec dégoût le dernier vase qui la contient, quels qu'en soient l'enjolivement et la ciselure ?

Je suis prêt à convenir, si on le veut absolument, que les jésuites, les ordres religieux, ont été quelquefois attaqués avec esprit, et j'en conviendrai d'autant plus volontiers, que très-souvent, en ce bas monde et en ce malheureux pays, il y a eu lutte entre les bonnes choses et les bons mots. On rencontre, dans les *Provinciales*, d'éloquentes

pages, dans les *Lettres persanes*, des saillies charmantes; cet esprit gaulois, dont M. Sainte-Beuve parle avec trop d'indulgence, a toujours aimé, même sous la plume du *bon* la Fontaine, à prendre là-dessus quelques libertés un peu vives, surtout dans ces temps déjà lointains où, les couvents et les moines tenant encore la société en tutelle, l'espièglerie avait lieu sans trop de conséquence, et comme d'écoliers à pédagogues. M. Béranger, qui n'a pas les mêmes raisons d'à-propos, a en outre, auprès de ses devanciers de race *gauloise*, le désavantage d'être resté plat, grossier et bêtement vulgaire dans les trois ou quatre chansons où il s'est égayé aux dépens de ces pauvres robes noires qui voulaient enseigner dans les colléges autre chose que Rousseau, Parny, Paul-Louis et Michelet. Qu'on lise les *Révérends Pères*, les *Missionnaires*, les *Capucins*, et qu'on nous dise, en conscience, s'il y a là un trait, un seul, digne de faire sourire les gens d'esprit.

Mais ce qui me révolte le plus chez M. Béranger, ce ne sont pas ses chansons franchement impies, c'est-à-dire celles qui sont notoirement dirigées contre les dogmes, les cérémonies ou les ministres de notre culte: ce sont celles où le chansonnier prend un air bonhomme, et se fait à son tour le ministre et le pontife d'une religion assez difficile à définir, et que M. Sainte-Beuve appelle *Abbaye de Thélème*. Cette religion consiste surtout à n'en avoir aucune, à faire table rase dans le domaine théologique, philosophique et moral, et à installer sur ces ruines universelles je ne sais quelle divinité commode, à l'usage des poëtes du Caveau et des filles d'Opéra, une manière de Jupiter sans foudres, portant le bonnet de coton de Géronte ou du roi d'Yvetot, un dieu constitutionnel, gouverné par ses sujets, et priant M. Béranger lui-même de lui rédiger sa Charte. Le *Dieu des bonnes*

gens, le *Bon Dieu à sa fenêtre*, et bien d'autres chansons fort vantées, appartiennent à cette école. Malgré tout leur mérite, elles sont moins comiques qu'une note que je trouve à la fin de cette édition complète, et qui vaut, à elle seule, cinquante chansons. Il s'agit du suicide d'Escousse, cet infortuné jeune homme qui, nourri d'excellentes lectures, et sachant, entre autres, tout son Béranger par cœur, ne trouva rien de mieux, à dix-huit ans, que de s'asphyxier, parce qu'un de ses drames avait été sifflé. — « Une feuille publique, nous dit gravement M. Béranger dans sa note (page 641), une feuille publique a accusé Escousse d'incrédulité. Pour repousser cette accusation, je me crois obligé de citer les derniers mots de la lettre qu'il m'écrivit quelques heures avant l'exécution de son déplorable dessein : « Vous m'avez connu, Béranger ; Dieu me « permettra-t-il de voir du coin de l'œil la place qu'il vous « réserve là-haut ? »

Qu'un pauvre fou de dix-huit ans, préludant au suicide, et dans un commencement d'aliénation mentale, écrive ces deux lignes avant d'allumer son réchaud, cela se conçoit ; mais qu'un sexagénaire illustre, s'étudiant à passer pour un sage, ait le courage de les citer et l'air de s'y complaire, voilà qui est plus fort. Qu'il en a dû coûter à M. Sainte-Beuve pour s'abstenir de citer cette note, lui qui aime tant à faire descendre ses personnages de leur piédestal et de leurs échasses ! Le Dieu des bonnes gens devait bien à M. Béranger cette place d'honneur dans son paradis ; il y entrera, conduit d'une main par Frétillon, de l'autre par la Bacchante.

Ceci m'amène à dire quelques mots de M. Béranger au point de vue purement moral, abstraction faite de toute religion ; ici j'aurais trop à dire, mais il ne m'est pas possible de citer. Seulement, qu'on me permette encore une

distinction essentielle. La poésie n'est pas l'orthodoxie, et il serait injuste de se montrer rigoriste à l'égard des poëtes. Ovide, Tibulle, Properce, ont des pages que le lecteur austère voudrait déchirer, qui ont mis au supplice le bon père Marolle, leur timoré traducteur, mais où se révèle du moins, sous une forme élégante, cette passion juvénile, cette muse des amours printanières, dont rien n'égale les mélodies enchanteresses et les gracieux sourires. Chez les modernes, pour ne citer que deux noms, lord Byron et Alfred de Musset ne passent pas, que je sache, pour deux puritains; pourtant des âmes nobles et délicates ont pu répondre, par de sympathiques frémissements, aux faiblesses de doña Julia, à la poétique figure d'Haydée, aux sanglots fébriles de Rolla. Tant qu'il y aura de jeunes cœurs et des mois de mai, tant que les fleurs s'ouvriront au soleil et les âmes à l'amour, les poëtes, ces aimables corrupteurs que Platon exile de sa République, et dont se serait bien passée la nôtre, mériteront qu'on leur accorde des licences, et ils les prendraient au besoin, si on ne les leur accordait pas. Mais, encore une fois, la première condition pour avoir le droit de passionner les jeunes imaginations, c'est d'être soi-même jeune et passionné; c'est d'être entraîné et enivré soi-même, comme on l'est à cet âge heureux où l'on ne calcule ni ses bonnes actions ni ses mauvaises. Chez M. Béranger, au contraire, chaque fois qu'il ose effleurer cette corde divine que ne devraient toucher que des mains de vingt ans, qu'aperçoit-on? que devine-t-on? le vieux garçon podagre, le libertin émérite, l'auteur immoral à froid, et qui, dans chaque cadre adopté par sa Muse égrillarde, cherche constamment le mot équivoque, la note secrète, l'idée clandestine, chère aux imaginations blasées. Je glisse, et pour cause, sur ce sujet délicat. M. Sainte-Beuve, qui s'y connaît mieux que personne, conclut ainsi

« Quand on a une fois, *en âge déjà mûr*, chanté et célébré à ce point la gaudriole et la goguette, on a ensuite beau faire et dire, on peut la recouvrir sous les plus graves semblants et la combiner avec des sentiments très-élevés ; elle est et restera toujours au fond de l'âme une chose considérable. » M. Sainte-Beuve, dans ces lignes comme dans le reste de son article, a surtout pour but d'atteindre, chez M. Béranger, l'homme réel à travers le personnage factice, de le dépouiller de sa draperie, de son rôle officiel de Pindare sérieux, vouant *sa lyre* à de grands intérêts et à de hautes pensées. Je le répète, l'éminent critique ne pouvait, pour la première fois, en dire davantage ; et pour un homme aussi engagé que lui envers M. Béranger, ç'a été beaucoup d'en dire autant.

Mais, en allant un peu plus loin, en se rattachant un peu mieux que le sceptique causeur du lundi à une morale positive et pratique, on peut ajouter ceci :

Quand un homme *en âge déjà mûr*, et très-mûr, de cinquante à soixante-dix ans, chante et célèbre à ce point tout ce qui est immoral, effronté et corrupteur ; quand il s'y complaît et y revient sans cesse ; quand il imprime jusqu'à la fin et propage ces licencieux refrains de sa voix chevrotante, il ne peut plus inspirer qu'un seul sentiment : le dégoût.

III

Un mot maintenant sur M. Béranger poëte, et abstraction faite de ses tendances politiques, religieuses et morales. Mais d'abord rappelons certaines vérités littéraires, trop oubliées de ses admirateurs.

Premièrement le mérite du tour de force, de la difficulté vaincue n'est rien, absolument rien dans l'art véritable : sans quoi les bouts-rimés seraient supérieurs, dans l'ordre poétique, aux élégies de Lamartine, sans quoi les cordonniers-poëtes seraient préférables à M. de Musset, sans quoi M. Ducornet, peintre sans mains, serait plus grand que M. Ingres. A quoi bon insister ? on voit où nous conduirait un pareil système.

Ce qu'il importe aussi de bien constater, c'est que, si les divers genres de poésies n'admettent pas entre eux de supériorité réelle; si, par exemple, une fable de la Fontaine, une romance de Montcrif, ou même une chanson de M. Béranger, ont mille fois plus de valeur que le poëme de la *Henriade* ou quelque glaciale tragédie de Campistron, il n'en est pas de même de ce que j'appellerai la source poétique. Vous aurez beau faire, vous aurez beau vouloir rabaisser ce qui s'élève et glorifier ce qui s'humilie, vous ne me persuaderez pas que l'amour, la foi, les souvenirs d'enfance, la rêverie, les beautés de la nature, l'immortel dialogue de l'homme avec lui-même ou avec les objets extérieurs, ne soient pas des sources poétiques meilleures, plus élevées et plus pures que la *Gaudriole, Madame Grégoire* ou *Frétillon.*

Ceci posé, voulez-vous que nous feuilletions ensemble les chansons de M. Béranger ?

Il me semble qu'on pourrait en faire trois parts : les chansons chevaleresques et sentimentales, avec une dose plus ou moins forte de poésie ; les chansons politiques, avec une dose plus ou moins forte de sensibilité ; les chansons gaies, avec une dose plus ou moins forte de sarcasme ou d'ironie.

La chanson chevaleresque a été peu remarquée chez M. Béranger ; et cependant elle existe. Il en a écrit quel-

ques-unes, tout à fait dans la manière des poëtes de l'Empire, mis en musique par la reine Hortense ou par M. Blangini : *Charles VII*, les *Adieux de Marie Stuart*, etc., sont de cette école :

« Je vais combattre, Agnès l'ordonne :
Adieu, repos! plaisirs, adieu!
J'aurai, pour venger ma couronne,
Des héros, l'amour et mon Dieu.
Anglais, que le nom de *ma belle*,
Dans vos rangs, porte la terreur;
J'oubliais l'honneur auprès d'elle;
Agnès me rend tout à l'honneur! »

Et ainsi de suite. Cela est, en poésie, de la force de *Partant pour la Syrie*, et du *Beau Dunois*, mais du *Beau Dunois* sans musique, et c'est surtout ce genre de romances qui fait songer au vieux mot de Beaumarchais : « Ce qu'on n'oserait pas dire, on le chante. »

La chanson politique, tel est, suivant les admirateurs de M. Béranger, son titre le plus éclatant à la gloire poétique. Ils font à leur insu le procès de cette gloire : car ils la condamnent à ne durer que ce que durent de nos jours un héros, une opinion, un parti. Dans cent ans, dans mille ans peut-être, il y aura encore des amants prêts à tressaillir au souvenir de quelques heures fugitives passées sur un beau lac, à la pâle lueur d'une nuit d'été; il y aura encore des âmes malades que tourmentera le douloureux contraste de l'infini de leurs désirs avec la petitesse de leurs destinées; il y aura encore des mères prêtes à verser des larmes sur le blanc cercueil d'une jeune fille emportée entre deux nuits de bal; il pourra donc y avoir encore des lecteurs pour le *Lac*, pour *Rolla*, pour les *Fantômes*. Mais, de bonne foi, qui s'inquiétera de savoir s'il y a eu une

peuplade, héritière apocryphe des combattants de Marathon et de Salamine, et servant aux rhétoriciens et aux rimeurs de matière à déclamation contre Charles X, roi de Perse, ou Xerxès, roi de France? Qui s'en inquiétera, sinon pour songer que, trente ans plus tard, cette même peuplade, vouée à l'exécration générale, a dû céder aux Turcs le privilége de passionner ses anciens amis? Qui se souviendra d'un tribun factieux, nommé Manuel, orateur violent et médiocre, illustré par une insolence et empoigné par un gendarme? Enfin quel érudit, eût-il la science hiéroglyphique d'un Champollion, pourra s'expliquer comment la gloire impériale a été, pendant quinze ans, l'auxiliaire et l'alliée du libéralisme? On l'a dit souvent, mais il sied de le redire, il y a dans toute poésie un côté contemporain, empruntant son éclat et son charme aux circonstances, aux idées, aux passions du moment, destiné, par conséquent, à s'effeuiller et à pâlir dès que change le point de vue. L'art suprême, l'art du vrai poëte, consiste, tout en effleurant ce côté inévitable, à le fondre avec ces sentiments humains, immortels, inaliénable héritage qui se lègue et se continue de siècle en siècle. C'est ce qu'ont fait, parmi les poëtes qui ont mérité de vivre, ceux-là mêmes qui portent le plus profondément l'empreinte de leur époque, Horace, par exemple, et Juvénal, et Dante, et lord Byron. Peut-on en dire autant de M. Béranger? Non, mille fois non : chez lui le côté contemporain et passager, loin de s'allier ou de se fondre avec le sentiment général et immortel, en reçoit, au contraire, le plus formel démenti. Il suffit que le siècle marche, que vingt-cinq années s'écoulent, pour qu'on regrette ce qu'il outrage, pour qu'on maudisse ce qu'il glorifie.

M. Béranger rachète-t-il du moins ce désavantage par cette perfection de forme et de détail qui désarme la cri-

tique, survit aux opinions et immortalise les œuvres d'art, alors même que les idées qui les inspirèrent sont oubliées ou contredites ? Tout le monde l'affirme, et pourtant il est permis d'en douter : ce qui a donné le change, c'est ce refrain, dont les exigences, en multipliant les difficultés de la rime, ont rendu le lecteur moins difficile sur les résultats obtenus ; c'est aussi cette tendance naturelle à l'esprit, qui accorde plus, en fait d'attentions, de louanges et d'hommages, à qui demande moins. Un auteur n'annonce que des chansons ; pourvu qu'il touche à des cordes sympathiques, pourvu qu'il flatte les opinions dominantes, on lui affirme qu'il se trompe et qu'il a écrit de véritables odes. Combien d'odes, au contraire, et de poëmes, et d'autres ouvrages à hautes prétentions, retentissant dans le vide, dont le lecteur est tenté de dire : Chansons que tout cela !

Quant au refrain, si l'on convient avec moi que les tours de force ne comptent pas en poésie, il sera facile de le réduire à sa juste valeur. Il y a, dans les petites pièces du bon temps de M. Scribe, l'*Héritière*, le *Menteur véridique*, etc., etc., des couplets de vaudeville final, dont le refrain, ramené fort adroitement, faisait pâmer d'aise toute la salle du Gymnase. Faut-il en conclure que M. Scribe est un grand poëte? MM. de Lamartine et de Musset, j'en suis sûr, me laisseraient dire, mais M. Scribe se fâcherait.

M. Sainte-Beuve a très-spirituellement démontré, à propos d'une des chansons les plus vantées de M. Béranger, le *Dieu des bonnes gens*, tous les sacrifices qu'il a été obligé de faire au despotisme du refrain. Dès le troisième couplet, nous arrivons aux détestables vers que voici :

« Vous *rampiez* tous, ô rois qu'on *déifie !*
Moi, pour braver des maîtres *exigeants,* » etc., etc.

Et au quatrième :

« Sur nos débris *Albion nous défie!* » (Albion!!!)

Et au cinquième ;

« O chérubins *à la face bouffie*,
Réveillez donc les morts *peu diligents!* »

collection de mauvaises rimes, de tours forcés, d'idées parasites, d'images criardes. Je le demande en toute humilité, est-ce là la langue, la belle langue de Racine, de la Fontaine, ou d'André Chénier?

Le *Cinq mai*, le *Voyage imaginaire*, le *Champ d'Asile*, le *Vieux drapeau*, le *Vieux sergent*, les chansons, en un mot, qui passent pour les plus sérieuses et les plus belles, pourraient donner lieu à des remarques du même genre. Partout le souffle lyrique est arrêté, pour ainsi dire, et amorti par l'espace étroit où il s'enferme. Partout la nécessité d'amincir son sujet, de le réduire à un petit cadre, de le morceler en couplets, d'en tirer, pour le service du refrain, toutes les rimes qu'il contient, a amené M. Béranger à je ne sais quoi d'elliptique, d'obscur et de tendu, qui ôte à la poésie toute liberté d'allure. Mais aussi ce refrain ressemble, pour l'illustre chansonnier, à ces maîtres impérieux qui se font rudement servir, et qui payent magnifiquement. Il est si attractif, si irrésistible pour l'oreille, il réveille si bien à point l'attention languissante, il donne une si haute idée des facultés de l'homme qui le manie sans trop de gaucherie et d'entrave, que M. Béranger, en définitive, lui doit plus qu'il ne lui donne. Ce que le refrain lui coûte en fait de clarté, d'élégance, de correction et de bon goût, il le lui rapporte amplement en succès et en gloire.

En outre, bien que M. Béranger ait le sens poétique très-fin et parfois très-pur, son talent s'est forcément ressenti de son commerce trop familier et trop intime avec toutes les vulgarités et tous les lieux-communs de son temps. Il en est de la poésie comme de toutes les choses délicates, l'honneur, l'innocence, l'amour, la jeunesse, la conscience : ce n'est jamais impunément qu'on les aventure en mauvaise compagnie. M. Béranger, par exemple, a célébré le *Champ d'Asile*. Ce champ d'asile, on s'en souvient, fut un des plus grotesques épisodes de la croisade libérale. Des Robert-Macaires en primeur, des Mercadets antidatés, créèrent, vers 1817, une société en commandite pour acheter, en Amérique, de vastes et fertiles plaines, et les offrir, comme refuge et propriété d'exploitation, aux vieux soldats de l'Empire. L'idée fut trouvée superbe ; les avocats l'appuyèrent de leur éloquence ; les banquiers, de leur argent. On souscrivit beaucoup, on parla davantage ; de grosses sommes furent perçues ; puis, quand les pauvres grognards voulurent aller chercher leur champ d'asile, il n'y eut plus ni asile ni champ ; ils ne rencontrèrent, hélas ! sous leurs pas, que les premières mines de Saint-Bérain de la gloire impériale. Cela n'a pas empêché M. Béranger d'écrire sept couplets, très-sérieux, sur le *Champ d'Asile*. C'est un dialogue entre des Sauvages et des Français. Les sauvages ressemblent aux Incas de M. de Marmontel ; les Français, aux héros de M. de Jouy :

« Il se tait ; un Sauvage alors
Répond : « Dieu calme les orages. »

Passe encore ! ce début a de la grandeur ; mais la suite ?

« Guerriers, partagez nos trésors,
Ces champs, ces fleuves, ces ombrages

Gravons sur l'arbre de la Paix
Ces mots d'un fils de la Victoire :
Sauvages! nous sommes Français;
Prenez pitié de notre gloire! »

Plus loin, dans une chanson très-célèbre aussi, les *Enfants de la France,* on trouve des vers de la même force :

« En vain l'Anglais a mis dans la balance
L'or que pour vaincre ont mendié les rois...
. . . .
Dieu, qui punit le tyran et l'esclave,
Veut te voir libre, et libre pour toujours :
Que *tes plaisirs ne soient plus une entrave!* » etc.

Des plaisirs qui *ne sont plus une entrave, l'or que mendient les rois, paix, victoire, gloire, Français,* voilà le Béranger réel des mauvais jours, le Béranger obscur, inintelligible, bouffi et commun; versifiant sans cesse entre un *premier-Paris* du *Constitutionnel* de 1820 et un mimodrame du Cirque-Olympique de 1830.

Restent les chansons gaies; il y en a de deux sortes chez M. Béranger : celles qui ne sont et ne veulent être que gaies, et celles où la gaieté s'aiguise d'une pointe de satire : le *Roi d'Yvetot,* le *Ventru,* le *Sénateur,* etc... Celles-là sont ravissantes; la critique se sent muette devant ces petits chefs-d'œuvre : c'est là le vrai genre de M. Béranger, sa véritable gloire; c'est par là qu'il vivra, qu'il aura sa place, et, pourvu que l'on consente à fixer cette place un peu plus bas, à mi-côte de la colline sacrée, pourvu que l'on permette aux âmes poétiques de ne s'y arrêter qu'un moment, puis de monter vers les cimes lumineuses d'où le poëte de la *Jeune Captive* sourit d'avance et tend la main au chantre d'Elvire; une fois cette distribution bien établie, cette séparation bien admise, le

procès sera terminé; le nom de M. Béranger sera mis hors de cause, et il n'y aura plus lieu de contredire.

Dans les chansons purement et simplement gaies, M. Béranger a un grand défaut, le plus grand de tous : c'est qu'il n'est pas gai le moins du monde; c'est que sa gaieté n'est jamais ni franche, ni épanouie, ni communicative; c'est qu'il trouve toujours moyen de montrer les dents, bien que ne riant que du bout des lèvres. Voyez Désaugiers, que je ne veux assurément point lui comparer au point de vue littéraire : quelle différence! Comme Désaugiers est gai! comme il rit bien, et comme il fait rire! Comme il sait, à force de bonhomie et d'entrain, se faire pardonner ses licences et ses fredaines! M. Béranger, lui, est toujours sournois, même auprès de Lisette et de la bouteille; il a toujours l'air de se demander comment sa gaieté pourra servir à faire haïr un peu plus les rois et les prêtres. L'un est un joyeux convive, qui s'anime dès le potage, boit, rit, chante, boit encore, fait mousser à la fois verres et refrains, et monte, s'il le faut, sur sa chaise, pour mieux chanter, mieux rire et mieux boire : l'autre est un faux buveur qui s'observe toujours, ne se livre jamais, regarde par-dessous son verre, grise ses compagnons sans se griser lui-même, et n'est même pas trop mécontent s'ils se font un peu de mal en se laissant tomber sous la table.

N'importe! grâce au *Roi d'Yvetot*, au *Sénateur*, et à une vingtaine d'autres chansons où la malice, la finesse et la grâce remplacent surabondamment la gaieté, il y a, dans la gloire littéraire de M. Béranger, tout un côté inattaquable; je dirai volontiers qu'il est quelquefois poëte quand il demeure chansonnier; mais j'ajouterai qu'il reste presque toujours chansonnier quand il veut être poëte.

Peut-être me dira-t-on que des pages sévères sur M. Béranger manquent aujourd'hui de générosité et d'à-propos : que, pour attaquer ce Pindare de la liberté, pour essayer d'amoindrir ce Tyrtée du libéralisme, il eût mieux valu ne pas attendre un temps où le libéralisme est mort et la liberté humiliée : je le sais et je m'en accuse. Pourtant, qu'on y prenne garde! les vérités politiques et morales qu'on est amené à proclamer ou à rétablir en attaquant M. Béranger ne sont pas sujettes aux variations qui viennent tour à tour changer la face des gouvernements et des sociétés; elles ont, pour ainsi dire, un double à-propos : à-propos plus effrayant ou plus triste, suivant qu'il y a dans les âmes plus d'entraînement ou plus de lassitude, plus de fièvre ou plus d'abattement. Lorsque l'intelligence et la liberté se précipitent vers les aventures et les abîmes, il est permis de signaler les sources où elles ont puisé leurs dangereuses ardeurs. Lorsque l'épouvante et la fatigue les rejettent violemment vers l'extrémité contraire, il est permis encore d'incriminer ceux qui ont préparé l'expiation en préparant les fautes. Égaré ou châtié, adulé comme millionnaire ou interdit comme prodigue, l'esprit moderne a toujours le droit de reprocher sa ruine aux conseillers de ses folies et aux courtisans de ses désordres.

M. A. DE MUSSET [1] — M. OCTAVE FEUILLET [2]

> « ... Quelle nouvelle, monseigneur?
> — Aucune, monsieur, si ce n'est que vous montez, et que je descends. »

Quel dommage qu'il n'en soit pas du don de poésie comme de la grâce protestante, de cette grâce que Cromwell, à son lit de mort, se flattait de n'avoir jamais perdue, parce qu'il était sûr de l'avoir possédée au moins une fois! L'auteur charmant de la *Coupe et les Lèvres*, de *Rolla*, de *Fantasio* et du *Caprice*, n'aurait jamais écrit *Pierre et Camille*, la *Mouche*, et le *Secret de Javotte*, et moi, je n'aurais pas à constater le plus triste des événements en littérature : la déchéance d'un poëte.

C'est que vous n'avez rien vu de plus médiocre, de plus chétif, de plus désastreux que ces trois contes : *Pierre et Camille*, la *Mouche*, et le *Secret de Javotte !* Ni invention,

[1] *Nouveaux Contes.*
[2] *Scènes et Comédies.*

ni fantaisie, ni intérêt, ni gaieté, ni émotion, ni style. On s'obstine, on tourne les pages, on croit toujours que le poëte va se révéler dans un mot, dans un trait, dans un éclair, qu'on va sentir au moins passer le souffle lointain et affaibli des brises mélodieuses d'autrefois. Rien ! rien ! rien ! Cette triple négation, célèbre dans les fastes parlementaires, pourrait servir d'épigraphe au nouveau volume de M. de Musset. Avez-vous quelquefois trouvé sur une table de toilette un vieux flacon vide? Peut-être avait-il renfermé les essences les plus suaves et les plus rares ; peut-être en aviez-vous respiré le parfum en effleurant, dans un bal, le gant ou l'écharpe d'une femme aimée. Vous vous penchez sur cette pauvre petite relique d'une sensation qui vous fut douce, d'un sentiment qui vous fut cher : hélas ! il n'y a plus là qu'un frêle morceau de cristal, et, au fond, un je ne sais quoi de fade et de rance qui n'est pas même une mauvaise odeur : ou bien vous est-il arrivé parfois, en septembre, de voir un oiseau grisâtre s'enfuir à travers la feuillée en poussant un petit cri rauque qui conviendrait mieux à un marais qu'à un bocage? ne le méprisez pas : cet oiseau, c'est un rossignol ; le même peut-être que, trois mois auparavant, vous écoutiez avec délices, prodiguant aux ébéniers en fleurs les merveilles de son gosier, et égrenant ses perles cadencées au fil soyeux de votre rêverie de mai. Seulement, c'est un rossignol d'automne au lieu d'être un rossignol de printemps, et il a fini sa chanson avant même que les beaux jours aient cessé. Eh bien ! flacon éventé, Philomèle grand'mère, bouquets fanés au fond d'un tiroir, bergers de trumeau changeant en béquilles leurs houlettes enrubanées, voix de ténor éraillée par le givre des hivers, visage de coquette émérite cachant sous des mouches ou du rouge sa fraîcheur suspecte et ses rides envahissantes, Arthur arrivé à la cinquantaine et ne sa-

mince fil d'argent cette chevelure blonde que Byron eût enviée et qui faisait songer à Raphaël. Comment faire? Toujours Ninon? Toujours Suzon? Toujours Ninette? Toujours Bernerette? La rime est riche, mais la chanson est vieille, et l'air commence à courir les orgues de Barbarie. On a trop d'esprit pour ne pas le comprendre; on cherche à se renouveler, à changer de manière, à faire acte de maturité. Vain effort! Le pli est pris; on ne joue pas avec l'étude austère et profonde du cœur humain, avec les grandes lois de la morale, avec les inflexibles enseignements de la conscience, avec l'observation comique ou philosophique de son temps comme avec cette guitare espagnole qui chantait d'une si vive façon l'*Andalouse au sein bruni*. On imite alors ces fils de famille, ces enfants prodigues qui se rangent, et qui essayent de se croire plus sérieux parce qu'ils deviennent moins brillants. On émousse les saillies et les facettes sur lesquelles le soleil d'avril faisait gaiement chatoyer tant de diamants et d'étincelles. Du parement brodé de son habit vert, on essuie le sable d'or versé par la fantaisie sur les pages de la vingtième année : mais on n'a rien à mettre à la place. On se dit tristement qu'il y a quelque chose de plus morose et de plus lourd que la vertu, c'est le vice sans jeunesse; que Chérubin et don Juan ne sont plus possibles passé le sixième lustre; que Bernerette en cheveux gris devient ouvreuse de loges ou tante d'actrice; qu'il n'y a qu'une heure pour ces folies, aimables le matin, coupables à midi, monstrueuses le soir; que la saison des fleurs est passée, que celle des fruits commence. Hélas! hélas! les fleurs sont tombées, les fruits ne viendront jamais. On n'écrit plus *Namouna*, *Rolla*, le *Fils du Titien*, le *Chandelier*, les *Nuits;* on écrit *Louison*, *Pierre et Camille*, *Javotte*, la *Mouche; Agésilas* sans *Polyeucte*, et *Pertharite* sans *Nicomède!*

Et ne dites pas que c'est là un malheur commun à tous les poëtes, que les poëtes ne devraient pas vieillir ! Vous vous tromperiez. Donnez à la mission du poëte toute sa grandeur, et vous n'imaginerez rien de plus fécond et de plus beau que sa sereine vieillesse. Vous représentez-vous Homère et Eschyle, ces deux géants de la poésie antique, autrement qu'avec une barbe blanche? Virgile et Horace, placés tous deux aux limites du monde païen qui finit, du monde chrétien qui commence, je me les figure aisément, au déclin de l'âge, penchés sur l'urne funéraire des amis qu'ils laissent en chemin, l'un avec son sourire épicurien, l'autre avec sa mélancolie presque chrétienne; celui-ci écrivant le *eheu fugaces*.... celui-là personnifiant dans *Pollion* les pressentiments d'un nouvel univers. Et le vieux Will? et le vieux Dante? Croyez-vous que le poids des années soit trop écrasant pour le *Roi Lear* ou pour la *Divine Comédie?* Racine lui-même, le tendre Racine, l'élégant interprète de toutes les délicatesses de l'amour, je ne le condamne pas à rester toujours jeune; sa jeunesse c'est *Andromaque;* sa maturité, c'est *Athalie*. Mais M. de Musset! à l'époque de mon admiration la plus fervente et la plus naïve, je n'avais pu me représenter décemment M. de Musset à cinquante ans !

C'est là le châtiment des époques qui ont traité leurs artistes et leurs poëtes en enfants gâtés, qui leur ont permis, dix ou vingt années durant, de casser les reverbères de l'honnêteté bourgeoise et du vulgaire bon sens, de rosser le guet de la religion et de la morale, comme ces mères indulgentes qui permettent à leurs fils d'être mauvais sujets parce qu'ils sont aimables, et qui s'amusent de leurs saillies, et qui applaudissent à leurs équipées, et qui s'empressent de payer leurs dettes, jusqu'à ce que mère et fils deviennent également insolvables. C'est là l'expia-

tion de ces talents pleins de prestige et de charme, qui se sont envolés un beau matin vers les horizons radieux et flottants de la fantaisie, sans un seul de ces lests que dédaignent l'imagination et l'orgueil et dont le génie pourtant ne saurait se passer pour remplir sa course et achever son œuvre. C'est là la revanche de ces pauvres radoteurs qui s'entêtent, au milieu des huées d'une génération enivrée, à protester au nom de la société, des principes et des mœurs, à en appeler au temps, à l'adversité, à Philippe à jeun, à Fantasio quadragénaire, à Mardoche académicien, à Rolla écrivant *Pierre et Camille*.

Ce n'est pas à M. Octave Feuillet que l'on reprochera d'être du parti du vice; ce n'est pas lui qui a besoin qu'on lui prêche l'alliance de la poésie avec la vertu, l'ingénieuse et orthodoxe combinaison au moyen de laquelle on peut mettre à la fois dans sa vie le sentiment et le devoir, l'honnête et l'aimable, les satisfactions de la conscience et les joies du cœur. Il a consacré à cette honorable propagande du roman légitimé toutes les exquises distinctions de son talent, toutes les délicates subtilités de son analyse, toutes les élégantes variations d'un irréprochable thème dont ne se sont encore lassés ni ses lecteurs ni sa muse. Le succès l'en récompense, et c'est à lui que je songeais en rappelant, en tête de cet article, la célèbre réponse du ministre en disgrâce à celui qui va le remplacer.

N'y eût-il dans son nouveau volume que *Dalila*, ce serait assez pour qu'on dût le proclamer supérieur au premier; car *Dalila* est non-seulement le chef-d'œuvre du recueil, mais le chef-d'œuvre de M. Octave Feuillet. Il y a dans cette pièce une ampleur, une puissance, un souffle, une richesse de tons, une saillie de caractères, dont rien n'approche dans ses précédents ouvrages. Et puis *Dalila*, il faut le dire, répond

d'avance aux objections que pourrait rencontrer encore, parmi les esprits chagrins, ce parti pris de glorification romanesque et poétique du ménage, du foyer, de la vie régulière et paisible. Roswein, un jeune compositeur de génie, est aimé de Marthe, fille d'un vieux maestro allemand, Sertorius : Sertorius est un musicien sublime qui n'a jamais pu réussir au théâtre, mais qui a silencieusement amassé des trésors d'inspiration et de science; et Marthe, sa digne fille, confidente de ces mélodies inconnues qu'il raconte aux nuages et aux étoiles, comprenant comme lui l'art dans son acception la plus haute et la plus pure, aimant Roswein avec le dévouement d'une sœur, la chasteté d'une fiancée et la passion d'une artiste, Marthe doit être pour lui la compagne par excellence, l'épouse choisie de Dieu pour lui faire une vie calme et douce, inspiratrice et recueillie, où sa verve puisse se développer librement sans jamais être ni surexcitée, ni amortie, ni entravée, ni hâtée. A la bonne heure ! L'art vrai, la vraie poésie sont là ; et lorsque, plus tard, un prince italien, mélomane d'une *furia* incomparable et protecteur fanatique de Roswein, s'imagine que le mariage assoupira son génie; lorsque, pour le dérober à ce péril chimérique, il le présente à une grande dame, courtisane à couronne ducale, et que l'orageux amour ou plutôt la coquetterie infernale de cette Léonora Falconieri devient pour le pauvre Roswein un cratère où s'abîment successivement son repos, sa santé, son talent, sa gloire et sa vie ; lorsque, dans une scène finale dont rien n'égale l'effet pathétique et funèbre, on voit passer lentement le convoi de Marthe, morte de désespoir, tandis que Roswein court dans la plaine comme le cavalier de Bürger à la poursuite de sa chimère, et que, dans le lointain, sur l'onde tranquille de la baie, on entend une mélodie dont il est l'auteur, chantée, dans les

bras de Léonora, par un ténor dont elle s'est éprise et qui a remplacé Roswein, il n'y a pas là seulement un tableau plein de mouvement et de couleur, de grandeur et d'enseignement; il y a encore, il y a surtout un plaidoyer dont personne, cette fois, ne contestera la rigoureuse justesse; il y a l'art et l'amour véritables mis en présence de l'art factice et de l'amour frelaté. Ce n'est plus la lutte de la poésie et de la prose, de la passion et du ménage, lutte pour laquelle, au point de vue purement humain et mondain, il est difficile d'accepter sans réserves les conclusions de M. Octave Feuillet. C'est l'éternel antagonisme de la vérité et du mensonge, de la chasteté et du vice, de l'artiste se recueillant dans le doux sanctuaire d'une tendresse partagée ou se gaspillant dans l'atmosphère fiévreuse des salons et des boudoirs, de tout ce qu'une âme pudique et sincère peut renfermer de salutaire et de fécond, et de tout ce qu'une imagination perverse et souillée peut apporter de corrosif et de dissolvant. Voilà pourquoi cette *Dalila*, bien différente de ces plates et niaises *Filles de marbre* que les Athéniens de 1853 ont eu la bonhomie d'applaudir une centaine de fois, est tout ensemble le plus émouvant des poëmes et la plus irréfutable des leçons. M. Octave Feuillet est-il bien certain que tout le reste soit aussi vrai, aussi péremptoire dans cette cause, si spécieuse et si édifiante d'ailleurs, plaidée par lui avec tant de grâce que ni juges ni public ne sont encore tentés de lui dire : « Prenez garde! vous êtes sur le point de vous répéter! » — Le procès est toujours pendant, quoi qu'on fasse, entre ces deux éléments de la vie, ces deux mobiles de l'âme, ces deux voix intérieures dont l'une parle à l'imagination, l'autre à la conscience; l'une à la rêverie, l'autre à la raison; l'une à cette éternelle chimère rivée au cœur de l'homme pour son tourment, son charme et sa

perte, l'autre à cette loi vivante au fond de son intelligence pour sa sauvegarde ou son châtiment. Volupté ou vertu, comme on disait du temps d'Hercule, passion ou devoir, comme nous dirions aujourd'hui, voilà les deux antagonistes face à face. M. Octave Feuillet a choisi le meilleur, et il est réellement passé maître dans l'art de préparer la victoire de cette vertu, de ce devoir, de ce parti du bien, qui souvent, hélas! avaient pu dire en assistant au triomphe de leurs adversaires dans la poésie et le roman modernes: « Nous ne savons pas peindre! » — Maintenant qu'il est prouvé qu'ils savent peindre, surtout quand M. Feuillet tient le pinceau et la palette, j'oserai lui conseiller de ne pas trop insister, de ne pas trop multiplier ces figures où il excelle. Le *Cheveu blanc* après la *Crise*, l'*Ermitage* après la *Clef d'or*, la *Fée* après l'*Ermitage*, la baronne d'Orthez après la baronne d'Ermel, Hélène après Suzanne, Jeanne d'Athol après Hélène, ce n'est pas trop encore, mais c'est assez. Le lecteur, le lecteur mondain surtout, — j'ai l'humilité de n'écrire que pour ceux-là, — doit être considéré comme ces mauvais payeurs à qui il ne faut pas demander trop si l'on veut obtenir un peu. Espérez-vous lui persuader longtemps, lui persuader toujours qu'un homme spirituel, distingué, ayant vécu, ayant connu les délices et les flammes de l'amour romanesque, n'a, pour être heureux, pour vivre en paix avec son imagination et son cœur, pour effacer tous les souvenirs de son passé, pour résoudre tous les problèmes de son avenir, qu'à prendre au hasard dans un pensionnat, dans un couvent ou dans un village de province, une jeune fille de dix-huit ans, honnêtement élevée? Croyez-vous que le rêveur, le penseur, l'homme de talent, l'écrivain, le poëte, l'artiste, empêtrés dans les nœuds d'un mariage inégal, dans les soucis matériels d'un intérieur difficile, retrouvant à

leur foyer une femme parfaitement légitime, mais acariâtre ou bornée, incapable de les comprendre et toujours prête à jeter ses vulgarités au travers de leurs songes, croyez-vous qu'ils aient l'esprit plus libre, l'imagination plus épanouie et plus disposée à faire des chefs-d'œuvre que votre pauvre Roswein, dépouillé de son génie et de sa gloire par les ciseaux d'or de sa Dalila? — Non, poëte, vous ne le croyez pas, et tous les prestiges de votre plume enchanteresse ne réussiront pas à nous en convaincre. Le plaidoyer a deux faces comme presque tous les plaidoyers. Vous avez adopté celle qui convenait le mieux à la droiture de votre esprit, à la noblesse de votre cœur; ne l'exagérez pas, de peur de la compromettre, et arrêtez-vous avant de l'avoir épuisée. La religion seule, dans sa vérité toute-puissante, possède la solution de ce problème qui a, de tous temps, agité les âmes inquiètes; mais, plus prévoyante et plus infaillible que nous, ce n'est pas dans ce monde, ce n'est pas dans les limites étroites de cette vie, dans des affections plus ou moins sujettes à notre faiblesse et à notre misère, qu'elle a placé la récompense du devoir accompli, du sacrifice accepté, de la lutte austère et rude, laissant aux buissons du chemin la trace et le sang des blessures. Nous qui ne pouvons disposer de ses châtiments ni de ses couronnes, ne plaçons pas dans un cadre humain ce qui n'est pas de condition humaine : ne promettons pas aux natures passionnées et sentimentales ce roman dans le devoir, cette poésie dans le ménage, que l'on rencontre quelquefois, mais pas toujours. Autrement nous finirions par voir arriver les sceptiques, les malintentionnés, les railleurs, tous ceux que nous devons chercher à convertir : ils nous rappelleraient le vieil adage: « Qui veut trop prouver ne prouve rien. » Ils nous citeraient un mot horrible de Balzac que je ne transcrirai

pas ici, mais où il est question de Judith et de Dalila; et ce parti du vice dont les prospérités et les audaces ont été la plaie et la honte de la littérature moderne, abuserait encore, en définitive, de nos efforts excessifs, trop prolongés sur un seul point, pour le parti de la vertu.

CHARLES DE BERNARD [1]

Si la première place, en littérature comme en toutes choses, appartient aux hommes dont le talent ou le génie a rendu tout ce qu'il pouvait rendre, un intérêt, sinon plus vif, au moins plus affectueux et plus tendre, s'attache à ceux qui, par leur fin prématurée, la disposition particulière de leur esprit ou la faute des circonstances, offrent, dans l'ensemble de leur vie et de leurs ouvrages, ce je ne sais quoi d'inachevé qui ne s'accorde, hélas ! que trop bien avec la destinée de l'homme et les tristes conditions de son passage ici-bas. Ceux-là, on les aime à la fois pour ce qu'ils ont fait et pour ce qu'ils auraient pu faire : si l'on regrette qu'ils n'aient pas laissé une trace plus profonde, ce n'est pas à eux qu'on s'en prend ; c'est à leur temps, à l'absence de ces convictions vigoureuses qui sont la séve des âmes, à ce sentiment de lassitude préventive qui arrête en chemin certains esprits très-fins et très-justes, faute d'être assez sûrs de leur force, de leur marche et de leur but. Il

[1] Œuvres complètes. Édition Michel Lévy.

nous semble alors que nous sommes tous complices de leurs défaillances, qu'elles établissent entre eux et nous un lien de plus, et que c'est pour avoir partagé nos ennuis et nos mécomptes qu'ils ont ainsi disparu sans avoir dit leur dernier mot. Toutefois, comme il ne manque pas, pendant ce temps, de noms sonores et de vanités bruyantes pour occuper le devant de la scène et absorber l'attention, il n'est pas rare que ces sobres et discrets amants de la renommée vivent et meurent dans une sorte de demi-silence et de demi-jour, dont ils ne paraissent ni s'effrayer ni se plaindre. On dirait que leur mort ne laisse pas de vide parce que leur existence ne fait pas de bruit. Patience ! au bout de quelques années, l'on revient à eux, non pas par une de ces réactions violentes et criardes qu'eût réprouvées leur bon sens, mais par cet attrait réfléchi qu'ils ont ambitionné et qui leur survit. Leur physionomie s'éclaire par la distance, leur souvenir se ranime en s'éloignant, et c'est, pour ainsi dire, la revanche de ces talents et de ces hommes, que, peu prônés de leur vivant, peu entourés à leur dernière heure, leur gloire commence au moment où celle de beaucoup d'autres finit. Voilà ce qui est arrivé pour Charles de Bernard.

Avant de parcourir la liste de ses ouvrages, de caractériser sa manière et de chercher à fixer sa place dans le roman contemporain, disons un mot de sa personne et de sa vie. On a répété bien souvent que la vie d'un écrivain ou d'un artiste était tout entière dans ses œuvres. L'adage n'est vrai qu'à moitié, comme presque tous les adages. Sans doute, pour ne parler que des auteurs, le principal élément d'intérêt de leur biographie réside dans les créations de leur pensée ; mais ces créations mêmes, il est difficile de les expliquer ou de les comprendre, si l'on ne pénètre quelque peu dans ces existences dont elles ne pré-

sentent que le côté extérieur et public. C'est probablement pour aplanir cette difficulté que les écrivains de notre époque ont été en général si prodigues de détails biographiques et confidentiels sur leur famille, leur enfance, leurs habitudes, sur la filiation mystérieuse qui rattache ce qu'ils ont écrit à ce qu'ils ont vu, fait, senti, aimé, souffert. Leurs historiens, s'ils en ont jamais, seront fort embarrassés d'apprendre au lecteur quelque chose de nouveau, à moins d'inventer ou de mentir, ce qui ne serait pas non plus une bien grande nouveauté. Charles de Bernard, lui, a été de la race réservée et silencieuse de ceux qui font consister la célébrité à forcer le public de parler d'eux sans jamais en parler eux-mêmes. Il a tout laissé à faire à son biographe, et s'il y a lieu de restreindre cette partie de notre tâche, ce n'est pas crainte de répéter ce qu'il aurait déjà dit, mais plutôt de dire ce qu'il eût mieux aimé taire.

Charles de Bernard naquit à Besançon le 24 février 1804. Sa famille, originaire du Vivarais, était de très-ancienne noblesse. La branche aînée, qui porte les noms de Bernard du Grail de Talaude, a son chef en Languedoc. Charles de Bernard était de la branche cadette, qu'on appelait aussi de la Villette, du nom d'une terre qu'elle possédait avant la Révolution. Le grand-père de Charles, cadet plus riche d'honneur et de parchemins que d'écus, servait à Besançon dans la maréchaussée; l'on put remarquer dès lors, entre cette ancienneté de race et cette médiocrité de fortune, un contraste dont l'auteur de *Gerfaut* et du *Nœud gordien* semble s'être souvenu. Il y a, pour observer et pour peindre ce qu'on est convenu d'appeler le monde, bien des points de vue différents : il y a le vif désir de lui appartenir, le regret de n'en pas être, le chagrin de s'en voir repoussé, se traduisant en enlumi-

nures chimériques, en récriminations amères, en blessantes caricatures ; il y a la fâcheuse manie de confondre l'exception avec la règle et de prendre pour des types de la bonne compagnie ces existences déclassées par une abdication volontaire, qui n'en sont que la honte, l'épouvante et le rebut ; il y a enfin ce désabusement spirituel et résigné, cette ironie délicate et polie, aussi éloignée de l'éblouissement que de la satire, et où devait particulièrement se complaire un homme que je définirais volontiers *le contraire d'un parvenu*. Mais me voilà déjà effleurant d'avance une des inspirations familières de cet aimable talent, et nous n'en sommes encore qu'à la jeunesse et aux débuts de Charles de Bernard.

Il débuta par la poésie, car c'est toujours ainsi que l'on commence, sauf à descendre plus tard à la prose, et à fondre, dans une proportion plus ou moins juste, les rêveries du premier jour avec les réalités du lendemain. C'est en 1829 que nous voyons son nom pour la première fois, dans un concours des jeux floraux de Toulouse. L'académie toulousaine couronna une pièce de lui, intitulée une *Fête de Néron*, titre qui rappellera aux amateurs de synchronismes littéraires une tragédie de Soumet et une ode brillante de M. Victor Hugo. Peu après la Révolution de juillet, Charles de Bernard, alors âgé de vingt-six ans, se lança dans la polémique politique, autre illusion, moins gracieuse que la poésie, et qui partagea avec elle l'honneur de passionner la jeunesse de ce temps-là. Il prit part à la rédaction de la *Gazette de Franche-Comté*, une de ces gazettes monarchiques destinées à attaquer la nouvelle monarchie, et prêchant au pays le plus centralisateur du monde une décentralisation toujours espérée et toujours déçue. La politique, avouons-le, devait peu convenir à Charles de Bernard : non pas qu'il ne fût très-capable

de toucher d'une main ferme aux questions positives et sérieuses, mais parce qu'il faut, pour réussir et persévérer dans cette voie, un fonds de passion ardente ou d'exaltation factice peu conciliable avec cette observation pénétrante qui ne se laisse longtemps abuser ni sur les mots, ni sur les choses, ni sur les caractères, ni sur les partis. L'homme qui devait, quelques années après, dessiner d'un crayon si fin et si vrai les femmes chevaleresques, les tribuns austères, les Philamintes politiques de l'*Anneau d'argent*, du *Pied d'argile*, d'un *Homme sérieux*, des *Ailes d'Icare*, ne pouvait avoir un penchant bien vif ni bien obstiné pour ce travail de journaliste qui condamne trop souvent à subir l'opinion des autres, sous prétexte de la former. Un heureux hasard vint lui indiquer ou lui faire pressentir sa vocation véritable. En 1831, M. de Balzac publia la *Peau de Chagrin*. Jusque-là, malgré le *Dernier Chouan* et les premières *Scènes de la Vie privée*, la réputation de M. de Balzac était fort problématique; l'on ne pouvait prévoir que bien confusément la transformation laborieuse qui se préparait dans cet étrange cerveau, et qui allait faire de l'auteur de *Jane la Pâle* et du *Vicaire des Ardennes*, l'auteur d'*Eugénie Grandet* et de *Balthazar Claës*. C'est par la *Peau de Chagrin* qu'il abordait décidément cette nouvelle veine où il devait trouver de précieux filons, beaucoup d'alliage, une gloire peut-être trop contestée de son vivant, trop exagérée après sa mort. Il y eut autour de cet ouvrage, longtemps annoncé et prôné d'avance, un des premiers coups d'essai de ce charlatanisme littéraire, qui en était alors à ses débuts, et qui depuis nous en a fait voir bien d'autres. Ceux qui s'amusent aux menus détails de la littérature anecdotière peuvent se souvenir encore de cette épigraphe cabalistique empruntée à *Tristam Shandy*, et qui bigarra, un mois durant, la qua-

trième page des journaux. M. de Balzac, comme tout auteur qui franchit un pas décisif, lut tout ce qui fut écrit sur son livre, et un article publié dans la *Gazette de Franche-Comté* attira particulièrement son attention : cet article était de Charles de Bernard. M. de Balzac lui écrivit, et ce fut là le point de départ d'une correspondance, et, plus tard, d'une amitié où les sympathies personnelles tinrent autant de place que l'imitation ou même que l'analogie du talent : imitation et analogie passagères, partielles, discutables, assez visibles cependant pour qu'on ne puisse, dès l'abord, méconnaître l'influence de Balzac, sinon sur les livres mêmes, au moins sur l'ensemble des idées, du talent, des tendances et des procédés littéraires de Charles de Bernard.

Il vint à Paris pendant l'hiver de 1832 : il se lia avec Nodier, autre Franc-Comtois, autour duquel aimait à se grouper la nouvelle école et dont la vieillesse spirituelle et fantasque, souriant à la jeune littérature et payée par elle en hommages hyperboliques, faisait songer à ces faciles viveurs en cheveux gris aventurés dans une partie de jeunes gens. Charles de Bernard fut des soirées de l'Arsenal ; il y vit MM. Hugo, de Vigny, Sainte-Beuve, Deschamps, de Musset, Dumas, et il y prit une légère teinture du romantisme à son déclin, non pas, bien entendu, pour en partager les ardeurs, ni surtout pour en être dupe, mais pour être de son temps et de son moment, ce qu'un homme d'esprit ne doit jamais négliger. Cet hiver de 1831-1832, malgré les préoccupations publiques, fut encore très-brillant pour la littérature romantique, que menaçaient déjà les défaillances des maîtres et les défections des disciples. M. Hugo venait de publier les *Feuilles d'automne*, le plus parfait et le plus *humain* de ses recueils lyriques ; M. Dumas faisait jouer avec toutes sortes de

mouvement et de tapage ses drames, si vite oubliés, de *Teresa* et de *Richard d'Arlington;* M. de Balzac, à l'aide de ces charmantes esquisses, le *Message*, la *Femme de trente ans*, le *Rendez-vous*, achevait de réparer les péchés pseudonymes d'Horace de Saint-Aubin et du comte de Villerglé; M. de Vigny mettait la dernière main aux délicates arabesques de *Stello;* M. Alfred de Musset lisait à un cercle d'intimes, fiers de pressentir sa gloire, les pages étincelantes de la *Coupe et les Lèvres* et de *Namouna*. MM. Sainte-Beuve et Gustave Planche fondaient, à vrai dire, la critique contemporaine, en y introduisant, l'un l'analyse familière et pénétrante de la vie intérieure, s'éclairant par les détails de la biographie et les fines inductions de la curiosité littéraire, l'autre l'étude sérieuse et profonde des passions et des caractères. Enfin l'on commençait à murmurer dans le monde des lettrés et des artistes un nom bizarre, à demi voilé sous un déguisement masculin, et destiné à signer quelques mois plus tard *Indiana* et *Valentine*.

C'est à ce moment que se rattache la publication du recueil poétique de Charles de Bernard, *Plus Deuil que Joie* (devise des Beauffremont). Ce recueil parut en mars 1832. Le ton général en était chevaleresque, élégiaque, monarchique, empreint çà et là d'un scepticisme hautain qui contraste avec force réminiscences évangéliques ou bibliques, — un peu suranné déjà lors de son apparition, un peu plus aujourd'hui, tel en un mot qu'en le relisant à vingt-trois ans de distance, on est forcé d'avouer que la poésie proprement dite n'était pas précisément la vocation de l'auteur. Ses vers furent lus pourtant par ce petit nombre de connaisseurs qui composent un succès d'estime. La préface fut plus généralement remarquée; c'était un morceau politique d'une netteté et d'une vigueur peu com-

munes, où l'auteur semblait vouloir essayer ses forces avant de laisser là le lyrisme et la rêverie, et de se mesurer virilement avec la société ou l'histoire. En somme, le succès ne fut pas assez vif pour retenir M. de Bernard à Paris. Nous le retrouvons à Besançon dès l'automne de 1832 ; M. de Balzac alla l'y chercher en 1834. Il est assez piquant de rappeler les conseils qu'il lui donnait à cette époque. « Vous avez la tête épique, lui disait-il avec ce grain d'exagération qu'il mêlait à tout : écrivez de grands ouvrages, où le roman s'associe à l'histoire sans la défigurer, et qui soient pour votre pays ce que les *Puritains* sont pour l'Écosse, ce que *Ivanhoé* est pour l'Angleterre. » On sourit lorsqu'on rapproche ce conseil des jolis tableaux de genre que Charles de Bernard allait écrire et qui ne gardent pas trace de prétention épique. Et pourtant, bien que le sens critique soit, — avec le sens commun peut-être, — celui qui a le plus manqué à M. de Balzac, je suis tenté de croire que cette fois il était dans le vrai. Je n'avais jamais vu Charles de Bernard, mais j'ai pu, grâce à un affectueux accueil, contempler son portrait religieusement conservé comme une relique de famille. A voir cette figure énergique et martiale, ces épaules carrées, cette fière attitude, on se demande si l'auteur de *Gerfaut*, venu quinze ans plus tôt, n'aurait pas suivi une voie plus large et plus historique, s'il n'a pas été un Walter Scott volontairement amoindri, ou plutôt un Bergenheim lettré, un descendant des fortes et vieilles races, obligé par le malheur des temps à échanger contre une plume la rapière et l'épée.

D'après l'avis de M. de Balzac, il se mit à fouiller dans les chroniques franc-comtoises, et commença quelques grands romans empruntés à l'histoire locale, dans le genre de ceux que Frédéric Soulié, vers la même époque, taillait de sa rude main dans les archives du Languedoc.

Mais si Charles de Bernard avait des velléités chevaleresques qui le reportaient vers le passé, il avait aussi, et à un plus haut degré, cet esprit d'observation qui le ramenait au présent. Revenu à Paris en 1835, il regarda autour de lui, comprit que le moyen âge et l'imitation de Walter Scott avaient fait leur temps, s'initia aux rapides vicissitudes du goût public, et se décida, non sans regret, à monnayer ses lingots. M. de Balzac le fit entrer avec lui à la *Chronique de Paris;* il y publia comme ballon d'essai la *Femme gardée*, qui n'eut pas de succès et n'en méritait guère. Quelques semaines après, la *Femme de quarante Ans* et un *Acte de Vertu*, paraissant presque coup sur coup, vinrent révéler un nom qui ne devait plus périr et un talent qui a eu des nos jours des égaux ou même des supérieurs, mais qui, dans son cadre et son genre, n'a point été dépassé. Au même moment, il débutait au Gymnase par la jolie pièce d'une *Position délicate*, et ce double début semblait déjà le rattacher à deux écoles bien distinctes, nous allions dire bien contraires: celle qui se personnifie dans M. Scribe, et celle qui a trouvé son type le plus éclatant dans M. de Balzac.

Loin de nous l'idée de rechercher ici des contrastes et des parallèles ! Loin de nous surtout l'envie de grandir Charles de Bernard en rabaissant, parmi ses contemporains célèbres, ceux dont le talent a le plus côtoyé le sien ! Il est une de ces écoles d'ailleurs qui échappe au contrôle et à la comparaison littéraire par ses succès mêmes, par cette popularité à la fois facile et constante, qui, partie du boulevard Bonne-Nouvelle, a fait si lestement le tour du monde. M. de Balzac, au contraire, offre un sujet d'études trop complexe pour qu'on puisse, sans légèreté ou sans prévention, lui assimiler celui-là même qu'il a le plus accepté comme son émule ou

son disciple. Il n'en est pas moins vrai que ces deux écoles si opposées, l'une toute de surface, l'autre ne croyant jamais avoir creusé assez loin ni assez fort, laissaient entre elles et à distance égale une place que Charles de Bernard aurait pu prendre, qu'il a devinée souvent, qu'il a prise quelquefois, et qu'il importe d'autant plus d'indiquer, que la conscience s'y intéresse comme le goût, la morale comme la critique.

On a si fort abusé depuis quelques années du mot *réalisme*, qu'il est devenu difficile de s'y reconnaître. Pourtant, en le ramenant à son sens naturel, à sa signification primitive, nous dirions volontiers que le réalisme dans l'art est le sentiment vrai ou excessif de la réalité se passant de toute poésie ou ne la cherchant qu'en lui-même. Il peut donc, sans manquer à son nom, se développer dans des conditions bien différentes : ou il ne saisira de la vérité que ce côté banal, vulgaire, que tous les hommes comprennent et qui plaît à presque tous, parce qu'ils s'y retrouvent, parce qu'il les remet en face de leur propre nature; ou il la prendra par le côté contraire, par celui qui touche à l'exception, à la rareté belle ou hideuse, sublime ou immonde, mais toujours raffinée, dépravée, exagérée, montée en couleur et en ragoût. C'est au milieu, on le conçoit, c'est dans les zones intermédiaires que la vérité peut garder sa justesse, son enseignement et sa grâce, que l'étude du monde et de la vie, l'analyse des sentiments et des caractères, peuvent lui ouvrir des sources fécondes, qu'elle peut toucher à la poésie sans s'y perdre, se combiner avec l'idéal sans y disparaître. Relisez les chefs d'œuvre du roman dans les genres les plus divers, vous y trouverez, avec des nuances inégales, suivant que l'auteur a voulu serrer de plus près ou dominer de plus haut la réalité, un même trait de physionomie, — la vé-

rité ne devenant jamais ni vulgaire, ni excessive, et gardant ces qualités d'harmonie, d'élégance et de mesure dont l'ensemble a un nom dans .l'art comme dans le monde : il s'appelle la distinction.

Avons-nous besoin maintenant de rappeler ce qu'a été au théâtre M. Scribe, dans le roman M. de Balzac, et d'indiquer ce qu'aurait pu être le talent fin, ingénieux, observateur, venant se placer à leurs côtés? Un accommodement bourgeois, mais d'une bourgeoisie émancipée, intelligente, plutôt arrivée que parvenue; une moyenne romanesque, mais d'un roman passé au crible des petites capitulations mondaines; une observation comique, mais d'une comédie superficielle, effleurant l'épiderme au lieu de plonger dans le vif; une teinte sentimentale, mais d'un sentiment plus arrangé que sincère, plus artificiel qu'attendri, toujours prêt à transiger et même à passer à l'ennemi; une velléité paradoxale, mais d'un paradoxe chétif et frileux, faux brave qui, pour échapper au péril de ses hardiesses, se déguise vite en lieux communs: voilà, avec mille dons charmants de dextérité, d'à-propos, d'invention agréable, l'heureuse et légère muse du *Mariage à raison* et de *Michel et Christine*, telle que je me la représente, en la dégageant un peu de cette auréole du succès qui a, comme celle du pouvoir, ses fascinations et ses prestiges. Parlerons-nous de M. de Balzac? et pourquoi pas? Il n'est jamais inutile de contrôler les caprices de la postérité du lendemain, réagissant avec une égale violence contre les rigueurs et les ovations de la veille. M. de Balzac, comme les empereurs romains, est devenu dieu par le plus énergique et le plus sûr de tous les moyens: il est mort. Aux yeux d'une certaine école, il n'est plus question de le contester, ni même de l'admirer, mais de l'adorer. Toute critique à son endroit est une

impiété, toute restriction un sacrilége. Faut-il souscrire en silence à ces redoublements d'enthousiasme? Les discuter un moment, n'est-ce pas justifier nos réserves d'autrefois, montrer qu'on peut y persévérer sans obstination chagrine, et toucher encore au rôle littéraire de Charles de Bernard, qui eût été plus éminent et plus complet, si, non content d'échapper à cette influence, il eût plus franchement protesté contre elle?

Non, la morale, le bon sens et le goût ne peuvent pas se laisser prescrire par ces apothéoses tardives et posthumes. Non, l'auteur de la *Vieille Fille* et de la *Physiologie du Mariage*, de la *Rabouilleuse* et des *Parents pauvres*, ne comptera jamais parmi ces génies qui éclairent, fortifient, rassérènent l'humanité. Que dis-je? Il lui a manqué un grand nombre des qualités du génie,—la simplicité d'abord, puis la vérité, la clarté, la proportion, la mesure, et ce sens moral dont l'absence abâtardit les facultés les plus riches, et ce sens du possible qui sait s'arrêter dès que l'impossible commence. Remarquable surtout par l'invention, il a le défaut des inventeurs incomplets ou excessifs; il s'éblouit, il se grise de sa pensée, de sa création, de son ouvrage. Tel caractère esquissé d'une main ferme et magistrale, telle description commencée avec une puissance et un souffle que rien n'égale, telle analyse de sentiment et de passion ouverte, comme une tranchée vigoureuse, à travers les voies souterraines de la vie sociale ou de la vie intime, telle page écrite d'un style solide, éclatant, viennent tout à coup s'effondrer dans des fouillis alarmants où tout s'embrouille, se surcharge et se contredit, la figure et le crayon, la phrase et l'idée. Que serait-ce si nous voulions nous tenir à ces hauteurs austères où l'âme se sent inaccessible aux vapeurs enivrantes, aux miasmes capiteux, aux effluves magnétiques des grands talents insalubres?

pour que le lecteur puisse s'y accoutumer et s'y reconnaître, leur donner, non pas une vérité absolue, non pas même une vérité relative, mais une vérité *mutuelle*, tel a été le procédé de M. de Balzac. Il avait, on le sait, la prétention de cultiver des ananas dans le potager des Jardies, et de s'assurer avec ce produit cent mille livres de rente. Il n'y manquait que la température, le degré de chaleur, la qualité du terrain, l'engrais, l'arrosage, la bâche, le jardinier, que sais-je? A ceux qui risquaient ces objections timides, il répondait qu'avec les gens minutieux il n'y avait moyen de rien faire. Eh bien! ce rêve d'ananas impossibles, il l'avait tenté et à demi réalisé dans la vie idéale et fictive: il avait commencé *à priori* par y cultiver des fruits rares et exotiques, de forme bizarre, de couleur éclatante, de parfum pénétrant, d'arrière-goût vénéneux. Puis il s'était aperçu que ces fruits ne pouvaient pas vivre de la vie commune, sur notre sol, dans notre atmosphère, à côté des plantes indigènes classées dans nos herbiers ou nos catalogues. De là cette *Comédie Humaine*, qui n'est, à vrai dire, ni un monument, ni une galerie, ni un hôtel, ni une maison, mais plutôt un vitrage colossal, un palais de cristal immense, fabriqué tout exprès pour acclimater une végétation lointaine et fantasque, pour la rassembler dans un même espace, pour la faire paraître vraisemblable ou possible par la réunion et le voisinage, et faire oublier au visiteur ébahi, au promeneur émerveillé, qu'à cent pas de là, sous notre soleil et dans notre air, elle ne vivrait pas une heure.

Les personnages de Charles de Bernard sont d'une vérité telle que, retrouvés après dix ans, dans une nouvelle lecture, ils font l'effet de ces gens que l'on a connus, puis perdus de vue, et qui, mêlés de nouveau au courant de notre existence, nous rappellent tout un ordre d'idées,

toute une série d'incidents, tout un chapitre de souvenirs. Il a eu la vérité du moment, et il a encore, — chose plus difficile et plus rare, la vérité rétrospective. Qui de nous n'a rencontré M. Chevassut, *l'homme sérieux*, l'aigle parlementaire éclos dans un barreau de province, Mirabeau de mur mitoyen, rêvant les honneurs politiques et ne sachant pas ce qui se passe chez lui, plus orgueilleux de ses quatre cents ans de *roture prouvée* qu'un Montmorency ou un Rohan, n'acceptant de la vie que les choses graves et ne s'apercevant pas qu'elles ont aussi leur futilité, se croyant appelé à gouverner le monde, et oubliant de surveiller sa fille et de morigéner son fils? Et Groscassand (de la Gironde), le tribun incorruptible, le Spartiate égaré sur les bords de la Seine, l'Hercule démocratique de l'Opposition de 1827, soupirant et filant auprès d'une Omphale royaliste, qui, pour désarmer l'humeur farouche de ses discours et de ses votes, flatte des deux mains ses vanités de grand homme en herbe et d'amoureux émérite! Et Dornier, le journaliste tricéphale, légitimiste à Toulouse, ministériel à Orléans, républicain à Strasbourg, Tartufe intelligent et subalterne, qui est aux dévots de la tribune et de la presse ce que le vrai Tartufe est à Orgon et à madame Pernelle! Et tous ces vieillards si spirituels, si fins, si bons vivants, personnifiant le *si vieillesse pouvait!* — Mais c'est surtout la galerie féminine de M. Charles de Bernard qui fait, à chaque instant, sourire ou rêver, comme devant des portraits dont on pourrait nommer les originaux. Combien n'en avons-nous pas vu, après 1830, de ces comtesses de Châteauvieux, femmes chevaleresques accomplissant des miracles d'héroïsme et de fidélité monarchiques avec le courage d'autrui, se posant en Alice Lee ou en Diana Vernon, sans autres frais que quelques loteries ou quêtes aussi profitables à leur gloire que fatales

à notre bourse, — fières au besoin d'envoyer en Vendée les amoureux de leur fille, pendant qu'elles la mariaient à un héros de Juillet enrichi par un héritage! Quel adolescent élégiaque et sensible ne serait heureux de compter les étoiles avec madame de Flamareil, ce type délicieux de la civilisation sentimentale, cette charmante femme de quarante ans, dont la beauté, les grâces, la jeunesse, le cœur, ont le privilége de renaître de leurs cendres et de faire de ces cendres tièdes un nouveau foyer de coquetterie douce et d'amour tempéré? Quel salon politique n'a eu pour habituée ou pour souveraine une madame Piard, ne cherchant ses romans que dans le *Moniteur*, préférant le rôle d'Égérie constitutionnelle à celui de femme à la mode, et disant à son mari, convaincu à la fois de galanterie surannée et d'opposition intempestive: « En me mariant avec vous, j'avais cru épouser un homme d'État? » Qui ne s'est rencontré avec ces vieilles filles à marier, ces mères indulgentes, ces belles mères clairvoyantes et goguenardes, ces jeunes femmes jouant avec nos vanités, nos habiletés, nos colères, comme avec un jeu de cartes dont elles ont les atouts dans la main, tout ce personnel aimable, enjoué, sentimental, adroit, malin, espiègle, mélancolique, passant devant nous avec une larme au coin de l'œil, avec un sourire au coin des lèvres, et méritant peut-être de s'appeler la *comédie féminine* tout aussi bien que l'étrange musée de Balzac s'est appelé la *comédie humaine*? De quel côté, je vous le demande encore une fois, se trouvent la vérité, la possibilité, la vraisemblance? Chez le prétendu maître, l'observation pèche presque toujours par son excès même: elle ressemble à ces microscopes d'un numéro tellement fort qu'ils commencent par nous montrer nettement ce que nous n'aurions jamais découvert, mais finissent par troubler le re-

gard au point de ne plus distinguer même ce que nous verrions à l'œil nu. Chez le prétendu disciple, l'observation s'arrête juste à l'instant où elle vient de condenser et de fixer la lumière sur le trait essentiel de la figure. Chez l'un, la science reste dans ces limites prudentes, discrètes, instructives, qui font les chimistes et les astronomes. Chez l'autre, elle se lance dans ces sphères ténébreuses, compliquées, troublées, dangereuses, indéfinies, qui faisaient les alchimistes et les astrologues.

On le voit, les esprits justes peuvent goûter Charles de Bernard : a-t-il aussi de quoi plaire aux esprits élevés? C'est ce que nous indiquera peut-être la suite de cette étude.

Après que ces jolies perles, la *Femme de quarante Ans*, la *Rose jaune*, un *Acte de Vertu*, l'*Anneau d'argent*, le *Persécuteur*, eurent paru successivement dans divers recueils périodiques, M. Charles de Bernard les réunit et les publia au printemps de 1838, sous le titre du *Nœud gordien*. En même temps, pour affirmer et agrandir ce premier succès, il fit paraître *Gerfaut*, qui est resté, sinon le plus considérable, au moins le plus célèbre de ses romans.

Pour bien des gens, en effet, *Gerfaut* est le chef-d'œuvre de Charles de Bernard, comme *Eugénie Grandet* a été le chef-d'œuvre de Balzac. Un écrivain, presque inconnu la veille, publiant d'un seul coup deux volumes de Nouvelles charmantes, accompagnées, en guise de porte-respect, d'un roman taillé dans les grandes proportions d'alors, — on n'avait pas encore inventé le roman en vingt volumes, — il y avait là de quoi faire espérer, sinon plus au moins, autre chose que ce qu'a tenu l'aimable conteur. Sans partager là-dessus l'opinion générale, nous croyons que *Gerfaut* mérite d'autant plus de fixer l'attention et

d'éveiller l'intérêt, que l'on peut y trouver des renseignements et des aperçus sur l'auteur lui-même, sur cette vie intérieure, si discrète et si cachée. Gerfaut, cet écrivain de haute naissance, n'ayant pu ou voulu retremper son blason que dans la gloire littéraire, faute d'une autre vocation ou d'un autre emploi, cet homme du monde qui fait des pièces pour le Gymnase et des romans pour la *Revue de Paris*, que la bonne compagnie regarde un peu comme une exception inquiétante, mais qu'elle accueille pourtant et traite comme un des siens; ce sceptique chevaleresque qui a passé par le romantisme de 1830 et par le salon de M. de Talleyrand pour arriver à une passion à la fois sensuelle et mystique, mi-partie de Byron et de Swedenborg, Gerfaut représente évidemment, non pas ce qu'a été Charles de Bernard, mais le type le plus présent à sa pensée pendant cette première phase où son talent, cherchant sa voie, se composait peu à peu à l'aide de ses lectures, de ses souvenirs, de ses impressions personnelles. En d'autres endroits du livre, Gerfaut offre quelques traits de cet égoïsme du poëte, qui reste froid et positif au milieu de ses effusions lyriques : caractère vrai, que le coup d'œil pénétrant de Charles Bernard saisissait déjà, que d'autres depuis lors ont essayé de peindre, et qui mieux approfondi encore, pourrait fournir une des figures les plus instructives de la société contemporaine. Les paysages ont un relief et une ampleur qu'on chercherait vainement dans les autres ouvrages de l'auteur. Il y a du Walter Scott dans la création de ce Bergenheim, descendant non dégénéré d'une forte race, exerçant autour de lui cet empire de la vigueur physique, dernier vestige des féodalités du moyen âge, ne comprenant rien aux raffinements du sentimentalisme moderne, mais gardien terrible de son honneur, et donnant à ses vengeances

ton sans en approuver le genre, sans en partager les écarts, uniquement pour s'habiller à la mode du jour, et faute de croire assez en lui-même pour protester contre ce qu'il blâmait. Chose remarquable ! c'est de 1838 à 1847 que parurent, à d'assez courts intervalles, presque tous les récits de M. Charles de Bernard, et il serait facile de signaler une sorte de mystérieux accord entre ces ouvrages et cette période de dix ans à laquelle ils se rattachent : période indécise et désenchantée sous ces sécurités apparentes, où il n'y avait plus d'enthousiasme, pas encore d'agitation ni d'angoisse, et où, en poésie comme en politique, dans le roman comme dans le monde, le caractère passionné de la génération précédente s'amoindrissait en se tempérant. La carrière littéraire de M. Charles de Bernard, dans ses allures extérieures et pour ainsi dire matérielles, se modifiait aussi et s'assouplissait aux vicissitudes de cette fugitive époque. Il ne fut pas, pendant cette seconde phase, assez insensible aux amorces de la grosse littérature, et, s'il y résista, s'il évita de tomber dans les excès d'alentour, ce ne fut pas sans une sorte de regret, sans une secrète envie peut-être d'y essayer ses forces, d'égaler les maîtres du genre, de s'atteler, lui aussi, à quelqu'une de ces énormes machines dont le succès retentissant étourdissait les plus sages. Parfois, pendant ces alternatives de découragement et d'excitation, il s'en ouvrait à ses amis ; il développait des plans gigantesques, il s'irritait de voir s'accroître, dans des proportions extravagantes, la liste civile de ces grands inventeurs, inférieurs à lui par le goût et le talent. Après tout, à qui la faute? Si ce conteur ingénieux, fin, digne de n'écrire que pour les délicats et les lettrés, parut prêt à sacrifier aux exigences de son temps, sauf à y compromettre la grâce sobre et discrète de sa physionomie littéraire, fut-il le seul coupa-

ble? Et l'accusation ne pouvait-elle pas remonter jusqu'à cette société frivole et distraite qui ne reconnaît pas toujours ce que l'on fait pour elle? N'allons pas trop loin cependant, et surtout ne généralisons pas trop. Il y avait alors, il y aura constamment en France une société d'élite, supérieure aux entraînements passagers du goût public, attentive aux choses vraiment délicates, vraiment exquises, qui se produisent dans l'art, et les accueillant avec un empressement sympathique, comme on accueille, au milieu d'une foule indifférente, un parent ou un ami. Celle-là ne s'égare jamais dans ses préférences, et quand paraît une de ces œuvres suaves, où le roman et le monde s'inspirent l'un de l'autre avec une distinction suprême, cette œuvre est aussitôt saluée et adoptée par des intelligences et des cœurs dignes de la comprendre.

Mais ce n'est là que l'élite, l'exception, dans la société comme dans la littérature. Un peu au-dessous, et parmi les distributeurs les plus bruyants de succès et de renommée, combien de gens qui ne demandent, et surtout qui ne demandaient alors que la satisfaction et la pâture d'une curiosité puérile! combien à qui peu importait que l'on gaspillât dans l'imprévu d'une production hâtive des qualités naturelles de finesse et d'élégance, pourvu que l'on réussît à les amuser ou à les émouvoir! Et ce n'était pas seulement en matière de goût que se révélait cette indifrence. On ne faisait pas moins bon marché de la question sociale et morale : on n'avait pas pour l'œuvre des imaginations honnêtes plus d'empressement ni d'accueil que pour les fictions monstrueuses des imaginations déréglées. Un des grands fournisseurs de ces histoires violentes et brutales, à cette époque de délire trop punie et trop expiée, répliquait aux critiques avec une amertume qui cachait un fonds de vérité : « Vous nous reprochez nos

conceptions hardies, nos figures poussées au noir, nos entassements de crimes et de vices, ces flagellations ignominieuses et sanglantes que nos romans font subir à la société? Eh bien! elle vous charge de nous attaquer et de nous maudire, cette société qui vous a choisis pour les organes attitrés de ses opinions; mais en même temps elle nous lit, elle nous applaudit, elle nous paye, elle nous fait riches et célèbres, et, si nous ne racontions que d'honnêtes et morales histoires, elle nous laisserait obscurs et pauvres. La flétrissure d'apparat, c'est vous qui nous l'infligez par son ordre; l'encouragement clandestin et furtif, c'est elle qui nous le décerne, à votre insu et malgré vous: il en est de ceci comme des mauvais livres du dernier siècle que la police faisait poursuivre ou saisir, et que les grands seigneurs de Versailles ou de Trianon, les ministres, le roi et le lieutenant de police lui-même dévoraient en cachette; c'est vous qui êtes la police: triste rôle lorsqu'on n'a derrière soi aucun de ceux que l'on est censé défendre, lorsque ceux qui vous délivrent un mandat d'arrêt contre nos ouvrages en ont tous un exemplaire dans leur poche!» Il y avait du vrai dans ces boutades, quoiqu'il ne soit jamais permis à l'écrivain réellement honnête de rompre avec le bien sous prétexte que ses lecteurs capitulent avec le mal. Figurez-vous un jeune homme pauvre, ayant ou croyant avoir du talent, et arrivant à Paris pendant ces années qui furent justement celles où débuta Charles de Bernard. Ce jeune homme vient du fond de sa province, où il a lu et pris au sérieux les anathèmes fulminés contre la mauvaise littérature: il s'imagine, dans sa candeur, qu'il lui suffira de rester fidèle aux saines doctrines de la morale et du goût pour être soutenu, fêté, enrichi, ou du moins pour gagner de quoi vivre. Il regarde autour de lui et il reconnaît qu'il

s'est trompé. Que voulez-vous qu'il pense et qu'il fasse? Montez, lui dira-t-on, dans une mansarde ; vivez de peu; acceptez résolûment le froid, la soif et la faim ; mortifiez en vous tout ce qui n'est pas abnégation, renoncement matériel et moral. — Cela est bientôt dit, et le culte de la mansarde est d'une prédication facile, surtout lorsqu'on a soi-même un château et un hôtel. Eh bien ! j'y consens encore ; j'admets que les préoccupations de lucre et d'argent soient indignes de l'écrivain et de l'artiste véritables ; je suppose qu'ils naissent tous avec vingt-cinq mille livres de rente, ou qu'ils ont lu de bonne heure le traité de Sénèque sur le mépris des richesses. J'oublie que ces natures délicates, fines, nerveuses, ardentes, aussi promptes à s'exalter qu'à s'abattre, sont justement celles qui ressentent le plus vivement les privations et les souffrances de la pauvreté. —Mais, encore une fois, la vanité, l'amour-propre? ce besoin de succès et de bruit, cette ambition de célébrité et d'hommages qui, vous le savez et vous le dites, fait le fond de ces caractères? — les condamnerez-vous aussi à la faim, à la soif, au renoncement continu, à l'abnégation chronique? Il est triste et dangereux, soyez-en sûr, de pouvoir se dire chaque matin : Je n'aurais qu'à changer de manière et de milieu pour avoir plus d'éclat et faire plus de bruit. Il y a là de quoi déconcerter bien des consciences, fatiguer bien des courages; et c'est en face de cette idée dissolvante que se trouvaient, à l'époque dont nous parlons, les hommes tels que Charles de Bernard. Eussent-ils voulu réagir, diriger le roman dans d'autres voies, le ramener à des conditions de sobriété, de précision, de sévère et exquise justesse, le public n'aurait probablement pas récompensé leurs efforts. Heureux encore Charles de Bernard, dans cette espèce de désarroi littéraire, d'avoir rencontré çà et là, à mi-côte,

quelques aimables et sûrs abris, où son talent, son genre, ses types préférés, se sont développés sous un jour propice, dans leur atmosphère naturelle, et où il a pu, sinon donner toute sa mesure, au moins la faire deviner !

C'est dans la *Revue des Deux-Mondes*, avec *un Homme sérieux* et le *Paratonnerre*, c'est dans le *Journal des Débats*, de 1840 à 1847, qu'il faut chercher le vrai Charles de Bernard, se révélant dans les ouvrages qui donnent la plus exacte idée de sa manière: il y publia successivement les *Ailes d'Icare*, où se trouve cette figure si comique de madame Piard ; la *Cinquantaine*, étude tour à tour plaisante et touchante des effets d'un amour romanesque à l'âge où il n'est plus permis d'avoir que des souvenirs; la *Chasse aux Amants*, spirituelle esquisse de mœurs mondaines, dessinée avec une remarquable finesse de trait ; enfin, à la veille même de nos révolutions nouvelles, le *Gentilhomme campagnard*, qui en renfermait comme les pressentiments, qui nous montrait des scènes de démagogie villageoise, des émeutiers compromis par des pillards, des intérieurs de petite bourgeoisie haineuse, partagée entre l'ombrage que lui donne le château et la frayeur que lui inspire le club ; le *Gentilhomme campagnard*, dont le principal personnage, le baron de Vaudrey, est encore une de ces figures que Charles de Bernard peint avec amour d'après ses souvenirs ou d'après lui-même : gentilhomme de race et de cœur, las de lutter contre son siècle, se résignant à sa défaite, pourvu qu'on lui permette d'avoir plus d'esprit que ses vainqueurs, et mêlant au regret du passé assez de science du présent et de prévision de l'avenir pour se contenter de peu, s'enthousiasmer rarement, ne s'irriter jamais et ne s'étonner de rien.

Ailleurs, son talent faiblit, sans disparaître pourtant tout à fait. Ainsi le *Pied d'Argile*, la *Peau du Lion*, sont deux

piquantes esquisses, offrant, chacune dans son genre, un grain de caricature. Il eut aussi quelques excursions moins heureuses du côté de cette littérature à émotions fortes, à laquelle, si les circonstances l'y eussent aidé, il eût peut-être fini par se livrer un peu trop. Un *Beau-Père*, par exemple, après s'être annoncé comme un pendant de l'amusante esquisse du *Gendre*, s'achève au milieu de complications mélodramatiques. L'*Innocence d'un forçat*, histoire entremêlée de bagne, d'adultère, d'assassinat et de cour d'assises, appartient encore à cette manière qui n'eut pas le temps de se développer tout à fait, et qui tient, en somme, peu de place dans l'ensemble de ces jolis ouvrages. Nous venons d'en donner la liste à peu près complète: *Gerfaut*, les *Ailes d'Icare*, *un Homme sérieux*, la *Peau du Lion*, un *Beau-Père*, le *Gentilhomme campagnard;* ajoutez-y les Nouvelles qui composent les trois charmants volumes du *Nœud gordien*, du *Paravent* et de l'*Écueil;* joignez-y les *Nouvelles* inédites, les deux pièces de théâtre: *Une Position délicate* et *Madame de Valdaunaie*, le recueil poétique: *Plus Deuil que Joie*, et les pages inachevées du *Veau d'Or;* rappelez pour mémoire la coopération de M. Charles de Bernard à un recueil monarchique, *France et Europe*, où il publia, en 1838, le *Vieillard amoureux* et de belles pages sur la mort du prince de Talleyrand, et vous embrasserez d'un coup d'œil cette carrière littéraire, qui fut courte, mais laborieuse, et qui, sans rivaliser de production incessante avec les colosses aux pieds d'argile du roman-feuilleton, eut pourtant ses heures de fécondité.

Cette carrière finit au moment où allait commencer une nouvelle ère politique; ère d'angoisses et de trouble, d'expériences fatales et d'expiations douloureuses, où le regard si juste de Charles de Bernard aurait pu trouver des sujets d'observation et de satire, mais où l'inquiétude et la me-

nace coudoyaient de trop près le ridicule pour laisser à la comédie tout son jeu. Peut-être Charles de Bernard, ennemi-né de l'exagération, du bruit, du sentimentalisme hypocrite et doucereux, eût-il reculé devant ces nouveaux modèles et se fût-il replié sur lui-même, comme le firent à cette époque bien des esprits distingués. Il n'eut pas même le temps et la force de choisir entre la parole et le silence. Atteint dès longtemps d'une maladie organique qui le minait lentement, il vécut deux ans encore, de plus en plus taciturne, renfermé, ne recevant que quelques amis qu'il affligeait de sa tristesse, et qui durent même cesser leurs visites de peur de l'importuner; mais ils se retrouvèrent tout près de son lit de souffrance, car cet esprit sceptique et morose, uni à un noble cœur, eut le secret d'inspirer de profondes et durables affections. Ce fut à Sablonville, le 6 mars 1850, que Charles de Bernard mourut, âgé de quarante-six ans, après avoir reçu l'avant-veille une visite de M. de Balzac, dont l'amitié ne s'était jamais démentie, et qui ne devait lui survivre que six mois à peine. Ajoutons qu'il mourut comme fût mort un de ses ancêtres, courageusement et chrétiennement.

Il est facile maintenant de se faire une idée de sa vie, dont l'histoire est presque tout entière dans ses ouvrages; car il a mis à la cacher le soin que d'autres mettent à prendre pour confident de leurs moindres actions le public, à qui suffisaient leurs livres. Cette vie, si nous l'avons bien comprise, fut tour à tour, sinon dominée, du moins influencée par des tendances diverses qui s'y succédèrent sans la fixer. Venu trop tard pour être entraîné dans le grand mouvement du romantisme, trop tard surtout pour imiter ou continuer Walter Scott, il en garda pendant quelque temps la trace lointaine, qui s'effaça bientôt sous le large pied de M. de Balzac. Trop clairvoyant, malgré les illusions

de l'amitié, pour ne pas comprendre à quel point ce modèle était peu sûr, trop spirituel d'ailleurs pour consentir à n'être qu'une copie, il se préserva de cette influence, sans cependant la combattre assez puissamment pour qu'on pût accepter ses œuvres comme une franche réaction contre les excès d'un mauvais genre et d'un grand talent. Ce fut là sa première manière, une nuance adoucie plutôt qu'un contraste, un ingénieux mélange de divers courants plutôt qu'une source vive. Puis cette manière se dégagea, chercha sa véritable veine, y réussit souvent, et il en résulta cette physionomie aimable et piquante qu'on peut aisément recomposer d'après ces livres. Mais il y avait dans cette seconde phase de dangereux voisinages, une littérature qui grossissait en s'abaissant, un genre de roman où l'industrie absorbait l'art, et qui, à force de mouvement et de bruit, confisquait à son profit la majorité des lecteurs ou du moins des curieux. Sans se perdre dans cette cohue, Charles de Bernard s'en approcha, envia presque ceux qui y remportaient leurs opulentes victoires, et, au lieu de se complaire à rester leur supérieur, fut presque tenté de devenir leur égal. C'est au milieu de ces directions contradictoires, heureusement neutralisées par son bon esprit et son bon sens, qu'il fut surpris d'abord par les événements politiques, puis par la maladie et par la mort, n'ayant pas fait rendre à son talent tout ce qu'en eussent tiré une volonté forte et une conviction profonde, ayant assez fait cependant pour marquer à son moment sa place dans son siècle, et la défendre contre l'oubli.

Si incomplète que soit cette étude, elle pourra donc renouveler chez les lecteurs de Charles de Bernard quelques-unes des impressions de leurs lectures, replacer sous leurs yeux le titre de ses œuvres, et réveiller dans leur mémoire le souvenir des qualités qu'il y déploya. Insiste-

rons-nous, en finissant, sur une des plus remarquables et des plus rares, cette distinction, cette connaissance de la vie mondaine que nul, pendant la même période, ne posséda au même degré? A voir cette justesse, cette exactitude dans tous les détails de la véritable élégance, on pourrait supposer que Charles de Bernard allait tous les soirs dans le monde, et cependant il n'y allait jamais; on l'y voyait si peu, que bien des gens s'obstinaient à croire qu'il n'existait pas. Chose singulière, M. Eugène Sue, M. Alexandre Dumas, qui ont eu leurs heures de prétentions ou de frottements aristocratiques, leurs essais réitérés de flatteries et d'avances à ce que les journaux appellent le monde élégant, n'ont jamais su faire que des caricatures quand ils ont essayé de le peindre; les portes leur en étaient ouvertes, une curiosité imprudente, mais irrésistible, leur servait de passe-port; les modèles posaient sous leurs yeux. En vain ils s'efforçaient de persuader à leurs lecteurs qu'ils vivaient de la même vie, qu'ils respiraient le même air, qu'ils n'étaient pas naturalisés, mais indigènes : la fausse note arrivait au plus bel endroit, le bout de l'oreille perçait au plus touffu de la crinière. Charles de Bernard, calfeutré, solitaire, presque misanthrope, inaccessible ou sourd à tous les bruits du dehors, semblait avoir écouté aux portes ou peint d'après nature; il devinait ce qu'il ne voyait plus, il entendait ce qu'il n'écoutait pas : divination originelle, instinct de race plus fort que ces admissions fortuites ou factices, que ces élégances d'*après coup*, sans cesse démenties par les vulgarités primitives de l'éducation et de la naissance!

On a pourtant adressé à certains romans de M. Charles de Bernard un reproche qui n'est pas toujours immérité : on les a accusés de manquer de sens moral, ou du moins de ne jamais dépasser ce qu'un homme bien élevé doit

exiger de ses lectures pour avoir le droit d'y revenir et de s'y complaire. Ce défaut chez notre conteur est l'envers d'une qualité. Son dédain profond pour toute hypocrisie de sentiments ou d'idées, son talent particulier pour réduire à leur juste valeur toutes sortes de charlatanismes. charlatanisme d'esprit, de cœur et de conscience, son antipathie pour l'emphase, pour la vertu déclamatoire, pour la sensiblerie mignarde, pleurarde et criarde, pour toutes les fausses monnaies auxquelles le monde donne cours en les frappant à son effigie, tout cela chez lui finit quelquefois par déteindre sur les sentiments véritables, et le lecteur superficiel peut alors s'imaginer que Charles de Bernard a fait pour les corruptions mondaines ce que Mithridate avait fait pour les poisons. Chaque conteur, on le sait, a un texte favori, une manière de *Deus ex machinâ* qu'il appelle volontiers à son aide dans la composition de ses œuvres et surtout dans ses dénoûments. Le *Deus ex machinâ* de Charles de Bernard, c'est un peu trop le *bien joué*, la casuistique complaisante des amoureux spirituels et jolis garçons, bernant les disgraciés et les sots. Dans quelques-uns de ses récits, il semble que la vie, l'amitié, l'amour, le mariage, la foi jurée, la fidélité conjugale, les serments tenus ou trahis, la diplomatie sociale, se réduisent, après tout, à un tapis vert et à un jeu de cartes, dont il s'agit de jouer aussi bien que possible sans tricher absolument. En d'autres termes, l'auteur de *Gerfaut* et des *Ailes d'Icare* a un peu trop sacrifié à l'esprit, comme moyen de succès et d'absolution finale : c'est là la seule marque d'égoïsme et de préoccupation personnelle qu'il ait donnée dans ses ouvrages.

Charles de Bernard n'en reste pas moins la personnification attrayante d'un genre et d'un moment, l'expression juste et vraie de ce qu'un homme d'esprit a pu penser,

observer, sentir, regretter et peindre pendant ces années de tranquillité apparente et de tiraillement intérieur qui ont précédé et pressenti nos catastrophes. Bien qu'au-dessous des maîtres et des chefs-d'œuvre, ses ouvrages, placés à cette date exacte et significative de 1838 à 1847, seront lus, relus et consultés comme d'ingénieux commentaires de la vie du monde pendant cette phase fugitive, comme de précieux matériaux qui pourront plus tard servir à reconstruire, sous sa forme piquante et légère, l'histoire de notre société à ce moment précis où elle ne croyait plus et ne tremblait pas encore. Charles de Bernard lui-même, avec ses velléités d'épopée se réduisant de bonne grâce à de jolis tableaux de genre, avec ce mélange de regret pour toutes les choses du passé, et de méfiance ou de rancune secrète contre les représentants de quelques-unes de ces choses, avec ses concessions aux réalités de la vie, aux faiblesses du cœur, aux petitesses de l'homme, avec son antipathie profonde contre plusieurs préventions modernes et bourgeoises, tempérée par une résignation courtoise à tout ce que le triomphe de ces préventions exige des gens d'esprit, représente, selon nous, dans quelques-unes de ses contradictions et de ses nuances, la société qu'il a si bien peinte; — et aujourd'hui, en rapprochant dans un même ensemble et sous un dernier regard cette vie solitaire et courte, ces œuvres aimables, cette mort silencieuse, il nous semble que, pour parler dignement de Charles de Bernard, il eût fallu Charles de Bernard lui-même se soumettant à l'analyse pénétrante, à l'observation délicate et fine qui ne lui a jamais fait défaut en parlant des autres, et qui lui eût servi à décrire, en parlant de lui, le plus intéressant, le plus vrai, le plus désabusé et le plus spirituel de ses modèles.

M. HENRI CONSCIENCE [1]

Est-il donc vrai que nous soyons le peuple le plus immoral de la terre comme nous en sommes le plus spirituel? Faut-il s'humilier en songeant que, pour avoir des livres parfaitement irréprochables, dignes de figurer sur la table de famille, capables d'émouvoir sans troubler et de faire pleurer sans faire rougir, nous sommes forcés de recourir à l'importation, cette onéreuse servitude des terrains ingrats et stériles? Faut-il avouer qu'il soit plus facile de trouver en France des critiques sévères, des prédicateurs éloquents, des publicistes orthodoxes, des casuistes rigides, en un mot ce que j'appellerais volontiers la grosse artillerie de la vertu, que ces troupes légères qui ne sont pas toujours inutiles au reste de l'armée; ces conteurs qui, sans sortir du domaine des émotions douces et pures, savent pourtant s'emparer des imaginations et des cœurs? Il y a dans le monde, fort heureusement, d'honnêtes et gracieuses femmes qui ne sont ni coquettes ni prudes, qui n'encouragent ni l'hypocrisie, ni le mauvais exemple, qui se savent assez jolies pour n'être

[1] *Scènes de la vie flamande*, 1re série.

point médisantes, assez vertueuses pour n'être point farouches, et auprès desquelles un homme d'esprit peut passer une heure charmante sans avoir ni déclaration à faire, ni sermon à redouter : pourquoi donc ces femmes, qui sont l'ornement, la grâce, la joie décente de notre bonne compagnie, n'ont-elles pas des équivalents dans notre littérature? Quelle est cette manie de l'extrême en toutes choses, qui n'admet pas le *modus in rebus* d'Horace, et qui pense, comme dit Sganarelle, *que tout soit perdu*, s'il n'y a pas, d'un côté, enseignement corrupteur, propagande échevelée, cri de révolte sentimentale, *casus belli* sans cesse renaissant entre la passion et le devoir; de l'autre, anathèmes fulminés, bonnets de docteurs mis de travers, sacs de cendres vidés par des mains austères sur les cheveux blonds et les joues roses de la Nouvelle et du Roman? Il y aurait là tout un chapitre de notre histoire littéraire, et ce ne serait pas le moins piquant; il consisterait à montrer qu'un grain de contradiction, de polémique, de réaction, d'arrière-pensée personnelle, se mêle constamment, chez nous, même à nos efforts de morale. Quand nous écrivons un drame, un vaudeville, un récit plein de glorifications domestiques et matrimoniales, d'hommages rendus à la vertu, au foyer, au ménage, aux mères de famille et aux marmots barbouillés de confitures, nous avons toujours l'air de vouloir faire la contre-partie de quelque chose ou de quelqu'un, de chercher noise à tel écrivain ou à te livre qui a plaidé le contraire, de saisir aux cheveux, comme une occasion de succès ou de bruit, l'envers d'une thèse, d'un système, d'un paradoxe, exploités ou épuisés par des talents malfaisants ou pervers : si bien qu'avec un peu de pessimisme et de mauvaise volonté, on pourrait croire, — bien à tort, — que nous avons embrassé le parti du bien parce que celui du mal était pris déjà, que les

bonnes places y étaient occupées, que les principaux effets y étaient produits, qu'il y avait ailleurs mieux à faire. Voilà peut-être notre véritable infériorité vis-à-vis des littératures étrangères, de ces conteurs qui vont de Walter Scott à Henri Conscience, sans passer par l'*Oncle Tom :* ils racontent des choses aimables, touchantes, pathétiques, morales, sans y mettre tant de façon, de formalité et d'étiquette, sans prévenir le lecteur qu'ils viennent de s'armer de toutes pièces pour rompre une lance contre les mauvaises passions, et notamment contre tel ou tel chevalier félon que l'on voit caracoler là-bas, un peu trop applaudi par les belles dames. Le récit y gagne en simplicité, en fraîcheur, en vérité, en franchise. C'est là, selon moi, ce qui nous manque, plutôt qu'un groupe de romanciers honnêtes que nous possédons, Dieu merci, tout comme les autres : je pourrais même les énumérer en détail si je ne craignais de ressembler à ces maîtres de maison qui, au moment où ils reçoivent chez eux un étranger, lui nomment complaisamment les habitués de leur salon, et ne s'aperçoivent pas que, sous prétexte de faire plus d'honneur à leur hôte, ils diminuent son importance.

J'arrive donc tout droit à Henri Conscience, et aux quatre récits qui composent ce premier volume : le *Gentilhomme pauvre*, *Ce que peut souffrir une mère*, le *Conscrit* et *Rikke-tikke-tak*. Toutefois, avant d'y toucher, permettez-moi, je vous prie, une réflexion consolante pour notre amour-propre national. Si notre littérature indigène a peu de droits au prix Montyon, elle pratique du moins une vertu qui peut obtenir grâce pour ses peccadilles : l'hospitalité. Qu'un auteur étranger ait vraiment du mérite, qu'il fasse même de ses qualités autant d'épigrammes contre nos défauts, qu'il se présente à nos frontières avec son bagage ; au lieu de douaniers vétilleux et tracassiers,

prêts à fouiller dans ses poches pour y trouver des objets de contrebande soumis aux droits de la critique et à la régie des compositions indirectes, il a affaire à des lecteurs intelligents, empressés, sympathiques, qui lui font encore plus d'accueil qu'à leurs propres compatriotes. Walter Scott et lord Byron ont été, en bien peu de temps, plus populaires en France qu'en Angleterre. Nous avons accueilli à bras ouverts mistriss Beecher Stowe, et cette verve hospitalière a eu d'autant plus de mérite que nous étions moins intéressés dans la question négrophile, et que le livre prêtait davantage à notre humeur goguenarde. Qui de nous, il y a un an, connaissait Henri Conscience? Maintenant son succès gagne de proche en proche; il est aujourd'hui dans toutes les mains, il sera demain dans toutes les bibliothèques; nous le fêtons, comme on fête la bienvenue d'un ancien ou d'un nouvel ami; et n'y a-t-il pas à la fois de l'ancienne et de la nouvelle amitié dans ces livres où se rajeunissent, sous une forme originale et sous une plume étrangère, ces sentiments, ces joies, ces douleurs, éternel patrimoine du cœur de l'homme, vieux et jeunes comme lui?

Ce n'est pas tout, et je pourrais donner à ma remarque un tour plus consolant encore. Un dilettante me disait récemment : « Nous admirons le *Prophète* plus que ne l'admirent les Allemands; ils apprécient encore mieux que nous les opéras de M. Auber; donc ils sont plus légers que nous en musique. » — Ne pourrions-nous pas dire : Il est très-vrai que MM. Eugène Sue, Dumas, Balzac, sont des Français, et que leurs œuvres sont moins honnêtes que celles des conteurs anglais, allemands, belges, flamands, suédois ou espagnols; mais, d'une part, Londres, Vienne, Bruxelles, Munich, la Haye et Madrid ont plus de goût pour nos romans que nous-mêmes; et, d'autre part, les romanciers vertueux des autres pays sont mieux accueillis chez nous

que chez eux. Donc notre infériorité morale est moindre qu'elle n'en a l'air au premier abord : car, enfin, il y a des milliers de lecteurs pour un seul auteur, et la vertu, en France, se rattrape sur la quantité.

Mais, encore une fois, au lieu de tant discourir et de tant raisonner, ne vaut-il pas mieux arriver enfin à ces quatre perles enchâssées dans de l'or flamand, cet or pur que Balthazar Claës cherchait à grand renfort de fourneaux et d'alambics, et que Henri Conscience a trouvé, en fouillant dans la veine inépuisable? Le volume s'ouvre par *Ce que peut souffrir une mère;* c'est moins qu'un drame ou un récit, c'est une larme, rien de plus : une scène d'une simplicité navrante; le tableau d'une de ces misères qui ne sont possibles que dans les grandes villes, et que la charité visite comme un rayon de soleil. Il y a un vers proverbe que j'ai toujours trouvé, pour ma part, d'une légèreté cruelle ; c'est celui qui dit : « *J'ai ri, me voilà désarmé!* » Cette façon de se faire désarmer par le rire pourrait mener bien loin les compatriotes de Rabelais et de Voltaire. Il me semble qu'on est bien mieux et plus innocemment désarmé quand on a pleuré! Ainsi, après avoir lu *Ce que peut souffrir le cœur d'une mère*, je serais tenté peut-être de reprocher à ce titre de trop grandes promesses pour l'exiguïté du sujet et du cadre, de demander si ce n'est pas nous faire passer un peu trop vite de l'eau-de-vie à l'eau sucrée, si ces deux dames de charité anversoises, montant dans un galetas, y trouvant des pauvres et des malades, y apportant des provisions, soulageant ces misères et ces désespoirs, et sortant consolées et raffermies par leur bonne œuvre, ne sentent pas un peu trop l'*enfance de l'art.* Mais que dis-je? Une larme est tombée sur la page; il n'en faut pas plus pour délayer et rendre illisible toute l'encre de la critique.

Le *Gentilhomme pauvre* est vraiment une belle chose. M. de Vlierbeck, — figurez-vous un Crillon ou un Montmorency de Flandre, — s'est ruiné par le plus noble, le plus généreux des dévouements, en s'engageant pour son frère, qui, par suite de fâcheuses spéculations à la Bourse, allait être *exécuté* et déshonoré. Sa femme, après lui avoir vaillamment conseillé ce sacrifice, est morte en se débattant contre les premiers assauts de la pauvreté, et M. de Vlierbeck est resté seul avec sa fille Lénora, dans son vieux château ou plutôt sa ferme du Grinselhof, dont le revenu est grevé, et au delà, par des dettes hypothécaires. Il a promis à sa femme mourante de ne rien négliger pour assurer le bonheur et l'avenir de leur chère Lénora. Que fait-il pour y parvenir? Il profite de l'opinion générale qui le compte encore parmi les riches, et se fait passer pour un avare plein de caprices et de manies, enfermé dans une solitude volontaire pour éviter toute occasion de dépense. Au moment où s'ouvre le récit, M. de Vlierbeck s'apprête à recevoir chez lui, par grand extraordinaire, un riche négociant, son voisin de campagne, M. Denecker, dont le neveu, Gustave, a rencontré Lénora à l'église, et a commencé avec elle le chaste et doux roman de la vingtième année. Les préparatifs de cette réception, la visite de M. de Vlierbeck chez le notaire d'Anvers, qui seul est au courant de sa détresse, ses pathétiques instances pour obtenir un prêt, si minime qu'il soit, qui lui permette de traiter convenablement M. Denecker; ses angoisses de pauvre honteux portant au mont-de-piété sa tabatière d'or, dernier reste de son opulence, et dont il a soin de gratter l'écusson; les laborieuses veillées de ce faux avare, se levant la nuit pour recoudre ses habits et rapiécer ses bottes, ses transes pendant le dîner, lorsque M. Denecker, après avoir vidé les trois seules bouteilles que le gentil-

homme ait pu trouver dans sa cave, demande gaîment du château-margaux, tout cela est dessiné de main de maître, et forme une série de scènes d'autant plus saisissantes, qu'elles effleurent à chaque instant le comique, et restent émouvantes et grandioses avec tous les éléments d'une triviale réalité. C'est tout à fait la peinture flamande entrant dans la littérature, un Ostade éclairé par Rembrandt, mais avec un rayon de spiritualisme chrétien que n'a pas toujours le peintre merveilleux de la *Ronde de nuit*. Messieurs les réalistes français ont là une belle leçon à prendre. Henri Conscience ne nous fait assurément grâce de rien, ni des moyeux usés de cette vieille calèche, ni des coups de grattoir sur cette tabatière d'or, ni des trous et des déchirures de cet habit, ni des fentes de cette botte, ni des toiles d'araignée artistement enroulées au goulot de ces bouteilles pour faire croire à leur vétusté. Mais, au milieu de ces détails, quelle grandeur! quelle émotion! quelle tragédie domestique! Comme l'âme de ce vieux gentilhomme se débat dans toutes ces misères, tantôt vaincue, tantôt victorieuse, toujours visible!

Le dîner, malgré l'épisode du château-margaux, se termine sans trop d'encombre, grâce à des prodiges d'énergie, d'adresse et de savoir-vivre, déployés par M. de Vlierbeck. Son riche voisin, ravi de cet accueil, heureux de l'amour de son neveu pour la charmante Lénora, revient quelque temps après, et la demande en mariage pour Gustave. M. de Vlierbeck lui révèle alors sa situation véritable : la scène est très-dramatique, parce que M. Denecker ne veut pas le croire, lui fait honte de son avarice, et qu'à chacun de ses reproches et de ses doutes le gentilhomme est forcé de faire un pas de plus dans ses douloureuses confidences. A la fin, le négociant, convaincu et courroucé, signifie à M. de Vlierbeck la nécessité de rompre l'alliance projetée,

et de séparer au plus tôt les deux amants. Cette séparation amène un très-beau développement du caractère de Lénora, qui se résigne à ne plus vivre que pour son père. Hélas! il n'est pas au terme de ses malheurs. Il faut vendre le Grinselhof pour payer les dettes. M. de Vlierbeck et sa fille se retirent à Nancy, où ils vivent du travail de leurs mains. C'est là que nous les retrouvons, et que les retrouve aussi, fort heureusement, le fidèle Gustave, devenu millionnaire par la mort de l'oncle Denecker. Il demande avec plus de ferveur que jamais la main de Lénora, et le rideau tombe sur un souriant tableau d'intérieur qui nous repose et nous égaye après tant de traverses et de souffrances : le vieux gentilhomme rentré dans son cher Grinselhof et faisant jouer sur ses genoux ses deux petits-enfants, Isidore et Adeline, sans trop se préoccuper des déchirures, qu'il ne sera plus obligé de raccommoder lui-même.

Tout est bien qui finit bien, et il faudrait être tout à fait en garde contre ses propres émotions pour trouver quelque chose à redire à cette touchante histoire. Elle n'a pas cent cinquante pages, et je donnerais pour le moindre de ses chapitres tous les gros romans que vous savez. La figure de ce gentilhomme pauvre, qui serait digne d'avoir Caleb pour domestique, est de celles qui se gravent dans la mémoire pour ne plus s'en effacer. Dans chaque trait, chaque détail qui précise et dessine ce caractère, Henri Conscience a atteint une réalité photographique qui n'exclut ni la largeur, ni le mouvement, ni la vie, ni l'interprétation libre et pittoresque. Cette histoire, en un mot, est un diamant sans tache et de la plus belle eau. Quel bonheur pourtant qu'elle nous vienne d'un étranger, et que notre hospitalité la protége contre cette manie de chicane qui n'eût pas manqué d'intervenir s'il se fût agi d'un compatriote! En vérité, je crois l'entendre : — Tout cela

est fort émouvant, nous dirait-elle; mais la vraisemblance! Comment! voilà un gentilhomme de haut lignage que son souverain laisse languir dans cette horrible et humiliante détresse! Ces choses-là ne sont possibles qu'après de longues et radicales révolutions, c'est-à-dire dans la France du dix-neuvième siècle, et dans des moments où d'inexorables abîmes pouvaient se creuser entre la Royauté et la Noblesse. En Hollande ou en Belgique, elles ne sont pas acceptables. Ceci n'est rien; mais, seconde invraisemblance! comment croire que, dans un petit pays où tout le monde se connaît, un homme aussi en évidence que M. de Vlierbeck ait pu s'engager pour son frère, payer publiquement pour lui des sommes énormes afin de lui épargner le déshonneur et le suicide, grever son château d'hypothèques chez les notaires voisins, pleurer sa femme morte de douleur dans les premières étreintes de la misère, et que les témoins de tous ces sacrifices s'obstinent à le regarder comme riche et avare, au lieu de le regarder tout simplement comme ruiné? Je sais bien que le contraste de cette avarice simulée et de cette pauvreté réelle amène de merveilleux effets, et qu'il forme, en partie du moins, l'originalité et la saillie de cette figure : on ne l'achète pas moins par une grosse invraisemblance. Il en est une autre bien plus grave encore, car elle rentre dans le domaine des sentiments et de la conscience, et non plus dans celui des faits extérieurs; c'est une invraisemblance de caractère et non plus d'événement : — Quoi! dirait la chicane au malheureux auteur français, vous nous donnez M. de Vlierbeck pour un type d'honneur et de loyauté gentilhommière, et vous nous le montrez étayant sa vie sur un mensonge, et cela dans quel but? de marier sa fille à un honnête jeune homme qui la croira riche, et qu'il admettra dans son intimité jusqu'au moment où il lui avouera

moment où je ferme le volume de Henri Conscience. Faisons-nous tous, croyez-moi, naturaliser citoyens de Bruges ou d'Anvers, afin d'être plus sûrs de plaire, d'émouvoir et de réussir comme lui. Gil Blas, à l'apogée de ses grandeurs, espérait qu'on le prendrait peut-être pour un fils naturel du duc de Lerme : mon ambition, à moi, est plus légitime et plus honnête : je viens de louer Henri Conscience; je l'admire, je l'aime, je l'étudie; je veux essayer de l'imiter : quel honneur si, au bout de tous ces efforts, on pouvait, pendant un quart d'heure, me prendre pour un Flamand !

---

mander en faveur de ceux qui essayent, à son exemple, de raconter d'honnêtes histoires, un peu de cette spirituelle indulgence qui nous réussit si bien à l'égard du *Gentilhomme pauvre*. En France, nous permettons, ou du moins nous avons permis aux gros feuilletons-romans d'être aussi absurdes, aussi impossibles que l'exigeaient la poétique du genre et le dessein de l'auteur; mais, quand on nous apporte des récits de proportion moindre, d'allure plus modérée, d'intention plus littéraire, oh! alors, nos devenons intraitables. Nous démolissons pièce à pièce ce frêle édifice que l'auteur avait bâti peut-être d'une main émue et convaincue. Cela n'est pas juste! La vraisemblance entre les mains d'un pédant comme je viens de l'être tout à l'heure ressemble un peu trop à ces textes en langue morte à qui l'on fait dire tout ce qu'on veut. Le *Gentilhomme pauvre* est bien moins invraisemblable que *Paul et Virginie*, *Atala*, *Corinne*, *Eugénie Grandet*, *André*, et autres romans qui n'en ont pas plus mal fait leur chemin dans le monde; et tous ensemble sont bien moins invraisemblables qu'un roman ennuyeux et triste qu'il n'en faut pas moins feuilleter jusqu'au bout, et qu'on appelle la vie humaine.

Le *Conscrit* ne le cède en rien au *Gentilhomme pauvre*; peut-être même a-t-il de plus le mérite de la difficulté vaincue; car, avec des éléments vulgaires, un conscrit qui tombe au sort et qui devient aveugle, une jeune fille qui va le chercher et qui le ramène, un chirurgien-major qui se trouve sur la route et qui le guérit, Henri Conscience a su garder toute son individualité et être à la fois original comme un paradoxe et touchant comme un lieu commun. Le voyage de Trine, la jeune fille, son arrivée à Venloo, la ville de garnison, son retour avec Jean, le conscrit aveugle, peuvent se comparer à deux des plus belles créations du roman moderne, la Jeanie Deans de Walter Scott,

allant à Édimbourg demander la grâce de sa sœur, et la petite Marie, de la *Mare au Diable*, égarée en rase campagne avec l'homme qu'elle doit finir par épouser. A propos de la *Mare au Diable*, ajoutons une remarque, toute au profit de l'honnêteté. Supérieur comme œuvre d'art, ce court récit, au point de vue de la morale, est irrépréhensible : mais il est de George Sand, et l'on a toujours peur de rencontrer dans son voisinage quelque Lélia, Sylvia, Indiana ou Isidora, de mœurs quelque peu suspectes; il n'en faut pas davantage pour que le cercle de famille se resserre avec méfiance et que le rayon de la bibliothèque choisie s'ouvre avec difficulté à l'approche de cette douce et charmante visiteuse : la *Mare au Diable* est une honnête fille qui trouve difficilement à s'établir, parce que ses sœurs ont trop fait parler d'elles.

Rikke-tikke-tak, refrain d'une chanson flamande beaucoup moins dure qu'elle n'en a l'air, ne dépare nullement le volume. Ce dernier conte est moins près que les autres de la réalité. Il tient davantage de la poésie et de la légende; il flotte un peu plus entre la terre et les nuages : vous diriez un Ruysdaël après un Ostade ou un Terburg. Constatons ici une autre qualité de Henri Conscience : excellent peintre d'intérieur, il est paysagiste remarquable. Grâce à lui, voilà les bruyères de la Campine sorties de leur obscurité, et classées dans l'aristocratie des paysages romanesques, à côté des bords de la Clyde, de la Creuse et de la Vienne. Il en est un peu, vous le savez, de cette noblesse pittoresque comme de l'autre : un trait de plume des rois, c'est-à-dire des grands écrivains, suffit à la donner. Combien de sites tout aussi beaux attendent vainement cette faveur royale, et disent tristement, en variant le mot du lion de la fable : « On ne sait pas nous peindre ! »

qu'en les appelant poétiques. Inventeur médiocre, penseur plus médiocre encore, observateur sujet à s'abuser, arrangeur ignorant ou dédaigneux de l'entente dramatique, madame Sand n'a droit qu'à titre de poëte à la place légitime et incontestée qu'elle occupe dans notre littérature. Il y a dans son roman d'*André* une page où elle *prouve* (toujours comme *prouvent* les poëtes) qu'en dehors de l'art des vers et des alexandrins d'académie la poésie ne peut pas mourir. L'idée qu'exprime cette page charmante, madame Sand la démontre en sa personne; la poésie est tout ensemble sa vocation et son excuse.

Il serait triste et piquant de rechercher, dans la littérature d'un siècle, les éléments qui se rattachent au siècle précédent, mais en y mêlant leurs tendances propres, le fruit de leur expérience et l'inévitable empreinte des vicissitudes publiques. Pour qui s'appliquerait à cette espèce de métempsycose intellectuelle, il serait clair que Voltaire, par exemple, s'est continué parmi nous, quoi qu'on en ait dit, et l'on en trouverait aisément la trace dans tel pamphlet de Paul-Louis, dans telle chanson de Béranger, dans une boutade de Henri Heine, dans un roman de Stendhal, et même dans les mille feuilles éparses de la presse et de la polémique courantes. Seulement, c'est Voltaire de l'autre côté de l'abîme, Voltaire après 89, n'ayant plus devant lui de priviléges à fronder, d'abus à démolir, de puissances à saper, et forcé de butiner çà et là sa gerbe de sarcasmes, au lieu de moissonner largement comme au temps de *Candide*. Ce que nous disons de Voltaire peut se dire encore mieux de Rousseau, et cela au risque d'être assimilé, par un scepticisme moqueur, à ces prédicateurs de village qui concentrent obstinément leurs attaques sur ces deux pervertisseurs de la pensée humaine: après tout, ont-ils donc si grand tort? Tous les malheurs et toutes les

fautes de l'homme, toutes les défaillances de la société et de l'individu, toutes les catastrophes des siècles qui finissent, toutes les folies des siècles qui commencent, toutes les douleurs du passé, toutes les angoisses du présent, ne peuvent-elles pas être rapportées à ces deux causes générales qui se personnifient dans Voltaire et dans Rousseau : ici la révolte de l'idée contre la vérité; là, la révolte du sentiment contre le devoir?

Vous êtes-vous quelquefois figuré Jean-Jacques, — le Jean-Jacques de la *Nouvelle Héloïse*, du *Contrat social* et des bonnes pages des *Confessions*, — revenant au monde en plein dix-neuvième siècle, après que deux ou trois révolutions et une législation nouvelle ont changé de fond en comble cette société dont il s'était fait le détracteur passionné? Le voilà, regardant autour de lui, cherchant les sujets habituels de ses colères, demandant ce que sont devenus ces inégalités de conditions, ces omnipotences des grands, ces coupables accommodements du vice mondain aux dépens de la morale et de la loi naturelles, tous ces textes qui lui ont jadis inspiré de si éloquentes invectives. Croyez-vous que, ne les retrouvant plus debout, il se condamne désormais à l'assentiment et au silence, et, jetant bas les armes, aille grossir les rangs des défenseurs de cette société amoindrie, purifiée et nivelée? Non : les esprits de cette trempe peuvent changer de point de vue, mais non pas de rôle. Leur vocation et leur instinct les entraînent toujours vers les mêmes points d'attaque, encore qu'ils ne reconnaissent plus dans la place assiégée les mêmes moyens de défense. Maintenant, au lieu d'un misanthrope de quarante ans, morose et farouche, en garde contre un monde qui le froisse en le caressant, aigri par les misères de sa vie intérieure, et faisant de sa pauvreté superbe l'aliment et la torture de son orgueil, figurez-vous

une femme dans toute la force de l'intelligence et de la jeunesse, sentant couler dans ses veines, — ce sont ses *Mémoires* qui nous le disent, — un mélange de sang patricien et bohême, n'ayant guère, pour s'irriter contre les lois sociales, d'autres prétextes que les vagues souffrances d'une imagination inquiète dans un lien inégal et l'âpre dédain d'une âme hautaine pour le joug des conditions communes; supposez cette femme se déclassant elle-même d'une main hardie, s'enfuyant, *relictâ non bene parmulâ,* vers ces horizons inconnus où elle cherche la liberté plutôt que le bonheur, arrivant à Paris dans un de ces moments où il semble que, de chaque pavé fraîchement remué par une révolution, surgisse une idée paradoxale, dissolvante ou destructive, et entrant d'un bond dans cette chaude atmosphère, aspirant d'un trait cet air fébrile : — supposez tout cela, et vous aurez un nouveau Jean-Jacques, plus séduisant, plus inutile, plus dépaysé, aussi éloquent, aussi dangereux que le premier : un Jean-Jacques s'appelant George Sand.

On a dit que les premiers récits de madame Sand avaient été d'ardents plaidoyers de la passion contre le mariage. La définition est incomplète : ils nous semblent, à nous, les poëmes de la passion essayant de se développer et de s'assouvir en dehors des lois sociales, n'y réussissant pas, et s'en prenant tantôt à la société elle-même, tantôt à la faiblesse, à l'égoïsme ou à la petitesse des hommes. Aspiration inquiète, désabusement douloureux, impuissance finale, telle est la triple phase par où nous fait passer l'auteur d'*Indiana*, de *Valentine* et de *Lélia*. Raymond de Ramière, c'est l'égoïsme mondain et poli ; Bénédict, c'est l'orgueil déclamateur ; Sténio, c'est le lyrisme impuissant. Aucun de ces trois héros ne peut donner le bonheur à ces héroïnes, qui les dominent tous trois du haut de leur dé-

vouement, de leur beauté ou de leur génie; et dans ses hymnes qui paraissaient consacrés à sa gloire, la passion finit par succomber, faute de trouver un homme digne de la comprendre, de la mériter ou de l'inspirer. Or, comme la passion et l'orgueil, son éternel complice, ne se tiennent jamais pour battus; comme il leur faut, au moment même de la défaite, des dédommagements et des revanches, où iront-ils les chercher? Ils se sont violemment détachés des réalités de la vie régulière qui les humiliait et les froissait; ils se désabusent de l'amour romanesque, qui ne leur offre, pour son dernier mot, que déception et lassitude : dans leur fièvre d'indépendance, dans leur irritation croissante contre ce qui les gêne ou les trahit, dans leur dépit de ne pouvoir réaliser cet idéal de grandeur morale, d'héroïsme sentimental qui les tourmente, ils le cherchent, ils le trouvent, ils le saluent dans ces régions extrêmes où la société rejette ceux qui la menacent, la troublent ou la déshonorent, chez les forçats et les courtisanes.

Telle est, selon nous, l'inspiration dominante, caractéristique de madame Sand, pendant cette première période, la plus remarquable de sa carrière poétique, qui va de 1832 à 1837, d'*Indiana* à *Mauprat* et à *Simon*. Elle y prend les choses au point où les a laissées Rousseau, mêlant, comme lui, un profond sentiment d'impuissance à ses récriminations et à ses colères; frappée, comme lui, de la destinée douloureuse des imaginations passionnées qui ne peuvent ni se contenter dans les limites du devoir, ni se satisfaire en dehors, et, comme lui aussi, s'autorisant de ce double point de départ pour envelopper le genre humain tout entier dans ses sophismes et ses anathèmes, pour flétrir ce qu'il honore, réhabiliter ce qu'il châtie, substituer aux grandes notions du bien et du mal un indivi-

dualisme inquiet, soucieux, mobile, qui n'a ni le calme de la vertu, ni les sécurités du vice ; l'individualisme que nous voyons percer dans les *Confessions*, et qui règne en maître dans les *Lettres d'un Voyageur*. Seulement madame Sand est jeune ; elle est femme ; elle écrit après 1830 au lieu d'écrire avant 1789 : c'est assez pour expliquer qu'à de visibles analogies avec le rêveur de Genève elle entremêle de notables différences et sa propre originalité. Il en est une que l'on a signalée, et qui tient, pour ainsi parler, au sexe de son talent : soit grief personnel, soit esprit de corps, madame Sand semble irrésistiblement portée à rapetisser, dans ses romans, la supériorité officielle et légale que s'arroge le sexe masculin. Cette tendance ne se révèle pas seulement dans les personnages habitués, hélas ! aux rôles sacrifiés et qui s'appellent modestement les maris, mais dans ceux que le roman aime d'ordinaire à parer de toutes les séductions et de toutes les grâces, dans ces héros dont la tâche est de rendre la passion aussi attrayante que le devoir est fastidieux et vulgaire. Nous avons dit tout à l'heure ce qu'étaient Raymond et Bénédict dans *Indiana* et dans *Valentine*. Avons-nous besoin de rappeler Sténio, Jacques, Octave, André, Lionel, Leone Leoni, Bernard de Mauprat? Sténio est un enfant enthousiaste et faible que Lélia dépasse de dix coudées ; Jacques est un grognard mélancolique qui ne sait pas défendre son bonheur ; Octave un amoureux fantasque dont le cerveau absorbe le cœur ; André une âme timide et molle qui semble à peine digne de l'amour de Geneviève ; Lionel un dandy sentimental qui ne sait que regretter Lavinia après l'avoir compromise trop tôt et appréciée trop tard ; Mauprat un rustre qui ne devient un homme que par la bienfaisante influence d'Edmée ; Leone Leoni un escroc, un être avili, que le

plus audacieux paradoxe féminin pouvait seul songer à donner pour pendant ou pour antithèse à Manon Lescaut. A côté de ces tristes héros, quelles héroïnes belles et fortes, grandes et viriles! Évidemment, — et nous ne sommes pas les premiers à le remarquer, — madame Sand a interverti les rôles dans ce monde fictif qu'elle créait, comme elle eût aimé peut-être à les déplacer dans la vie réelle. Aux femmes elle prodiguait avec la beauté et la grâce, l'énergie, la volonté, la vigueur morale, la vaillance, je ne sais quelle allure à la fois libre et fière, chaste et résolue, toutes les qualités, en un mot, qui donnent droit au commandement et à l'initiative dans la communauté du mariage ou du roman; aux hommes elle assignait un rôle secondaire, dont l'honneur suprême consistait à être tolérés, aimés, assainis, corrigés, punis ou récompensés par ces créatures d'une essence supérieure, qu'elle plaçait à leurs côtés.

Grief personnel ou esprit de corps, avons-nous dit. Nous nous trompons; ce n'est pas là qu'il faut chercher la cause de cette partialité de l'illustre écrivain. La vraie cause, c'est que, s'étant faite la mandataire de la passion insurgée contre la société et le devoir, elle sent que la tâche est au-dessus de ses forces, que son orageuse cliente, affranchie de tous les jougs, délivrée de toutes les entraves, s'affaisse sur elle-même avec désespoir ou fatigue, se débat dans son infirmité et sa misère, et finit par périr faute d'obstacles comme elle eût péri faute d'aliment. Voilà la vérité douloureuse et terrible qui lui apparaît comme le dernier anneau de ces chaînes nouées par le libre arbitre, au lieu d'être consacrées par la religion et la loi. Qui sera responsable, à ses yeux, de cette suprême défaite de la passion, servant de conclusion à toutes ses victoires, de dénoûment à toutes ses conquêtes? Ceux qui, après avoir

annoncé ou montré la terre promise, ne savent pas la donner; ceux qui, choisis pour guides dans ces voies âpres et sublimes, chancellent dès les premiers pas et se plaignent des aspérités de la route; ceux qu'une imagination exaltée et déçue avait faits grands, courageux, dévoués, héroïques, et qui sont en réalité petits, lâches, égoïstes, corrompus et mesquins. S'il était permis de profaner ces poétiques sujets par le langage des affaires, nous dirions volontiers que ces romans de madame Sand ressemblent au bilan d'une faillite, dressé par un créancier d'autant plus irrité qu'il a été plus confiant. Si nous insistons sur ce point, c'est que nous y trouvons le secret de la première période romanesque de madame Sand, en même temps que des gradations logiques qui lui firent peu à peu quitter le domaine de la poésie pure pour s'élever ou plutôt pour descendre jusqu'à la prédication philosophique et l'apostolat socialiste. Ajoutons, pour être vrai, qu'à part *Lavinia, André,* et quelques parties de *Simon* et de *Leone Leoni*, ces premiers romans de madame Sand ont singulièrement vieilli. On les appelle beaux par habitude, et parce qu'il a fallu évidemment un grand talent pour les écrire. Il y a encore l'ampleur du souffle, et ce courant du récit, puissant et facile, qui semble couler de source et ne tarir jamais. Mais les personnages, les caractères, le sentiment, le dialogue, et même le style, relus à distance, font, avec plus d'élévation et de grandeur, le même effet que les drames de la même époque, écrits par M. Alexandre Dumas pour le public à demi lettré, à demi populaire, de la Porte-Saint-Martin. Cela répond à un mouvement d'idées, de passions, de modes et de costumes, qui n'existe plus Ces Lélias, ces Sylvias, ces Métellas, en grandes robes ou en pourpoints masculins de velours noir, accoudées sur les degrés d'un palais véni-

tien, sous des portiques de marbre, n'appartiennent ni au vrai monde, ni à la vraie réalité, ni à la vraie poésie. Ce sont de fausses héroïnes de Byron, datant du siége de Missolonghi et dignes d'être aimées par M. Bocage dans la langue amphigourique du romantisme à son déclin. Toutes ces Corinnes démocratiques et humanitaires semblent déjà plus vieilles que l'ancienne Corinne, leur aînée de trente ans, qui, dans son emphase et sa beauté de convention, s'adresse au moins à des sentiments plus universels et plus durables.

Nous voici arrivé à la seconde période de madame Sand; celle-là est plus délicate à raconter que la première; moins encore parce qu'elle a peu servi à sa gloire que parce qu'elle est inséparable de certains détails de caractère, que la critique ne doit aborder qu'avec discrétion et réserve. Un homme, qui se vantait d'une sorte de paternité littéraire à l'égard de madame Sand, et dont on eût pu dire alors qu'elle était son plus bel ouvrage, M. Delatouche, qui a eu des mots, quelques pages et pas un livre, prétendait « qu'elle était un écho qui embellissait la voix. » — Une femme qui a d'autant plus de mérite à l'admirer, que tout son clinquant ne vaudra jamais une parcelle de l'or de *Lavinia* et de la *Mare au Diable*, a dit d'elle avec malice que « nulle ne justifiait mieux l'axiome de Buffon : Le style, c'est l'homme. » — C'est entre ces deux mots que je voudrais me placer, sinon pour expliquer, au moins pour faire entendre le genre d'influence que subit et refléta madame Sand, lorsqu'elle cessa d'être elle-même, c'est-à-dire conteur et poëte, pour devenir, à l'école d'autrui, moraliste, sectaire et utopiste. Après avoir écrit *Indiana*, *Valentine*, *Lélia*, *Jacques*, *Leone Leoni*, *André*, *Mauprat*, *Simon*, la *Dernière Aldini*, *Lavinia*, *Metella*, la *Marquise*, récits d'une valeur inégale, mais où se reconnaît ce premier jet puissant et ma-

gnifique, heureux don de cette riche nature, elle devait en arriver un jour à se demander comme ce géomètre sortant d'une représentation d'*Andromaque* : « Qu'est-ce que cela prouve? » — et à s'avouer, en se relisant, que cela prouvait presque constamment le contraire de ce qu'elle avait désiré, rêvé, cherché, du triomphe définitif de l'imagination sur la conscience, du libre arbitre sur la règle, de la passion sur le devoir. Mécontente de ce premier résultat, oubliant que la poésie se passe aisément de conclusion, et que ces pages qui la montraient impuissante suffisaient à la faire illustre, elle dut penser que le meilleur moyen de dédommager ses chimères de cet échec évident était de les ériger en système, et que, leur déroute étant le fait des vices de la société et des hommes, tout serait réparé et sauvé le jour où on aurait réformé les hommes et la société. Par malheur, madame Sand avait, grâce à ses amitiés et à son entourage, toutes les facilités possibles pour être initiée aux diverses doctrines qui se disputaient dès lors l'honneur de débarrasser le genre humain de ce qu'il avait de trop en lui donnant ce qui lui manquait. Elle n'eut qu'à tendre la main pour que les chefs des différentes sectes du socialisme y fissent tomber une grêle d'idées qui étaient déjà des fictions avant qu'elle en fît des romans. Or l'éminente auteur de *Lélia*, il faut en convenir, était très sujette à accueillir ces influences, à prendre au sérieux tous ces génies incompris, nous allions dire incompréhensibles. Parmi ceux-là, les plus obscurs, les plus emphatiques, les plus boursouflés, la trouvaient attentive, docile, petite fille, prête à abdiquer son rôle de poëte pour celui de catéchumène et de néophyte. Chose étrange et cependant naturelle, qu'on puisse avoir à la fois tant de talent et si peu de clairvoyance, tant d'intelligence et si peu d'esprit! Chose bizarre que cette femme,

qu'on pourrait croire, d'après la fière physionomie de ses héroïnes et le caractère timide de ses héros, obstinée à maintenir en sa personne la suprématie féminine, soit, au contraire, faible, obéissante, humble et crédule vis-à-vis de ce que le sexe laid peut assurément offrir de moins beau : un sectaire absurde et crasseux ! C'est pourtant ce qui arriva : madame Sand eut la faiblesse et l'humilité de traduire, dans son style, ces théories extravagantes dont les inventeurs durent être bien étonnés de se trouver si clairs en se mirant dans ces pages limpides. C'est à cette désastreuse époque que se rattachent *Spiridion*, le *Compagnon du tour de France*, les *Sept cordes de la lyre*, *Isidora*, *Consuelo*, *Horace*, le *Meunier d'Angibaut*, le *Péché de M. Antoine*. Au moment où parurent ces divers romans, on s'effraya moins du tort que l'auteur faisait à la société en vulgarisant des doctrines dangereuses que de celui qu'elle se faisait à elle-même en étouffant dans ces digressions interminables le charme et l'intérêt de ses récits : non pas que son talent disparût entièrement dans cette fâcheuse épreuve ! il y avait plutôt aberration que décadence. Même lorsqu'elle se trompe, — et elle se trompe presque toujours, — madame Sand conserve un air de sincérité qui n'est pas tout à fait la certitude d'avoir raison ni surtout la vraie franchise, mais qui ressemble presque à la crédulité naïve d'une femme abusée. On dirait que les mécomptes de son imagination et de son cœur, au lieu de détruire son penchant à la confiance, n'ont fait que le déplacer et l'ont transporté du domaine des sentiments dans celui des systèmes. Au point de vue purement littéraire, ces œuvres de la mauvaise phase de madame Sand ne méritent pas d'être traitées avec mépris. *Spiridion* est un vrai tour de force, où la faculté d'exposition et la spontanéité du récit réussissent parfois à

donner le change sur les folies de ce long réquisitoire contre l'orthodoxie catholique, écrit évidemment sous la dictée de l'illustre et infortuné transfuge de l'*Essai sur l'indifférence*. Il y a, dans *Consuelo*, toute une partie qui rivalise d'élévation et de poésie avec les plus belles œuvres de madame Sand, et dédommage le lecteur assez persévérant pour la chercher à travers un dédale de discussions philosophiques, encadrées dans un souterrain de mélodrame allemand. Le premier volume du *Péché de M. Antoine* est d'une fraîcheur délicieuse, et le sentiment descriptif qui s'y révèle appartient à la meilleure manière de l'auteur. Jusque dans ses plus faibles ouvrages de cette époque, dans le *Meunier d'Angibaut*, *Isidora*, *Jeanne*, *Lucrezia Floriani*, on sent tout à coup s'élever des bouffées d'air pur qui circulent au milieu de ces pages impatientantes, et semblent vouloir en dissiper les lourds miasmes. On sent l'effort involontaire d'une énergique nature subissant de nuisibles influences, endoctrinée par quelque avocat bouffi ou quelque utopiste chevelu, trouvant dans la souplesse qu'elle met à les traduire une raison de les admirer, se croyant leur disciple parce qu'elle se fait leur interprète, puis réagissant malgré elle contre ces précepteurs qui la gâtent, leur échappant pour courir çà et là dans le libre champ de ses rêveries, s'y retrouvant, par moments, tout entière, sauf à se laisser, quelques instants après, reprendre par cette fascination bizarre de l'ennuyeux sur le poétique et du pédantisme sur le talent.

En résumé, cette période de madame Sand pourrait se caractériser ainsi : seconde étape d'une imagination brillante dans les régions de l'impossible ; revanche demandée aux chimères de l'intelligence après le naufrage des chimères du cœur ; application du roman au bonheur de la société après le mauvais succès de ses tentatives pour le

bonheur de l'individu. Cette période d'égarement et d'éclipse va de 1837 ou 1838 aux approches de la Révolution de février.

L'artiste véritable ne peut rester toujours dupe des autres et de lui-même; il y a, en matière de goût, un sentiment invincible du bien et du mal comme en affaire de conscience; il y a surtout un sentiment du succès obtenu ou perdu, de la popularité conquise ou décroissante, de l'admiration éveillée ou lassée, indépendant des enthousiasmes de secte et de coterie, et qui finit par surmonter, sinon les croyances les plus fermes, au moins les crédulités les plus robustes. Bien que ce sentiment soit moins immédiat, moins magnétique pour un romancier que pour un auteur dramatique, bien que les sympathies ou les répulsions du lecteur parlent un langage moins éclatant que les bravos ou les sifflets du théâtre, madame Sand dut comprendre qu'en persistant dans cette voie elle compromettait son passé et son avenir, sans autre dédommagement que l'honneur de servir de secrétaire à des apôtres problématiques. Elle comprit que les théories les plus savantes, les systèmes les plus ingénieux, les dévouements les plus intrépides en vue de l'amélioration de la race humaine, ne sauraient rien changer aux simples lois de la composition littéraire, et qu'une œuvre d'imagination renfermant cinquante pages de récit et cinq cents de sermon humanitaire ressemblerait toujours à un vaisseau dont la cargaison trop lourde menace de noyer les passagers. En même temps, par une sorte de pressentiment qui fut commun à presque tous les esprits supérieurs pendant ces années inquiètes et troublées, elle devina peut-être que ces doctrines subversives, cachées jusque-là dans ses pages sentimentales et pittoresques comme un serpent dans l'herbe, — *anguis in herbâ*, — allaient passer du monde

des rêveries dans celui des faits, cesser d'être des fictions pour devenir des pouvoirs, et que leur avénement serait le signal d'une réaction énergique de la part de cette société, moins résignée à se laisser démolir qu'à se laisser insulter. Elle devina que le vrai public, indulgent pour des paradoxes poétiques, serait impitoyable pour des sophismes en action, et qu'après avoir toléré dans les livres ce qui allait paraître dans la rue, les spectacles de la rue lui inspireraient contre les livres tout un arriéré de méfiance et de rancune. Quel parti madame Sand avait-elle à prendre? La seconde phase de son talent aboutissait à des déceptions comme la première, et cette fois ce n'était pas seulement la lassitude de ses héros, c'était celle de ses lecteurs, — beaucoup plus grave symptôme! — qui lui conseillait d'abandonner une fausse route et une veine épuisée. Dans les moments critiques, quand on éprouve des mécomptes ou qu'on en prévoit, quand on a quelque chose à redouter du jugement public et de la rumeur du monde, il reste une ressource : on part pour la campagne; c'est ce que fit madame Sand ; elle écrivit la *Mare au Diable.*

Lorsque l'on quitte les romans socialistes de madame Sand, *Consuelo*, *Isidora*, le *Péché de M. Antoine*, le *Meunier d'Angibaut*, pour prendre les trois récits qui ont sauvé son talent d'un naufrage inévitable et son nom d'une déchéance certaine, — la *Mare au Diable*, *François le Champi*, la *Petite Fadette*, — on éprouve une impression analogue à celle du voyageur en chemin de fer, lorsqu'il passe d'un tunnel à l'air libre et à la lumière du soleil. C'est peut-être cette sensation qui a agrandi outre mesure le succès de ces trois ouvrages, dont nous ne contestons pas les mérites, mais qui nous semblent, pour le jet, l'inspiration et l'ampleur, inférieurs aux créations du bon temps de madame Sand, à *Valentine*, à *André*, à

Mauprat. Pouvait-on dire, d'ailleurs, qu'en écrivant ces idylles d'une physionomie si inoffensive madame Sand s'était convertie? Non ; elle s'était déguisée. Ces torches socialistes qu'on lui reprochait d'avoir allumées et même un moment brandies, elle les changeait en houlettes ; elle les enrubanait des grâces rustiques de son style, et délayait en patois berrichon la langue des ateliers et des clubs. Le stratagème réussit à merveille : la société est un peu comme ces femmes qui aiment à être trompées, pourvu qu'on s'y prenne avec charme et avec adresse. Du moment qu'au lieu de Mirabeaux de village et de Babeufs de carrefour on lui montra d'honnêtes paysans, dissimulant sous un tas de vrai foin ou un paquet de vrai chanvre leur catéchisme démagogique, et exhalant, dans leur costume et dans leur langage, les agrestes senteurs des bords de la Creuse et de la Vienne, la société se tint pour contente. Elle aussi, comme l'auteur de ces récits, éprouvait le besoin d'échapper aux réalités bruyantes de ces moments d'angoisse publique, à l'ardente atmosphère des villes, aux sinistres images qui s'agitaient sous ses yeux. Elle aussi, au milieu de ses souffrances et de ses alarmes, se sentait secrètement attirée vers cette *ivresse des champs* à laquelle aspirent les civilisations fatiguées et malades, pendant ces heures néfastes où le fracas des passions et des hommes redouble notre soif de repos, de silence et de quiétude. Là fut le triomphe de madame Sand, et celui-là fut mérité. Elle répondit au sentiment général, instinctif, qui nous entraînait au fond des bois, sur le versant des collines, au sein d'une nature sauvage et recueillie, loin, bien loin de ce qui bouleversait nos âmes et effrayait nos regards. On fit moins d'attention à ses héros qu'à ses paysages : et ses paysages étaient si beaux ! si frais ! si imprégnés de la vie champêtre ! Observateur suspect, elle était peintre si admi-

rable! Elle mettait dans ses rustiques tableaux tant de vérité et d'exactitude, que ses personnages semblaient vrais par le seul contact, le seul reflet de ces objets extérieurs, si bien sentis et si bien décrits. Parfois même cette vérité s'élevait jusqu'à la grandeur, comme dans le début de la *Mare au Diable*, dans cette scène de labourage, où l'idylle rappelle les pures beautés de la poésie antique et fait songer au divin génie de Virgile.

Nous n'analyserons, à Dieu ne plaise! ni la *Mare au Diable*, ni *François le Champi*, ni la *Petite Fadette;* ces trois agrestes légendes sont dans toutes les mémoires. Il n'est pas jusqu'à leur archaïsme plus ou moins naïf, leurs idiotismes plus ou moins frottés de couleur locale, qui n'aient transporté le public des délicats et des lettrés. Faut-il prendre au sérieux cette tentative où madame Sand a persisté beaucoup trop, cet essai de restauration d'une vieille langue retrouvant sa pureté primitive parmi tous ces Amyot de village? Nous ne le croyons pas. L'auteur avait besoin, avant tout, que l'on crût à ses paysans, qu'on les aimât, qu'on saluât dans ces types de bonhomie et d'ingénuité villageoises la conversion d'un talent longtemps fourvoyé, se détournant des zones torrides de la révolution sociale pour revenir à des sphères plus paisibles et des horizons plus doux. L'exactitude archaïque du langage n'était qu'un détail de plus, destiné à compléter le costume et l'illusion d'optique. Quels que soient les agréments de ce vocabulaire et le charme qu'on peut trouver à être dupe volontaire, nous croyons que ces idylles sont au fond tout aussi fausses que peuvent l'être des idylles : aussi fausses que les églogues de Gessner, les pastorales de Florian et les bergeries d'opéra-comique. Quiconque a un peu pratiqué la vie des champs reconnaîtra qu'aucun de ces sentiments n'est juste, qu'aucune de ces passions n'est

vraie, que pas un de ces caractères n'est possible. Tout ce qu'on peut dire en l'honneur de madame Sand, c'est qu'il y a deux manières d'être faux : l'une vulgaire, plate, affadie, niaise, routinière, à l'usage des beaux esprits de comptoir et des grisettes sentimentales ; l'autre neuve, raffinée, délicate, *artiste*, quelquefois préférable et souvent préférée à la vérité.

Malheureusement, un des défauts de notre temps, en littérature, est de ne pas savoir s'arrêter. Les bonnes veines sont devenues si rares, les chercheurs d'or sont si nombreux et si avides, que celui dont la pioche a rencontré un filon, au lieu de se demander ce qu'il vaut et où il va, séjourne et creuse dans la mine jusqu'à ce que le pur métal y devienne billon et alliage. Tout en applaudissant à cette transformation nouvelle du talent de madame Sand, tout en proclamant le sentiment exquis de ses idylles, on pouvait aisément prévoir que ce serait là un genre très- restreint, une veine très-vite épuisée, et que si l'auteur reproduisait à satiété ses rustiques figures et ses dialogues berrichons, le succès ne tarderait pas à se lasser en se répétant. Déjà, dans ces trois histoires dont l'heureuse fortune n'était chicanée par personne, il y avait dégradation évidente : *François le Champi* ne valait pas la *Mare au Diable*, et la *Petite Fadette* ne valait pas *François le Champi*. La simplicité factice du premier récit se trahissait peu à peu en se maniérant. Avec les héros de la *Mare au Diable*, nous avions eu la poésie des champs ; avec les deux *Bessons* et la *Fadette*, nous en avions l'afféterie. C'était là le moment où se fût arrêté un talent sobre et circonspect : il eût compris que sa moisson était faite, qu'il fallait chercher ailleurs, au risque de se reposer, de se recueillir dans un de ces silences qui ne sont jamais perdus pour les imaginations bien douées. Mais il ne faut pas de-

mander à madame Sand les qualités qui lui manquent. Elle a l'abondance et l'ampleur; elle n'a pas la sobriété et la réserve. *François le Champi* avait réussi dans la double épreuve du livre et du théâtre. Madame Sand se répéta, et nous eûmes le drame de *Claudie*. Cette récidive, dont les amis de l'auteur ne purent prolonger le succès, joua, dans la phase champêtre de son talent, le rôle de ces enfants terribles qui trahissent le secret de la maison. Tous les sophismes caressés par le poëte dans ses œuvres les plus orageuses reparaissaient cette fois en cornette, en jupon court, à l'ombre d'un gerbier qui ne les rendait ni plus honnêtes ni plus rassurants. Rivarol avait reproché jadis à Florian de ne pas mettre de loup dans ses bergeries : on reconnut qu'il y avait un loup dans les bergeries de madame Sand, et ce loup devenu berger commença à inspirer de sérieuses inquiétudes.

Cette pièce de *Claudie* nous amène à parler d'une partie du bagage littéraire de madame Sand, qui s'est fort accru depuis quelques années, et qu'elle semble disposée à grossir encore : la partie dramatique. Nous n'en dirons qu'un mot, par la bonne raison que, malgré le nombre de ces tentatives, elles ne nous paraissent pas très-concluantes. Madame Sand n'a jusqu'ici obtenu au théâtre qu'un seul grand succès, *François le Champi*, et ce succès, tout accidentel, n'a rien de commun avec les vraies conditions de la scène : *François le Champi* n'a été qu'une idylle dialoguée, succédant à une idylle racontée et réussissant par les mêmes moyens, par le même mouvement d'idées, le même caprice de goût public, qui avaient fait réussir le livre; le naturel et la grâce des détails ne sauraient donner le change sur l'absence complète de composition et d'art. *Claudie* est une églogue encore, — mais une églogue poussée de ton, où le bout de l'oreille du paradoxe et

du vice citadins perce à travers l'innocence villageoise et la simplicité patriarcale. La senteur classique d'épis mûrs et de foins coupés s'y mêle à un vague parfum de musc et d'ambre qui fait de Claudie une parente rustique des élégantes pécheresses réhabilitées et glorifiées par le théâtre moderne. Le *Mariage de Victorine* est un agréable pastiche de Sedaine, où l'on cherche en vain une trace de sentiment dramatique. Le *Démon du foyer* n'a qu'une scène. Le *Pressoir*, à force de vouloir être simple, finit par ressembler à une gageure, et montre, en maint endroit, le revers de ce genre qui ne pouvait avoir qu'un moment. Quant aux *Vacances de Pandolphe* et à *Flaminio*, il est charitable de n'en point parler. L'archaïsme appliqué à la comédie italienne n'a pas réussi à madame Sand, et son contrebandier suisse ou lombard, en guerre avec le monde des honnêtes gens, a eu le malheur de paraître encore plus ennuyeux que lui.

On pouvait donc regarder comme terminée cette troisième phase de la carrière littéraire de madame Sand ; et, si elle voulait renouveler sa manière et ses succès, elle avait évidemment à chercher ailleurs. Après ses derniers romans, *Mont-Revêche*, la *Filleule*, les *Maîtres sonneurs*, *Adriani*, cette nécessité était devenue plus incontestable. Au lieu de chercher, madame Sand a mieux aimé se souvenir ; — et elle nous a donné ses *Mémoires* [1].

II

Nous l'avons dit, et d'autres plus autorisés l'ont dit avant nous : les *Mémoires*, dans leur acception véritable et pri-

[1] *Histoire de ma vie.*

mitive, n'étaient et ne devaient être que le côté intime et familier de l'histoire, retracé par les témoins ou les acteurs des grands événements. Ce que l'histoire écrite après coup, d'après les livres, avec méthode ou système, a nécessairement de convenu et d'arrangé, disparaît dans ces révélations originales des hommes d'État, des généraux d'armée, des négociateurs, de tous ceux qui, ayant mis la main aux affaires, en connaissent le jeu, et souvent se dédommagent, en les racontant pour eux-mêmes ou pour l'avenir, de la contrainte, des réticences ou des mensonges qu'ils se sont imposés en s'y mêlant. C'est par là, c'est par ce caractère essentiel de renseignement ou plutôt de supplément historique, s'éclairant par le dedans et non plus par le dehors, que les Mémoires peuvent être à la fois la plus instructive et la plus piquante des lectures, et qu'une collection de souvenirs personnels se trouve, à distance, faire partie de la tradition d'une époque, de la vie publique d'une société et d'un pays.

Nous avons, comme dit Sganarelle, changé tout cela ; le privilége de parler de soi, de raconter sa vie, a passé peu à peu en d'autres mains, et s'est étendu à des gens qui, pour nous passionner et nous instruire, ont cru n'avoir besoin que de leur propre célébrité et de leurs propres mérites. Les Mémoires sont devenus des confessions, des confidences, un moyen de se faire le centre et le héros de son récit, et, la vanité littéraire trouvant son compte dans ces expansives évolutions du *moi* complaisamment promené à travers des milliers de pages, ce genre d'*autobiographie* est arrivé, par des gradations successives, à une exagération si déplorable ou si grotesque, qu'il semblait ne plus pouvoir aller au delà. Après les hâbleries intarissables de l'auteur des *Mousquetaires*, après les fatuités bouffonnes du Bourgeois de Paris, on pensait que rien n'était plus

possible : eh bien, l'on se trompait, il y avait encore un pas à faire, et madame Sand vient de s'en acquitter à la stupéfaction générale. Il y avait l'écrivain, l'artiste, la femme célèbre, annonçant à grand bruit ses Mémoires, et se croyant le droit et le pouvoir d'intéresser ses lecteurs en leur faisant l'histoire de sa vie.... avant sa naissance.

C'est là, en effet, ce qui a sauté aux yeux tout d'abord à la lecture de cette œuvre bizarre, qui s'était interrompue au neuvième volume, laissant son héroïne âgée de sept ans et fort affairée avec sa poupée. Est-ce une mystification? est-ce une gageure? s'est-on demandé de toutes parts ; et cette première impression a été si unanime, que la critique même a paru ne pouvoir s'exprimer qu'en parodie. Une attrape pour les curieux, un désastre pour l'auteur, un déboire paur son éditeur ou son journal, il n'y avait rien de plus à dire, et c'était se montrer tout à fait dupe que de s'en occuper plus longtemps.

Qu'on y prenne garde, cependant ! Madame Sand a un trop grand talent, un nom trop fameux, un cortége d'admirateurs trop fervent et trop zélé, pour que cet étrange épisode soit déclaré non avenu, et qu'on la traite comme un naufragé ordinaire, en lui parlant de l'inconstance des flots et des vents. Elle ne s'est pas trompée, elle n'a pas déçu notre attente à ce point, sans qu'il y ait à cela des causes, et, si ces causes comptaient parmi les symptômes de la littérature contemporaine, si elles se rattachaient à l'ensemble de nos travers, de nos erreurs, de nos illusions d'optique morale et littéraire, la critique pourrait s'y arrêter un moment sans qu'on l'accusât de se tromper à son tour, en prenant au sérieux ce qui n'est que ridicule.

Comment madame Sand est-elle arrivée à écrire ainsi ses Mémoires? Comment lui était-il, à tout prendre, difficile de les écrire autrement? Et comment, à son insu et

malgré elle, ces Mémoires, ainsi conçus, jettent-ils sur les origines de son talent, sur les orages de sa vie et sur les inspirations favorites de ses romans, tout autant de jour qu'en eussent jeté ses Mémoires véritables? Voilà ce que nous nous proposons d'examiner.

Madame Sand, nous le répétons, est très-célèbre, et il y a lieu de croire que son entourage lui en dit encore plus là-dessus que nous n'en saurions dire; elle est célèbre par ses ouvrages, célèbre aussi par les circonstances qui ont entouré son avénement romanesque, et qui, tout en restant à demi voilées, ont ajouté, sinon à l'éclat, au moins au prestige de ses succès. Une femme jeune encore, — je parle de ses débuts et de 1832, — arrivant à Paris après avoir brisé sa cage, entrant virilement dans la vie d'artiste, s'y créant des amitiés durables ou passagères, et, du premier coup, après quelques mois à peine de noviciat et d'apprentissage, prenant, parmi nos plus éminents conteurs, un rang que, depuis vingt-trois années, elle a souvent compromis, mais jamais perdu, il y avait là, disons-le sans songer à mal, de quoi monter l'imagination et exalter la curiosité; il y avait surtout de quoi passionner ce public, qui, derrière les fictions du roman, s'obstine à chercher la personnalité de l'auteur et les réalités de sa vie; public qui n'est complétement satisfait de ses lectures que lorsqu'on lui souffle à l'oreille le vrai nom des Sténio, des Bénédict, des Raymon de Ramière, des Jacques, des Sylvia, des Indiana, des Lélia, des Lavinia, des Metella, des Valentine, qui l'ont ému et attendri. Aussi, sans manquer de respect à madame Sand, en évitant d'effleurer du regard ce que l'homme poli et l'honnête homme ne doivent pas même paraître savoir, peut-on dire que jamais antécédents, physionomie littéraire, talent, genre d'ouvrages et situation personnelle, ne furent plus propres à mettre la

littérature et le monde en émoi à la seule annonce de ces Mémoires, qui avaient, croyait-on, tant de clefs à donner, tant de pseudonymes à trahir, tant de voiles à déchirer, tant de confidences vraies à écrire en marge des confidences idéalisées. C'était assez pour que les esprits les moins inflammables se sentissent attirés vers l'œuvre inconnue et annoncée, par une sorte de charme mystérieux, vague, un peu inquiet, pareil à celui qu'éprouvent, dit-on, les voyageurs en Orient, lorsque, par une belle nuit, bercés sur les eaux bleues du Bosphore, leurs regards interrogent les blanches murailles du Séraï. Que madame Sand en soit bien sûre, et qu'elle n'attribue pas notre remarque au parti pris d'une orthodoxie ombrageuse ou d'une réaction systématique : quelle que soit d'ailleurs la magie de son style, quelque piquant qu'ajoute à ses récits le plaisir de savoir que le sang d'Auguste II, roi de Pologne, et de Maurice, maréchal de Saxe, coule dans ses veines, si grande et si légitime que soit sa renommée d'écrivain, quelque satisfaction que l'on ressente à être suffisamment renseigné sur sa généalogie directe ou indirecte, authentique ou apocryphe, sur ses oncles, ses tantes, ses bonnes, ses précepteurs, ses servantes, ses poupées, ses oiseaux et ses chiens, il faut toujours en revenir là : pour l'immense majorité du public, l'intérêt capital de ses Mémoires n'était et ne pouvait être que l'espoir, coupable et irrévérencieux sans doute, mais irrésistible, d'apprendre de madame Sand elle-même ce que sa vie avait fourni à ses romans, et de la voir traduire sous nos yeux ses fictions en souvenirs, comme elle avait traduit en fictions, quinze ou vingt ans plus tôt, ses sentiments et ses aventures.

C'est là ce que tout le monde comprit à demi-mot dès qu'il fut question de ces Mémoires, et ce que comprit mieux que personne le très-habile directeur du journal

où ils ont paru : c'est là fort probablement ce qui l'engagea à en donner cette somme exorbitante qui, rapprochée aujourd'hui du lamentable effet produit par ces volumes, semble une épigramme de plus. Pour le dire en passant, n'est-ce pas encore un trait bien significatif de nos mœurs littéraires que cet étalage d'argent à propos des ouvrages de l'esprit, et cette théorie de l'annonce servant à payer un peu plus cher les révélations, les confidences, les testaments, les mémoires d'*outre-tombe* ou d'*avant-berceau* des écrivains illustres? En dehors de toute question de morale et de goût, n'est-il pas douloureux de voir ces enchanteurs de notre jeunesse, le frère d'Amélie, l'amant d'Elvire, l'amie de Sténio, défiler tous l'un après l'autre sous ces fourches caudines de la réclame, et l'industriel, qui les pensionne, supputer tout haut et d'un air superbe ce que lui coûtent, à tant la ligne, Chateaubriand, Lamartine, George Sand? Si du moins il leur avait porté bonheur! s'il n'y avait pas dans ces surenchères, régulièrement suivies de cruels mécomptes, un je ne sais quoi qui caractérise les littératures et les talents à leur déclin! N'appuyons pas trop sur ce détail, qu'il suffit, hélas! d'indiquer; le sujet que nous traitons est trop triste pour qu'il soit utile de l'attrister encore par ses accessoires.

Si le public avait réfléchi, il aurait prévu ce qui arrive. Il aurait deviné que madame Sand ne voulait ni ne devait satisfaire le genre de curiosité et d'intérêt qui s'attachait d'avance à ses Mémoires. Ses romans, dans leur insaisissable mélange de fiction et de vérité, ses *Lettres d'un Voyageur*, dans leurs effusions fantasques ou lyriques, avaient bien pu se prêter à des espèces de demi-confidences; mais de là à préciser, à dater ou à nommer tout ce qui s'était maintenu jusqu'à présent dans l'idéal et le lointain poétique, il y avait un abîme, et madame Sand ne pouvait le fran-

chir sans avoir l'air de demander au scandale un succès inutile à son talent et funeste à sa gloire. Assez clairvoyante pour soupçonner ce qu'on attendait d'elle, décidée à n'y point répondre, résolue pourtant à écrire ses Mémoires, et, — c'est elle qui nous le dit, — regardant *comme un devoir* de les publier, elle a dû éprouver un singulier embarras : nous savons aujourd'hui comment elle en est sortie : c'est dans son sixième volume, à la page 208, qu'elle arrive au jour où elle est née : « Ma mère était sur le point d'accoucher, nous dit-elle dans un style qui ressemble bien peu à celui de *Valentine* et d'*André* : j'étais donc déjà au camp de Boulogne, mais sans y songer à rien comme on *peut* croire ; car *peu de jours* après j'allais voir la *lumière*, sans en penser davantage. Cet *accident de quitter le sein* de ma mère m'arriva à Paris, le 16 messidor an XII (5 juillet 1804), *un mois* juste après le *jour* où mes parents s'engagèrent irrévocablement l'un à l'autre. » — A la fin du neuvième volume, madame Sand a six ou sept ans. Les drames intimes qui agitent sa vie sont d'un intérêt discutable, mais d'une innocence parfaite : c'est tantôt un trou que l'on pratique dans une allée et que l'on recouvre de branchages et de sable pour y faire tomber le jardinier ou le précepteur ; tantôt une cuvette que l'on répand dans la chambre pour simuler une rivière ; d'autres fois c'est le pédagogue Deschartres, — une espèce de Dominus Sampson exagéré et manqué, — dont on s'amuse à tacher de boue les bas blancs et les souliers à boucles ; ailleurs, c'est une grotte en miniature que l'on fabrique artistement à l'aide de petits cailloux, et où la cascade traditionnelle est figurée par une cruche ; plus loin, un papier de tenture représentant une nymphe et une bacchante, et devenant pour la petite fille l'objet d'une contemplation hallucinée, moitié fièvre, moitié

rêve; on comprend que, de cette façon, la difficulté principale ait été éludée; on comprend aussi que ces souvenirs et ces détails enfantins aient pu remplir plusieurs volumes et retarder indéfiniment les années intéressantes, les années d'*Indiana* et de *Lélia*. S'il était permis d'appliquer aux livres ces procédés mathématiques qu'employait le tailleur de Gulliver pour lui prendre mesure d'habit, il y aurait lieu de faire là un calcul de proportion et de s'effrayer des dimensions probables d'un ouvrage dont l'auteur ou l'héroïne, écrivant l'histoire de sa vie, a eu besoin de six volumes pour arriver jusqu'à sa naissance, et de trois ou quatre autres pour atteindre sa seconde dentition. Quand on songe qu'elle a aujourd'hui cinquante ans, qu'elle fait parler d'elle depuis vingt-cinq, et que ces derniers vingt-cinq ans ont été prodigieusement remplis, on se demande avec épouvante ce que pourrait être un monument dont le péristyle tient tant de place: les entassements gigantesques des cités bibliques, des Balbeks ou des Babylones, semblent des masures en comparaison. Reste à savoir si madame Sand, par cette interminable préface, a voulu nous préparer aux longueurs du livre ou remplacer le livre lui-même. Dans le premier cas, nous lui dirions que jamais vanité littéraire et féminine n'alla plus loin; dans le second, nous aurions à lui demander compte de la supercherie et du subterfuge. Or, malgré son goût de paradoxe et ses équipées socialistes, nous croirions lui faire injure en supposant qu'elle a entrepris, de sang-froid et sérieusement, de se raconter en trois cents volumes: nous sommes donc forcé d'en revenir à l'autre conjecture. Il est évident que madame Sand, quinquagénaire, châtelaine, mère de famille, rédigeant ses Mémoires par raison et par devoir, écrivant en tête cette rassurante et évangélique épigraphe: *Charité envers les autres, di-*

gnité envers moi-même, a reculé devant ce qui ne l'eût peut-être pas arrêtée dans son beau temps ; qu'elle a voulu déjouer la malice des curieux, c'est-à-dire de tout le monde, et que, pour être bien sûre d'écarter de ses souvenirs et de ses écrits tout ce qui pourrait affriander cette curiosité maligne, elle n'a pas trouvé de meilleur moyen que de raconter, au lieu des années de sa jeunesse et de son âge mûr, celles où elle n'était pas née ; au lieu d'elle-même, son père, sa mère, sa grand'mère, son bisaïeul, son trisaïeul et une certaine quantité d'ancêtres. A-t-elle au moins réussi? Son œuvre de *raison et de devoir* est-elle, grâce à cet ingénieux détour, beaucoup plus morale, beaucoup plus digne de son épigraphe? *That is the question*, dirait Hamlet, cet autre ancêtre, que madame Sand, dans son nobiliaire, a oublié de mentionner.

Bien qu'elle nous ait avertis qu'il n'y a dans son récit aucune espèce d'arrangement ni d'art, et qu'elle ait été cette fois parfaitement véridique, on peut cependant diviser ce qui a paru jusqu'ici en trois parties principales : sa généalogie; les amours et le mariage de son père et de sa mère, et enfin sa première enfance, entre et sa mère et sa grand'mère.

Pour conjurer l'impatience et le désappointement de ses lecteurs, pour justifier tant bien que mal cette étrange substitution de ses aïeux à elle-même et de sa filiation à sa vie, madame Sand a développé, en commençant, toute une théorie qu'elle appelle l'*hérédité d'organisation*. D'après elle, il serait impossible de s'expliquer bien clairement un artiste, un poëte, un héros, un saint, un criminel, un homme d'esprit ou un sot, si l'on ne remontait, bien en deçà de son éducation et de son berceau, à travers trois ou quatre générations. On le voit, cette théorie a deux avantages : elle dispense du respect envers les parents, et

elle ôte aux actions humaines, à la vertu et au vice, toute responsabilité, attribuant à la force et à l'influence *du sang* ce qui ressortait jadis de la conscience et du libre arbitre. Peut-être, si l'on cherchait bien, trouverait-on là, dès le début, une première explication de la méthode de madame Sand, et serait-on amené à reconnaître qu'elle a beaucoup moins mystifié ses lecteurs qu'on ne le prétend. Si l'on accepte ses idées sur l'*hérédité d'organisation*, elle pourrait, à chaque détail des existences qu'elle retrace, ajouter en marge : *A bon entendeur salut*. Autrement, comment comprendre qu'elle eût mis, elle si démocrate, si dédaigneuse des vanités nobiliaires, tant de complaisance à rappeler qu'elle a eu pour trisaïeul Auguste II, roi de Pologne, « le plus étonnant débauché de son temps, » et pour bisaïeul Maurice de Saxe, « l'Ajax homérique, dénué de sens moral (tome II, p. 250), le fougueux Saxon, presque toujours en proie à une fièvre physique et morale, qui rêva la royauté de Tabago, puis celle de la Corse, puis enfin celle des Juifs (*ibid.*, page 261) ; le *rêveur* qui propose qu'on ne se marie plus que pour cinq ans (page 251), l'aventurier hardi, capable également d'actes odieux et d'actes généreux, impétueux dans le vice comme dans les combats, » etc., etc..., qualifications d'autant plus concluantes qu'elles nous viennent, non pas de madame Sand elle-même, mais d'un grave historien, d'un historien *supérieur* (M. Henri Martin), admiré et cité par elle? Comment comprendre qu'elle nous redise (page 41) avec une insistance plus cavalière encore que démocratique, « que, par cet Auguste II, roi de Pologne, elle se trouve, d'une manière illégitime, mais fort réelle, proche parente des rois Louis XVIII et Charles X? » Elle a soin seulement d'ajouter que tout cela est du côté gauche, et que, « par les femmes, elle tient au peuple, aux pau-

vres et aux petits. » Ici nous arrêterons madame Sand. Nous ne sommes pas démocrate; mais, si nous l'étions, nous redeviendrions sérieux pour un moment, et nous lui dirions que ce n'est pas tout d'aimer le peuple, qu'il ne faut pas le calomnier. Sans remonter à la célèbre Aurore de Kœnigsmarck, maîtresse d'Auguste II, et n'ayant rien, que nous sachions, des vertus ou des origines populaires, ni Marie Rainteau, dame de l'Opéra, s'appelant, *de son nom de guerre*, mademoiselle Verrières, une des innombrables *victimes* du maréchal de Saxe et arrière-grand'-mère de madame Sand, ni Antoinette-Victoire-Sophie Delaborde, qui lui tient encore de beaucoup plus près, et qu'elle nous peint elle-même « livrée, dans sa jeunesse, par la force des choses, *à des hasards effrayants;* » ni l'une ni l'autre de ces deux femmes n'est du peuple, de celui du moins que nous connaissons et que nous aimons. Les distinctions de caste, aristocratie ou démocratie, noblesse, bourgeoisie ou peuple, n'ont, Dieu merci! rien à voir dans des existences comme celles-là : c'est affaire de morale et quelquefois de police. Madame Sand ne se vante pas quand elle parle du sang royal ou princier, du sang des aventurières illustres, des rois libertins et des Ajax homériques, qui coule dans ses veines; mais elle se vante quand elle croit reconnaître dans ces mêmes veines le sang du peuple; il est vrai que le peuple de madame Sand n'a jamais ressemblé au nôtre.

Quoi qu'il en soit, nous ne nous lasserons pas de le demander à l'illustre écrivain : A quel titre prétend-elle être illustre? est-ce comme auteur d'*Indiana*, de *Valentine* et de trente autres romans remarquables? est-ce comme arrière-petite-fille illégitime du maréchal de Saxe, fils naturel lui-même d'un roi de Pologne? Si c'est comme poëte ou romancier éminent, elle ne peut pas se dissimuler qu'en

nous parlant trop longtemps de ses ancêtres elle a manqué à la fois d'humilité démocratique, et, ce qui est pire, de tact, de proportion et de mesure : si c'est comme rejeton de souches ducales ou souveraines, il faut convenir que le public, depuis vingt-trois ans, a fait bien fausse route vis-à-vis d'elle, et que notre admiration ou notre curiosité s'est singulièrement trompée d'objet! Nous nous imaginions qu'il était plus difficile, et, par conséquent, plus glorieux d'écrire des récits émouvants et éloquents, de développer dans une belle et limpide prose de poétiques paradoxes, de remuer toute une génération d'artistes et de jeunes femmes, que de descendre, en ligne bâtarde, de princes, de maréchaux ou d'aventurières, lesquels, d'après les mœurs que leur attribue, non sans raison, leur petite-fille, ont dû parsemer toute l'Europe de leur postérité clandestine. Madame Sand ne se fait pas assez d'illusion sur la moralité de ses augustes ascendants pour être là-dessus d'un autre avis que le nôtre. Elle a donc voulu uniquement, non pas se donner un plaisir d'aristocrate et affliger ses amis les humanitaires en étalant ses titres de noblesse, mais s'appliquer à elle-même sa fameuse doctrine de l'hérédité d'organisation et de l'influence des aïeux et des parents sur la nature morale et physique de leur lignée. Voilà la vraie clef de ces Mémoires, de qui l'on avait attendu des clefs d'un autre genre; voilà le fil indicateur qui doit nous conduire à travers ces nombreux volumes, où il est question de tout excepté de madame Sand. Avions-nous tort d'affirmer que *cela revient au même,* et que l'auteur, grâce à sa doctrine, nous a donné un commentaire de sa vie et de ses ouvrages, — non pas tout à fait celui que nous espérions, qui se fût mal accordé peut-être avec *la dignité pour soi et la charité pour les autres,* mais un commentaire plus détourné et plus commode,

qui, en le dépouillant de l'étiquette solennelle inventée par madame Sand, pourrait, en langue vulgaire, s'appeler ainsi : « Une vie et des œuvres expliquées par des traditions, des leçons et des exemples de famille. »

Emparons-nous donc de ce fil qu'elle nous présente de si bonne grâce, et surtout n'avançons pas un détail qui ne nous soit fourni par elle-même ; sans quoi la démonstration serait à la fois moins polie et moins complète.

Et d'abord écartons les grands ancêtres, les trois *illustres*, Auguste II, la Kœnigsmarck et Maurice de Saxe : bien que madame Sand les ménage assez peu et les traite avec ce détachement des grandeurs terrestres qui sied à la vertu républicaine, Auguste, Aurore et Maurice nous font l'effet de ne se trouver là que pour la montre, pour justifier la vanité que l'on n'a pas, et mieux se parer du mérite de ne pas l'avoir. Ils commencent d'ailleurs à se perdre dans la nuit des temps, dans une sorte d'idéal historique qui ne s'accommode plus guère à nos idées et à nos mœurs bourgeoises. Quand on aura redit, avec madame Sand, que tous trois furent plus ou moins infectés de la licence et des corruptions de leur siècle, qu'il y eut, chez le premier, du débauché et du prince, chez la seconde, de la courtisane et de l'héroïne, chez le troisième, de l'aventurier et du héros, chez tous les trois, du grand seigneur et du bohème, il restera le soin ou le plaisir de rechercher la trace lointaine de tout cela dans les œuvres de leur *descendante :* la recherche pourra être piquante, elle ne sera pas infructueuse ; mais elle ne sera pas concluante.

Il n'en est plus de même quand nous arrivons à un temps, à une société, à des existences plus rapprochées des nôtres, à des parentés plus directes, plus immédiates, moins perdues dans la brume des légendes romanesques. Là, le récit de madame Sand prend pied dans la vie réelle :

elle n'est pas née encore, les choses, avec elle, ne vont pas si vite! mais enfin les bâtardises princières sont à peu près finies, et nous nous trouvons en présence des trois personnes qui touchent de plus près à notre auteur : sa grand'mère, sa mère et son père.

Ici encore nous ne pouvons nous empêcher d'adresser une observation à madame Sand. Tout le monde, ou à peu près, savait qu'elle était l'arrière petite-fille du maréchal de Saxe; et, quant à ce qu'il fallait penser de ce glorieux Maurice, il suffisait, pour le savoir aussi, de feuilleter au hasard les histoires ou les Mémoires de son temps. En nous disant un peu de mal de son bisaïeul, madame Sand faisait acte d'austérité démocratique; elle ne nous surprenait pas et ne nous apprenait rien. Personne, au contraire, ou presque personne ne savait ce qu'avait été sa mère, et elle nous donne à son sujet un luxe d'informations dont nous avouons ne pas très-bien comprendre la nécessité, la décence, la délicatesse et le bon goût. Mais n'anticipons pas sur les événements, et restons-en, pour le moment, à sa grand'mère. Madame Sand nous en fait une très-séduisante peinture; cette grand'mère, madame Dupin, était bonne, aimable, spirituelle; elle écrivait comme madame de Sévigné; elle chantait comme les anges; elle aimait avec passion son fils unique, et il y a, en effet, dans les lettres qu'elle lui écrit et dont sa petite-fille nous cite de très-nombreux fragments, beaucoup de naturel, de tendresse et de grâce. Son fils aussi, le jeune et brillant Maurice, le père de notre héroïne, paraît avoir été ce que l'on appelait alors un homme charmant. Quoiqu'il n'ait jamais pu arriver au grade de capitaine, dans un temps où un peu de bravoure et d'intelligence suffisait à faire des généraux, bien qu'il critique ses supérieurs, Harville, Dupont, Brune, Caulaincourt, Ordener, avec une aigreur

qui donne une assez mauvaise idée de son goût pour la discipline, on ne saurait pourtant douter ni de son esprit ni de son courage quand on a lu ses lettres; et madame Sand ne nous les a pas marchandées! Ces lettres forment à peu près les cinq sixièmes des six ou sept premiers volumes, et elles en sont assurément la partie la plus agréable, l'auteur d'*Indiana* ayant poussé le dévouement filial jusqu'à défigurer son propre style pour nous faire mieux apprécier celui de son père. Il ressort évidemment de cette correspondance que M. Maurice Dupin réalisait, dans tous ses agréments traditionnels, le type Elleviou, le type de l'officier de hussards, tel qu'on l'applaudissait, sous l'Empire, à l'Opéra-Comique et au Vaudeville. Mais il en ressort également une vérité qui, pour les esprits chagrins, gâte bien des *lauriers* et des *guerriers*, bien des *gloires* et des *victoires*, bien des *belles* et des *infidèles :* c'est qu'entre ces deux êtres distingués et aimables il n'y avait pas une idée religieuse; — que dis-je? pas une idée morale, dans le sens où l'enseignerait la religion la plus tolérante et la plus relâchée. Ainsi, de temps immémorial, l'on sait que les mères, même les plus pieuses, ont une certaine indulgence pour les *fredaines* de leurs *mauvais sujets de fils :* seulement, c'est à la condition d'ignorer ou d'en avoir l'air. Madame Dupin la mère n'avait pas besoin, à ce qu'il paraît, de ménagements pareils : c'était bon pour les dévotes, ces dévotes que madame Sand déteste si cordialement, et qui, d'après elle, ont toutes commencé par être des femmes perdues; comme s'il était indispensable, nous le lui demandons, de finir ainsi, pour avoir commencé par là! M. Maurice Dupin, en écrivant à sa mère, précise les choses de façon à ce qu'elle sache bien que, dans telle ville, il a été l'amant d'une chanoinesse; que, dans telle autre, il a séduit une baronne; que, plus loin, il a trahi

un honnête M. X..., qui l'avait accueilli à merveille et qui lui offrait de l'argent. Que tous ces galants épisodes fussent de bonne guerre; que *M. Dupin de Saxe*, en s'y livrant et même en les racontant, ne fît que se conformer aux mœurs du temps, aux exigences du dolman et de la pelisse, à son rôle d'officier-Elleviou; que même, — nous ne voulons pas être trop rigide pour ces contemporains du Directoire, — le fils écrivît tout cela à sa mère, et que la mère gardât ces lettres dans quelque tiroir bien fermé, nous l'admettons encore. Mais que, cinquante ans après, la fille de l'un, petite-fille de l'autre, aille fouiller dans ce même tiroir et publie ces fugitives amours dont le héros, la confidente et les fragiles objets sont, depuis longtemps, descendus dans l'asile suprême et sacré; que cette femme, qui, elle-même, est une mère, joue ainsi en public avec ces fleurs fanées et ces cendres éteintes, voilà ce qui nous paraîtrait peu convenable et peu explicable, si madame Sand n'avait eu un but, un but manifeste et déclaré : celui de nous faire bien comprendre sa vie et ses ouvrages par la biographie de ses parents.

Ce que nous disons de la morale, on peut le dire aussi de la religion. Nous voudrions bien n'avoir pas à parler religion à propos de madame Sand : elle est femme, elle est artiste, elle est poëte, elle a dès longtemps sacrifié la vérité au roman : elle n'a donc, en fait de prétextes pour déraisonner, que l'embarras du choix, et c'est peut-être, en ce sens, lui faire trop de plaisir et d'honneur que de discuter et de dogmatiser avec elle : on sait d'ailleurs que ses opinions religieuses, métaphysiques, philosophiques, sociales, ne lui appartiennent pas; qu'elles ne sont guère que les échos de ce qui se dit à ses côtés, et que, parmi les amis qui la soufflent, elle a soin de ne jamais choisir les plus intelligibles et les plus sages. N'importe, rien n'est

indifférent ni insignifiant pour qui s'applique à observer dans un fait particulier les symptômes d'une maladie collective. Tout se tient et s'enchaîne dans cette mauvaise littérature qui a eu sa large part dans nos erreurs, nos périls et nos misères : le sophisme irréligieux y touche au paradoxe romanesque; l'extravagance socialiste y confine la bévue philosophique. Les hommes sérieux, ou simplement les gens d'esprit, sourient et haussent les épaules. Les artistes, les rêveurs, les *aspirants* littéraires, la jeunesse des écoles, les demi-savants de la mansarde et de l'atelier, les natures ardentes et maladives, ne font pas de distinction entre toutes ces chimères, et, buvant à longs traits ces philtres grossiers, acceptent avec la même complaisance celui qui déprave leur raison et celui qui égare leur imagination ou leur cœur. Nous sommes donc, malgré nos répugnances, forcé de nous occuper quelque peu de la religion de madame Sand... dans la personne de sa grand'mère.

Cette grand'mère, madame Dupin de Francueil, née de Saxe, Verrières ou Rainteau, était philosophe. Elle ne croyait pas au diable et fort médiocrement à Dieu. Elle était cependant aristocrate, ce qui se conciliait assez bien dans ces années de transition entre les futilités du dernier siècle et les leçons du nôtre. Elle l'était surtout parce qu'elle avait assisté aux horreurs révolutionnaires, parce qu'elle avait failli en être victime, et, si ses rancunes ne remontaient pas de Robespierre à Voltaire, c'est que, comme plusieurs de ses contemporains, elle haïssait les effets dont elle avait souffert, sans avoir encore le courage de haïr les causes qui l'avaient amusée et charmée. Ses idées aristocratiques ne l'empêchaient cependant pas d'avoir figuré « parmi les plus ardentes contre la *coterie* de la reine Marie-Antoinette. » Ici, nous laisserons pieuse-

ment parler sa petite-fille : (t. I, pag. 186) : — « J'ai trouvé, nous dit-elle, des cartons pleins de couplets, de madrigaux et de satires sanglantes contre Marie-Antoinette... Les plus honnêtes sont écrits de la main de ma grand'mère; peut-être quelques-uns sont-ils de sa façon... J'en ai brûlé de tellement obscènes, que je n'aurais osé les lire jusqu'au bout... Au reste, *je regrette fort* l'accès de *pruderie* qui me fit, à vingt ans, brûler la plupart de ces manuscrits. Venant d'une personne *aussi chaste, aussi sainte* que ma grand'mère, ils me brûlaient les yeux ; j'aurais dû pourtant me dire que c'étaient des documents historiques... » — Nous comprenons ces regrets rétrospectifs de madame Sand sur les *pruderies* de sa vingtième année. Ces madrigaux, ces couplets infâmes, copiés ou composés par sa chaste et sainte grand'mère, auraient admirablement encadré son panégyrique de Robespierre.

Le caractère de cette grand'mère ne se dément pas un instant dans tout le cours de ces Mémoires. Plus tard, beaucoup plus tard, au neuvième volume, lorsque la mort tragique de son fils Maurice, tué roide, à trente ans, d'une chute de cheval, aurait dû, semble-t-il, donner quelques idées sérieuses et chrétiennes à cette vieille lectrice de Rousseau et de Voltaire, son petit-fils Hippolyte (un frère apocryphe de madame Sand) fit sa première communion. Vous savez ce que c'est, dans les familles pieuses ou seulement honnêtes, que le jour de la première communion du fils de la maison. Quelle joie, quelle fête sur les habits et dans les regards ! Quelle émotion dans le cœur du catéchumène ! Quel redoublement de foi et d'espérance dans l'âme de ses parents ! Et, si cette touchante cérémonie a lieu à la campagne, dans une église de village, par une matinée de printemps, comme on dirait que la nature entière s'associe au rayonnement intérieur de cette

jeune conscience, éclairée et affermie! Quel azur dans ce ciel! Que ce soleil est beau, cette verdure suave, ces fleurs souriantes! Comme tout, au dedans et au dehors, est fraîcheur, harmonie, douceur, paix, pureté, allégresse! Nous en appelons aux souvenirs des plus indifférents et des plus tièdes. Eh bien, voici comment les choses se passaient, ces jours-là, chez la grand'mère de madame Sand (troisième partie, chapitre IV) : « .... Le jour, nous dit-elle, où Hippolyte fit sa première c [illegible] nu-
nion, le curé (un vrai curé de Béranger : il n'y a [illegible] t-
dame Sand pour avoir de ces curés-là!) l'invita à [illegible]
après la messe. Comme ce gros garçon n'était pas [illegible]
ferré sur son catéchisme, ma grand'mère, qui d [illegible]
que sa première communion fût, comme elle le [illegible] t, une *affaire bâclée*, avait prié le curé d'user d'indulgence. Le curé avait été indulgent, en effet, et Hippolyte fut chargé de lui porter un petit cadeau : c'était douze bouteilles de vin muscat. On se mit à table, et on déboucha la première bouteille. « Ma foi, dit le curé, voilà un petit vin blanc « qui se laisse boire : c'est doux, c'est gentil, ça ne peut « pas faire de mal! » etc., etc.... Vous devinez aisément le reste : le curé, le catéchumène, le sacristain, la servante, se grisent de compagnie ; Hippolyte va cuver son vin sous un buisson ; il s'y endort ; il ne rentre que fort tard, et cette grand'mère, qui n'a pas même eu l'idée d'assister à la messe, est fort édifiée, pendant le reste de la journée, de la sobriété et de la gravité de son petit-fils. On voit que l'aïeule de Pulchérie et de Trenmor, de la courtisane vertueuse et du galérien héroïque, devait préparer parfaitement sa petite-fille à la religion et à la morale qu'elle a toujours professée et pratiquée.

Vers la même époque, cette madame Dupin et sa belle-fille (la mère de madame Sand) avaient souvent des dis-

cussions philosophiques et théologiques. Ce n'étaient pas les seules, car les deux bonnes dames se haïssaient cordialement, et notre auteur n'a que très-légèrement voilé ces plaies de famille. Quand elles se chamaillent sur la religion, elles sont vraiment curieuses. Madame Sand a la prétention (tout est relatif) que sa mère était très-pieuse, quoique non dévote. Voici la différence qu'elle établit entre la piété qu'avait sa mère et la dévotion qu'elle n'avait pas : « On ne me parlait, dit-elle (troisième partie, chapitre IV), d'aucune religion ; on me laissait libre de croire et de rejeter à ma guise les *miracles de l'antiquité*.... Pourtant ma mère était très-pieuse.... Elle n'allait jamais à confesse et faisait gras le vendredi (quels intéressants détails !), mais elle allait à la messe le dimanche, et, quand elle la manquait, elle faisait double prière.... Quand ma grand'mère la chicanait là-dessus, elle répondait : « J'ai « ma religion ; de celle qui est prescrite, j'en prends et « j'en laisse ; je ne peux pas souffrir les prêtres : ce sont « des cafards, » etc. Nous n'irons pas plus loin dans notre citation : Sophie-Victoire Delaborde, cette fille du peuple, — du peuple de madame Sand, — a le verbe haut et la parole crue. Bien que sa fille nous affirme qu'elle fit, après son mariage, des progrès étonnants dans l'écriture, l'orthographe et les beaux-arts, qu'elle devint musicienne et peintre du premier mérite, elle n'en reste pas moins, dans ces Mémoires, *un peu trop forte en gueule*, et y garde des allures qui font songer, tantôt à la halle, tantôt aux foyers des petits théâtres du boulevard. « Elle était, nous dit toujours sa fille, un véritable enfant de Paris ! » L'enfant de Paris et la douairière voltairienne se disputaient donc *de omni re scibili*, et leurs querelles devaient être bien instructives et bien édifiantes pour la naïve enfant qui s'élevait sous leurs yeux ; l'une se moquant, non sans

quelque raison, de sa belle-fille, qui, *quoique très-pieuse*, en prend et en laisse, déteste les prêtres, les appelle cafards, fait gras le vendredi, ne va jamais à confesse, et n'en persiste pas moins à prier Dieu et à aller quelquefois à l'église ; l'autre répliquant à sa belle-mère, non sans motif, qu'il n'est pas juste de la troubler dans sa croyance et sa prière ; qu'elle a souvent, à l'église, au milieu de distractions innombrables, un bon moment où elle prie Dieu de tout son cœur, et que cela la soulage ; que le déisme philosophique est bien froid pour son ignorance, etc.... « On voit par là, ajoute madame Sand, et par l'éducation qui *m'était* donnée, ou plutôt par l'absence d'éducation religieuse raisonnée, que ma grand'mère *n'était* pas du tout catholique. Ce *n'était* pas seulement les dévots qu'elle haïssait, *comme faisait ma mère; c'était* la dévotion, *c'était* le catholicisme qu'elle jugeait froidement et *sans pitié*. Elle *n'était* pas athée, il s'en faut de beaucoup ; elle croyait à cette sorte de religion enseignée et *peu définie* (nous le croyons bien !) par les philosophes du dix-huitième siècle. Elle *se disait* déiste, et repoussait avec dédain *tous* les dogmes, toutes les formes de religion. Elle tenait, disait-elle, Jésus-Christ *en grande estime*, et, admirant l'Évangile comme une philosophie parfaite, elle plaignait la vérité d'avoir été entourée d'une *fabulation plus ou moins ridicule.* » (Troisième partie, chapitre IX.)

Nous sommes-nous trompé ? Ne trouvez-vous pas comme nous qu'avec une pareille institutrice tout le passé, toute la littérature, toute la métaphysique de madame Sand, s'expliquent clairement, sans qu'elle ait besoin d'y mêler un mot de sa propre personnalité ? Et notre prétendu mécompte ne se borne-t-il pas à une confidence en langue morte au lieu d'une confidence en langue vivante ?

Avançons encore, ou plutôt reculons de quelques pas, comme devant ces tableaux dont l'ensemble et la perspective s'embrassent mieux à distance. Il est facile de concevoir ce qu'a pu être, au point de vue religieux, la correspondance entre cette madame Dupin et son fils ; là encore, nous ne serions pas bien exigeant ; nous ne leur demanderions pas d'échanger des sermons et des professions de foi. Non ; il faut savoir faire la part du temps, de l'éducation d'alors, de la table rase qui avait eu lieu depuis la Régence, de la licence des camps, où les Vendôme étaient plus communs que les Bayard. Et pourtant, lorsque ce fils écrit à sa mère, à propos d'un mariage qu'on lui propose et dont il ne veut pas (il avait ses raisons) : — « D'abord tu sauras que cette demoieelle est fort pieuse, dévote en d'autres termes. Comment t'arrangerais-tu, dis-moi, d'une belle-fille qui se scandaliserait de tes opinions ? » — lorsque, sortant de Notre-Dame, où s'était célébrée la fête du Concordat, il se répand en sarcasmes de corps de garde contre cette cérémonie, contre la croix, contre le légat, contre les évêques, contre tous les détails de cette restauration du Christianisme qu'un homme de génie allait proclamer dans un chef-d'œuvre ; — lorsque, plus tard, parlant des aides de camp et des généraux qui ont refusé de se mettre à genoux pendant l'Élévation, il les approuve de ne s'être pas « agenouillés à Notre-Dame pour saluer le retour des *grands oripeaux*, » la conscience, le cœur, le sens moral, l'instinct des plus simples convenances, éprouvent ce genre de souffrance que ressent une oreille juste, agacée par de fausses notes ; et, comme on ne peut pas soupçonner madame Sand d'avoir sciemment *chanté faux*, on se dit qu'il a fallu qu'elle fût bien pénétrée de son devoir, bien convaincue de la nécessité de révéler au public les filiations et les origines de ses opinions et de ses romans, pour

nous montrer son père et sa grand'mère jouant ainsi, dans une correspondance badine, avec les vases de l'autel !

La Providence, — nous ne le savions pas, et c'est madame Sand qui a eu soin de nous l'apprendre, — ménageait un châtiment et une leçon à cette grand'mère philosophe à qui son fils ne croyait pas pouvoir donner une belle-fille pieuse. Il lui en donna une d'un autre genre, et ce mariage, précédé de détails peu édifiants, fit le désespoir de madame Dupin, empoisonna ses vieux jours, lui aliéna le cœur de son fils, et transporta dans son intérieur ces déchirements et ces haines dont rien n'égale la sourde amertume. Encore une fois, ce n'est pas à nous, c'est à madame Sand seule, que le public a dû la connaissance exacte de tout ce qu'avait été, de tout ce qu'avait fait, avant son mariage, Antoinette-Victoire-Sophie Delaborde, sa mère. Ces antécédents fâcheux, cette jeunesse livrée à d'*effrayants hasards*, cette *haute et riche protection* (un général imbécile) quittée pour un beau lieutenant, ce *diamant emporté par mégarde*, cet argent du riche protecteur prêté au jeune officier par sa maîtresse, qui aime l'un et trompe l'autre, ce vieil oncle de Maurice Dupin, l'abbé de Beaumont (autre bâtard du maréchal de Saxe), conseillant *paternellement* à Sophie Delaborde de laisser là son amant pauvre pour retourner auprès de son amant riche, cette adolescence passée en pleine bohème, dans les coulisses d'un petit théâtre, tout cela ne se rattachant, après tout, à aucun événement historique, serait resté éternellement ignoré, si madame Sand ne s'était chargée d'en mettre au jour toute l'histoire et de s'en faire le minutieux biographe. Elle se plaint, il est vrai, en un passage de son livre, des personnes qui lui ont appris là-dessus des choses qu'elle eût mieux aimé ne pas savoir ; mais elle fait justement pour des milliers de lecteurs ce que ces personnes

indiscrètes ont fait pour elle! Il y a là un défaut apparent de logique qui cache tout son système, et qui nous livrerait en entier la pensée de ces Mémoires, si nous ne l'avions pas déjà saisie page par page. Madame Sand a beau, en détaillant les antécédents de sa mère avec un orgueil plébéien fort mal placé, appeler cela *être du peuple*, et y abriter superbement son humilité vaniteuse contre les parchemins un peu maculés de sa ligne masculine ; elle a beau trouver dans le désagréable passé de Sophie-Victoire, réhabilitée plus tard par son amour, un texte à ses déclamations ordinaires sur l'innocence baptismale des filles jetées dans le vice par la misère, sur la dépravation universelle et avérée des femmes du monde, sur les pécheresses rachetées et régénérées par une passion sincère, sur le sublime héroïsme d'un honnête homme donnant son nom et sa main à une femme flétrie, toutes ces digressions antisociales, mais très-filiales, sont trop vieilles sous sa plume et traînent depuis trop longtemps sur les théâtres et dans les livres pour que nous y attachions une bien grande importance. Évidemment, madame Sand ne nous a pas donné sur sa mère des documents si précis pour la glorifier ; elle a encore, nous le parierions, assez d'esprit et de bon sens pour savoir qu'en pareil cas le plus sûr hommage, la meilleure marque de respect, c'est un silence absolu. Non, telle n'a pas été son intention véritable. Elle a voulu, par un dernier sacrifice, en nous immolant la mémoire de sa mère, achever, dans un exemple suprême et sans réplique, la démonstration de sa théorie sur l'*hérédité d'organisation :* avouons, à mesure qu'elle approche de sa naissance et de sa vie, qu'il était impossible de mieux s'y prendre!

Suivrons-nous maintenant ce jeune ménage, réhabilité par l'amour, dans son union courte et troublée, en face de cette mère qui, en dépit de sa philosophie, ne pardonna

jamais? Énumérerons-nous les incidents de cette vie à trois, afin de mieux constater sous quels auspices, sous quelles influences naquit et grandit notre héroïne? Ferons-nous assister nos lecteurs à une scène hideuse, que madame Sand aurait bien dû épargner aux siens, et où l'on voit ce père et cette mère, ayant perdu un enfant en bas âge et s'imaginant qu'il a été enseveli trop tôt, se lever pendant la nuit, déterrer ce pauvre petit corps et aller le porter sous un arbre du jardin, sans que leur fille s'émeuve le moins du monde de cette exhumation sacrilége? C'est inutile; ces révoltantes images ajouteraient peu aux preuves que ces Mémoires nous ont fournies et ne préciseraient pas davantage le caractère de ce livre. Ou il ne signifie absolument rien et n'est qu'une mystification effrontée, ou il signifie que madame Sand, déterminée à rester digne et charitable, a voulu nous offrir, dans la vie de ses parents, l'éclaircissement qu'elle nous refuse dans sa propre vie. Et, en effet, rien n'y manque : un Berzélius ou un Gay-Lussac, si l'on pouvait faire de la chimie avec des souvenirs et des personnages comme avec des gaz et des métaux, reconnaîtrait qu'en combinant cette grand'mère élevée au biberon d'Émile et de Candide, ce père scandalisé du retour des *grands oripeaux*, cette mère, Claudie anticipée, plébéienne avariée par des *hasards effrayants*, en y ajoutant, à légères doses, un peu d'Auguste de Pologne, de Maurice de Saxe et d'Aurore de Kœnigsmarck, et en jetant sur tout cela comme un voile d'or, un immense talent d'écrivain, on devait arriver à produire cette création bizarre, complexe, peu raisonnable, logique pourtant : l'auteur de *Lélia !*

Il s'agirait, à présent, de savoir s'il n'eût pas été plus courageux, plus loyal, plus honnête, plus conforme à la dignité et à la charité, invoquées par madame Sand, d'ac-

cepter simplement les conditions imposées par ce titre : *Histoire de ma Vie*, que de se cacher ainsi derrière ses parents et de leur faire subir tout ce qu'elle esquive. Elle nous en a tant appris sur leur compte, et elle nous en eût, après tout, si peu appris sur le sien! La grand'mère, le père, la mère, c'étaient là, autrefois, dans ces sociétés corrompues que madame Sand voudrait régénérer, trois figures saintes, honneur et amour du foyer domestique, chers et doux objets d'un piété tendre, qui se fût effrayée d'un souffle, d'une ombre passant sur ces mémoires vénérées. Il semblait à cette piété, à cette tendresse, priant et pleurant sur des tombes, que la religion des souvenirs de famille ne pouvait jamais être assez scrupuleusement renfermée au fond de l'âme, assez soigneusement dérobée aux regards curieux et profanes, assez précieusement conservée dans le plus caché et le plus silencieux du sanctuaire. Une fille surtout, ayant à parler de sa mère, eût éprouvé ces pudeurs de sensitive qui vont si bien à l'amour, et à l'amour filial mieux qu'à tous les autres : délicatesses d'ancien régime, timidités surannées, faites pour disparaître dans la société nouvelle, dans le christianisme *épuré* et *dégagé* que rêve madame Sand! Lorsqu'on publia les *Mémoires* de M. de Chateaubriand, les *Confidences* de M. de Lamartine, il n'y eut qu'une voix pour regretter que ces hommes illustres eussent, eux aussi, entr'ouvert la porte de la maison paternelle; qu'à ces mêmes places où le roman-feuilleton avait fait parader ses grossières et sensuelles images, ils eussent laissé mettre en étalage le portrait de leur mère. Et pourtant ils ne racontaient, ils ne trahissaient que des vertus! Nous avons fait bien du chemin, et il est triste de songer que c'est une femme, une fille, une mère, qui vient de pousser les révélations domestiques dans cette voie extrême, dans ce dernier excès au delà

duquel il n'y a rien. Une femme, disons-nous? Ne l'oublions pas nous-même, et que cette pensée retienne notre plume, si nous avions envie de trop insister. N'abusons pas de nos avantages; respectons cette sœur de Cham qui ne s'est pas respectée. Nous avons d'ailleurs mieux à faire, avant de terminer cette douloureuse étude. Laissons là le côté personnel, les détails biographiques, l'interprétation du présent par le passé et de la vie par la mort, et voyons, en deux suprêmes exemples, dans quelles idées générales madame Sand encadre ses confidences privées, par quelles doctrines elle les accrédite, sous quels patronages elle les place.

Quoiqu'elle ait, le plus souvent qu'elle l'a pu, laissé la parole aux auteurs de ses jours, et que ces huit ou dix premiers volumes ne renferment pas, tout compte fait, trois cents pages de sa prose originale, elle n'a pu pourtant se dispenser d'intervenir au commencement ou à la fin de ses chapitres, ne fût-ce qu'à l'instar du chœur des tragédies antiques, célébrant les grandeurs, les infortunes et les vertus de ses héros. Voici un échantillon des opinions religieuses de madame Sand, lorsqu'au lieu de nous parler de la *sainteté* de sa grand'mère et de la *piété* de sa mère, elle échappe à la tutelle de ces deux femmes de bien, pour faire résolûment de l'histoire à larges vues :

Après avoir déploré le Concordat, et indiqué ce que Napoléon aurait dû tenter « pour faire assister le monde entier, la France particulièrement, à la condamnation de l'absolutisme catholique et à la *résurrection* de l'Évangile, pour que le monde sût enfin à quoi s'en tenir sur ces doctrines *ésotériques* de la papauté, de l'institut des jésuites et des différents corps, » etc. (tome VI, chapitre v, pages 30 et 31), madame Sand ajoute : « Le mouvement qui avait porté Robespierre à établir une sorte de culte sorti de son

cerveau, mouvement sans lumière suffisante, sans conscience assez profonde de soi-même, est au moins un *mouvement naïf;* et, tout éphémère et inefficace qu'ait été cette tentative, elle a laissé une trace plus sensible qu'on ne pense dans l'esprit du peuple... c'était *naïf* et ignorant comme un *sacrifice offert par les sauvages au grand Être* (oui, des sacrifices humains) ; mais les sauvages ne sont pas sceptiques, ils adorent Dieu du mieux qu'ils peuvent... Robespierre, dans sa rapide et informe ébauche d'une société nouvelle, avait du moins évité cet écueil (celui où tomba Napoléon); il avait rêvé la concentration du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel dans un symbole unique; il avait jeté comme première base de son système une pierre, brute comme une pierre druidique; mais sur cette pierre, par la suite des temps et le développement des idées, un temple pouvait s'élever qui réunirait dans son sein et la religion et la société dans une indivisible unité. Je suppose que Robespierre et Saint-Just eussent vécu quelques années de plus, et que leur système eût dominé, la France *aurait* eu un culte que chaque année *aurait épuré*. Le *Christ n'eût certainement pas été exclu* de ces honneurs rendus à la Divinité, *puisque* la Révolution l'avait déjà qualifié de *sans-culotte Jésus*, expression grossière et cependant *profonde* qui révélait un sentiment énergique de la vérité. Ni Robespierre ni Saint-Just pourtant n'étaient les hommes capables de mener bien loin une œuvre si grande. *Grands eux-mêmes,* mais souillés par l'époque terrible qui les avait produits, ils eussent laissé du moins *des traces certaines de leur passage*. » (Tome VI, chapitre v, page 42 et suiv.)

Quel dommage que ces grands hommes, Robespierre et Saint-Just, n'aient pas eu à eux quelques bonnes petites années de plus pour laisser de leur passage des traces

encore plus certaines ! Que de belles choses ils nous auraient fait voir ! quelle belle religion ils eussent fondée ! Madame Sand ne nous dit pas si la déesse Raison eût fait partie du catéchisme ; elle ne nous dit pas non plus si Victoire-Sophie Delaborde avait concouru pour la représenter. Il y a eu sans doute, aux yeux de sa fille, des hasards plus effrayants que celui-là !

Voilà la religion de madame Sand ; voici maintenant sa politique :

« De tous les terroristes, Robespierre fut le plus humain, le plus ennemi, par nature et par conviction, des apparentes nécessités de la Terreur et du fatal système de la peine de mort. Cela est assez prouvé aujourd'hui, et on ne peut pas récuser à cet égard le témoignage de M. de Lamartine... Soyons juste enfin, et ne craignons plus de le dire : *Robespierre est le plus grand homme de la Révolution et un des plus grands hommes de l'histoire.* Ce n'est pas à dire qu'il n'ait eu des fautes, des erreurs, et, par conséquent, des crimes à se reprocher ; entraîné par une pente rapide, il fut au niveau des théories du moment, bien que supérieur à tous les hommes qui les appliquaient. Mais dans quelle carrière politique orageuse l'histoire nous montrera-t-elle un *seul* homme pur de quelque péché mortel contre l'humanité ? Sera-ce Richelieu, César, Mahomet, Henri IV, le maréchal de Saxe, Pierre le Grand, Charlemagne, Frédéric le Grand, etc., etc. ? Quel grand ministre, quel grand prince, quel grand capitaine, quel grand législateur, n'a commis des actes qui font frémir la nature et révoltent la conscience ? Pourquoi donc Robespierre serait-il le *bouc émissaire* de tous les forfaits qu'engendre ou subit notre malheureuse race dans ses heures de lutte suprême ? » (Tome II, chapitre IV, page 108 et suiv.)

On ne discute pas de pareilles pages, on les cite, et il ne saurait y avoir de critique plus cruelle, de châtiment plus sévère. Quel châtiment aussi pour M. de Lamartine, de trouver son nom dans ce panégyrique de Robespierre, de voir son témoignage invoqué en l'honneur de l'homme dont la mort a été, pour des milliers d'hommes, un signal de délivrance et de vie ! Comment ne pas être frappé de cette marche progressive et parallèle entre les crimes de la littérature et ceux de l'histoire? Hélas! on va des paradoxales peintures du livre des *Girondins* à cette brutale apothéose du pontife et du bourreau de la Terreur, comme on va des indiscrétions délicates de certains chapitres des *Confidences* aux révélations hasardeuses de cette *Histoire de ma Vie*.

Heureusement, — car enfin il faut bien chercher quelque consolation au milieu de tous ces sujets de tristesse, — dans cette œuvre monstrueuse où la lie des sophismes démagogiques sert à délayer les taches de famille, dans cette œuvre que nous croyons sans antécédents, mais non *sine matre creatam*, il y a un préservatif qui sera toujours très-puissant en France : l'ennui. Après les premiers moments de désappointement, de mystification et de surprise, c'est l'ennui qui a le dessus et qui nous poursuit au travers de cet indigeste mélange de citations épistolaires, de divagations philosophiques, d'énormités historiques, d'anecdotes enfantines, de simplicités prétentieuses, de moralités suspectes, de lyrisme filial, le tout ressemblant à la vraie morale, à la vraie tendresse, à l'enfance et à la simplicité véritables, comme le fard d'une joue quinquagénaire ressemble à la fraîche rougeur d'un visage de seize ans. Oui, ce livre est ennuyeux, et, chose plus étonnante quand il s'agit de madame Sand, ce livre est mal écrit. Ainsi que l'a remarqué déjà un critique émi-

nent[1], on y passe constamment de l'emphase à la trivialité : on y voit tantôt « les grands artistes *drapés* des nuages de la foudre ou des rayons de la gloire, » — « la France renier sa foi et *s'accroupir sous l'aile* d'un homme plus puissant et plus fort que tous les despotes de l'Europe, » — « les glaciers majestueux *de l'Helvétie* » et une foule de phrases du même genre qui rappellent Thomas ou Arnauld de Baculard, tantôt des familiarités de caserne, d'atelier, de divan ou de cuisine, telles qu'on en voyait poindre déjà dans ces *Lettres d'un Voyageur* beaucoup trop vantées, mais qui, là du moins, en cette première bouffée juvénile du personnalisme de madame Sand, s'entremêlaient d'assez de souffle poétique pour faire illusion aux hommes de bonne volonté. Aujourd'hui, ce beau style s'en est allé. Des répétitions innombrables, des négligences qui ne se donnent pas même la peine de se déguiser, des traces d'improvisation visibles à chaque ligne, des plaisanteries très-peu communicatives sur le *gros âne* et le *grand cuistre* Deschartres, cette manie puérile et agaçante des célébrités modernes, s'imaginant qu'il leur suffit d'avoir aimé un chien, apprivoisé un oiseau, bâti un château de carton ou de terre glaise, d'avoir joué avec une poupée, de s'être battues avec un chat pour que ce chien, ce chat, cet oiseau, ce château, cette poupée, passionnent immédiatement le public et deviennent les pensionnaires de leur génie et de leur gloire ; par là-dessus, des digressions à grand orchestre, s'élevant vers les nuages socialistes et humanitaires pour retomber dans les mares de Nohant ou dans les ruisseaux de Paris ; des métaphores centenaires, accommodées tant bien que mal à des actualités dithyrambiques ; les falbalas d'Aurore de Kœnigsmarck ou de Marie Verrières,

[1] M. Cuvillier-Fleury, *Journal des Débats* du 28 janvier 1855

découpés et rajustés à la hâte en forme de carmagnole, de bourgeron et de robe de docteur ; telle est jusqu'à présent cette *Histoire de ma Vie,* dont la chute éclatante simplifie, sans l'annuler, le rôle de la critique : livre qui nous donne le dernier mot d'un mauvais genre et d'une mauvaise littérature, qui explique par ricochet les aberrations d'un grand talent, qui compromet un nom écrit au bas de bien des pages dangereuses, qui fournit une arme aux défenseurs de la vérité et du bon sens, et que, par conséquent, nous accueillerions avec joie s'il était permis de se réjouir du bien obtenu par l'excès du mal, et si l'utilité des résultats pouvait faire amnistier les causes. En somme, faut-il se fâcher? faut-il rire? Trop de colère, ce serait honorer beaucoup une œuvre informe, et probablement trop bien répondre à l'ambition secrète de l'auteur ; trop de rire, ce serait tomber dans un autre excès et traiter légèrement des choses sérieuses, de peur de se montrer trop grave à propos de choses risibles. Que de pensées ne suggère pas cette irréligion presque naïve, cette immoralité presque ingénue, toujours prête à généraliser ses révélations personnelles, à ériger en système ou en doctrine ce qui n'a été, Dieu merci ! que le tribut payé par une famille aux licences d'un temps, à l'éducation d'une époque, aux traditions coupables de quelques existences déréglées ! Que serait-ce si nous rapprochions, à l'usage des optimistes, cette *Histoire de ma Vie,* de tant d'autres récents indices, de ce réveil de l'esprit philosophique, de ces nouvelles déclarations de guerre au catholicisme et à l'Église, formulées dans des livres étranges, inouïs, la *Renaissance* de M. Michelet, l'*Église et les Philosophes,* de M. Lanfrey, le *Nouveau Dogme,* de M. Peyrat, et autres impiétés historiques ou didactiques, écloses sous le patronage révolutionnaire de la *Presse* et du *Siècle?* si

nous placions en regard des tirades de madame Sand ces cris de colère et de haine des vieux partis voltairiens et démagogiques, ces irrécusables symptômes d'un complot contre la réaction religieuse amenée par nos malheurs, et qui pourrait être, à son tour, compromise par trop de sécurité ou trop de violence? Mais non, aborder ces considérations collectives au sujet de biographies romanesques, œuvre d'une femme illustrée par toutes sortes de romans, ce serait décidément exagérer l'importance de l'auteur et du livre. Mieux vaut se rassurer et passer outre, en songeant que ce livre ne peut pas vivre longuement : il n'a pas respecté le précepte du Décalogue : *Père et mère honoreras.*

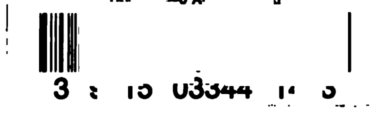
FIN

TABLE

HISTORIENS ET CRITIQUES

POËTES ET CONTEURS




3 15 03344

